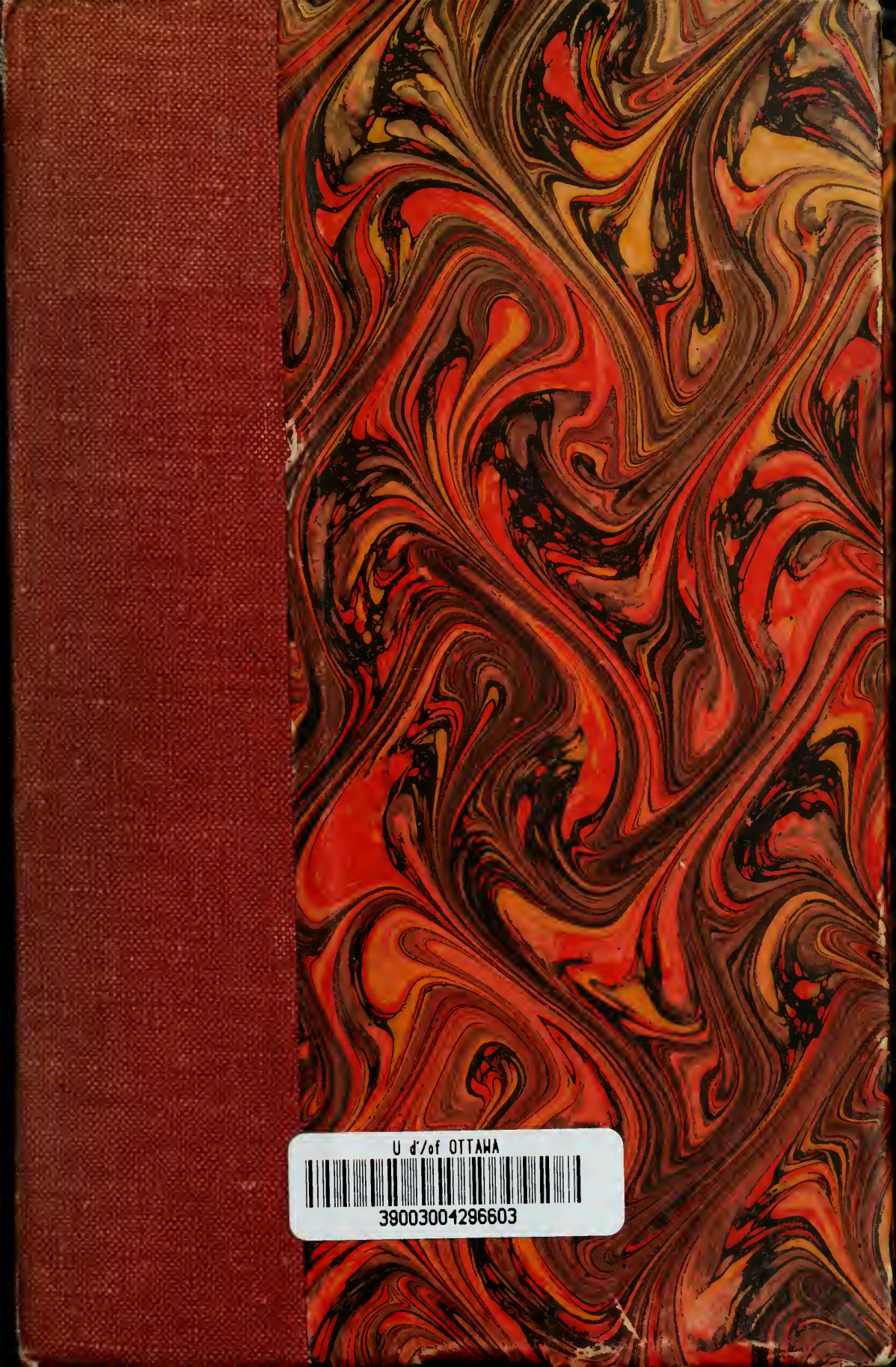
U d'/of OTTAWA
39003004286603

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chefsdoeuvreduth00wern

35

6274

520

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS.

DIX-SEPTIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS,

ALLEMAND, ANGLAIS, CHINOIS,
DANOIS, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, INDIEN, ITALIEN, POLONAIS,
PORTUGAIS, RUSSE, SUÉDOIS;

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR MESSIEURS

AIGNAN, ANDRIEUX, MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; LE BARON DE BARANTE, BERR, BERTRAND, CAMPENON, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; BENJAMIN CONSTANT, CHATELAIN, COHEN, A. DENIS, F. DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD, GUIZOT, LA BEAUMELLE, LEBRUN, MALTE-BRUN, MENNÉCHET, LECTEUR DU ROI; MERVILLE, CHARLES NODIER, PICHOT, ABEL RÉMUSAT, MEMBRE DE L'INSTITUT; CHARLES DE RÉMUSAT, LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE, LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST, JULES SALADIN, LE BARON DE STAEL, TROGNON, VILLEMAIN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; VINCENS DE SAINT-LAURENT, VISCONTI.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIII.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE ALLEMAND.

WERNER, MULLNER.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIII.

1823

NOTICE

SUR LA TRAGÉDIE DE LUTHER,

ET SUR SON AUTEUR.

En donnant pour premier tribut à l'importante collection dont je m'honore d'être devenu un des collaborateurs, la traduction d'une pièce qui a pour objet le plus mémorable événement des annales du christianisme, je ne me dissimule pas que ce choix pourra sembler en quelque chose affecté et extraordinaire; peut-être même pourrait-on le regarder comme inconvenant et déplacé s'il était fait de dessein prémédité; mais on aurait tort de le croire. C'est par la traduction d'une tragédie de Lessing, que je devais d'abord prendre part à la collection des *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*. Des circonstances particulières en ont retardé la publication. Ayant depuis témoigné le désir de faire paraître, en attendant, la traduction de quelqu'autre composition dramatique allemande, l'éditeur m'engagea à me charger de celle de Martin Luther, par Werner [1]. Le rang distingué que cette pièce occupe dans la littérature allemande, la réputation de son auteur, et les éloges de madame de Staël, ne permettaient pas qu'on la rejetât; un autre s'en fût emparé. S'il ne m'appartenait pas de la choisir, je ne devais pas non plus refuser de m'en charger : je la rendrai avec la plus scrupuleuse exacti-

tude; et, en parlant ici de l'auteur et de l'ouvrage, je le ferai avec cette impartialité et cette franchise qui ne doivent abandonner un homme de lettres dans aucune position et sur aucun sujet, et que peut-être le public a pu reconnaître dans quelques-unes des faibles productions de ma plume.

Le sujet et la tragédie de Luther me paraissent essentiellement poétiques et propres au théâtre, et j'ai la même opinion en général des mystères, des dogmes et des solennités qui font la base de la religion chrétienne, et se rattachent à ses diverses phases historiques depuis les temps de sa fondation, jusqu'aux époques modernes qui la modifièrent dans ses formes extérieures. Le sévère et judicieux Boileau, qui n'était pas, ce me semble, entièrement exempt des préjugés de son siècle, a interdit le christianisme à la poésie dans ces vers si connus :

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornemens égayés ne sont pas susceptibles.

Mais l'époque essentiellement chrétienne de Louis XIV semblait, par une contradiction étrange et dont les causes et les effets ont été développés ailleurs, exclure de la littérature, de la poésie et des arts, tout ce qui ne se rattachait pas aux souvenirs et aux traditions du paganisme et de la fable. A l'époque même (ou à peu près) où Boileau prononçait cette sentence rigoureuse, *Polyeucte* et *Athalie* en France, le *Paradis perdu* chez nos voisins, et, dans le siècle suivant, la *Messiade* de Klopstock, *Zaïre* et *Alzire*, sans parler des ouvrages de plusieurs écrivains de nos jours, donnèrent successivement un démenti, à ce sujet, au législateur de

notre Parnasse. Toutes les religions, d'ailleurs, me paraissent devoir être regardées comme essentiellement favorables à la poésie et aux arts, soit qu'on les envisage des yeux de la foi, soit qu'on les soumette à l'examen scrutateur d'une raison purement philosophique. Il ne me paraît pas raisonnable de croire à leur influence intellectuelle et morale, sans leur reconnaître des droits et des moyens puissans d'agir sur l'imagination et le cœur des peuples, relativement aux contrées et aux époques de civilisation pour lesquelles on les regarde comme révélées ou instituées.

Si l'intérêt dramatique du sujet me paraît démontré, son importance historique n'a pas besoin de l'être. Peut-être même, quel que soit le mérite et la profondeur des ouvrages qui en ont traité, cette importance n'est-elle pas encore suffisamment appréciée [2]. La religion et la philosophie me paraissent avoir été également injustes envers cette époque célèbre. Par religion, j'entends ici cette partie de l'ancien culte chrétien qui n'a pas subi les modifications de la réforme religieuse du seizième siècle; par philosophie, dans le sens accidentel et partiel de ce mot, les doctrines et les opinions des écrivains qui, à une époque postérieure, ont soumis les différentes croyances à l'examen de la raison humaine. Étranger à Rome et à Genève [3], il ne m'appartient pas de m'immiscer dans leurs querelles, et de décider si, dans l'exécution de cette grande réforme morale, dont la marche du temps, des choses et des idées, semblait avoir rendu l'explosion inévitable, on n'a pas été trop vite, trop fort et trop loin; mais je dirai que d'un côté la religion chrétienne en général, et la religion catholique en particulier, doivent à cet événement, et à la

manière dont il s'est accompli, qu'un changement qui allait s'opérer sous les auspices de l'indifférence, de l'amour des plaisirs et des pompes du monde, ait eu lieu sous l'influence d'une exaltation réciproque, de la ferveur de la foi, et d'une étude mutuellement approfondie de tout ce qui pouvait confirmer les esprits dans leurs anciennes ou leurs nouvelles croyances. La philosophie, d'un autre côté, ne me paraît pas avoir été moins injuste. Parce que, à raison ou à tort (et je pense, quant à moi, que c'est à tort), quelques-uns de ses propagateurs ont jugé à propos de continuer, avec les armes du scepticisme, un mouvement commencé à l'aide des sentimens, des opinions, des préjugés, ou même des restes d'ignorance et de barbarie de l'époque où il commença, on a trop souvent oublié que c'est à cette impulsion que la raison humaine et l'organisation sociale doivent les conquêtes et les améliorations importantes dont elles se sont depuis successivement enrichies, et dont l'heureux accomplissement fait la destinée et le devoir du siècle actuel et l'espoir de l'humanité. L'immortel auteur de la *Henriade*, toujours occupé des funestes effets du fanatisme, qu'il a combattu avec tant de gloire et de succès, accuse dans un de ses ouvrages la religion réformée de ne s'être jamais présentée qu'accompagnée de meurtres et de carnage. C'est rendre, je crois, ceux qui l'ont embrassée responsables des excès dont si souvent ils ont été victimes ; et les fureurs des iconoclastes et des premiers anabaptistes ne doivent être attribuées qu'à l'exagération trop naturelle à toute opinion qui s'établit, et qu'aux efforts d'une secte, depuis lors devenue si paisible, pour obtenir le libre et juste exercice de son nouveau culte.

La pièce de *Luther*, comme toutes celles de la même école, dont elle offre à la fois, au degré le plus éminent, tous les défauts et toutes les beautés, est destinée, non, comme les pièces du genre appelé classique, à peindre un seul caractère, à rappeler une seule époque principale, mais à retracer une époque entière, la vie entière d'un héros de cette époque, avec les mœurs, les circonstances et les moindres détails qui la caractérisent. Shakspeare, et après lui Schiller, nous ont offert le modèle de ces sortes de poëmes dramatiques, dans *Richard* II, *Henri* IV, *Henri* V, *Henri* VI, etc., dans *Guillaume Tell*, *Jeanne d'Arc*, *Don Carlos* et *Wallenstein;* et l'un des collaborateurs les plus distingués de cette collection, M. Benjamin Constant, dans la belle préface qu'il a mise en tête de sa traduction en vers de ce dernier ouvrage, s'est livré à l'examen de l'importance et du mérite de ce genre de composition: examen trop satisfaisant, pour que je puisse encore avoir à y ajouter quelque chose, et trop présent sans doute à la mémoire de tout ce qui aime et cultive les lettres, pour que je doive même en rappeler les principaux traits. L'analyse de la tragédie dont nous nous occupons, dans l'ouvrage de madame de Staël, sur l'Allemagne, ne jouit pas d'une moins grande célébrité; et si je ne la remets pas ici sous les yeux des lecteurs, c'est que je sais qu'il y en a peu qui ne l'aient dans leur bibliothéque, et qui ne soient à même de la consulter avant de lire ma traduction. Il règne dans toute la pièce, comme le montre cette analyse de madame de Staël, une richesse extraordinaire de poésie du genre lyrique, et de beautés de style en général. L'imagination, la force, le sentiment et l'harmonie s'y font admirer

tour à tour; mais, sous le rapport dramatique, c'est dans la partie qui tient à l'histoire, et, si je puis m'exprimer ainsi, dans la partie positive de la pièce, que consiste presque exclusivement son mérite. Il s'en faut de beaucoup que la partie religieuse proprement dite, celle à laquelle cependant Werner, d'après la nature et la direction de son talent, devait attacher le plus d'importance, mérite les mêmes éloges. Une exaltation au delà de toutes les bornes, un *mysticisme* presque toujours incompréhensible, et souvent ridicule, dépare les beautés mâles, pathétiques et naturelles dont brillent les beaux passages de cette production remarquable, et les trois premiers actes en particulier. Mais les caractères et les scènes historiques sont frappans de vérité : c'est Luther [4] lui-même, faisant passer sous les yeux du spectateur les incidens les plus connus de sa vie publique et privée; Luther, tel que nous le voyons dans ses actions et ses ouvrages: énergique, brûlant, inébranlable; doux, humble, modeste dans ses affections domestiques, et dans ses rapports avec la Divinité; mais trop souvent prompt, aigre, inflexible dans ses relations avec les hommes, et dans la manifestation de ses opinions; Mélanchton [5], présentant l'image de la perfection dans sa conduite et son caractère, et ce mélange de fermeté et de douceur, d'élévation et d'humilité, qui lui fit accorder par les générations suivantes le beau surnom de *Fénélon de la réforme;* l'électeur Frédéric [6], offrant le noble spectacle de la vertu et de la sagesse, unies à la puissance et à cette modération sublime qui lui fit refuser une des deux couronnes dont brilla le front de Charles-Quint [7]; ce puissant monarque lui-même, capable de comprimer avec

énergie, pour quelques instans, les forces qui résistent à ses volontés, ou de détourner les dangers d'une résolution vive et sincère par l'adresse d'une démarche conciliatrice ou équivoque, mais peu capable de s'élever par son génie jusqu'à concevoir et accomplir ce que commande la sage prévoyance d'un avenir inévitable, et croyant avoir repoussé (comme dans une scène du troisième acte) le cours des idées et les flots populaires, lorsque les lances de ses gardes sont parvenues à faire évacuer une place publique par la multitude qui l'encombrait; Charles de Wildeneck [8], d'abord si noble, si intéressant, si généreux, bientôt si malheureux, si digne de pitié, poussé par le chagrin et la démence au milieu de ces bandes extravagantes, dont la peinture ne devait pas rester étrangère à celle d'une époque souillée par leurs dévastations absurdes et sacriléges, et qui mêlèrent aux bienfaits de Luther, de Calvin et de Mélanchton, la même amertume que, dans une révolution plus récente, l'anarchie mêla aux conceptions et aux efforts de la tolérance et de la philanthropie; le légat de la cour de Rome [9] représentant avec fidélité l'orgueil et l'ambition de cette cour altière, mais montrant une perversité qui me semble plus dans la passion dont l'auteur était alors animé, que dans la vérité historique; les vieux parens de Luther, bons, simples, pieux, et offrant, dans le moment où il les retrouve, une des scènes les plus attendrissantes et les plus vraies du genre si injustement dédaigné sous le nom de *drame* [10]; Dubossu, fou de cour, de l'*illustre ordre de Clèves* [11], connu par les diverses histoires des fous de cours du moyen âge, qui égaie par ses saillies, touche par sa bonté, et dit au puissant

Charles-Quint des vérités imprudentes en d'autres bouches, et dont, pendant les ténèbres qui commençaient à se dissiper, les hommes de son espèce avaient seuls conservé le privilége : conception ingénieuse fournie à Werner par le génie de Shakspeare. Remarquons ici qu'il est des époques de civilisation imparfaite où la vérité et la science sont resserrées exclusivement entre les mains des sages, des prêtres et des grands. Il en est d'autres, plus imparfaites encore, où les fous seuls ont conservé le droit de faire entendre quelquefois aux maîtres des humains les accens de la sagesse. Dubossu devait clore la liste des hommes de sa position. Le moment où il réjouissait et effrayait tour à tour Charles-Quint en persiffant la politique, tantôt violente, tantôt rusée, de ce monarque, à la grandeur de l'abdication duquel il ne manque que de ne pas l'avoir regrettée, était bien près de l'époque où la sagesse et la raison allaient enfin peu à peu devenir le droit et la propriété de tous. Catherine de Bora enfin, personnage historique [12], mais qui offre un mélange d'invention et de vérité, de naturel et d'exaltation ; elle amène le dénoûment de la pièce par son union avec Luther ; et ce dénoûment est la consécration d'un des dogmes les plus importans de la réforme, tant pour la religion que pour la société. Il faut ranger encore parmi les beautés supérieures de cette tragédie, la première scène, où, dans le fond d'un souterrain, sont présentées avec tant de force, l'ardeur et la vivacité des querelles religieuses qui agitaient la terre ; où, dans la bouche naïve de simples mineurs, sont exprimés les sentimens profonds et les argumens sévères que les partisans de la nouvelle doctrine opposaient aux raisonne-

mens et aux persécutions de leurs adversaires : la scène suivante, qui se passe dans un cloître, où l'intérêt et le charme de ces institutions, dont les abus firent oublier l'utilité, sont dépeints d'une manière si touchante. Dans ces deux scènes, que les libertés du théâtre allemand ont permis à l'auteur de placer l'une à côté de l'autre, les ressources poétiques des deux cultes sont successivement déployées, avec autant de force que d'impartialité, à l'imagination et à l'âme du spectateur. Mais quelle différence de ces beautés mâles ou touchantes à la malheureuse conception des deux êtres surnaturels introduits dans cette pièce ! Théobald [13], secrétaire, et jeune ami de Luther, et Thérèse [14], jeune religieuse du cloître de Saint-Augustin. Comme le dit madame de Staël, ces deux anges traversent la pièce ; mais elle me semble, je l'avoue, les avoir jugés trop favorablement. L'origine, la nature, le langage, la conduite, la fin de ces deux êtres sont également mystiques, bizarres, faux ou même incompréhensibles. Je renvoie à quelques notes l'explication, assez insuffisante, que j'ai pu me procurer des allusions mystiques, sentimentales et ascétiques qui sont dans la bouche de Théobald et de Thérèse (dont les noms mêmes ont besoin d'être expliqués par l'auteur), et la traduction de quelques fragmens de son prologue, qui éclairciront un peu les obscurités de cette partie de la pièce. L'invention même de deux personnages semblables à ceux-ci, à une époque comme celle de Luther, est contraire à toutes les convenances de l'histoire, à toutes les vraisemblances de la poésie. Elle pouvait être admise, supposée, dans un temps où, d'après les croyances établies et maintenant consacrées pour nous par l'histoire, l'intervention directe de la Divinité dans

les affections humaines, la transfiguration instantanée d'êtres célestes sous des formes terrestres, étaient reçues comme possibles; comme, par exemple, dans l'ancienne histoire juive, et, pour les chrétiens, dans les premiers temps du christianisme. Mais dans les croyances existantes à l'époque de la réformation de Luther, rien n'autorise à supposer, soit d'un côté, soit de l'autre, aucune intervention céleste dans les affaires de ce bas monde, autre que l'inspiration dont chaque secte pouvait se prétendre éclairée sur ce qu'elle regardait comme la justice et la vérité. Je ne porterai pas le même jugement de l'apparition surnaturelle de l'ombre d'Élisabeth [15], femme de Cota, institutrice de Luther, et au souvenir de laquelle l'auteur avait déjà, dans le second acte, consacré des paroles si touchantes dans la bouche du réformateur. De tout temps la voix intérieure selon les uns, la superstition selon les autres, a fait croire que des êtres, qui autrefois avaient habité cette terre avec nous, pouvaient quitter pendant quelques instans leur région nouvelle, se revêtir de leurs anciennes formes corporelles, briser la barrière inconnue qui sépare les deux mondes, et agir mystérieusement sur les êtres avec lesquels ils avaient autrefois des rapports d'amitié ou de haine, de ressentiment ou de reconnaissance : juste ou fausse en elle-même, cette donnée est de tout temps poétiquement vraie.

L'apparition de l'ombre d'Élisabeth avec celle de Thérèse, qui, après la mystérieuse catastrophe qui l'enleva à la terre, se trouve dans les mêmes rapports pendant le sommeil de Luther, et pendant qu'il erre déguisé en chevalier de Saint-Georges [16], comme le consacre l'histoire, me paraît aussi pleine d'intérêt et de

vérité, que Théobald et Thérèse, considérés comme deux anges, me paraissent en être dénués. J'aurais sur la marche et les divers genres de rhythmes de la tragédie de Luther, sur la durée de l'action, comparativement à celle des événemens dans l'histoire, sur les invraisemblances accumulées dans les deux derniers actes, sur le système de traduction, toujours aussi fidèle que possible, que j'ai suivi; sur la magnificence du spectacle et des chœurs, composés par un célèbre musicien (Schutz), et qui concourent en Allemagne à l'éclat de la représentation de cette tragédie; enfin, sur les difficultés incroyables que me présentait la totalité de ce travail, plus d'une réflexion à faire; mais je dépasserais les bornes qui me sont prescrites; et, après avoir tant parlé de la pièce que je viens de traduire, je dois au moins faire connaître les titres et le sujet des autres principales compositions de Werner.

Elles se trouvent, comme on le sait, parfaitement appréciées par l'ingénieux et savant M. Schlégel, et dans le morceau, dont j'ai déjà parlé, de l'ouvrage de madame de Staël, sur l'Allemagne. La *Croix sur la Baltique*, tel est le titre d'une de ses compositions dramatiques les plus considérables et les plus importantes, et dont, comme on peut le deviner par le titre, l'établissement du christianisme en Prusse est le sujet. Une autre est intitulée les *Templiers*, ou les *Fils de la Vallée;* elle n'a de commun que le titre avec la belle production de l'illustre et respectable secrétaire perpétuel de l'Académie française. La *Journée du 24 février*, autre pièce de Werner, d'un genre tout nouveau, sera traduite dans le même volume pour lequel j'écris en ce moment : le traducteur soumettra sans doute aussi un jugement sur cet ouvrage à nos lecteurs

communs. Enfin la tragédie qui, après *Martin Luther*, passe pour le chef-d'œuvre de Werner, c'est *Attila:* dans l'analyse de madame de Staël, cette production occupe une place considérable. Aucun de mes lecteurs n'est assez étranger à l'histoire politique et littéraire de ces derniers temps, pour avoir oublié que c'est à ce passage que ce livre célèbre et son illustre auteur durent les honneurs d'une longue persécution. Les flatteurs du conquérant dont le sceptre pesait alors sur la France et l'Europe, furent injustes envers lui, à force de servilité; et, dans le portrait, admirablement tracé, du farouche et sauvage roi des Huns par la femme la plus spirituelle et la plus bienveillante qu'on ait jamais connue, ils crurent reconnaître des intentions qui n'existaient pas, je crois, et des ressemblances que ne confirmera pas l'inflexible mais équitable postérité.

Le déclin du talent de Werner, du moins de son talent poétique, a été marqué, il y a peu d'années, par une nouvelle tragédie sainte, dont le sujet a été traité récemment avec succès sur la scène française : les *Machabées.* Un savant distingué, M. Depping, en a fait ressortir les défauts dans le dernier numéro du 14 juillet de la *Revue encyclopédique.*

Quelques mots sur la personne et la vie de Werner, doivent naturellement compléter ma notice. Comme celle de presque tous les hommes de lettres qui ne suivent pas d'autre carrière, la vie de Werner semble être toute entière dans ses ouvrages. On n'ignore cependant pas la démarche importante qui en a marqué la dernière période, et sur laquelle il serait aussi étrange de garder ici le silence, qu'il peut être délicat d'en parler. Werner a changé de religion. Après s'être illustré par une tragédie

dont Luther est le héros, et la réforme le sujet, il a embrassé le culte catholique; il est à Vienne, prédicateur de cette religion, élève des Jésuites dans le cloître de l'ordre appelé des *Rédemptoristes*. Je ne voudrais pas porter un jugement général sur toutes les démarches de cette nature. Certes, à l'époque actuelle, comme un grand nombre d'exemples le prouve, le sentiment religieux le plus profond, et le plus sincère amour de la tolérance et de la charité universelle, peuvent également se satisfaire dans les différens cultes chrétiens, et même (l'on me permettra de l'ajouter) dans tous les cultes en général. Néanmoins je conviens que, comme quelques exemples le prouvent aussi, parmi ceux qui, par habitude ou par raisonnement, admettent les bases communes aux différentes sectes chrétiennes, il en est qui, éprouvant le besoin d'un culte qui captive, par les prestiges de ses solennités, les sens et l'imagination, et enchaîne, par la rigueur de ses rites, les actions les plus importantes de la vie, quittent les religions réformées pour embrasser le culte catholique; tandis que d'autres, avec une raison mûrie comme celle du siècle et des peuples, préfèrent une religion qui parle presque exclusivement à l'esprit et au cœur, et ne s'empare, pour ainsi dire, que de l'homme intellectuel et moral, abandonnent les pompes et les dogmes du catholicisme pour retourner à ce qu'ils regardent comme conforme à la simplicité de l'église primitive. C'est d'après les antécédens, les circonstances particulières à l'individu, que la moralité d'une pareille action doit être appréciée. J'ai reconnu à regret qu'un examen de cette nature serait loin d'être favorable à Werner; car rien n'est plus agréable que de pouvoir accor-

der son estime à un homme d'un talent supérieur. Comblé d'honneurs, et de biens dans toutes les cours protestantes, où il passa les beaux jours de sa jeunesse, particulièrement à Berlin, il consacra au culte de ses pères, qui était aussi celui de ses bienfaiteurs, son génie et sa lyre, et souvent, avec l'injustice de la prévention, ou d'une haine réfléchie, chargea de noires couleurs les portraits qu'il avait à tracer de personnages alors objets de ses sentimens les plus amers. Il passa, il y a à peu près seize ans, quelque temps à Paris. S'il faut en croire ceux qui eurent alors l'avantage de fréquenter cet homme si éminemment distingué par ses talens, les plaisirs des sens, autant que ceux de l'esprit qui abondent dans cette ville, l'enivrèrent assez facilement de leurs charmes. Enfin c'est dans la capitale de l'Autriche, où l'éclat avec lequel il embrassa la religion catholique devait le conduire à de nouveaux avantages, à une nouvelle célébrité, qu'il s'est signalé de nouveau par les exagérations de l'intolérance, et de l'injustice avec laquelle il ne cesse de poursuivre les hommes et les doctrines auxquels il consacrait autrefois l'énergie de son talent et l'ardeur de son caractère. Je laisse le lecteur tirer la conclusion de ces faits et prononcer une opinion, qui, j'ose le dire, est à peu près une opinion générale. L'impartialité doit cependant me faire ajouter que plusieurs personnes instruites, dans les classes distinguées de la société, m'ont exprimé sur le compte de Werner une opinion plus indulgente, et attribuent les inconséquences de sa conduite à une imagination exaltée en proportion de l'affaiblissement de son organisation ; elles comparent son état physique et moral à l'état intellectuel, sembla-

ble à celui de l'enfance, dans lequel étaient tombés, après des efforts extraordinaires, les respectables comtes Stolberg [17], lorsqu'ils firent la même démarche que Werner, avec non moins d'éclat, il est vrai, mais aussi avec plus de modération et de décence; le public restera juge entre ces deux opinions.

Je ne terminerai pas sans payer publiquement le tribut de mon estime et de ma reconnaissance à quelques personnes distinguées, françaises ou allemandes, à quelques théologiens chrétiens doctes et respectables, catholiques et réformés, dont les conseils et les entretiens m'ont été, dans ce travail difficile, utiles et agréables, ou avec les vues desquels il m'a été flatteur de me rencontrer. Je citerai particulièrement parmi eux l'éloquent pasteur luthérien, M. Gæpp; l'ingénieuse et modeste miss Héléna Williams, et son digne neveu, Charles Coquerel, l'une des plus belles espérances de la littérature et de l'église réformée de France; et le nouveau professeur d'histoire à l'Athénée, M. Mignez, qui sait, comme tous les esprits supérieurs, faire tourner au profit des idées morales et religieuses, les vives lumières qu'il répand sur l'histoire de la liberté et de la philosophie des peuples.

MICHEL BERR.

PERSONNAGES.

CHARLES-QUINT, empereur romain, et roi d'Espagne.
ALBERT DE BRANDEBOURG, électeur, cardinal, archevêque de Mayence et de Magdebourg.
FRÉDÉRIC-LE-SAGE, électeur de Saxe.
JOACHIM, électeur de Brandebourg.
LE DUC ÉRIC DE BRUNSWICK.
LE DUC GEORGES DE SAXE.
LE MARGRAVE ALBRECHT DE BRANDEBOURG, grand-maître de l'ordre teutonique.
LE CARDINAL ALEXANDRE, légat du pape.
LE CHEVALIER FRANÇOIS DE WILDENECK.
DUBOSSU, bouffon de l'empereur, membre de l'ordre des fous de Clèves.
SPALATINUS, chancelier de l'électeur de Saxe.
LE COMTE DE STOLBERG-WERNIGERODE.
LE CHEVALIER CHARLES DE DALBERG.
JEAN FUGGER, négociant d'Augsbourg.
LE DOCTEUR MARTIN LUTHER, professeur à Wittemberg.
JEAN LUTHER, mineur, son père.
MARGUERITE, femme de Jean.
MAITRE PHILIPPE MÉLANCHTHON, professeur à Wittemberg.
THÉOBALD, secrétaire de Luther, jeune homme de 15 ans.
HUBERT, garçon mineur, autrefois secrétaire de Mélanchton.
UN CONSEILLER de l'électeur de Saxe.
UN GREFFIER.
LE CONFESSEUR des religieuses de Saint-Augustin.
CLAIRE, abbesse du même convent.
CATHERINE DE BORA, religieuse.
THÉRÈSE, sa fille adoptive, enfant de neuf ans.
UN PRÊTRE.
L'OMBRE D'ÉLISABETH, épouse de Cotta, institutrice de Luther.
LE MARÉCHAL DE LA DIÈTE, UN HÉRAUT IMPÉRIAL, DES PRINCES ALLEMANDS, DES CHEVALIERS ALLEMANDS ET ESPAGNOLS; MILITAIRES ET GENTILSHOMMES; ECCLÉSIASTIQUES de différens ordres, BOURGEOIS, ÉTUDIANS, MINEURS, RELIGIEUSES, PEUPLE, JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES.

MARTIN LUTHER.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Freiberg. — Intérieur d'une mine qu'on exploite.

LES MINEURS, LE CHEF DES MINEURS, HUBERT.

LES MINEURS, chantant.

Courage, compagnons, courage! que nos efforts arrachent le minerai brillant.

UNE VOIX.

Des anges bienfaisans l'ont enfoui dans le sein de la terre; mais il tarde au métal précieux de briller à la lumière du jour, il lui tarde de se produire dans sa force et dans sa pureté.

LE CHŒUR.

Courage, courage, etc.

UNE VOIX.

Les ondes formidables allaient s'en emparer, mais nous sûmes dompter leur fureur. La bénédiction doit être le prix du courage, et la vie jaillit du fond des abîmes.

LE CHOEUR.

Courage, courage, etc.

UNE VOIX.

Là-bas, il est vrai, là-bas, dans les gouffres éternels, nous guette le génie aux flammes bleuâtres [18]; mais il n'a pas la puissance de nous immoler. La sombre nuit qui voit naître la lumière, réveillée au sein des profondeurs de la terre, n'a pas le pouvoir d'en éteindre la flamme : la tâche commencée avec une ardeur modeste bientôt s'achève et paraît avec gloire, et les anges du ciel veillent autour de nos abîmes.

LE CHOEUR.

Oui, ils veillent autour de nos abîmes; ils nous donnent la force et la puissance de faire briller au grand jour les trésors enfouis, objet de nos travaux.

LE CHEF.

Vos chants ne sont pas sans quelque malice, et cependant ils résonnent à mes oreilles comme une humble prière; ils font couler plus rapidement les heures du travail.

LE PREMIER MINEUR.

Eh! ces chants ennuyeux ne font que me troubler.

LE CHEF.

Ne dites pas cela, compère. Le chant, les doux accords de la mélodie, nous sont aussi nécessaires, je crois, que le pain et l'eau; car, voyez-vous, lorsque j'ai travaillé tout le long du jour, que le soir je suis assis près de ma compagne, que mes petits garçons jouent autour de moi, et que la plus jeune

de mes filles sommeille doucement entre mes bras, alors, voyez-vous, compère, lors même que je reste sans chanter, il me semble entendre chanter quelque chose au-dedans de moi-même; il me semble, Dieu me pardonne, que lui-même, oui, que Dieu lui-même fait entendre un chant au fond de mon cœur.

HUBERT.

C'est bien, compère, c'est bien! Et quand tout est d'accord là, voyez-vous, tous les orages du dehors n'étouffent pas la voix qui s'y fait entendre.

LE SECOND MINEUR.

Le brave docteur Luther ne dit-il pas : qui n'aime ni le vin, ni les femmes, ni le chant, ne sera qu'un sot toute sa vie [19]?

LE PREMIER MINEUR.

Le docteur Luther! Ah! laissez-moi tranquille avec celui-là.

PLUSIEURS MINEURS,

Il dit du mal du docteur Luther!

D'AUTRES MINEURS, se précipitant vers le premier.

Ah! voyons s'il osera!

LE PREMIER MINEUR.

Si vous cherchez querelle, je suis là aussi.

LE CHEF.

Au diable, avec vos disputes. Silence!

PLUSIEURS MINEURS.

Respect au chef.

LE CHEF.

Eh ! n'est-ce pas assez que tant de sang chrétien ait coulé sur la terre pour la parole et pour la loi ? La discorde qui désole ces rivages, voulez-vous l'attirer jusque dans nos sombres profondeurs? Pauvre paix ! elle n'a d'asile nulle part; laissez-lui au moins ce tombeau.

PLUSIEURS MINEURS.

Il a raison.

TROISIÈME MINEUR.

C'est vrai, au moins; on ne peut pas boire une chopine dans un cabaret qu'on ne voie tout de suite les gens se prendre aux cheveux de leurs vieilles têtes pour ces nouveaux préceptes. Le bon Dieu les bénisse ! Eh ! que ne laissent-ils les docteurs se tourmenter de ces choses-là? que nous importe à nous?

HUBERT.

Tu parles comme tu t'y entends. Dieu nous a donné une tête pour méditer sur ses préceptes ; et ce qu'un homme s'est mis dans la tête, il doit la risquer pour le soutenir.

PREMIER MINEUR.

Ah ! si cela s'en tenait aux hommes encore ! mais les jeunes garçons, les jeunes filles se disputent également pour ces nouveaux préceptes. J'ai trois filles : l'une va à la messe, la seconde va à Wittemberg chez le nouveau pasteur, la troisième vient de se sauver de la maison paternelle pour courir chez les Hussites, au pays de Bohème. Tous les jours c'est à la maison des querelles et des discordes : le ménage périt, et voilà les suites de tout cela.

SECOND MINEUR.

Oui, vraiment, les choses vont d'une manière déplorable dans notre pauvre Allemagne. Il y a peu de jours, j'ai appris que les peuples d'Espagne, nombreux comme des essaims d'abeilles, s'assemblent sur nos frontières, qu'ils veulent étouffer dans nos pays les nouveaux préceptes et les nouvelles doctrines, et qu'ils en veulent aussi à Luther, à notre bon Luther.

LE CHEF.

Dieu le soutienne et le console, ainsi que le gracieux et noble seigneur l'électeur !

TROISIÈME MINEUR.

Prenez garde ! cela va mal aussi avec celui-là.

PREMIER MINEUR.

Pourquoi aussi a-t-il le premier adopté la nouvelle croyance ?

HUBERT.

Pourquoi ? parce qu'il n'a pas voulu s'emparer de la couronne impériale qui lui fut offerte après la mort de Maximilien [20]; parce qu'un saint enthousiasme a rempli son cœur; parce que, né Germain et libre, il n'a pu supporter des chaînes forgées par de misérables cafards, par de vils étrangers affublés de rabats. Et où y a-t-il dans le pays un plus honnête homme que lui, d'un caractère plus noble, de mœurs plus pures? Ah ! il serait toujours le premier de son peuple, quand il n'en serait pas le prince; et, en comparaison de lui, nous ne sommes tous que de la canaille. Vous pouvez supporter cependant

que l'étranger mercenaire exerce ses ravages sur le sol de la Germanie, que d'hypocrites diseurs de messes vous dérobent la parole du Seigneur, vous fassent payer avec usure une trompeuse absolution, vous vendent de vains discours pour la vérité, se fassent enrichir pour vous absoudre du péché et s'y livrer effrontément eux-mêmes! Ah! vous le supportez!

TROISIÈME MINEUR.

Eh, laissez-le dire, celui-là : il a étudié, c'est-à-dire, il a passé quelques heures à l'école, chez le docteur Mélanchthon.

HUBERT.

Oui, c'est par lui que je vaux, si je vaux vraiment quelque chose. J'ai été pendant un an chez lui en qualité de copiste. L'électeur venait justement de l'appeler près de lui dans les environs de Wittemberg; là je le servis fidèlement, et là il m'enseigna fidèlement aussi à sonder les plus intimes profondeurs de ma conscience; mais toujours cependant je soupirais après ma paisible demeure natale, toujours il me tardait de revoir l'aimable et laborieux atelier de mon père, et la noble chaumière, asile de ma famille. Un soir, le docteur Luther était assis à côté de Mélanchthon, qu'il visitait presque tous les jours : ils disputèrent beaucoup et sur beaucoup de choses; ils parlèrent des tribulations de la chrétienté, en disant que dans nos temps de misère il ne manquait qu'un homme, un homme dans la véritable signification du mot; lequel, dirigeant vers un but unique les efforts de beaucoup de justes, exposât volontiers sa propre

vie pour purifier la foi, la renouveler et lui rendre son antique force. « Qu'en penses-tu, Philippe? » dit Martin Luther. Si... — Hélas! nous seuls! ré- » pliqua maître Philippe en soupirant. Mais Luther » repartit: Dieu est avec nous, Dieu domptera le » démon, c'est à nous à triompher des hommes. » —Mais nous et un millier d'autres périrons, répli- » qua Mélanchthon. — Eh! qu'importe nous, des » milliers et encore des milliers? Ah! dois-je être ce- » lui...? » Ainsi s'exprima Luther. Je le vois encore se frappant le front, la tête appuyée sur son coude, et jetant autour de lui des regards sombres et fixes. Il était couvert de sueur. Mon bon maître se mit à pleurer, prit un livre (c'était, je crois, saint Augustin), y lut deux minutes, le baisa, et pleura de nouveau; ils restèrent ainsi ensemble à peu près une heure silencieux et oppressés; je me levai et pleurai aussi. Luther se leva comme se réveillant d'un songe et s'écria (son regard et son ton étaient comme le tonnerre et l'éclair) : « Oui! s'écria-t-il (et par cette » explosion de son âme il sembla tout écraser), je le » veux. » Son œil comme embrasé d'une flamme vive se fixa sur moi. « Quel est ton père? me demanda-t-il » en hésitant. — C'est un mineur, mon gracieux maî- » tre. — Le mien aussi, répondit Luther, et que ne le » suis-je devenu de même! Tu veux étudier? conti- » nua-t-il. — Oui, mon très-honoré maître. — Écoute, » mon frère Philippe, dit Luther rapidement, il » a l'air d'un brave jeune homme; laissons-le se li- » vrer à ce métier utile; pourquoi le laisserions- » nous empoisonner la vie, à lui-même, et à tant » d'autres pour...? Va, mon fils, que Dieu soit

» avec toi, et sers-le en paix dans les sombres et » paisibles entrailles de la terre; là garde-toi, » ajouta-t-il, garde-toi de nous porter envie. » Alors Mélanchthon, mon bon maître, me donna mon congé par écrit, et m'embrassa en m'inondant de ses larmes; le lendemain, ils allèrent vers Augsbourg rejoindre le cardinal, pour défendre bravement la parole du Seigneur. Moi, content et joyeux, je me réfugiai dans ces mines. Je fais ce que je dois faire. Je supporte ce que je dois supporter. J'apprends à faire mieux ce que j'ai commencé par faire mal, et j'espère ainsi faire mon salut sans pénitence, et sans absolution.

PREMIER MINEUR.

Faire son salut sans absolution, voilà qui serait adroit.

SECOND MINEUR.

Eh quoi! Gurge n'a-t-il pas été obligé de vendre sa dernière vache? il en a porté le prix aux dominicains; il a fait son salut, il est vrai, mais aussi est-il maintenant réduit à mourir de faim avec sa femme et ses sept enfans.

TROISIÈME MINEUR.

Faire son salut sans absolution, cela est-il possible? Par exemple, il serait commode de n'avoir pas besoin de jeûnes ici-bas, et de gagner le ciel pardessus le marché!

HUBERT.

Oui, vraiment, cela est ainsi; et parler différemment, ce serait vouloir nous en imposer. Notre cher maître Philippe ne dit-il pas : ce n'est pas avec de

l'or que tu peux t'ouvrir le ciel; on peut le mériter et non l'acheter : il doit déjà commencer pour toi ici-bas, sur la terre, si ton intention est pure et ton regard serein.

QUATRIÈME MINEUR, descendant de l'échelle.

Bonjour ! Dieu soit avec vous ! Mais, au diable, maintenant, notre nouvelle espérance, notre bonheur : le docteur Luther est excommunié.

PLUSIEURS A LA FOIS.

Comment ! quoi !

QUATRIÈME MINEUR.

J'arrive de Wittemberg ; notre gracieux maître venait à l'instant même d'envoyer de Dresde une lettre à Luther avec la bulle d'excommunication du pape.

TROISIÈME MINEUR.

Notre électeur lui-même !

QUATRIÈME MINEUR.

Cet excellent maître est, dit-on, outré jusqu'au dernier degré, et on assure qu'il a donné l'ordre de fermer le couvent des nonnes de Wittemberg.

SECOND MINEUR.

C'est sans doute une bravade contre le pape.

PREMIER MINEUR.

Ah ! il s'en repentira !

PLUSIEURS A LA FOIS.

Excommunié, lui, le fidèle, le loyal !...

QUATRIÈME MINEUR.

Tout, en ce moment, est dans le plus grand désordre là-bas, à Wittemberg; c'est une pitié : bourgeois, paysans, étudians, ouvriers, tout le monde se lamente. Les boutiques sont fermées, les rues encombrées de monde, comme si on était à la veille de chômer quelque grande fête.

HUBERT.

Oui vraiment, la fête de notre régénération.

QUATRIÈME MINEUR.

Ne vont-ils pas jusqu'à dire que le cardinal légat veut forcer notre maître à lui livrer Luther pour l'envoyer à Rome ainsi qu'un hérétique, et le brûler comme un autre Jean Hus!

LE CHEF.

Et nous, nous restons tranquillement ici à conduire le marteau! non, non; allons à Wittemberg, à Wittemberg! que tout repose maintenant dans nos sombres souterrains; là-haut dans le monde, il y a des choses plus importantes à faire.

(Tous les mineurs, excepté le premier et Hubert, montent précipitamment l'échelle et disparaissent.)

HUBERT.

Si Luther est obligé de quitter le pays, je vais aussi sur des rives étrangères partager son infortune.

PREMIER MINEUR seul.

Oh! les imbéciles! ils m'ont bien l'air de ces mouches qui sont si pressées de s'approcher de la flamme, et qui ne manquent pas de se brûler les ailes. Non,

non, ma foi, j'aime mieux vivre ici entre le jour et la nuit : on creuse, on se nourrit, on est en sûreté, et les chers rayons du soleil ne nous abandonnent pas toujours entièrement.

(Il se perd dans le lointain.)

SCÈNE II.

A Wittemberg; parloir dans le cloître des filles de Saint-Augustin; dans le fond du théâtre, une grille avec une porte. A travers la grille, on voit dans un éloignement considérable un autel devant lequel sont des nonnes agenouillées, entre autres CATHERINE DE BORA; on entend un faible tintement de cloche.

CHŒUR DE NONNES.

Écoute, oh! écoute les chœurs de tes saintes filles; exauce, de grâce, nos prières ferventes, *miserere*, *miserere*, *miserere kyrie* [21].

(Le chancelier Spalatinus, un conseiller, un secrétaire et le confesseur des nonnes se présentent dans le fond du théâtre.)

LE CHANCELIER, au confesseur.

Avez-vous préparé les religieuses?

LE CONFESSEUR.

Elles cèdent à la violence et implorent celui qui peut prêter de la force et du secours et rendre vains les efforts et la rage de Satan.

LE CHANCELIER.

Soyez sur vos gardes, mon père; l'électeur est, à la vérité, un maître très-clément, mais c'est aussi un maître juste et sévère, qui sait exécuter avec

fermeté ce qu'il a décidé avec réflexion, et qui ne souffre jamais qu'on se fasse un jeu de sa résolution.

LE CONFESSEUR.

Dieu m'en préserve! les rigueurs et les grâces de monseigneur l'électeur sont justes et équitables; mais faut-il que le moine de Saint-Augustin, l'infâme hérétique, me foule sous ses pieds ?

LE CHANCELIER.

Il suffit. Appelez les religieuses.

(Le confesseur va à la chapelle en passant par la grille.)

CHOEUR DE NONNES, chantant.

Protége l'honneur de ton troupeau dévoué, qu'un monde profane ne nous consume pas de ses flammes infidèles ; *miserere*, *miserere*, *miserere*, *miserere kyrie*.

LE SECRÉTAIRE.

Écoutez! écoutez! leurs prières sont des malédictions sur nous.

LE CONSEILLER.

Nous n'agissons que d'après l'ordre de notre maître ; en serviteurs fidèles, nous ne manquons ni d'égards ni de ménagemens; mais le gracieux électeur... et je frissonne en y pensant, nous ordonne de fermer ce cloître, sans autorisation du saint siége.

LE SECRÉTAIRE.

Cette démarche fera une grande sensation.

LE CHANCELIER.

On peut aller la tête haute après un semblable pas. Notre électeur n'en fait pas d'autres. Tant

mieux, que cela fasse sensation, nous en avons besoin dans des temps comme ceux où nous vivons; quand tout rampe autour de nous avec servilité, nous avons besoin qu'un prince germanique se présente avec force et avec courage.

(Les nonnes se relèvent dans le fond du théâtre, à l'exception de Catherine qui reste agenouillée; elles viennent deux à deux, précédées de la croix, portée par Thérèse. L'abbesse paraît la dernière, conduite par le confesseur; elles marchent lentement et chantent, en passant derrière la grille, au fond du théâtre.)

UNE PARTIE DU CHŒUR DES NONNES (22).

Nous quittons, hélas! tes saints autels; coulez, coulez, pieuses larmes de la résignation.

UNE AUTRE PARTIE DU CHŒUR DES NONNES.

Oh! répands sur nous ta lumière céleste, et qu'elle seule nous éclaire, dans le sentier obscur où nous entrons.

LE CHŒUR TOUT ENTIER DES NONNES.

Miserere, miserere, miserere kyrie.

(Les nonnes se mettent en demi-cercle autour du chancelier; l'abbesse, au milieu d'elles; Thérèse prend la couronne d'hyacintes posée sur la croix, et la met sur sa tête.)

LE CHANCELIER.

Cessez vos chants lamentables, et interrompez les sons bruyans de vos cloches. (*Le tintement des cloches cesse à l'instant.*) Madame l'abbesse, vous êtes instruite que notre gracieux maître, Dieu veuille le conserver! a résolu depuis long-temps de supprimer ce cloître, comme n'étant plus conforme à l'intérêt et au bien public.

L'ABBESSE.

Le saint père...

LE CHANCELIER.

Examinera dans sa sagesse : le devoir d'une sujette, c'est l'obéissance.

L'ABBESSE.

Je suis une pauvre vieille, monsieur le chancelier ; moi et mes sœurs les plus âgées, nous avons dans ces paisibles murs désappris depuis long-temps à vivre et à nous conduire dans le monde : nos amis sont morts, il ne nous est resté que Dieu et nos cellules. Voudriez-vous nous repousser dans les froides solitudes d'un monde que nous avons oublié ?

LE CHANCELIER.

On a arrangé cela aussi, très-digne et vénérable dame : la maison hospitalière de Saint-Basile vous est assignée comme demeure, à vous et à vos sœurs les plus âgées : là vous recevrez des alimens le reste de votre vie, mais sans l'habit, sans la règle de votre ordre.

UNE VIEILLE RELIGIEUSE.

Hélas ! pas même l'habit !

UNE JEUNE NONNE, à demi-voix

Madame la supérieure....

LE CHANCELIER.

Que veut cette jeune fille?

LA JEUNE NONNE, du même ton.

Oserais-je...

L'ABBESSE, s'adressant à elle.

C'est toi-même qu'il faut interroger : je n'ai plus rien ici ni à défendre ni à permettre.

LA JEUNE NONNE, au chancelier, avec confusion.

Très-noble seigneur, si..., hélas!... s'il faut absolument, si..., hélas!... s'il faut absolument quitter ces lieux, je... Lorsque j'étais encore dans le monde.... j'avais..., il y a déjà sept mois... De grâce, ne vous courroucez pas : j'avais... Ah! madame la supérieure! oh, seigneur!

LE CHANCELIER.

Eh bien?

LA JEUNE NONNE, très-vite.

Hélas! un jeune homme aimable, cher, digne... Dieu merci, le mot est prononcé....

UNE AUTRE JEUNE NONNE, vivement.

Et moi aussi.

UNE TROISIÈME.

Et moi aussi.

UNE QUATRIÈME.

Hélas! il y a sept ans que je pleure pour lui.

LA PREMIÈRE NONNE.

Il est encore fidèle; oui, sans doute, il l'est encore. Oh! si j'osais le.... Je n'ose prononcer ce mot.

L'ABBESSE.

Infidèle!

LE CHANCELIER.

Vous êtes déliées de vos sermens; retournez dans le monde, à vos premiers devoirs : la nature elle-même donna à l'homme la femme pour compagne, et ce qu'elle ordonne un serment ne peut le détruire. Madame l'abbesse....

L'ABBESSE, ôtant son voile noir, et avec une émotion profonde.

Eh bien, je le remets entre vos mains, ce voile fidèle. (*Elle veut donner le voile au chancelier, réfléchit un instant, le retient, et dit avec beaucoup de solennité :*) Permettez. Il y a cinquante ans que je le porte ; tu as été le confident de mes prières, de mes larmes. La couronne nuptiale avait couvert ma noire chevelure ; elle tomba aussitôt avec Ulrich, mon fiancé ; ma noire chevelure tomba aussi ; toi seul tu rafraîchis avec le souffle vivifiant de la croix les joues brûlantes de la jeune épouse du Seigneur ; tu réchauffas ma vieillesse par le désir ardent de voir enfin celui que j'avais contemplé avec les yeux de la foi. Pour prix de mes longs combats, j'espérais que dans le linceul funèbre tu ornerais mon front comme une couronne de myrte. Il me faut donc, hélas! me résigner deux fois aux douleurs du veuvage. Adieu, voile chéri.... (*Elle présente le voile au chancelier.*) Tenez, prenez-le.

LE CHANCELIER.

Vous serez inhumée comme religieuse, avec la couronne et le voile, je puis vous le promettre.

L'ABBESSE.

Eh bien, que Dieu vous console comme vous m'avez consolée.

UNE VIEILLE RELIGIEUSE, donnant son voile au chancelier.

Tenez.

UNE AUTRE, de même.

Tenez.

LA PREMIÈRE JEUNE NONNE, de même.

Ah! que je t'échange avec joie contre la couronne nuptiale que me garde une main fidèle!

(Les nonnes s'approchent l'une après l'autre du chancelier, et lui remettent leurs voiles.)

LE CHANCELIER, au confesseur.

Mon père, vous voilà déchargé maintenant de votre fonction de confesseur de ce cloître : portez ces voiles à monsieur le cardinal. (*Il les lui présente.*) Dites à son éminence que l'électeur lui-même se propose de faire ce qu'aujourd'hui il fait faire par moi.

LE CONFESSEUR, reprenant les voiles.

Je prends ces voiles parce que j'y suis forcé.

LE CHANCELIER.

Et vous faites très-sagement.

LE CONFESSEUR, élevant la voix.

Mais je n'en proteste pas moins avec solennité.

LE CHANCELIER.

Maintenant partez.

LE CONFESSEUR, à haute voix.

Et j'appelle le malheur et la malédiction sur la tête de l'hérétique Luther.

(Il sort.)

LE CHANCELIER, criant avec force.

Le froc hypocrite ne le protégera pas, entendez-le tous, dans ses brigues séditieuses.

(On entend au dehors des cris et du bruit.)

LE CONSEILLER.

Que signifient ces cris?

L'ÉCRIVAIN, qui avait suivi le confesseur, entre précipitamment.

Ce sont des jeunes gens qui escaladent la porte du cloître.

LE CHANCELIER.

Laisse-les entrer.

(Quelques jeunes gens pénètrent sur la scène.)

PREMIER JEUNE HOMME, se précipitant dans les bras d'une jeune nonne.

O Agnès!

PREMIÈRE NONNE, l'embrassant.

O mon fidèle Nicolas!

L'AUTRE JEUNE HOMME, embrassant la seconde des jeunes nones.

O ma chère Cunégonde!

LA SECONDE JEUNE NONNE, l'embrassant.

O bonheur! Naguère encore dans l'enfer, aujourd'hui dans le ciel!

LE CHANCELIER.

Sachez le mériter; remerciez le seigneur notre gracieux maître.

LES JEUNES GENS ET LES JEUNES NONNES.

Qu'il vive! qu'il vive!

(Les jeunes gens et quelques-unes des jeunes nonnes sortent en se tenant embrassés.)

LE CHANCELIER.

Tout est-il terminé maintenant?

LE SECRÉTAIRE, montrant à travers le grillage Catherine encore agenouillée devant l'autel.

Là-bas il y en a encore une à genoux et voilée.

LE CHANCELIER.

Conduisez-la vers nous.

(Le secrétaire va par la porte de la grille vers Catherine.)

LE CONSEILLER.

Ce cloître, il est vrai, était un doux refuge pour plus d'un cœur oppressé.

LE CHANCELIER.

Mais un poison pour tant d'autres ! Accorder et faire à la fois le bien de chacun et celui de tous ensemble est dans la puissance de Dieu seul, l'homme doit toujours subordonner l'un à l'autre. (*A Catherine, qui est entrée dans le parloir avec le secrétaire.*) Comment vous appelez-vous?

CATHERINE.

Catherine.

LE CHANCELIER.

Et votre famille ?

CATHERINE.

De Bora.

LE CHANCELIER.

Je suis très-heureux, noble demoiselle, de vous délivrer de ce voile ; une personne aussi parfaite n'a pas été formée pour vivre dans ces demeures sombres et silencieuses : le suffrage de votre belle âme doit encourager l'homme vertueux dans le tumulte discordant du monde, et non retentir vainement dans ces espaces solitaires.

CATHERINE, avec hauteur et sévérité.

Vous ne me connaissez pas.

LE CHANCELIER.

Je ne vous ai jamais vue, il est vrai; mais le noble François de Wildenek, l'ami du grand Luther et le mien, m'a vanté depuis long-temps votre esprit élevé, dont le voile même n'a pu abaisser la noblesse.

CATHERINE.

Le connaissez-vous donc? ce voile....

LE CHANCELIER.

Digne jeune homme! Il vous aime encore avec la même fidélité, avec la même ardeur (daignez me pardonner) que lorsqu'un vœu précipité vous arracha à ses plus belles espérances.

CATHERINE, d'un ton solennel.

Monsieur le chancelier, vous parlez à une épouse du Seigneur.

LE CHANCELIER, interdit.

Mademoiselle.

CATHERINE.

Ma résolution est de ne jamais abandonner ce cloître, et vous pouvez la faire connaître à mon seigneur.

LE CHANCELIER.

L'électeur ne suit que les principes de la raison; il s'y attache avec une grande fermeté, qu'il exige aussi dans autrui: si donc vous en avez de semblables (et vous ne pouvez en avoir, ni moi en entendre d'autres), faites-moi connaître les motifs de votre refus.

CATHERINE.

C'est que.... Mais permettez que j'aille prier.

(Elle traverse le parloir et retourne à l'autel.)

LE CONSEILLER.

C'est un cœur de fer que cette femme !

LE SECRÉTAIRE, à l'abbesse

Est-elle toujours de même?

L'ABBESSE.

Toujours ; elle ne fait jamais que ce qu'elle veut, et elle ne veut jamais que ce qui est bien.

LE CHANCELIER.

Madame l'abbesse, la sévérité ne sied pas aujourd'hui ; mais vous, en qualité de mère, vous devriez enseigner une conduite plus convenable à celle que vous devez regarder comme votre fille.

L'ABBESSE.

Vous ne la connaissez pas. La vocation divine agit seule sur cette âme si pure; elle n'entend que ce que Dieu lui dit ; et, soyez-en persuadé, elle ne croit jamais entendre plus qu'il ne dit.

LE CHANCELIER.

Vous le voyez, je prie lorsque je peux ordonner.

L'ABBESSE.

Eh bien!.... (*Appelant à travers la grille.*) Venez à nous, ma fille.

CATHERINE, entrant une seconde fois dans le parloir et s'approchant de l'abbesse.

Et vous aussi, vous voulez donc me tourmenter?

L'ABBESSE.

Otez ce voile. (*Montrant les nonnes encore présentes.*) Nous aussi, nous y sommes résignées: que celui qui l'ordonne ainsi en réponde là-haut; quant à nous, c'est à la contrainte que nous cédons.

CATHERINE.

Oui, que Dieu juge nos actions : mais il a mis dans mon cœur une lumière dont il m'est impossible de ne pas suivre la trace.

L'ABBESSE.

De grâce, obéissez.

CATHERINE.

Ne m'avez-vous pas enseigné vous-même qu'il fallait obéir à Dieu de préférence aux hommes?

LE CHANCELIER.

La sagesse des princes est la parole de Dieu.

CATHERINE.

Dieu commande-t-il le parjure?

LE CHANCELIER.

Tous les vœux sont sacrés, hormis les vœux criminels; ils portent avec eux les germes de la mort.

CATHERINE.

Criminels! Oh! l'entends-tu, ma mère?

LE CHANCELIER.

Oui, c'est l'être que de résister aux lois éternelles; la force donne à la douceur une perfection divine, et la douceur à son tour orne la force sauvage du charme des traits gracieux; la fleur périt

dès sa naissance; la tige elle-même languit, et se dessèche quand l'amour ne peut les unir de ses liens enchanteurs.

CATHERINE.

Et pourquoi la fleur serait-elle destinée à s'épanouir, si ce n'est pour exhaler ses parfums dans les régions éthérées?

LE CHANCELIER

C'est assez, mademoiselle; échanger de vaines paroles n'est pas mon emploi ici : j'ai déjà fait plus que je ne devais, par estime pour vous et votre illustre famille. Le cloître est supprimé, notre prince l'ordonne ainsi; il n'appartient ni à vous ni à moi de le juger. Si seule vous ne voulez pas céder, donnez-moi des motifs qui ne soient pas les caprices d'une imagination décevante; autrement, suivez-moi.

CATHERINE.

Des motifs! des motifs! Faut-il donc que je tire du fond de mon cœur le secret que j'y cache comme dans un sanctuaire, et que je l'exprime par de froides paroles? Quelle erreur est la vôtre! Ce que dans votre vaine présomption vous appelez des motifs, ce ne sont que de vains mots qui font évanouir tristement les sons de la vie humaine.

LE CHANCELIER.

La volonté cependant peut se manifester.

CATHERINE.

Et aussi le son mélodieux qui se fait doucement entendre au fond de notre âme, et qui cependant nous entraîne avec la force magique d'une tempête

irrésistible? Oh! que ne puis-je vous dévoiler ce qui vit en moi! Mais à peine l'aurais-je fait, téméraire, que ce lui serait une atteinte mortelle. Le corps du Sauveur repose crucifié : ce n'est qu'une image de mort, si par l'ardeur de la foi l'esprit ne nous fait contempler la gloire de la résurrection.

LE CHANCELIER.

C'en est assez; j'instruirai notre gracieux maître, et vous verrez s'il souffrira que sans motif raisonnable on désobéisse à ses volontés.

CATHERINE.

Je vous parais donc bien coupable?

LE CHANCELIER.

Oui, comme sujette.

CATHERINE.

Ainsi donc, vous me méprisez?

LE CHANCELIER.

Non, j'estime en vous la femme qui a une âme énergique, trop énergique.

CATHERINE.

Ah! punissez, châtiez-moi! Mon Sauveur n'a-t-il pas été châtié, outragé? Puisse mon sang être répandu pour l'honneur, pour la gloire de son nom!

LE CHANCELIER.

Vous n'avez plus rien?...

CATHERINE.

Dites à notre gracieux maître que mes ancêtres ont fondé ce cloître par leurs pieuses offrandes; ah!

sans doute il sera assez juste pour me laisser un endroit où je puisse mourir en paix, dans cette enceinte sanctifiée par la généreuse piété de ma famille; dans ces temps affreux où tout n'est qu'orages et discordes dans le monde, il ne me refusera pas de me laisser mon humble cellule.

LE CHANCELIER.

J'en ferai la demande de votre part; je crains cependant que l'électeur...

CATHERINE.

Serait-il assez inhumain?

LE CHANCELIER.

Adieu; vivez en paix.

CATHERINE.

Adieu! (*A l'abbesse.*) O ma mère!

L'ABBESSE.

Dieu soit avec toi, et reste-lui fidèle.

CATHERINE.

Vous partez?

L'ABBESSE.

Je t'attends dans l'asile de la félicité, si moi-même un jour je puis ceindre la couronne immortelle.

CATHERINE, très-douloureusement.

Et toi aussi, Thérèse?

THÉRÈSE.

Moi? non, je ne le puis.

CATHERINE, au chancelier.

Laissez-moi, monsieur le chancelier, cette enfant tendre et fidèle; je l'ai élevée; c'est comme enfant qu'elle m'a suivie dans ma cellule; elle ne connaît que Dieu et moi; elle est incapable de s'aider dans le monde, elle ne sait qu'un peu prier; elle n'a rien appris de plus... elle ne peut rien apprendre... C'est un bouton trop tendre pour servir de mets nourrissant, trop pâle pour figurer dans vos brillantes couronnes : que peut-elle être pour vous? Oh! de grâce, laissez-la-moi; c'est une tige si fortement entrelacée avec moi, qu'elle ne peut que se flétrir si vous me l'arrachez.

LE CHANCELIER.

Elle n'est pas encore religieuse?

CATHERINE.

Non.

LE CHANCELIER.

Pensionnaire?

CATHERINE.

Non plus.

LE CHANCELIER.

Elle est donc à votre service?

CATHERINE, à Thérèse.

Es-tu à mon service?

THÉRÈSE.

Comment cela pourrait-il être autrement?

LE CHANCELIER.

Eh bien, qu'elle reste.

L'ABBESSE, à Thérèse fortement émue

Fille chère et sacrée! — Et toi aussi?...

THÉRÈSE.

Il le faut.

(L'abbesse l'embrasse avec tendresse, puis quitte la scène avec les autres religieuses.)

FRANÇOIS DE WILDENEK, entrant avec précipitation.

Est-elle ici?

CATHERINE, effrayée et hors d'elle-même.

Dieu! François!

LE CHANCELIER, tirant Wildenek à part.

Ma tâche est remplie : c'est à vous maintenant à remplir la vôtre ; et puissiez-vous être plus heureux que moi.

(Il lui dit encore quelques mots bas, puis il sort avec le conseiller et le secrétaire. François reste dans le fond de la scène.)

CATHERINE, à part, les yeux attachés sur lui.

Serait-ce l'amour qui porte ici ses pas?

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que l'amour, si ce n'est la prière?

CATHERINE.

Chez nous, sans doute, mon enfant, mais pas chez tous.

THÉRÈSE.

Comme ils te tourmentent, ces hommes implacables!

CATHERINE.

Hélas! ils ne savent rien de mieux! Leur amour même est destructeur; ils ne sont pas capables de faire autrement.

FRANÇOIS, s'avançant vers Catherine.

Vous restez donc dans la retraite? Vous m'arrachez le dernier fruit de longues années d'attente.

CATHERINE, cherchant à se contenir, et avec beaucoup de douceur.

Comment cela va-t-il, Wildenck?

FRANÇOIS.

Comme un banni, puisque je suis repoussé du trône de l'amour.

CATHERINE.

Il y a sept ans que je vous vis pour la dernière fois aux vêpres de la veille de l'Ascension. Le lendemain je reçus des mains de l'évêque le voile sacré... Quel est votre sort, Vildenek? avez-vous enfin choisi une compagne digne de vous?

FRANÇOIS.

Ah! raillez le malheureux auquel vous avez fait souffrir un si long supplice.

CATHERINE.

Toujours le même langage. Pauvre ami! tiens, Thérèse, voilà ce que dans le monde ils appellent de l'amour.

THÉRÈSE.

Quel triste amour, et qu'il est bien plus aimable dans nos paisibles cellules!

CATHERINE, avec beaucoup de sensibilité, à François.

Ami de ma jeunesse, pauvre malheureux, dis-moi donc ce que tu es devenu depuis si long-temps.

FRANÇOIS.

Quoi! *tu* encore? Ah! tu es semblable à la divinité, mais insensible comme un rocher.

CATHERINE.

Ne me tourmente pas davantage, je te prie, et dis ce que tu as à me raconter.

FRANÇOIS.

Pour t'oublier, je me précipitai dans le tourbillon du monde ; pour te fuir, je m'exilai de la Saxe, et de l'Allemagne même, de l'Allemagne où la paix éternelle, triste héritage du vieux et faible Maximilien, avait comme enchaîné la main naguère si redoutable du Germain. L'éclat de la cour m'attira vers le jeune Charles; je pensai que dans l'ardente Espagne où la vie fermente avec vigueur dans tous ses germes, une flamme nouvelle étoufferait celle qui me dévorait ; je pensai que le jeune monarque renouvellerait les temps anciens de la chevalerie et des traditions héroïques, qu'il apparaîtrait du sein de sa force, comme le soleil du sein de l'Océan radieux, qu'il répandrait partout une nouvelle vie et de nouvelles flammes ; voilà ce que je pensai, et je courus vers l'Espagne.

THÉRÈSE, à Catherine.

Les hommes se plaisent-ils donc à s'agiter sans relâche ?

CATHERINE.

Hélas ! oui, infortunés qu'ils sont !

THÉRÈSE.

Et où vont-ils ainsi ?

CATHERINE.

Au ciel.

THÉRÈSE, presque effrayée.

Ne l'ont-ils pas déjà ?

FRANÇOIS, à Catherine.

Ah ! tu pouvais me le donner, et tu me l'as dérobé.

CATHERINE.

Continue ton récit, mon cher Wildenek ; j'aime à entendre raconter les actions des hommes distingués.

FRANÇOIS.

Je passai tristement sous le beau ciel de Valence. Hélas! la nature elle-même n'est que le miroir de notre âme. Quand tout y est serein, le rocher même se change en palais ; quand tout y est sombre, l'azur céleste se change en voûte funèbre.

CATHERINE.

Dieu nous le donna pur et serein.

FRANÇOIS.

Ton image me le rendit sombre et triste. Les prés émaillés de fleurs, un ciel brillant et pur, la mer qui renferme et répand au loin la vie et la force, tout enfin ne me présentait que ta seule image, et ne me rappelait que le bien que j'avais perdu.

CATHERINE.

Tu courus sans doute vers le jeune héros protecteur de notre foi, vers l'empereur Charles ?

FRANÇOIS.

Je le vis touchant à peine à sa seizième année, à l'instant même où il venait de monter sur le trône : c'était un dieu pour la puissance, un démon pour les désirs ambitieux ; déjà de toutes parts on voyait en lui le jeune aigle qui bientôt dans sa vigueur et sa témérité devait saisir le globe et le dévorer comme sa proie !

CATHERINE.

Puisse cet aigle toujours élever son regard vers le soleil !

FRANÇOIS.

C'est ce qu'il ne fera pas, c'est ce qu'il ne pourra jamais faire, c'est ce que sa destinée, dans tout le reste beaucoup trop brillante, lui interdit impérieusement. C'est pourquoi aussi ses discours séducteurs ne peuvent séduire ni les forts, ni les sages ; car à ce sein fier et altier il manque un cœur d'homme, et l'auguste voix de la Divinité n'y a jamais retenti : la voix de la force, semblable à celle du tonnerre, s'y fait seule entendre ; mais l'amour n'y a jamais mêlé ses accens enchanteurs, les discordances de sa propre nature doivent un jour le détruire, lui et l'œuvre de sa création.

THÉRÈSE.

Ainsi donc il ne se possède pas lui-même et possède cependant le don de la foi.

CATHERINE.

Il ne possède peut-être que la foi en lui-même...

FRANÇOIS.

Mais détachée de sa source primitive. Pareil à l'impétueux torrent de la montagne, il se précipite dans la vallée, ravage tout autour de lui et dissipe au loin ses ondes.

CATHERINE.

Mais à l'époque marquée ce torrent retournera dans son paisible lit, il n'aura ravagé que des champs stériles, et c'est l'inondation salutaire qui y répandra la fécondité.

FRANÇOIS.

Ton regard enchanteur sait changer le chaos même en images ravissantes; moi, je cherche en vain à me saisir d'un pouvoir si magique; je cherche en vain aussi le calme et le repos; je fuyais loin de la cour impériale, où je vis la religion dégradée jusqu'à servir de prestige décevant à un peuple lâche et frivole, où la vie elle-même n'était qu'une continuité de caprices vains ou sérieux; je fuyais ces grands orgueilleux qui s'imaginent être la première race européenne, et qui, non contens de courber leur front devant un maître altier, se couvrent tout entiers d'humiliations et de poussière; et qui, reniant leur propre dignité, s'enorgueillissent de s'appeler ses premiers esclaves; je fuyais cet empereur lui-même qui, n'adorant que la divinité de son être, est assez aveugle pour ne pas reconnaître qu'elle n'est qu'un faible rayon de cette lumière éternelle qui se réfléchit dans des myriades d'existences. Je me précipitai au milieu de ses légions combattantes, non pas pour y partager

avec lui des dépouilles d'iniquité, mais pour y chercher, pour y braver la mort, pour la conjurer de me prendre pour victime au lieu de tant de coupables enfans de la fortune; mais elle aussi rejeta mes vœux.

CATHERINE.

Mais ne te restait-il, ô mon digne ami, aucun bien à faire ici-bas, pour rechercher ainsi la mort?

FRANÇOIS.

Peut-il faire du bien, celui qu'une divinité ennemie a soumise à son joug?

CATHERINE.

Serai-je donc obligée de te méconnaître, toi que j'ai toujours honoré, digne rejeton d'une race de héros; ou croirai-je avec toi que le cœur de l'homme noble et généreux puisse être si petit? Ah! quand dans son amour il embrasserait l'univers entier, ne lui resterait-il pas de quoi aimer encore? peut-il être rempli par le misérable sentiment qu'inspire un seul objet? Tu te trompes, digne ami; tu me trompes moi-même.... Et cependant... je t'en rends grâce; si tu étais réellement dégradé au point où tu te représentes toi-même, je pourrais à peine t'accorder ma pitié, et je fuirais l'ami que j'aurais cessé d'estimer.

FRANÇOIS.

Eh bien! il faut donc te l'avouer, créature céleste, ce qu'à peine jusqu'ici j'osais m'avouer à moi-même.... Oui, tu m'éclaires sur ma vie, et tu m'apprends ce que c'est que l'amour. Comment

rester dans l'abaissement auprès de toi, qui es si élevée ?

CATHERINE.

Parle donc.

FRANÇOIS.

Une nouvelle existence s'est ouverte devant moi; elle n'a pas détruit l'ancienne, elle lui a donné une forme nouvelle. Ce qu'en Espagne je pris pour la lumière du soleil..... n'était pas même un faible crépuscule, c'était une lueur trompeuse qui attirait les esprits dans des routes ténébreuses. C'est ici, c'est sur ces rives paternelles, ombragées de doux bocages, du sein des antiques forêts du Hartz, que s'élève le soleil brillant d'un éclat radieux et nouveau; en vain des colosses ennemis lui opposent de sombres vapeurs, ses rayons bienfaisans pénètrent jusque dans les réduits les plus obscurs; rien ne saurait arrêter cette flamme hardie et salutaire qui, allumée au génie de l'immortel Luther, fond et détruit la chaîne qui tenait tous les esprits dans l'esclavage.

CATHERINE.

Et toi aussi?... O mes pressentimens!

FRANÇOIS.

Oui, jusqu'aux pieds des majestueuses Pyrénées a retenti, comme la trompette du jugement dernier, l'action courageuse du moine illustre qui d'une main intrépide a attaqué le prélat à la triple couronne, et qui le forcera à nous rendre ce que dans sa ruse coupable Rome a pu penser avoir enlevé au monde pour toujours, le droit attribué à tout

esprit libre de croire et de penser selon sa conscience et sa conviction.

CATHERINE.

La voix des sirènes te séduit.

FRANÇOIS.

Non; c'est celle de la vérité qui m'enchante, comme tant de milliers de fidèles, qui jusqu'ici ont en vain sacrifié au Moloch de Rome les prémices de leur pieuse croyance. Le séjour de l'Espagne me déplut; je ne pouvais m'y attendre qu'à orner en martyr de la vérité les bûchers de l'intolérance : je ne m'en sentais pas encore digne, quoique je le désirasse avec ardeur. Je n'avais point à balancer, je devais fuir cette contrée magique dont le charme fallacieux m'avait privé de ma plus belle espérance. Je vins en Allemagne, je vis le grand Luther, et.... ne te courrouce pas, ô mon ange bien-aimé, son image règne dans mon cœur à côté de la tienne.

CATHERINE.

Je suis loin d'être un ange; mais si tu peux me regarder ainsi, comment dans un cœur où je règne peux-tu élever un autel au démon?

FRANÇOIS

Est-il possible? Toi aussi, tu te laisses entraîner par le vertige populaire?

CATHERINE.

Moi aussi je repousse avec horreur, comme toute la pieuse foule des fidèles, l'infâme qui d'une main coupable dérobe la lumière qui brille dans le sanctuaire de l'église silencieuse et éternelle.

FRANÇOIS.

Oh ! as-tu jamais vu Luther?

CATHERINE.

Non, jamais, et jamais je ne veux le voir... Mais (et Dieu veuille m'en préserver !) si mes regards doivent rencontrer la face de l'insolent blasphémateur de l'église, libre et sincère, je veux lui dire à quel point... je le mép....

FRANÇOIS.

Le mépriser! non, non. Dieu même ne le pourrait pas.

CATHERINE, l'interrompant avec vivacité.

Oh ! que je le hais !

FRANÇOIS.

Ah ! si tu le voyais, si tu le connaissais, tu te repentirais à genoux de cette haine, enfant de ta raison égarée, et non de ton cœur, pur comme celui des anges.

CATHERINE, avec une véhémence toujours croissante.

C'est un infâme imposteur, un furieux qui insulta à l'auguste majesté d'un saint pontife, un criminel qui....

THÉRÈSE, s'approchant d'elle avec tendresse.

O ma douce sœur...

CATHERINE.

Je t'entends, tu as raison... C'est par ton doux regard que la paix rentre dans mon cœur. Tu m'as excitée au péché, non pas envers lui, indigne pécheur lui-même, mais envers moi, envers moi

seule. Maintenant, quitte-moi, quitte-moi, je t'en conjure.

FRANÇOIS.

Non, je ne te quitterai pas; la passion qui t'anime, l'anime aussi, ce sont deux flammes semblables qui brûlent ensemble sur un même autel; quand le monde entier le haïrait, tu ne pourrais t'empêcher de l'aimer.

CATHERINE.

Je te pardonne ton erreur, mais non ton fol enthousiasme.

FRANÇOIS.

Ah! s'il était là le grand, le puissant réformateur, et à côté de lui cet empereur orgueilleux que notre petitesse seule a rendu grand, comme ce Charles nous paraîtrait misérable! Luther tonne, éclate comme la foudre, mais dans son âme tout est calme et tranquille; il est en paix avec lui-même, avec son Dieu. Le monarque paraît extérieurement tranquille et assuré, mais les noirs orages, les tempêtes furieuses éclatent dans son cœur, il est en guerre avec lui-même et avec la nature.

CATHERINE.

Adieu.

FRANÇOIS.

Appuyé sur le bras tout-puissant de mon cher Luther, de celui que j'ose nommer mon protecteur et mon ami, je mériterai, Catherine, ton cœur et ton suffrage : réuni à lui, je briserai les portes des cachots ténébreux où la raison des peuples de l'Eu-

rope est encore enchaînée : c'est alors que je volerai vers toi pour recevoir de tes mains le plus beau prix du combat le plus glorieux.

CATHERINE.

François, tu es lié toi-même, et lié étroitement par les chaînes de l'esprit infernal : laisse-moi prier pour toi.

FRANÇOIS.

Garde-toi de le faire, ta prière serait un péché; c'est dans ton sein qu'est pour moi le ciel, garde-toi de me le fermer; tes liens sont brisés, tu n'as qu'à le vouloir, tu seras à moi; et moi, méprise-moi, si tu le peux, je ne puis rien sans toi, tu peux m'élever jusqu'à l'héroïsme ou m'abaisser profondément : ne veux-tu pas me sauver ?

CATHERINE, très-émue, le prenant par la main.

Ami de ma jeunesse, je te ferais avec joie le sacrifice de ma vie, si je pouvais à ce prix te délivrer du délire de la croyance nouvelle; mais ne me demande pas mon amour; il n'est plus en mon pouvoir; je l'ai donné à un seul objet, mais céleste et divin; ce cœur orgueilleux ne connaît plus les joies terrestres; il ne bat que pour l'auguste héros de Sion, qui, triomphant de la mort et du péché, réunit du lien d'une même couronne les âmes de l'univers.

FRANÇOIS, la regardant fixement et s'arrachant de ses bras.

Cela est-il donc irrévocable ?

CATHERINE.

Puis-je le révoquer, quand Dieu même le proclame en mon cœur ?

FRANÇOIS.

Eh bien! adieu.

CATHERINE.

Il fuit; et sa douleur m'a profondement blessée; et cette douleur pourtant, cet aveu que je lui ai arraché... n'importe! la douleur, le jugement qui doit le frapper, sont précisément ce qui me rend impossible, ce qui me défend à jamais de l'aimer.

THÉRÈSE.

Tu restes donc fidèle au Sauveur?

CATHERINE.

Oui, je lui resterai, il faut que je lui reste fidèle; car ici-bas, dans cette vie froide et monotone, où pourrai-je trouver celui dont l'image brille en traits de flamme dans mon cœur?

THÉRÈSE, effrayée.

As-tu donc un autre Sauveur, que notre Dieu mort sur la croix?

CATHERINE.

Cher enfant! ange de candeur et de pureté, c'est à toi que je veux confesser ma coupable faiblesse: un feu dévorant et inconnu brûle dans mon cœur. Ce n'est pas une passion sensuelle; ce n'est pas le désir illicite pour moi de partager avec une créature pécheresse une félicité terrestre; quand un serment redoutable ne m'imposerait pas le devoir d'une sainte continence, je ne pourrais aimer pourtant, je ne pourrais donner mon cœur à un cœur assez rétréci pour ne battre que pour moi seule.... Cependant, je ne pourrais souffrir de flammes étran-

gères sur un autel que je ne voudrais voir consacré qu'à moi ; non, vois-tu, je ne puis aimer!

THÉRÈSE.

Je ne te comprends pas.

CATHERINE.

Que tu es heureuse !

THÉRÈSE.

Ah! sois donc, enfin, en paix avec toi-même.

CATHERINE.

Hélas! je ne le puis non plus ! j'en ai imposé au noble chevalier, j'en ai imposé à moi-même : oh! je le sens profondément, et c'est en rougissant, jeune fille, que je dois te le déclarer. Le Sauveur ne remplit pas seul mon cœur : une oppression impétueuse, insatiable, l'agite et le tourmente ; une oppression qui!..... O ciel! je frémis devant moi-même.

THÉRÈSE.

Mais non devant moi, j'espère.

CATHERINE.

Oh! non, aimable enfant ; pardonne-moi, je veux te dire tout, mais pourras-tu tout comprendre?

THÉRÈSE, avec émotion.

Ah! ne m'as-tu pas instruite de tant de choses?

CATHERINE.

Eh bien! écoute. As-tu vu quelquefois comment un instant avant l'orage le tourbillon, s'agitant dans le vague des airs, amoncelle la poussière, et en forme d'épais nuages; dans son fol orgueil,

ce n'est plus assez pour lui des nuages du ciel, l'insensé veut en former lui-même; dans son délire, il se gonfle. Mais son propre souffle détruit bientôt ce qu'il créa. C'est ainsi qu'un désir impérieux me presse de me créer à moi-même une auguste image du Sauveur, tel qu'il règne au haut des cieux; je voudrais le voir, non pas seulement des yeux de la foi, mais revêtu de formes corporelles : je voudrais saisir cette image toute brûlante, me créer un Sauveur qui fût mon propre ouvrage, mais dont cependant la vertu réconciliante régnât dans le vaste empire des âmes; qui fût un Dieu pour tous, et cependant m'appartînt à moi seule. Voilà comme je voudrais le saisir; c'est dans cette image que je voudrais m'abîmer, et, remplie d'amour, m'anéantir volontairement avec elle.

DES VOIX, se faisant entendre derrière la scène.

Vive Martin Luther!

CATHERINE.

Qu'est-ce que cela?

THÉRÈSE, courant vers la fenêtre.

C'est le peuple, il se répand par torrens hors de la porte de la ville. Un bûcher s'élève, les étudians l'entourent, la multitude fait entendre des cris d'allégresse. Dieu! que vois-je? on allume le bûcher.

FRANÇOIS, entrant précipitamment.

Ah! quelle joie! quelle ivresse! Regardez! regardez! Luther lui-même s'approche à l'instant. La bulle d'excommunication, les décrétales men-

songères, vont être brûlées de sa main; et du sein de cette flamme une foi nouvelle sortira vive et pure.

CATHERINE, après quelques instans de réflexion, précipitamment à Thérèse.

Viens avec moi sur la place.

THÉRÈSE.

Que voulez-vous faire, au nom de Dieu?

CATHERINE.

Viens, te dis-je.

THÉRÈSE.

Mais nous sommes des vierges!

CATHERINE.

Oui; mais aussi des chrétiennes! L'ennemi foulera-t-il impunément sous ses pieds ce qu'il y a de plus sacré?

(Elle quitte précipitamment la scène. Thérèse la suit.)

SCÈNE III.

Place publique devant la porte de Wittemberg. D'un côté, l'on voit la porte de la ville, de l'autre le couvent.

Multitude de PEUPLE et d'ÉTUDIANS, les uns groupés autour d'un bucher allumé, les autres sortant de la porte de la ville.

LES ÉTUDIANS, chantant.

Allons, mes amis, réjouissons-nous; chantons en chœur, *pereat* [23] pour le vieux renard. Nous sommes venus à bout de triompher de ses ruses. Que

de toutes parts il envoie ses bulles fulminantes! nous les jetons hors de l'enceinte du temple. Gloire et triomphe aux nobles étudians!

UN BOURGEOIS, à l'autre, à demi-voix.

Qu'est-ce que tout cela deviendra?

L'AUTRE.

Dieu le sait!...

UN TROISIÈME.

Ma foi, pourvu qu'il y ait du nouveau, cela m'est égal.

LES ÉTUDIANS, chantant.

Ah! le saint père veut aller un peu trop loin; il veut par trop nous opprimer, nous avilir, et soumettre la raison au joug humiliant de ses ordres suprêmes; mais vèxe-t-on impunément de la sorte de nobles et braves étudians! non, non; nous rions de ses commandemens, et nous déjouerons ses finesses hypocrites.

(Catherine et Thérèse sortent de la petite porte du cloître, et s'arrêtent un instant devant cette porte.)

LE PREMIER BOURGEOIS, montrant les deux jeunes filles.

Voyez, regardez donc ces deux jeunes filles qui sortent là-bas du couvent.

L'AUTRE.

Elles vont s'égarer.

UN TROISIÈME.

Ah! les innocentes créatures! elles vont aussi voir quelque chose de nouveau.

LES ÉTUDIANS, chantant.

Honneur à la douce harmonie, honneur aussi à notre digne électeur, quand il gouverne avec sagesse la patrie, les citoyens, et qu'il fait fleurir à la fois la grappe vermeille et l'auguste liberté! Mais gloire et triomphe au grand docteur Luther! à ses lumières, à son savoir! Soumettons-nous avec confiance. Vive! vive le docteur Luther!

LE PEUPLE, criant ensemble.

Qu'il vive!

CATHERINE, se présentant avec courage au milieu du peuple

Non! qu'il périsse!

THÉRÈSE, s'attachant étroitement à elle.

Oh! viens! je tremble!

UN ÉTUDIANT.

Voyez donc ces jeunes nonnes.

CATHERINE, s'arrachant des bras de Thérèse.

Laisse-moi avancer. (*En s'approchant du bûcher elle dit aux étudians d'un air impérieux:*) Pourquoi cette flamme?

UN ÉTUDIANT, à l'autre.

Ne veut-elle pas nous demander raison, nous faire rendre compte?

PLUSIEURS ÉTUDIANS.

Chassez-les.

D'AUTRES.

Non... Elles sont jolies; approchez, laissez-vous embrasser.

CATHERINE reste en place avec intrépidité.

Oui ; rendez-moi raison.

(Les étudians s'approchent, mais avec timidité.)

UN ÉTUDIANT.

Une fort belle femme !

UN AUTRE.

Eh bien ! embrasse-la.

UN TROISIÈME.

Je n'ose.

UN QUATRIÈME, à un autre.

Eh bien, toi.

UN CINQUIÈME.

Je n'ose pas non plus.

UN SIXIÈME.

Ma foi, ni moi.

LE SEPTIÈME, au premier.

Eh bien, *senior...?*

LE PREMIER.

Je ne crains ni épée, ni sabre; mais ce regard m'arrête tout court, et mes bras sont comme paralysés.

CATHERINE.

Lâches, vous osez outrager Dieu, et une jeune fille vous remplit de crainte.

PREMIER ÉTUDIANT, s'approchant d'elle avec timidité.

Que voulez-vous donc, vierges pieuses?

CATHERINE, avec solennité.

Répondez à moi, au ciel et à l'église : que signifie cette flamme?

PREMIER ÉTUDIANT, cherchant à cacher son embarras.

Respectable demoiselle, le pape a excommunié Luther, et, ne pouvant souffrir un pareil procédé envers notre maître et ami, en courageux étudians, nous avons voulu braver l'altier pontife. Luther lui-même arrive à l'instant, et de sa main va brûler la bulle insolente.

CATHERINE se détournant des étudians, et s'adressant au peuple.

Et vous, sages citoyens, si vous êtes chrétiens, laisserez-vous cette jeunesse insensée se livrer à sa démence?

LE PREMIER BOURGEOIS.

Comme si elle n'était pas jeune elle-même.

LE SECOND.

Oui, nous la laisserons faire; nous sommes prêts à donner corps et biens pour notre bon Luther: nous vous aurions traitée sévèrement.... Mais vous paraissez si sage et si pure, vous êtes si aimable et si belle.... Allez donc en paix, et laissez-nous agir suivant notre conscience.

CATHERINE, avec une émotion toujours croissante.

Peuple aveuglé, que voulez-vous dans votre délire? pourquoi quitter vos paisibles demeures, et remplir la cité de vos flots tumultueux? pourquoi négliger les travaux utiles qui pourvoient à votre existence, quitter vos femmes, vos enfans, pour vous livrer à de vaines momeries, à d'ignobles saturnales, et aux tristes écarts d'une imagination en délire?

PLUSIEURS BOURGEOIS.

Nous cherchons une croyance nouvelle.

CATHERINE.

Insensés, pourquoi la chercher sur les toits? pourquoi la croire suspendue dans les nuages? La religion est-elle comme ces dragons de papier attachés à des fils légers qui servent à les tirer çà et là? la croyance n'est-elle pas un libre don de la Divinité qu'on peut implorer par la prière, et non dérober par la violence? Retournez à vos utiles travaux, et quand un sentiment irrésistible produira dans vos cœurs la sainte impulsion de la piété, tombez à genoux devant les antiques autels de l'église de vos pères: du haut de la voûte azurée, elle répandra sur vous, avec ses bénédictions, ses biens les plus ineffables.

PLUSIEURS BOURGEOIS.

Nous ne voulons plus de l'ancien. Fi! de ce qui est ancien.

CATHERINE.

Vos discours sont insensés. La croyance n'est-elle pas éternellement jeune comme la liberté, les arts et l'amour? Encore enfans, la mère de Dieu, la sublime fiancée des cieux souriait à votre berceau; appuyés sur le bâton de la vieillesse, vous la verrez encore vous sourire avec la même sérénité; et un jour elle sourira encore à vos descendans, lorsque vos corps tombés en poussière seront consumés dans la tombe. Elle sèche vos larmes, comme autrefois elle a séché celles de vos pères.

PREMIER BOURGEOIS.

Aussi sommes-nous plus sages que nos pères. Voilà pourquoi nous ne voulons pas de ces extravagances héréditaires, de ces drogues sacrées; nous n'en voulons plus.

CATHERINE.

C'est de Dieu même que vous tenez un héritage sacré; conservez-le avec soin; gardez-vous de répudier un tel trésor: regardez autour de vous, voyez vos propres enfans; tenez, cet aimable garçon (*elle prend par la main un jeune enfant*), voyez sa figure, et dites si le saint Sébastien de la chapelle de la cathédrale ne semble pas respirer dans chacun de ses traits.

PLUSIEURS BOURGEOIS.

C'est vrai, c'est très-vrai; la ressemblance est frappante.

CATHERINE, prenant une jeune fille dans la multitude et la présentant.

Et cette figure angélique, avec ses beaux yeux bleus, un peintre pourrait-il l'imiter plus fidèlement? N'est-ce pas l'harmonieuse sainte Cécile, avec ses regards nobles et touchans, telle que dans l'église de Tous les Saints, devant le grand autel, elle semble savourer à longs traits toutes les mélodies célestes? Et quand des images corporelles, des traits périssables de ce monde, se montrent même à vous avec des formes si ravissantes, quelle immensité de récompenses ne vous attend pas, lorsque délivrés de leurs entraves vos esprits immortels planeront avec hardiesse, et avec des frémissemens de joie, vers les chœurs sacrés, vers les puissances élevées et

spirituelles, envoyées du pied du trône de l'amour pour unir d'une douce chaîne le Créateur avec les créatures !

PREMIER BOURGEOIS.

Il faut qu'elle soit possédée du diable; car ce qu'elle dit, le diable seul y entendrait quelque chose; et cependant cela me saisit d'un vif transport.

SECOND BOURGEOIS.

Allez donc; retournez dans vos cellules, filles insensées. Est-il convenable, pour des vierges du cloître, de clabauder ainsi sur une place publique? est-ce là de la pudeur ?

CATHERINE, avec beaucoup d'élévation.

La pudeur convient au mortel, lorsqu'il porte son regard vers la Divinité; mais ce n'est pas ce sentiment déplorable que l'orgueil des hommes leur fait affecter si souvent entre eux. La pudeur convient à la femme lorsqu'elle se couvre d'une sainte rougeur, en s'humiliant devant la Divinité, qui parle au fond de la conscience : j'ose aujourd'hui porter mes regards avec courage vers ses regards étincelans. Il appartient à quiconque a été jugé digne d'être habité par l'esprit divin, il lui appartient de l'annoncer; il faut qu'il laisse briller de tout son éclat la flamme auguste qui l'a rempli.

LE PEUPLE, en dehors.

Place, place au docteur Luther! Vive, vive Luther !

CATHERINE, avec beaucoup de véhémence.

Non; qu'il périsse, le coupable qui osa de ses

mains violentes, de son regard contempteur, attenter au trésor sacré dont la possession n'appartient qu'à la vertu et à la foi! il le dépouillera de son plus beau prestige, et vous fera oublier un jour votre antique et sainte origine; il fera tomber le coloris enchanteur de l'image sublime d'une nature céleste, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que des traits froids et inanimés auxquels vous demanderez en vain les jouissances qui vous délectaient autrefois; tous les sentimens élevés s'éteindront dans votre cœur; mais avant qu'arrive ce moment funeste et humiliant, pardonne, ô bonté éternelle, la malédiction qui sort de ma bouche, périsse Luther lui-même!

(Luther, qui pendant les dernières paroles de Catherine est sorti de la porte de la ville; François de Wildenek derrière lui et portant quelques rouleaux de papier. Le peuple, qui pénètre de tous côtés sur la scène.)

LUTHER, s'avançant vers Catherine d'un pas ferme et prompt, et la regardant fixement.

Femme, que veux-tu?

CATHERINE saisie, hors d'elle-même à son aspect, et se couvrant le visage de ses mains.

Dieu! le fantôme de mon imagination!

(Elle sort précipitamment par la porte du cloître; Thérèse la suit)

LE PEUPLE.

Elle s'enfuit.

LUTHER, s'approchant d'un pas assuré du bûcher autour duquel les étudians et le peuple forment un demi-cercle, et prenant des mains de Wildenek les rouleaux de papier.

Eh bien, à l'œuvre et au nom du ciel! la flamme brille et petille; gardons-nous, en la voyant, de nous laisser refroidir. Mort et destruction à l'esprit

d'imposture! en vain il se présente avec ses armes redoutables et ses ornemens séducteurs; il sera contraint de laisser intacte et pure la parole du Seigneur, la force et la gloire resteront à la lumière et à la vérité.

(Il jette les rouleaux dans le feu; la toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE (24).

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Wittemberg. — Cellule de Luther; une petite porte dans le fond de la scène, et une autre de côté.

THÉOBALD, secrétaire particulier de Luther, assis près de l'autel, et dessinant; PHILIPPE MÉLANCHTON entrant.

MÉLANCHTHON.

Dieu soit avec vous.

THÉOBALD, se levant avec précipitation et joyeusement.

Ah! est-ce vous, vénérable maître?

MÉLANCHTHON.

Luther est-il ici?

THÉOBALD.

Que je suis charmé de vous voir! vous vous êtes fait attendre bien long-temps..., près de six semaines; eh bien, comment vous portez-vous? êtes-vous content de votre santé?

MÉLANCHTHON.

Nous vivons dans un temps, mon fils, où il est difficile de se bien porter: plût à Dieu que je n'eusse

jamais fait ce voyage ! j'aurais peut-être pu empêcher cette démarche précipitée et téméraire qui doit nous perdre.

THÉOBALD.

Que voulez-vous dire ? je tremble.

MÉLANCHTHON.

Je veux parler de ce qui remplit la contrée entière d'effroi, de l'action inconsidérée, inconcevable de notre imprudent ami ; non, jamais, je n'aurais pu même le rêver. Brûler la bulle du saint père !

THÉOBALD.

Et c'est cela qui vous inquiète ? vous plaisantez, je crois, mon vénérable père.

MÉLANCHTHON.

Ah ! c'est bien le moment de plaisanter !

THÉOBALD.

Croyez-vous que le bon Dieu laissera dans l'embarras notre brave Luther, qui s'est si loyalement dévoué à son service ? non ; vous plaisantez, j'en suis sûr.

MÉLANCHTHON.

Tu vois tout en beau, aimable enfant. Mais où est Luther ?

THÉOBALD mystérieusement, et montrant la porte du milieu.

Silence ! ne le troublez pas ; il écrit.

MÉLANCHTHON.

Eh bien, j'attendrai.

(Il s'assied dans un fauteuil.)

THÉOBALD.

Vous savez de quoi il s'occupe, et qu'il avance à grands pas dans la traduction des Psaumes; il est déjà à la fin du vingt-unième.

MÉLANCHTHON.

Réellement?

THÉOBALD, montrant la table.

Regardez ici: voilà le titre du nouveau Psautier. J'étais justement à le dessiner.

MÉLANCHTHON se levant, et prenant le dessin qui se trouve sur la table.

A merveille! à merveille!

THÉOBALD.

Voyez-vous? un autel, un cœur enflammé dessus, et, plus haut, la harpe de David.

MÉLANCHTHON.

C'est à ravir! est-ce de ton invention, mon cher enfant? mais tu dessines à merveille!

THÉOBALD.

Ah! je ne dessinerais pas, si je pouvais déjà prêcher; mais il faut bien faire quelque chose; et le faire entièrement, de tout son cœur, comme dit notre bon Luther.—Ces couleurs bigarrées me paraissent quelquefois comme le petit singe de notre cher Érasme [25] de Rotterdam, qui joue souvent avec la barrette du docteur, comme s'il était le docteur lui-même; c'est ainsi que ces couleurs veulent imiter des rayons brillans, des formes vivantes, et ne sont cependant que de la poussière.

MÉLANCHTHON, profondément ému.

Oui, cette poussière voudrait être un rayon ; mais le peut-elle?

THÉOBALD.

Mais enfin ces choses doivent être ainsi : et voyez-vous (*indiquant la fenêtre*), voyez-vous cet arc-en-ciel : il est bigarré aussi, et cependant c'est un signe divin.

MÉLANCHTHON, regardant.

Un arc-en-ciel ! Ah ! quand paraîtra le nôtre ?

THÉOBALD.

Ma peinture vous plaît-elle?

MÉLANCHTHON, considérant le dessin qu'il tient toujours à la main.

Beaucoup, infiniment. — Mais pourquoi cette harpe suspendue dans les airs? Cela ne me paraît pas naturel.

THÉOBALD, la désignant du doigt.

Et ne voyez-vous pas l'ancre de l'espérance là-haut, dans le ciel? c'est là qu'elle est attachée ; car dans une étroite enceinte elle ne fait entendre que des sons muets; c'est dans les régions éthérées qu'ils retentissent nobles et purs; et plus ils s'approchent des régions célestes, plus ils deviennent doux et sublimes : mais la harpe sacrée ne peut rester suspendue sans appui, sans être attachée à quelque chose; et les nuages ne sont qu'une vapeur fugitive : mais le Dieu de bonté lui offre l'ancre d'or de l'espérance ; elle s'élève, et ses accens retentissent dans l'immensité.

MÉLANCHTHON.

Tu me fais rougir, jeune enfant. Mais où est Luther? je ne puis attendre plus long-temps.

(On entend frapper à la porte de côté.)

THÉOBALD.

Écoutez; on frappe.

(Jean Luther et Marguerite sa femme entrent lorsque Théobald ouvre la porte de côté.)

MARGUERITE, à Théobald.

Mon petit monsieur, avec votre permission, n'est-ce pas ici que demeure le frère Martin, du village de Mœra?

THÉOBALD.

Vous voulez dire le docteur Martin Luther?

JEAN.

Oui, lui-même; c'est lui que nous cherchons: mais tu es plaisante réellement, ma bonne vieille, de croire que dans la grande ville de Wittemberg on connaisse notre village de Mœra [26].

MARGUERITE.

Mais tu ne t'aviseras pas, j'espère, de rougir de ce bon village, dans lequel nous sommes nés. Mon cher Martin n'en est pas capable, j'en suis sûre.

THÉOBALD, étonné et avec joie.

Est-ce que vous seriez par hasard....

JEAN.

Jean, le père de Luther.

THÉOBALD.

Comment?

MARGUERITE.

Et moi, Marguerite sa mère.

THÉOBALD, s'écriant avec joie.

Quoi! c'est vous, vraiment? O comble d'allégresse! comme le docteur va se réjouir! comme il a désiré vous revoir!

MARGUERITE.

Eh, mon Dieu! moi, aussi: il y a plus de vingt ans que je ne l'ai vu. Est-il content, en bonne santé? Qu'il doit avoir l'air mâle et sévère!

THÉOBALD, qui, pendant ce temps et sans écouter, a continué de sauter de joie.

Oh! quel plaisir, quel plaisir!... (*Il court à la porte du milieu. Il frappe fortement, et s'écrie:*) Ouvrez donc, notre vénérable maître! votre père, votre mère, sont ici! ouvrez, ouvrez bien vite!

MÉLANCHTHON.

Il s'est donc enfermé?

THÉOBALD.

Sans doute.

MÉLANCHTHON.

Eh bien, il faut frapper plus fort.

THÉOBALD.

J'ai bien frappé hier plus de cent fois, avant-hier soir aussi, il n'a rien entendu.

MÉLANCHTHON.

Que veut dire cela, au nom du ciel! depuis avant-hier soir il est enfermé?

THÉOBALD, sans embarras.

Oui; notre vénérable maître, avant-hier, vers

midi, après qu'il eut brûlé la bulle de Rome, il revint bien vite à la maison. « Eh bien, enfant, » dit-il, n'ai-je pas bravement encore aujourd'hui » lutté contre le démon du mensonge? Mais le vieux » péché se fait aussi sentir en moi maintenant, et le » démon de l'orgueil me fait éprouver ses atteintes; » il faut que je prenne des mesures contre sa ma- » lice. Vite, mettons-nous aux Psaumes [27]; je n'y ai » encore rien fait aujourd'hui. Il faut me recueillir, » et de manière que personne ne puisse me trou- » bler. » Alors là-dessus (*montrant la porte du milieu*), il entra ici, et ferma la porte; j'attends jusqu'au soir, je frappe, j'appelle, point de réponse. Après la bénédiction du soir, je vais me coucher; hier matin, je frappe de nouveau, mais le docteur n'entend rien; hier, vers midi, vers le soir encore; les doigts me font mal à force d'avoir frappé; mais il n'entend rien, il n'ouvre pas; aujourd'hui, encore une fois, j'ai crié, frappé; dix écoliers ensemble ne feraient pas plus de tapage, mais en vain; il traduit, et n'y fait pas attention.

MÉLANCHTHON.

Est-il possible?

JEAN LUTHER.

Il est peut-être sorti.

THÉOBALD.

Non, non, il est là; vous pouvez m'en croire.

MARGUERITE.

Il a donc à manger?

THÉOBALD.

Oh bien oui, vraiment! quand il est en train de traduire la Bible, il pense bien à manger et à boire!

MARGUERITE.

Mon pauvre fils, comme il doit être affamé!

JEAN.

Quelle sottise! vous autres femmes vous ne pensez qu'au manger, et, quand vous avez bien rassasié quelqu'un, vous croyez avoir fait merveille; alors, vous le tourmentez à votre aise.

MARGUERITE.

Trois jours sans manger, ni boire!

JEAN.

C'est bien long, vraiment! Combien de fois, moi-même, n'ai-je pas oublié le déjeuner et le repas des actions de grâce, lorsque le métal [28] ne voulait pas sortir d'une veine rebelle, et que cependant je la voyais de loin au fond de la mine. Il fallait bien que tôt ou tard je parvinsse à le faire sortir. Car, voyez-vous, avec du courage et de la patience on parvient toujours à son but.

MÉLANCHTHON.

Mon Dieu! il a peut-être eu un étourdissement, un coup de sang.

MARGUERITE, jetant des cris.

Dieu de miséricorde!

THÉOBALD, mystérieusement, mais avec assurance.

Ne croyez pas cela; est-il donc seul? Dieu n'est-

il pas avec lui? n'est-ce pas de son ouvrage qu'il s'occupe, et Dieu le laissera-t-il mourir avant de l'avoir accompli?

MÉLANCHTHON.

Tu n'es que son perroquet.

THÉOBALD.

Tant mieux; je m'en félicite.

JEAN.

Ce petit monsieur parle comme un ange; mais pourquoi rester là à babiller, quand il est pressant d'agir? Vite! à l'ouvrage! à vous, sage docteur, et à vous, mon enfant; aide-nous aussi bonne mère. Allons, courage! (*Il les pousse vers la porte du milieu.* Allons, à l'ouvrage! (*Ils cherchent à enfoncer la porte.*) Comment, elle ne s'ouvre pas encore? Allons, laissez-moi seul. (*Il les éloigne de la porte.*) Voyez-vous, cela a été travaillé à Nuremberg; vous n'en viendrez pas à bout; donnez-moi la hache, elle fera notre affaire.

(Il ouvre la porte avec sa hache. On aperçoit alors Luther assis près d'une table sur laquelle est une lampe allumée; il a les yeux fixes et comme inanimés.)

THÉOBALD, dans un joyeux étonnement.

Le voila!

(Tous se précipitent dans la chambre.)

MARGUERITE, secouant Luther.

Martin! Martin!

JEAN.

Dieu me pardonne, il dort les yeux ouverts; n'est-il pas là raide et cloué comme l'empereur Sigismond, près de sa bulle d'or, sur le vieux tableau

de Wetzlar [29] ! Martin, est-ce le démon qui te tourmente? Martin!

MÉLANCHTHON, à Luther.

Cher ami, reviens à toi.

THÉOBALD, mystérieusement.

Il ne le peut pas, l'esprit divin ne l'a pas encore quitté.

MÉLANCHTHON, le prenant dans ses bras.

Reviens à toi; vois ton ami, tes parens, qui t'attendent pour t'embrasser.

MARGUERITE.

Comme il ferme le poing! il commence à se mouvoir; il vit, Dieu soit loué !

THÉOBALD.

Ah ! c'est quand il se trouve ainsi, qu'il est plein de vie, et de la meilleure santé.

(Luther sort lentement toujours les yeux fixes et comme à moitié endormi, et se rend sur le devant de la scène : les autres le suivent, mais restent groupés derrière lui.)

LUTHER, très-solennellement et d'une voix un peu étouffée, sans remarquer personne.

Dieu soit loué! le vingt-deuxième est achevé aussi. (*Il montre un feuillet et lit très-lentement.*) « Je veux, » Seigneur, proclamer ton nom au milieu de mes » frères ; te célébrer dans la communauté des fidèles. » Ils viendront autour de moi et annonceront d'a- » vance la justice aux peuples qui sont à naître en- » core. »

(Il laisse tomber sa main avec le feuillet, et est de nouveau absorbé dans la méditation.)

MARGUERITE, à demi-voix.

Comme il est devenu robuste et viril! Martin, ne reconnais-tu plus ta mère?

(Elle veut s'approcher de lui, Jean Luther la retient.)

JEAN.

Laisse-le revenir à lui ; il a produit au jour un beau filon d'or; il ne peut pas le laisser se perdre pour nous.

LUTHER, pendant ce temps, s'est jeté tout épuisé dans un fauteuil; d'une voix très-faible à Mélanchthon qui s'est approché.

Est-ce toi, mon cher Philippe? ah! que je suis charmé de te voir! je suis un peu fatigué de traduire, mais du moins, cela m'a bien réussi : le psaume est achevé et bien achevé ; tiens, regarde. (*Il donne le feuillet à Mélanchthon, qui le lit; ensuite il dit d'un ton caressant à Théobald, qui se tient près de lui.*) Tu étais là aussi, mon pauvre enfant; tu as été obligé d'attendre bien long-temps le souper?

THÉOBALD.

Mais il y a déjà trois jours que vous êtes là-dedans.

LUTHER.

En vérité?..... mais n'importe, je n'ai pas perdu mon temps. (*A Mélanchthon qui lui rend son feuillet.*) N'est-il pas vrai que cela est bien ?

MÉLANCHTHON.

Comme si Dieu même l'avait dicté.

LUTHER.

Tais-toi donc, tu blasphèmes.

THEOBALD, hors de lui-même et sautant de joie.

Jésus ! mon Dieu ! vous ne reconnaissez pas... regardez bien. N'est-ce pas singulier? Vraiment... Ah! je ne me sens pas de joie, en pensant à celle qu'il va avoir. Est-ce que vous ne reconnaissez pas vos propres parens ?

LUTHER.

Tu ments.

MARGUERITE, s'avançant.

Oui, c'est ta mère.

JEAN, de même.

Ah! tu t'es bravement conduit.

LUTHER, se levant transporté de joie et les embrassant l'un après l'autre.

Dieu ! quel bonheur !.... Mon père ! ma bonne mère !

THÉOBALD, à Mélanchthon.

Que je vous embrasse, vénérable maître.

(Il l'embrasse.)

MÉLANCHTHON, l'embrassant aussi.

Viens ici : les temps peuvent encore devenir bons.

THÉOBALD.

Ne le disais-je pas toujours?

LUTHER.

Ah, ma chère mère ! je te tiens donc dans mes bras, comme autrefois tu me tenais dans les tiens ! Tu m'as tenu parole, ô mon Dieu ! et tu m'as comblé, moi, ton serviteur indolent, de plus de présens que je n'en méritai jamais.

JEAN.

Indolent! cela ne se peut pas, tu es mon fils.

LUTHER, avec joie.

O ma mère!..... Digne ami, aimable enfant, pleurez tous avec moi..... Laissez là les psaumes, moi-même je suis devenu un psaume vivant, et la bonté de Dieu retentit dans mon cœur.

MÉLANCHTHON.

Digne et excellent frère!

LUTHER.

Laisse donc là maintenant cet air sombre et rêveur, il n'est pas de saison... Eh bien, comment vivez-vous, mon digne père, et toi, ma bonne et chère mère?

JEAN.

Comment vivrait-on? Assez mal, mais en gens de bien. Tous les jours un petit pas de plus. La mort est toujours là qui frappe; à la fin, elle nous demandera raison avant que nous regardions autour de nous.

LUTHER.

Et c'est seulement pour me voir! Ah! cela me paraît encore un songe. Quoi! être venus de si loin, mes bons, mes chers parens!.... Pas à pied, j'espère?

JEAN.

Et comment donc? Je marchais devant, la bonne vieille suivait tout doucement; et, quand elle était fatiguée, eh bien! je l'aidais à avancer.

LUTHER.

Pauvre bonne mère !

JEAN.

Ne la plains pas. Si tu avais jamais une femme, et Dieu te l'accorde bientôt! va devant, elle te suivra ; car elles marchent volontiers en zigzag, faisant vingt pas lorsque nous en faisons cinq; aussi arrivons-nous toujours au but avant elles.

LUTHER, avec émotion.

Venus exprès pour me voir !

JEAN.

Oui, vraiment. Nous entendions là-bas de si singuliers récits à ton sujet ! comme quoi tu enseignais une nouvelle croyance. Il faut absolument, me suis-je dit, que j'aille moi-même trouver notre Martin, et que je sache ce qu'il en est. Eh bien ! puisque nous voilà réunis, apprends-moi bien clairement ce que cela veut dire.

LUTHER.

Un enfant, vraiment, le comprendrait, mon père.

JEAN.

Serait-ce par hasard, comme si tu avais découvert quelque nouvelle voie souterraine, ou seulement une mine éboulée que tu aurais déblayée et exploitée ?

LUTHER.

Bien, très-bien, mon père ! C'est deviner à merveille ; c'est une mine que les mineurs eux-mêmes

ont fait ébouler, les uns par paresse, les autres par jalousie, aimant mieux végéter et dépérir que de travailler bravement à produire le métal précieux au grand jour; ils l'ont ainsi laissé se perdre et s'écouler!

JEAN.

Ah! peuple aveugle et impie! Ce ne sont pas là de braves travailleurs : c'est dommage; un si précieux métal! Ah! si j'étais électeur, j'en laisserais à chacun le libre trafic, et nous les verrions bien vite se mettre tous à l'ouvrage [30].

LUTHER.

Et que dis-je autre chose? Or, parce que moi le premier, par hasard, je me saisis de la hache, et que je me mis à creuser, en leur criant à tous : « Courage! creusez donc aussi; et pourquoi donc le Seigneur notre Dieu vous a-t-il donné des mains? la mine est là devant vous, sous vos yeux; vous n'avez qu'à creuser; » parce que je fis ainsi, les mauvais ouvriers, les compagnons paresseux élèvent des cris épouvantables : ils m'appellent un gâte-métier; ils persuadent aux bonnes gens que le vieux génie des montagnes tient seul en son pouvoir ce beau et brillant métal; qu'ils n'ont qu'à se traîner dessus à genoux dans le sable, pour en prendre plus d'un beau morceau lancé par ce malin esprit du fond de sa caverne. Je vous le demande, cela n'est-il pas trop extravagant?

JEAN.

Mais, enfin, plaisanterie à part, il n'y a pas à badiner avec ce vieux génie des montagnes.

LUTHER.

Laissez donc. Il me semble à moi que ce n'est qu'une vapeur bleuâtre et légère; un bras vigoureux, une santé robuste, la bénédiction divine, c'est là le vrai génie des montagnes, et c'est lui qui vous fera fendre les rochers et les montagnes.

JEAN.

Je tenais le même langage, lorsque j'étais encore jeune; mais enfin, c'est une affaire dite, le vieux démon ne se laisse pas dépouiller de ses priviléges.

LUTHER, à Théobald.

Allons, évertue-toi : dresse la table....

(Théobald arrange la table.)

JEAN, à Luther.

Je vois bien où tu veux en venir. Mais dis-moi; ce métal dont tu t'occupes avec tant d'ardeur, en vaut-il réellement la peine ?

THÉOBALD.

Ah! sûrement; c'est du plus précieux, du plus pur ?

JEAN.

C'est à toi-même que je le demande, mon cher Martin; car, vois-tu, il arrive souvent que l'on creuse, que l'on creuse avec une ardeur infatigable, et qu'à la fin c'est du gravier tout pur. Ton cher métal a-t-il vraiment de la valeur, de la consistance ?

LUTHER, très-embarrassé.

Oui, vraiment; plus d'une fois déjà je l'ai mis à

l'épreuve : par-ci, par-là, sans doute, il se trouve quelque gravier; mais enfin je le ferai passer au creuset.

JEAN.

Eh bien ! l'on verra alors.

MARGUERITE.

Mais enfin, dis-moi; qu'est-ce que tu as avec le pape? Notre pasteur, chez nous, a presque cassé ses lunettes à ce sujet.

JEAN.

Tu commences les choses à rebours, femme. (*A Luther.*) Notre pasteur, là-bas, a reçu une lettre dans laquelle se trouve écrit tout ce que tu as fait placarder à la porte de la cathédrale de Wittemberg, au sujet de la messe, de l'absolution, des bonnes œuvres, et que sais-je encore? Or tu t'es disputé là-dessus avec ce dominicain, qui, je crois se nomme Tetzel [31]; puis en dernier lieu à Augsbourg, avec le cardinal lui-même. S'il faut te le dire, je n'en fus pas trop content non plus, quoique en général j'aime qu'on montre du caractère. Notre curé (j'ai bien envie de rire en pensant à ce brave homme) en lisant cette lettre devint rouge comme le feu, s'arracha les lunettes du nez, et les brisa.

LUTHER.

C'est ce que je leur fais aussi; et voilà pourquoi ils font tant de bruit. J'arrache aux pauvres gens les lunettes avec lesquelles le pape leur a si artificieusement serré le nez : mais en leur rendant ce service je m'y prends, vous le pensez bien, d'une cer-

taine manière; car vous savez que les doux ménagemens ne sont pas précisément mon fait. J'écorche le nez à plus d'un, et ils crient.

MARGUERITE.

C'est tout simple.

JEAN.

Ne va pas du moins arracher les yeux avec les lunettes.

MÉLANCHTHON.

Hélas!

LUTHER.

Je vous vois venir avec votre objection; le saint père en fait de même : mais ce qui lui importe à lui, c'est le bénéfice qu'il fait sur les lunettes; et moi, c'est de mon devoir que je m'acquitte. Vous, mon père, vous êtes mineur, n'est-il pas vrai?

JEAN.

Sans doute. Eh bien?

LUTHER.

L'êtes-vous seulement pour regarder fixement la mine?

JEAN.

Y penses-tu?

LUTHER.

C'est pour y travailler, n'est-il pas vrai? pour l'exploiter?

JEAN.

Cela va sans dire. La mine est là; et moi, mineur, j'y suis pour m'en occuper, pour en faire quelque chose.

LUTHER.

Moi je suis, puisqu'enfin on m'a fait tel, docteur en théologie ; mais cette théologie est malade ; n'est-il pas de mon devoir de la guérir ?

JEAN.

Oui, ou tu mangerais ton pain avec péché.

LUTHER.

Mais si maintenant je m'aperçois que de vaines chimères lui troublent le cerveau, il faut que j'y applique les remèdes convenables ?

MARGUERITE.

Sans contredit. De la bonne farine de seigle avec de l'eau froide, voilà ce qu'il faut pour les maux de tête.

LUTHER.

Et lorsqu'elle s'est surchargée l'estomac avec d'insipides drogues d'école, et que je lui prescris le suc pur et bienfaisant de notre saint Évangile, afin de lui rendre sa force et son énergie primitives ; dites-moi, cela n'est-il pas bien ?

MARGUERITE.

Pour de bons estomacs, sans doute.

LUTHER.

Mais si à présent le pape vient, comme une vieille femme (avec votre permission, ma bonne mère), lui embarrasser le cerveau par une foule de plantes assoupissantes, lui retirer les sucs bienfaisans, dont je voulais la fortifier et la rétablir, par

le charlatanisme de ses mystérieuses bénédictions; en un mot, s'il veut la droguer jusqu'à la perdre de corps et d'âme, dites-moi si je mérite le titre de docteur en gardant le silence sur tout cela?

JEAN.

J'irais des pieds et de la tête.

LUTHER.

C'est aussi ce que je fais; mais si en outre le pape vient encore à s'approcher de gens sains et bien portans; car, vous le savez, les montagnes sont un séjour sain et bienfaisant, et les peuples chrétiens aiment à habiter les montagnes, à respirer l'air pur, à regarder avec liberté autour d'eux; et ils se résignent à ne se nourrir que de lait et d'herbages. Si le saint père parvient aussi à rendre ceux-là malades, avec ses vins frelatés et ses alimens fades qu'ils ne peuvent supporter; et que cependant il leur dise : Mangez, mangez toujours; ne craignez pas de vous ruiner l'estomac : achetez de ce baume merveilleux, la puissante absolution; elle est chère, il est vrai, mais en l'employant vous pouvez envoyer au diable la diète et ses abstinences; quand il ment ainsi, moi, docteur, puis-je me taire et l'approuver [32]?

MARGUERITE.

Hum! cela me paraît bien ressembler au baume blanc des charlatans.

JEAN.

Tu n'as pas tort, Martin; moi, à ta place, je lui romprais entre les mains le vase qui contient cette

maudite drogue; mais le lait et les herbages tout seuls ne valent rien non plus; il faut un peu de vin, cela fortifie.

LUTHER.

Oui, mais avec mesure.

JEAN.

Un peu de boisson fortifiante ne fait pas de mal à l'homme quand il se donne un peu de mouvement.

LUTHER.

Mais écoutez encore : le pape montre à ce bon peuple qui habite la montagne, il lui montre là-haut, sur la cime, une cabane petite et étroite, où un homme de notre taille ne peut se tenir debout; or, il veut que chacun y pénètre en rampant, et qu'il la couvre d'un chaume d'or. Voilà ce qu'il appelle de bonnes œuvres.

JEAN.

D'une singulière espèce, vraiment. Ah ! que j'aime mieux regarder avec des yeux libres et assurés dans le vaste univers de Dieu ! Là, je puis de chaque arbre qui s'offre à ma vue me construire moi-même une cabane où je me tiendrais debout, et non pas courbé comme un archet de violon. Et ne faut-il pas, pour bien travailler, pouvoir agir des mains et des pieds ?

LUTHER.

Eh ! pourquoi donc a-t-il été créé des montagnes, si ce n'est pour promener du haut de leur cime nos regards avec calme et liberté ?

MARGUERITE.

Oui, quand une fois on est en haut; mais un homme, un chrétien, aime aussi à rester en bas dans la cabane, quelque petite, quelqu'étroite qu'elle soit : on l'orne bien proprement...

JEAN.

Un chrétien! un homme! dites plutôt une femme; mais un homme creuse, travaille et grimpe.

LUTHER.

Bien! très-bien, mon père! Et voyez-vous, c'est tout cela que je ne cesse de dire moi-même. Je veux que chacun se meuve avec liberté : tout paraîtra, il est vrai, bigarré de mille couleurs, de mille nuances; mais qu'importe? le Seigneur notre Dieu n'a-t-il pas créé avec mille nuances aussi, et les fleurs des champs, et les nuages des cieux? les unes s'exhalent, les autres passent avec liberté, sans maître, sans conducteur. Voilà comme chacun doit voir de ses propres yeux, agir de ses propres mains, se livrer lui-même à son travail, mais sans orgueil, et sans croire, serviteurs paresseux que nous sommes, à l'efficacité de nos propres œuvres; car il n'y a réellement qu'une seule bonne œuvre, l'œuvre primitive du Seigneur notre Dieu, dont nous ne sommes chacun qu'un simple rouage, quoique nous tournions chacun sur un axe qui nous est propre.

JEAN.

Oh! cela est clair comme le jour!

LUTHER.

Et tout le monde ne doit-il pas le concevoir?

JEAN.

Oui, tout le monde.

LUTHER.

Et voilà ce qu'ils appellent la croyance nouvelle! Ah! que je voudrais que votre tour de Babel fût aussi ancienne!

JEAN.

Et tu ne veux pas autre chose?

LUTHER.

Et que puis-je encore vouloir?

MARGUERITE.

Mais n'ont-ils pas dit que tu voulais être pape?

LUTHER.

Moi? Dieu me pardonne, j'aime mieux garder des brebis, que d'être le mouton conducteur d'un troupeau d'hommes. Le véritable pape c'est la volonté pure et sincère de l'homme, et ce n'est pas à Rome qu'il est, mais au fond de nos cœurs.

THÉOBALD, qui pendant ce temps allait et venait, et mettait le couvert.

Ah! je voudrais être pape, moi.

LUTHER, d'un ton significatif.

Et tu pourrais l'être aussi, et alors on n'aurait pas besoin de moi.

JEAN.

Et tu as réellement osé dire tout cela au cardinal?

LUTHER.

Ah! je le dis au monde entier, je le crie aux oreilles de chacun; car pour parler bas, cela m'est absolument impossible, et voilà pourquoi.... Mais laissons là toutes ces affaires; j'ai bien assez à m'en tourmenter.

MARGUERITE.

Et pourquoi justement toi?

LUTHER.

Un autre le fait-il à ma place? Je ne demanderais pas mieux que de garder le silence; mais ceux qui doivent parler sont là à regarder tranquillement et souffrent qu'on abuse les hommes. Voilà ce qui me serre la gorge et me force à crier.

MARGUERITE.

Tu es bien à plaindre, vraiment.

LUTHER.

Ah! je veux du moins être content aujourd'hui. C'est aujourd'hui le jour de la joie; elle nous enlève au ciel quand la sagesse rampe à terre : venez, remplissez la coupe. (*Théobald verse du vin dans la coupe.*) Comment cela va-t-il à la maison? Eisleben est-il encore debout? Eisleben [33]! paisible lieu de ma naissance, vous ne sauriez croire combien son souvenir me tient au cœur! C'est là que j'aimerais à me reposer. Eh bien, buvez donc! (*Il prend une coupe.*) Au brave comte, à la pieuse comtesse de Mansfeld [34].

(Tous boivent.)

MARGUERITE.

Grâce à Dieu, ces excellens maîtres nous font beaucoup de bien.

JEAN.

Ce sont encore de bons vieux Germains; ils n'aiment pas la manière espagnole.

MARGUERITE.

La gracieuse comtesse est bien fière de toi. Récemment encore elle me disait : Dame Marguerite, j'estime votre Martin plus que dix de nos vassaux.

LUTHER.

Ah! ma gracieuse maîtresse!

MARGUERITE.

Faites attention, ajouta-t-elle, et vous verrez qu'il deviendra un instrument de Dieu.

LUTHER, embarrassé.

Oh! ma mère!

JEAN.

Tais-toi donc, je connais notre Martin; il est comme moi, il n'aime pas la louange. Quand on me donne un soufflet je le rends; mais cela ne me fâche pas autant que lorsqu'on vient me dire : Maître Jean, c'est vous qui êtes un homme dans le vrai sens du mot, et mille autres choses semblables. Au diable ces fariboles! un homme peut-il donc être autrement qu'un homme dans le vrai sens du mot?

LUTHER.

Bien, très-bien! (*Montrant la table.*) Voilà la

table mise, asseyons-nous ici, je commence à avoir un peu faim.

(Tous, excepté Théobald, se mettent autour de la table.)

MARGUERITE.

Pauvre Martin ! avoir jeûné trois jours !

LUTHER.

Vous vous contenterez, j'espère, de mon modeste repas ; je vous donne ce que j'ai. (*Versant et trinquant avec eux.*) C'est du vin de Johannesberg, et du plus excellent ; notre gracieux maître l'électeur m'a honoré de ce présent. Je ne bois jamais seul de ce vin, excepté quand le démon de la mélancolie m'obsède et m'assiége ; je le chasse alors avec le vin et la musique.

MARGUERITE, buvant.

A ta santé.

LUTHER.

A la vôtre. Que Dieu répande sur nous tous ses grâces, et confonde le démon du mensonge !

THÉOBALD, s'approchant avec timidité de la table et prenant une coupe.

Mes honorés maîtres, me permettrez-vous ?...

LUTHER.

Oui, sans doute, brave enfant. C'est aujourd'hui pour moi un jour de fête et de joie ; je pourrais, Dieu me pardonne, je pourrais, je crois, embrasser le diable lui-même.

MÉLANCHTHON.

Excellent homme !

LUTHER.

Ne soyez pas si triste, mon frère. Pardonnez-moi,

la joie m'avait presque fait oublier qu'il y a si longtemps que nous ne nous étions vus. Comment cela va-t-il à Leipsig? Nos gens tiennent-t-ils à la foi?

MÉLANCHTHON

Hélas!

LUTHER.

Dis-le moi sincèrement; je sais bien que quand nous ne sommes pas là, tout va aussitôt de mal en pis. Le peuple veut toujours être conduit et ne veut jamais mettre la main à l'œuvre. Tantôt il veut, tantôt il ne veut pas; c'est là ce qui me rend presque fou. A vous, mon père, Dieu bénisse nos intentions!

(Il trinque avec son père.)

JEAN.

Aux hommes purs et irréprochables!

LUTHER, à Mélanchthon.

As-tu été à Saint-Thomas?

MÉLANCHTHON.

Oui, on y a donné la communion *sub utrâque* [35].

LUTHER.

Eh bien! c'est déjà quelque chose; avec l'aide de Dieu cela ira; seulement il ne faut pas perdre courage.

MARGUERITE.

Mais, dis-moi, qu'est-ce donc que l'*utrâque?*

LUTHER.

Bonne mère, c'est comme si l'on disait la femme et l'homme, le foyer ardent et la flamme.

MÉLANCHTHON.

C'est la communion sous les deux espèces.

THÉOBALD.

Ce n'est pas seulement au prêtre, mais aux laïques aussi que se distribue le vin, le pur sang de notre Seigneur.

MARGUERITE.

Et c'est toi qui as fait cela, et c'est pour cela que ces gens t'appellent hérétique?

LUTHER.

Chère et bonne mère, frère faucon appelle frère pinson hérétique. Voilà tout.

JEAN.

Mais n'est-il pas vrai, cependant, Martin, que les honneurs de la coupe sacrée n'appartiennent qu'au prêtre seul?

MARGUERITE

Sans doute, car lui seul est en état de bien lire dans la Bible.

LUTHER, avec beaucoup de vivacité et d'émotion.

Ah! pour le coup encore une de nos lunettes! Chaque homme n'est-il pas prêtre? chaque homme ne peut-il, ne doit-il pas élever courageusement vers le ciel les regards de la reconnaissance filiale? Croyez-vous donc qu'on puisse distiller et présenter goutte à goutte les flots de la grâce divine? Non, elle ne le souffrirait pas! c'est immédiatement, avec une douce majesté, qu'elle nous pénètre par torrens; le prêtre, il est vrai, doit la recevoir, mais il doit aussi la transmettre intacte et pure, il n'a

point de priviléges, il n'a que des devoirs; il ne lui est pas permis d'altérer, d'arrêter la source de la bonté divine, ni de refuser à personne sa délectable nourriture; entendez-vous? à personne! Et c'est là ce que je professe et ce que je professerai toute la vie.

(Il frappe avec le poing sur la table)

JEAN.

Martin! Martin! Mon fils! toujours la mauvaise tête d'autrefois!

LUTHER, avec douceur.

Oh! ne vous fâchez pas! Est-ce que je n'y expose pas ma propre vie, ma tranquillité plus précieuse que la vie? (*Il prend une coupe.*) Versez, trinquez avec moi; périssent la dispute et la discorde! Oui, qu'elles périssent, mais cependant pas trop tôt. Car, semblable au contre-point de la musique, c'est de la dispute et de la discorde, que doit naître naturellement l'heureuse harmonie de l'esprit et du cœur.

MÉLANCHTHON.

Hélas! pourquoi tous les tons n'en sont-ils pas sur-le-champ d'accord? Que ne peut-on jouir, sans mélange, du bonheur de l'harmonie?

LUTHER.

Pourquoi? c'est ce qu'un jour tu dois apprendre là-haut; le Seigneur, notre Dieu, est comme un imprimeur qui pose ses lettres à rebours : nous voyons la composition, mais nous ne pouvons la lire; et nous n'en recevrons chacun le sens, qu'avec le cercueil et le linceul funèbre.

JEAN.

Que Dieu ait en sa grâce la digne femme de Cotta ! celle-là peut maintenant lire sans lunettes.

LUTHER.

Serait-il possible, ô mon Dieu ! comment ai-je pu l'oublier ? que fait-elle, elle qui m'a élevé, qui la première alluma dans mon cœur le rayon divin, ma seconde mère ? En son honneur, cette coupe.

(Il boit.)

JEAN.

Elle est auprès de Dieu.

LUTHER, avec effroi.

Que dites-vous? il ne me restera donc rien, rien du tout ?

MARGUERITE.

Sur son lit de mort, elle te fit encore saluer : nous la remerciâmes pour tout ce qu'elle avait fait pour toi. « Ah ! » dit-elle, et déjà la mort était dans ses yeux; le frisson me saisit, lorsque je l'entendis parler. (*A Jean.*) T'en souvient-il encore ?

JEAN.

Oui, comme animée d'un esprit prophétique, elle dit : « J'ai planté un bel arbre, mais, hélas ! sur une terre marécageuse; sa racine forte et hardie expulsera la taupe de son réduit, mais elle étouffera aussi la violette et l'immortelle; l'arbre croîtra rapidement, ses branches s'étendront au loin, mais elles seront faibles et languissantes ; l'éclair ne saurait l'atteindre, mais il souffrira du vent et de la

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

pluie : cependant une greffe magnifique s'élèvera un jour sur lui. » Ici elle expira.

MÉLANCHTHON.

Singulières paroles!

THÉOBALD.

Ah! que cela émeut mon cœur!

LUTHER.

Chère et digne femme! sans elle je ne serais rien, et ce que je suis je le dois à ses soins. Eh bien! elle est parvenue au terme de ses combats, j'y parviendrai aussi.

MARGUERITE.

Raconte-moi donc comment tu l'as connue?

LUTHER.

Vous vous rappelez que vous m'envoyâtes à l'école, du côté d'Eisenach.

JEAN.

Oui, et tu étais un garçon éveillé, à peine âgé de quatorze ans.

MARGUERITE.

Et nous te vîmes alors pour la dernière fois.

LUTHER.

Vous me teniez un peu sévèrement à la maison.

JEAN.

Tu y penses encore?

MARGUERITE, montrant Jean.

C'était ce vieil homme-là.

LUTHER.

Ma bonne mère, Dieu ne fait pas autrement avec ses enfans, il les élève en les châtiant; j'en avais besoin, moi, car j'étais un petit drôle bien vif.

JEAN.

Oui, bien vif, mais bien appliqué.

LUTHER.

Je vins donc à Eisenach, je ne devais y apprendre qu'à lire et à écrire; cela me fâcha, je voulais savoir quelque chose de mieux, devenir instruit comme saint Augustin, ne fût-ce que pour sauter, à pieds joints, les bornes de la cinquième.

MARGUERITE.

Je sais que rien d'étroit ne te convenait, et, comme enfant, aucun vêtement ne te paraissait jamais assez large.

LUTHER.

Les grands écoliers de rhétorique se moquaient de moi, ma chère mère, de ce que je ne pouvais encore expliquer Cicéron, cela me piquait; souvent je me privais du déjeuner et du dîner pour prendre des leçons de latin, mais c'était inutile; et mon peu d'argent suffisait à peine pour me préserver de la faim.

MARGUERITE.

Ce pauvre Martin!

JEAN.

Nous étions forcés d'économiser aussi beaucoup sur la nourriture.

LUTHER.

Je le sais bien, aussi j'étais inquiet et non découragé, je pensais souvent à ce que vous m'aviez écrit : Dieu est ton père, me disais-je, il viendra à ton secours. Ce que je dis fut fait: un jour j'allai, avec les élèves, chanter aux portes [36] ; maudite occupation, j'aimerais mieux me battre avec le diable, que de m'avilir ainsi devant toutes les portes, pour recevoir un : Dieu vous récompense. C'était dans un moment où je chantais avec courage, avec confiance, cet hymne : « Mets un terme, ô Seigneur, mets un terme !... » Le bon Dieu l'entendit ; la femme de Cotta (Dieu lui accorde un repos de félicité !) regardait justement par la fenêtre, et dans un clin d'œil je fus dans la maison de Cotta comme le plus beau coq du panier.

THÉOBALD, trinquant avec lui.

Notre maître, cette santé en l'honneur de toutes les dignes femmes !

LUTHER, de même.

Oui, elles changent pour nous la vie en une douce mélodie; mais celle-là surtout, ah! quelle digne femme c'était! comme l'ange Michel, elle savait apprivoiser un dragon, lire dans les astres, répandre et faire germer les bénédictions divines; puis ensuite elle prenait des formes si humaines, qu'il n'y paraissait plus rien du tout.

MARGUERITE.

Elle te prit donc chez elle?

LUTHER.

Oui....

THÉOBALD.

N'est-ce pas elle qui vous a donné votre flûte ?

LUTHER.

Que Dieu la récompense!... J'étais toujours si agité, si sombre et rêveur; tantôt j'aurais voulu m'élancer vers les cieux, et attirer à moi les jolies petites étoiles qui y brillent; tantôt me cacher dans le réduit le plus obscur, devant Dieu, et devant moi-même. Elle me dit une fois : « Martin, sois donc raisonnable, cela ne vaut rien d'être ainsi; tiens, prends cette flûte;[37] notre chantre t'apprendra à en jouer, je le paierai : essaie, te dis-je, et quand il te semblera avoir un voile sombre devant ton cœur, seulement quelques sons, et il se déchirera, et tu verras les petits anges qui semblaient se cacher derrière. » Voilà comme elle parlait!... Oh! combien de fois, en effet, cette flûte (Dieu me la tienne en honneur!) m'a rafraîchi le cœur! Après la parole divine, il n'y a rien de si délicieux que la musique.

JEAN.

Ne te fit-elle pas aussi apprendre le grec et le latin?

LUTHER.

Oui, tout, tout! Ah! comme j'apprenais alors bravement! dans la rhétorique, et l'art de la poésie, j'étais.... (*A demi-voix.*) Tu te fais sentir de nouveau, je crois, maudit démon de l'orgueil!

MARGUERITE.

Le recteur ne nous écrivait-il pas que tu étais le premier de tous ses élèves?

LUTHER, se levant, à voix basse à Théobald.

Jeune homme, écoute, reste avec mes parens, c'est trop long-temps babiller, il faut que je retourne à mes psaumes.

(Il va vers la porte de la chambre et l'ouvre.)

MARGUERITE, courant après lui.

Martin, Martin; y penses-tu aujourd'hui? (*Elle le saisit de la main gauche, et de la droite elle tient la porte.*) Qu'est-ce que cela? (*Elle retire précipitamment sa main et la regarde.*) Quoi! pleine d'encre? la porte toute tachée?

LUTHER, un peu embarrassé.

Vraiment...

MARGUERITE.

Beau ménage, ma foi! il faut voir chez moi, comme tout y est propre.

THÉOBALD, regardant la porte.

Oui, vraiment, la porte est toute couverte d'encre!

LUTHER, presque suppliant.

Ma bonne mère!.... je.....

JEAN.

Eh bien! dis-nous donc ce que c'est?

LUTHER, se remettant peu à peu.

J'étais assis et j'écrivais; je pensais à la parole du

Seigneur, à la parole de vérité; je songeais comme l'esprit du mensonge mêle toujours l'ivraie au bon grain.... Et voilà, je vous le dis, vous pouvez m'en croire; voilà que je le vis tout vivant devant moi, les yeux enflammés, portant de tous côtés des regards furieux. Sa langue était un glaive tranchant, ses cheveux des serpens, ses pieds et ses mains des griffes tachées de sang. Il éclata d'un rire amer en regardant mon livre de psaumes... Souffriras-tu, me disais-je, qu'un tel être t'outrage en insultant le Seigneur ton Dieu, et je lui jetai, puisque je n'avais pas de glaive pour le frapper, je lui jetai l'écritoire à la tête [38].

JEAN.

Il brave le diable lui-même!

LUTHER, tout doucement à Théobald.

Essuie donc la porte.

THÉOBALD.

Ah! je m'en garderai bien! plus d'un esprit de mensonge y trouvera encore, en la regardant, la confusion et la honte.

MÉLANCHTHON.

Ami, ne dompteras-tu jamais cette impétueuse ardeur? tu péris sous l'excès de ton propre zèle!

LUTHER.

Quelle erreur! l'ardeur, le zèle, viennent de Dieu : ce qui est divin peut-il donner la mort?

MÉLANCHTHON, à demi-voix en le tirant à part.

C'est comme lorsque tu brûlas la bulle. Je te le

dis, en vérité, à la manière dont tu y vas, toi et nous tous, nous serons anéantis.

LUTHER, plus doucement aussi.

Mon frère, sois juste; le pape n'a-t-il pas brûlé ce que j'ai écrit : je le paie de la même monnaie; je ne veux pas me laisser museler. Et si cela fâche le vieux rusé, je lui tiendrai tête comme mille démons : oui, je le brave et le défie!

JEAN.

Finissez les disputes. (*A Luther.*) Viens près de nous; il y a si long-temps que nous ne nous sommes vus : raconte-nous plutôt comment il s'est fait (car cela me fâche encore) qu'à Erfurt tu t'es si brusquement fait prêtre [39]. Toi prêtre, avec ton emportement et ta fougue! tu aurais bien mieux fait un brave et courageux homme d'armes.

LUTHER.

Dieu merci, je ne suis plus moine.

JEAN.

Tu as raison, Dieu merci. Mais dis-moi donc tes vrais motifs; car dans tes lettres tu n'as jamais voulu t'expliquer clairement là-dessus.

MARGUERITE.

Oui, Martin; viens, raconte-nous cela.

LUTHER.

Vous le voulez? Eh bien! laissons encore reposer le psautier. Pardonnez-le-moi, ô mon Dieu! Aussi-bien on ne reçoit pas tous les jours la visite d'un père.

MARGUERITE.

Raconte-nous cela bien vite.

LUTHER.

Vous vous rappelez bien lorsque j'allai d'Eisenach à Erfurt; vous vouliez me faire étudier pour devenir avocat....

JEAN.

Oui, Dieu me le pardonne.

LUTHER.

Eh bien! je le fis, puisqu'on le voulait. Le droit, il est vrai, ne me paraissait pas toujours bien droit; je me disais, pourquoi tous ces détours avant de faire un pas direct? mais enfin vous le vouliez, et je pensais que Dieu le voulait aussi. Cela ne me plaisait pas; j'adoucissais un peu cette étude en y mêlant celle de la philosophie. Enfin ils firent de moi un magister.

JEAN.

Et c'était bien vu.

LUTHER.

Non, mon père, cela ne l'était pas. Ce qui est bien vu plaît encore au bon Dieu; et ceci ne lui plût pas, il me le montra lui-même, et clair comme le jour. Une fois, lors des vacances de l'été, je me promenais avec un de mes plus aimables compagnons, avec Alexis, mon ami intime; nous sortîmes de la ville; l'air était pur et serein : nous voulions, fatigués d'être toujours assis et enfermés, jouir aussi du magnifique spectacle de la nature, lorsque.... (*Il se lève précipitamment de son fau-*

teuil, et dit avec une émotion toujours croissante en s'approchant de l'avant-scène:) Je le vois encore; du haut d'un ciel serein, un éclair fond sur moi, semblable à un globe enflammé; je tombe tout ébloui; et lorsque je revins à moi, que vis-je, grand Dieu! mon ami frappé de la foudre, sans mouvement, à mes côtés!... Alexis, m'écriai-je[40]!...

FRANÇOIS, entrant précipitamment.

Non, Wildenek....

(Tous se lèvent.)

LUTHER, se détournant avec effroi.

Toi!... à présent!... Est-ce un autre Alexis?...

THÉOBALD, courant vers François.

Monsieur, monsieur, voilà les parens du docteur!

FRANÇOIS, avec beaucoup de distraction.

Dieu soit avec vous! Je suis bien fâché, Mélanchton.

(Il le tire à part, et lui parle avec beaucoup d'intérêt et de vivacité.)

JEAN.

Martin, eh bien?

LUTHER embarrassé, et comme s'éveillant d'un songe.

Ne parlais-je pas tout à l'heure de la femme de Cotta?

THÉOBALD, allant à lui.

Qu'avez-vous donc? (*Luther le presse contre son cœur.*) Qu'avez-vous donc? Vous me serrez;.... arrêtez!....

LUTHER.

Et toi aussi, Alexis! (*Le quittant.*) Mes enfans, je n'ai pas de bonheur avec mes amis !

MARGUERITE.

Quel subit égarement !

JEAN.

Eh bien ! tu entras donc au cloître ?

LUTHER, se contenant.

Oui ; la vocation divine se fit sentir en moi avec trop de force ; il fallut la suivre, comme à présent aussi....

FRANÇOIS, accourant de Mélanchthon à Luther.

Quel pressentiment te remplit, âme prophétique ?....

MÉLANCHTHON.

Ah ! nous sommes perdus !...

FRANÇOIS.

Arme-toi, Luther. Le cardinal légat furieux...

LUTHER.

Moqueries que tout cela !...

MÉLANCHTHON.

Fatal emportement, qui te fit brûler la bulle !...

FRANÇOIS, très-embarrassé.

L'électeur a reçu un mandement impérial ; tu dois te rendre à Worms, te présenter devant la diète.

JEAN.

Toi !...

FRANÇOIS.

C'est l'électeur qui m'envoie; il est déjà lui-même à Worms. Je dois t'avertir, te prier, au nom de Dieu, te conjurer de ne pas y aller, de fuir; car il y va de ta vie. L'électeur tremble; il veut te sauver;... il le désire,... il l'espère... Mais fuis, ne perds pas un instant!...

MARGUERITE.

Jésus!...

JEAN.

Martin!...

FRANÇOIS.

Non, tu n'iras pas à Worms; tu iras à Wartbourg: là, tu resteras caché, ou bien ils t'égorgeront, comme autrefois le malheureux Hus!...

LUTHER.

Et voilà tout!... Non, Alexis; François, voulais-je dire; non, ce n'est pas là un éclair, ce n'est qu'un nuage passager; le beau temps le suit de près. Adieu; je pars pour Worms!...

FRANÇOIS.

Comment!...

MÉLANCHTHON.

Luther, tu es aveugle!... Un glaive attaché à un cheveu est suspendu sur ta tête, et toi seul tu ne le vois pas!...

LUTHER.

Tu le crois!... Mais quand je le verrais, je te demanderais: ne vois-tu pas aussi le doigt qui d'en haut le dirige?... S'il lui permet de tomber,...

qu'est-ce que ma tête,... si sa volonté, si son ouvrage subsistent....

MÉLANCHTHON.

Tu mourras en vain; ton ouvrage périra avec toi!...

FRANÇOIS.

Tu es perdu, si tu tardes encore!...

LUTHER, enfoncé dans une profonde méditation.

C'est en vain.

MARGUERITE.

Jésus, Marie!...

JEAN.

Martin, laisse là cette folie. Je ne suis pas une vieille femme, non plus, quand il s'agit de montrer du caractère; mais il y a un terme à l'extravagance. Je te prie, et cependant l'empereur lui-même je ne saurais le prier, je ne puis souffrir cela absolument; mais toi, je consens à te prier : suis de bons conseils; fuis, pauvre garçon; fuis.

LUTHER.

Et voilà ce que vous me conseillez?... Et si je mourais, eh bien!... c'est que Dieu l'aurait voulu ainsi; ce serait avec joie!...

FRANÇOIS.

Je suis forcé de t'admirer. Cependant c'est à genoux que je t'implore; de grâce, ne détruis pas ton propre ouvrage! (*Il se jette à ses genoux.*) Fuis, il ne te reste que quelques minutes; fuis, te dis-je!..

LUTHER.

Mon propre ouvrage, dites-vous? Tu n'en es qu'à l'*a b c*, si tu parles de nos propres ouvrages!... (*François se lève.*) (*Luther à Théobald, en le prenant par la main.*) Viens ici, mon enfant; dis-moi, quel âge as-tu?

THÉOBALD.

Quinze ans.

LUTHER.

Ce que tu me vois faire, est-il mon propre ouvrage?...

THÉOBALD.

Vous plaisantez!...

LUTHER.

Et si cela est l'ouvrage de Dieu, dis-moi, en conscience, enfant, cela peut-il périr?

THÉOBALD, presque avec humeur.

Notre maître, ne vous moquez pas de moi.

LUTHER.

Eh bien! tu seras mon pape; c'est à toi que je veux obéir: viens; mets-moi sur le ton convenable, flûte douce et pure. Dis-moi, irai-je à Worms? Ils doivent m'y immoler; irai-je, cependant? (*Se détournant de Théobald vers les autres, et le montrant.*)

MÉLANCHTHON.

Mais il pleure.

LUTHER.

Il sourit à travers des larmes, mais il ne dit pas non; ce garçon de quinze ans vous fait rougir tous.

Partons pour Worms; et, quand il y aurait autant de démons que de tuiles sur les toits [41], je porte le défi à l'impur esprit de l'enfer; il ne rira pas en ma présence. A Worms! à Worms!

(Il sort précipitamment; tous le suivent.)

SCÈNE II.

A Wittemberg. — Cloître des nonnes de Saint-Augustin.

THÉRÈSE, tressant une couronne, et chantant.

Même sous le berceau couvert de neige, la fleur, encore dans son germe, dort et croît paisiblement dans les bras de l'hiver. Dormez en paix, aimables fleurs, comme l'enfant qui pleure avant de dormir, mais qui ne ressent pas ses maux en dormant: d'aimables songes le font sourire; du sein des voûtes parfumées, d'autres enfans gracieux semblent descendre vers lui, et fleurissent déjà entourés de grâces et d'amour. Mais le mois de mai revient avec ses charmes; il brise le berceau de neige, il agite, il secoue la fleur, et lui dit: Réveille-toi, enfant décoloré; elle ouvre péniblement les yeux; elle s'anime, s'élève, commence à exhaler ses doux parfums, et bientôt son éclat se confond avec l'éclat brillant de ses compagnes.

CATHERINE, s'approchant avec une sérénité affectée.

Encore si occupée! tu as bien du zèle, bien de l'ardeur, mon enfant! Il faut que nous soignions nous-mêmes le jardin, si nous voulons avoir quel-

que chose à manger; la sœur jardinière est partie comme toutes les autres.

THÉRÈSE.

Je ne pensais pas en ce moment à ces aimables plantes, ma chère; je me disais : Catherine est encore là-haut à dire ses *heures;* va vite au jardin, tresse-lui une couronne d'immortelles, comme nous en avions tressé une à la bienheureuse sœur Béatrix, lorsque déjà elle dormait dans le cercueil : il faut offrir aujourd'hui, me disais-je, cette couronne à Catherine; car depuis avant-hier elle est si triste ! comme elle s'en réjouira ! alors je pris ces charmantes petites fleurs, et je me mis à les tresser en chantant un de mes couplets favoris. La couronne est achevée; tiens, la voilà.

(Elle la lui donne.)

CATHERINE, l'embrassant.

Bonne, excellente âme !...

THÉRÈSE.

Le soleil est prêt à se coucher. As-tu donné tes soins à la basse-cour?

CATHERINE.

Non.

THÉRÈSE.

Veux-tu que je le fasse?

CATHERINE.

Pas encore.

THÉRÈSE.

Depuis deux jours as-tu travaillé au nouveau scapulaire?

CATHERINE.

Pas du tout.

THÉRÈSE.

Cependant il est promis pour la fête prochaine : il faut y travailler ; viens.

CATHERINE.

Je ne puis travailler.

THÉRÈSE.

Eh bien ! viens dormir ; regarde, le soleil dort déjà.

CATHERINE.

Ah ! il peut dormir, car il a dardé ses rayons ; mais, moi, je ne puis dormir.

THÉRÈSE.

Dans quel état je te vois depuis avant-hier, depuis l'heure où tu as vu cet homme, dont le nom est Luther, je crois ; dont le regard est si étincelant que j'en fus éblouie ? Depuis ce moment tu es changée, entièrement changée ; tu ne me dis plus un mot, tu ne t'occupes plus de nos fleurs. (*D'un ton plus sérieux.*) Tu finiras par ne plus parler à Dieu même. Catherine, dis-moi, as-tu prié aujourd'hui ?

CATHERINE.

Non.

THÉRÈSE, avec effroi.

Sainte Marie, aie pitié de nous ! Ah ! comme la bonne mère de Dieu sera courroucée ! comment peux-tu... ?

CATHERINE, avec beaucoup de douceur.

Non, elle ne l'est pas !

THÉRÈSE, avec inquiétude.

Voudrais-tu me faire accroire ?...

CATHERINE.

Aujourd'hui même elle me l'a déclaré en songe : non, elle n'est pas courroucée. Chère enfant, je ne veux pas te le cacher; il faut que j'aie le courage de te le dire : ne suis-je pas forcée d'en faire l'aveu au Sauveur lui-même ? J'aime Luther, et j'ai trouvé en lui les traits ravissans que mon imagination avait créés.

THÉRÈSE, effrayée.

Quoi ! c'est lui que tu pries?

CATHERINE.

Oui, c'est lui.

THÉRÈSE, presqu'en colère.

Éloigne-toi de moi ; j'aime mieux ces aimables fleurs qui m'entourent ; elles sont fidèles au culte du Sauveur ; elles exhalent leur doux parfum au soleil, jusqu'au moment où elles s'enveloppent des ombres de la nuit.

CATHERINE.

Tu m'en veux, Thérèse ; et cependant, je te le répète, la sainte mère de Dieu n'est pas courroucée contre moi.

THÉRÈSE.

Ah! que tu as dû l'offenser ! de quels cruels chagrins tu blesses aussi mon cœur ! (*Presqu'avec hauteur.*) S'il en est ainsi, je te quitte; je n'ai pas be-

soin de toi ; je n'ai pas peur de dormir seule avec mes autres petites sœurs.

CATHERINE.

Thérèse, ne veux-tu pas même entendre ce que m'a dit la mère des bénédictions ?

THÉRÈSE.

Eh bien ! dis-le-moi ; mais je sais d'avance que tu l'interpréteras mal : elle m'a souri, elle m'a appelée chère enfant. Ah ! je la connais mieux que toi !

CATHERINE.

Avant-hier, pendant la nuit, ce même jour que vers l'heure de midi nous l'avions vu à la porte de la ville....

THÉRÈSE, avec aigreur.

Oui, tu devais prier, et tu te mis à prêcher.

CATHERINE.

Elle parut à l'instant où je venais de m'endormir, non pas rayonnante, non pas comme la reine des anges, ni tenant l'enfant Jésus dans ses bras ; mais vêtue de blanc, et avec une noble simplicité. Elle s'approcha de moi...

THÉRÈSE.

Eh bien ! ce n'était pas la véritable ; car celle-là ne peut être sans le doux enfant Jésus.

CATHERINE.

C'était, te dis-je, la véritable. Écoute-moi : elle portait à la main une lampe dont la clarté tantôt était brillante comme celle de ses yeux, tantôt s'obscurcissait soudain : une image merveilleuse sortit

du sein de cette lumière. Comment te la dépeindre? ce n'était pas entièrement Jésus, ni Luther non plus; c'était cependant une image du Sauveur, non pas attaché à la croix, non pas enfant non plus; c'était un beau et divin adolescent. As-tu vu ce dieu païen qui est dehors, sur la place, près de l'Annonciation? il tient à sa main une lyre d'où découle le lait et le vin, comme s'il voulait rafraîchir la terre desséchée, tandis qu'il regarde les cieux avec audace.

THÉRESE.

Oui, je le vois encore devant moi, là-bas devant la porte. L'abbesse me dit un jour, lorsque j'étais encore petite, d'aller y chercher du lait dans un vase. On l'appelait, n'est-il pas vrai, Apollon. Il est beau comme un ange, noble comme un chevalier.

CATHERINE.

Telle à peu près était l'image du Sauveur que j'aperçus; mais les boucles de ses cheveux étaient bien plus belles encore; elles ressemblaient à une forêt de lis, et sa lyre à une étoile.

THÉRÈSE, effrayée.

Apparition extraordinaire!

CATHERINE.

Ainsi, mais sous des formes célestes, et non comme l'autre, de bois ou de pierre, mon Sauveur s'éleva vers les cieux. La faible lueur de la lampe disparut; une lueur couleur de rose enveloppa à la fois ma chambre et le firmament; et Marie dit :

Cette lampe est à toi; conserve-la bien, son éclat un jour brillera à jamais.

THÉRÈSE.

Mais est-il bien sûr que c'était Marie ?

CATHERINE.

Un feu doux et paisible remplit aussitôt tout mon être.

THÉRÈSE.

C'était donc elle.

FRANÇOIS DE WILDENECK, entrant tristement.

C'en est fait, il part !

CATHERINE, avec effroi.

Qui ?

THÉRÈSE.

Méchante Catherine, tu as encore oublié de fermer la porte.

CATHERINE, avec instance.

Qui est parti ? de grâce ! qui ?

FRANÇOIS.

Ah ! il n'y a qu'un homme pour nous tous. L'astre qui nous éclaire, Luther enfin (réjouis-toi maintenant, si tu l'oses); il va à la mort.

CATHERINE, hors d'elle-même.

Comment ?

FRANÇOIS.

Et moi, je le suivrai. Que me sera la vie sans lui ?

CATHERINE, presque évanouie.

Il va à la mort !... Thérèse, soutiens-moi.

FRANÇOIS.

Qu'avez-vous, noble demoiselle?

THÉRÈSE, tenant Catherine dans ses bras, et mystérieusement à François.

Elle prie.

FRANÇOIS.

Elle!

CATHERINE.

De grâce, raconte-moi...

FRANÇOIS, étonné.

Femme!...

THÉRÈSE.

Et c'est à lui que s'adressent ses prières!

CATHERINE.

Au nom du Sauveur, dis-moi où est allé Luther.

FRANÇOIS.

Te repens-tu maintenant de l'avoir maudit? Hélas! il est trop tard! il va trouver la mort à la diète de Worms. L'empereur l'y a mandé. Là, il faut qu'il rétracte sa nouvelle doctrine. Lui! ah! le soleil reculerait plus facilement. Non, jamais il ne rétractera rien; le bûcher le dévorera plutôt. Dieu même ne saurait plus le sauver de la fureur des hypocrites, et sa mort est certaine.

CATHERINE, avec la plus grande douleur.

Dieu! et vous le laissez partir!

FRANÇOIS.

Et qui pourrait le retenir? Moi, ses parens, ses amis, les étudians, tous les habitans de Wittem-

berg, nous nous sommes jetés à ses pieds, et l'avons conjuré, mais en vain.

CATHERINE.

Il est donc parti ?

FRANÇOIS.

Il s'est élancé dans sa carrière. Nous tremblions en lisant dans ses regards. Dieu m'appelle, s'écria-t-il ; je pars pour atteindre mon noble but. Tenant d'une main sa flûte, et la Bible de l'autre, il franchit la porte de la ville : le jeune enfant qui est avec lui marchait devant. Nous ne pouvions pleurer, nous ne pouvions que fixer nos regards vers le ciel.

CATHERINE.

Il sait donc qu'il va mourir ?

FRANÇOIS.

Il le dit lui-même.

CATHERINE, avec joie.

Et cependant il part!... L'entends-tu, Thérèse ? c'est lui, oui, c'est lui; je l'ai trouvé, te dis-je.

THÉRÈSE.

Est-ce bien le véritable ?

CATHERINE.

Oui; et dans la région des esprits son empire est tout-puissant.

FRANÇOIS.

Adieu ! prie le ciel qu'il te pardonne le péché que tu as commis, en outrageant le martyr de la vérité : moi je cours le rejoindre.

CATHERINE, luttant fortement avec elle-même.

François!

FRANÇOIS.

Je ne puis m'arrêter plus long-temps; je vole sur ses pas.

(Il veut sortir.)

CATHERINE, le retenant avec force.

François! eh bien, souffre que je t'accompagne.

FRANÇOIS.

Qu'entends-je?

CATHERINE.

Je veux voir ce mortel, voir trembler devant lui les dieux de la terre, le voir mourir, et...

FRANÇOIS, avec une surprise toujours croissante.

Quelle subite métamorphose!

CATHERINE.

Épargne-moi les questions. (*D'un ton très-caressant.*) François! mon cher François! cette fois seulement, aie pitié de moi! François, pardonne-moi! je ne suis pas une sainte. Pardonne-moi si j'ai blasphémé, outragé; je ne suis qu'une femme, qu'une faible femme. C'est à genoux que je t'implore : laisse-moi te suivre.

(Elle veut tomber à ses genoux; mais François la retient.)

FRANÇOIS.

Ce miracle t'appartient, saint défenseur de la foi! la grâce triomphe! Mais ta résolution est grande; comment l'exécuter? A la diète, une femme!

CATHERINE, avec rapidité.

Il me vient une idée; ah! c'est le ciel qui me l'inspire! Il y a peu de jours deux pèlerines sont mortes ici, revenant de la Terre-Sainte : leurs habits sont restés au cloître; ils nous déroberont aux yeux de la curiosité. Viens; il s'agit de sa vie, viens!

FRANÇOIS.

Avec quelle magique puissance tu m'entraînes!

CATHERINE, avec une impatience mêlée de joie,

Tu me permets donc de partir avec toi?

FRANÇOIS.

Tu décides de ma destinée; puis-je résister?

CATHERINE.

Fidèle ami!... Mais encore une prière : jure-moi sur ton glaive, qui est une croix aussi, de ne pas me trahir auprès de Luther, de ne pas me nommer à lui. Ah! je succomberais à la honte de rougir devant lui.

FRANÇOIS, posant la main sur son glaive.

Je le jure!

CATHERINE.

Même à l'heure de sa mort, tu ne le lui révèleras pas; qu'un jour je n'aie pas à rougir devant lui, dans les cieux : me le promets-tu?

FRANÇOIS.

Oui, fille admirable! je t'obéis.

CATHERINE, le saisissant par la main.

Eh bien! viens donc. (*Avec confusion à Thérèse qui pendant ce temps n'a cessé de la regarder fixement.*) Thérèse!

THÉRÈSE, faisant éclater une douleur profonde.

Tu renonces au Sauveur?

CATHERINE.

Non, je m'approche de lui! Ne me regarde pas ainsi... je ne puis le supporter... Puis-je faire autrement?... Viens, François! suis-moi!

THÉRÈSE, avec douleur.

Eh bien! foule-moi sous tes pieds.

FRANÇOIS.

Il faut partir.

THÉRÈSE, se débarrassant des bras de Catherine.

Il faut encore que je prie!

CATHERINE, avec tristesse.

Et moi, je ne le puis.

THÉRÈSE, s'approchant de ses fleurs.

Fleurs célestes, dites-moi, dois-je partir? Vous murmurez; je crois vous entendre dire que je le dois.

(Elle reste plongée dans une profonde rêverie.)

CATHERINE, regardant les fleurs avec une grande tristesse.

O mes chères hyacintes!

THÉRÈSE.

Oui, les tiennes brillent parmi les immortelles;

les miennes languissent et se flétrissent. (*Presque pleurant, et d'un ton enfantin.*) C'en est fait, je pars aussi.

CATHERINE.

Oui, partons.

(Elle sort ; François et Thérèse la suivent, mais la dernière en hésitant.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Worms. — Salle dans le château impérial; dans le fond, au milieu, une porte à deux battans; des deux côtés, de grands bas-reliefs en style gothique; savoir : à droite, dans l'angle, un loup (42) devant un autel sur lequel on voit un calice; un âne à genoux lui présente le missel; à gauche, un belier et un porc portent un renard mort dans un cercueil; un lièvre marche en avant avec une grande torche, ainsi qu'un ours qui porte un vase sacré, et un loup qui tient une croix. Sous ces figures, à droite, on voit un médaillon sur lequel est un pélican qui nourrit ses petits avec son sang qu'il tire de sa poitrine, et sous celles de la gauche un phénix au milieu des flammes.

LE DUC ÉRIC DE BRUNSWICK, LE DUC GEORGES DE SAXE, LE MARGRAVE ALBRECHT DE BRANDEBOURG, PLUSIEURS PRINCES ET CHEVALIERS allemands, LE CHANCELIER SPALATINUS, UN HÉRAUT espagnol.

LE HÉRAUT, entrant par la porte du milieu.

Place! que les battans de la porte restent libres, messieurs, pour sa majesté l'empereur.

ALBRECHT, à part.

Peste soit du Moloch castillan!

ÉRIC, presque haut.

Sa majesté nous fait diablement attendre!

ALBRECHT, s'approchant de Spalatinus.

Avez-vous vu hier l'empereur faire son entrée?

SPALATINUS.

Oui.

ALBRECHT.

Son collet de dentelles valait bien, entre frères, un château-fort.

SPALATINUS

C'est selon.

ÉRIC.

Je pense cependant que nous ne l'échangerions pas contre nos châteaux-forts; ce sont nos dentelles, à nous. L'empereur en porte de précieuses, mais les nôtres nous portent nous-mêmes.

ALBRECHT.

Avez-vous remarqué avec quel air hautain il a fait son entrée? L'électeur Frédéric s'avançait à cheval à côté de lui; comme son regard était calme et paisible! Telle, me disais-je, un habile peintre doit représenter la conscience quand elle examine et scrute le fond du cœur, et qu'elle n'y trouve ni tache, ni souillure.

ÉRIC.

De quel air il s'avançait! En voyant cet empereur qui n'a jamais assez de couronnes, et Frédéric qui n'en souhaite aucune, il me semblait voir dans le saint empire romain se lever le crépuscule

du soir : toutes les petites étoiles avaient cessé de briller ; la lune seule éclairait encore le firmament, comme hier soir auprès de la comète : celle-ci lançait des rayons de flamme, mais sans pouvoir obscurcir cependant le doux éclat de la lune ; puis elle disparut, et l'autre continua de darder avec calme ses rayons, sans presque s'apercevoir que son influence pacifique féconde les monts et les vallées.

TOUS.

Le voilà, le voilà qui vient !

(L'électeur Frédéric, et après lui le cardinal Alexandre.)

TOUS LES PRINCES ET LES CHEVALIERS, s'écriant à l'arrivée de Frédéric.

Salut au sage Frédéric !

L'ÉLECTEUR.

Dieu vous ait en sa garde, seigneurs et chers frères ! (*Il appelle.*) Spalatinus !

(Il tire ce dernier à part, et lui parle bas et avec beaucoup d'intérêt.)

UN CHEVALIER, aux autres, en leur montrant le cardinal qui est resté dans l'éloignement, et à demi-voix.

Voyez-vous ce basilic ?

ALBRECHT, de même.

Si nous lui présentions une glace, dans laquelle il aperçût le hardi prédicateur, vous verriez quelle grimace il ferait !

ÉRIC.

Ne me parlez pas de ce Luther, de ce téméraire hérétique, qui dégage insidieusement les gens de leur croyance, et qui renie Dieu, l'enfer et le ciel.

ALBRECHT.

Ne le croyez pas; c'est un brave, c'est un digne homme.

ÉRIC.

Le bourreau aussi! Pour ma part je n'en veux pas; je me tiens à la vieille foi, comme à mon glaive, quoique (*montrant le cardinal*) je n'entende pas me laisser museler par ces chapeaux rouges.

LE CARDINAL, s'approchant des princes et les saluant.

Le saint père, nobles seigneurs, vous fait offrir sa bénédiction.

ALBRECHT, à demi-voix.

Beaucoup trop d'honneur.

LE CARDINAL.

Il est persuadé que dans cette diète solennelle les Allemands, toujours fidèles enfans de l'église...

ÉRIC.

Oui, mais non enfans au maillot.

LE CARDINAL, sans se laisser déconcerter.

Songent à réunir leurs efforts aux siens, pour détruire la scission funeste qui menace maintenant l'église et la foi, dans la personne du téméraire hérétique, du coupable moine de Saint-Augustin, de Luther en un mot.

ALBRECHT.

Vous ne songez pas, j'espère, à renouveler la momerie que vous avez jouée à Costnitz avec le malheureux Huss.

LE CARDINAL.

Et si j'y songeais?...

GEORGES, s'avançant fièrement.

Oui, il y songe,.. et avec raison. Il faut que Luther se rétracte ou qu'il soit brûlé : notre belle Saxe, l'Allemagne toute entière sera-t-elle ravagée comme la Bohême le fut par Huss? Foi d'électeur, je ne le souffrirai pas. Il faut que Luther....

ÉRIC.

Oui, l'empire peut le condamner; mais que l'église ne se mêle pas ainsi de tout.

LE CARDINAL.

L'église ne doit-elle pas, quoique avec douleur, sacrifier le corps de l'hérétique, pour sauver, s'il se peut, son âme?

ÉRIC.

N'en faites-vous pas autant au saint empire romain?

ALBRECHT.

Et pour qu'il ne puisse s'agiter, vous cherchez à l'endormir comme un enfant au berceau.

LE CARDINAL.

Plaisanterie déplacée.

ÉRIC.

Non, c'est vous-mêmes qui plaisantez; écoutez: je suis un fidèle catholique; je voudrais détruire en un seul instant l'hérésie toute entière; mais il ne faut pas non plus que le pape pousse jusqu'à l'ex-

trême ses prétentions audacieuses. Je ne suis que duc; mais je ne me laisserai pas fouler sous ses pieds comme jadis l'empereur Henri. Telles sont mes paroles, retenez-les.

UN CHEVALIER, au cardinal.

Nous ne sommes pas aussi stupides qu'autrefois, seigneur.

UN AUTRE, de même.

Le temps n'est plus, où avec des croix rouges vous saviez nous extorquer nos biens et nos trésors.

LE CARDINAL, s'efforçant de se contenir.

La politesse ne répond aux discours offensans que par le silence.

ALBRECHT.

Très-bien, monsieur le légat, l'urbanité des mœurs remplace trop souvent en effet la franchise et la bonté; affublez un chou d'un bonnet, et de loin il ressemblera à une tête humaine.

L'ÉLECTEUR, qui pendant ce temps a parlé bas à Spalatinus, lui dit presque haut :

Impossible!

SPALATINUS, de même.

C'est comme je vous le dis, je crains qu'il ne vienne.

L'ÉLECTEUR.

Le danger pressant...

SPALATINUS.

En effraierait d'autres; il aiguillonne Luther : ne le connaissez-vous pas?

L'ÉLECTEUR, douloureusement.

O Dieu!

LE CARDINAL, s'approchant de l'électeur qu'il avait déjà précédemment observé.

Votre altesse paraît incommodée, pâle.

L'ÉLECTEUR.

C'est la couleur de ma mère, monsieur le légat.

LE CARDINAL.

Comment dois-je entendre cela?

L'ÉLECTEUR.

Je vois pâlir ma patrie par la fureur des factions. Fidèle Germain, puis-je conserver du calme et de la sérénité [43]?

LE CARDINAL.

Difficilement, sans doute; mais l'église et l'empire espèrent que votre sagesse pourra les guérir...

L'ÉLECTEUR.

Ah! si je le pouvais!

LE CARDINAL.

C'est de vous surtout qu'ils attendent cette cure; et d'autant plus que, presque entraîné par l'excès d'une noble générosité, vous avez laissé s'étendre de toutes parts les racines d'un mal affreux qui dévore et empoisonne le pays.

L'ÉLECTEUR.

Vos discours sont trop savans pour moi, très-puissant seigneur.

LE CARDINAL, le regardant avec beaucoup d'attention.

Luther...

L'ÉLECTEUR.

Je pense, monsieur le légat, qu'en voilà assez sur ce point.

LE CARDINAL.

Pardonnez, c'est une affaire qu'il est impossible de mettre ainsi de côté : le moine rebelle et mutin est mandé à la diète.

L'ÉLECTEUR.

Cela est vrai.

LE CARDINAL.

Vous avez fait remettre la convocation entre ses mains ?

L'ÉLECTEUR.

Sans doute.

LE CARDINAL.

Et vous ne voudrez pas sans doute favoriser la rébellion ?

L'ÉLECTEUR.

Monsieur le cardinal, je connais mes fonctions comme souverain et comme prince allemand ; vous n'êtes pas ici dans le confessionnal.

LE CARDINAL.

Dieu m'en préserve. Mais que je plains ce beau pays de Saxe! Il serait cruel pour lui d'être frappé de l'excommunication et de l'interdit pour l'extravagance d'un hérétique : c'est à regret que le saint père se verrait forcé, dans le cas où...

L'ÉLECTEUR, presque ironiquement.

Réellement ?

LE CARDINAL.

Votre altesse sera donc forcée, et par croyance et par sagesse, de refuser toute protection au rebelle qui déjà, en jetant au feu la bulle du saint père, a mérité d'être brûlé.

L'ÉLECTEUR, éclatant avec beaucoup de vivacité.

Ah ! je serais moi-même digne, monsieur le cardinal, de la flamme éternelle, si je pouvais sacrifier à votre fureur cet homme sans tache et sans reproche. Je dois au dernier de mes sujets le sacrifice de mon bien et de mon sang, ou je serais indigne d'être souverain : comment ne les sacrifierais-je pas à l'homme dont je dois m'enorgueillir, à Luther ?

LE CARDINAL cherchant à se contenir, et toujours avec calme.

Ainsi donc, selon vous, le moine a même mérité des éloges pour avoir livré la bulle aux flammes, excité l'ardeur de la sédition, outragé Dieu et le pape ?

L'ÉLECTEUR.

Il en rendra compte à l'empereur, à qui seul aussi je dois compte de ma conduite.

LE CARDINAL, avec vivacité.

Il viendra donc ?

L'ÉLECTEUR.

Je doute encore qu'il soit assez insensé pour tomber dans le piége, comme autrefois l'infortuné Huss.

LE CARDINAL.

Votre altesse pense-t-elle donc sérieusement à arranger pacifiquement une aussi odieuse affaire, à dérober le moine rebelle au châtiment qu'il mérite?

L'ÉLECTEUR.

Les pensées sont libres, monsieur le légat, et vous ne pouvez leur imposer un tribut tyrannique.

LE CARDINAL, s'irritant par degrés.

Et vous ne voulez pas le livrer au bras de l'église?

L'ÉLECTEUR, avec force et fermeté.

Non.

LE CARDINAL.

Pensez-y bien, vous jouez là un jeu bien hasardé; et nous le gagnerons, ou bien Rome ne serait plus Rome.

UN HÉRAUT, criant.

Place! sa majesté l'empereur!

(L'empereur Charles, précédé du maréchal de la diète, derrière lui du Bossu, des grands d'Espagne et des gardes : tous entrent, la tête couverte, par la porte du milieu. Tous les princes et chevaliers allemands se découvrent et se rangent autour de l'empereur en demi-cercle.)

CHARLES, regardant avec fierté autour de lui; et s'inclinant d'une manière presque imperceptible.

Couvrez-vous, nobles et illustres seigneurs. (*Les princes et les chevaliers allemands se couvrent.*) Vous aussi êtes des *grands*.

ÉRIC, presque haut.

Et bien pour le moins.

CHARLES.

Vous savez pourquoi je vous ai convoqués : c'est l'ancien usage de l'empire ; usage dont on peut se dispenser, il est vrai, quand d'ailleurs un empereur exerce ses droits légitimes; mais qui cependant mérite d'être respecté, comme une formalité utile, et par laquelle les états apprennent à connaître la volonté du souverain auquel ils doivent obéir.

L'ÉLECTEUR.

Le Germain, peuple libre, ne refusera jamais à son chef le respect...!

CHARLES.

Je le crois, surtout quand l'Europe entière tremble devant lui.

L'ÉLECTEUR.

Mais ce peuple libre attend de son chef qu'il saura apprécier....

CHARLES.

Vous êtes, mon cher, de bonne humeur, à ce qu'il paraît; cela me charme. (*Lui tournant le dos.*) Maréchal, tout est-il préparé pour l'assemblée de la diète?

LE MARÉCHAL, s'inclinant profondément.

Oui, votre majesté.

CHARLES, apercevant le légat qui s'approche de lui.

Ah! cardinal! Comment se porte le saint père?

LE CARDINAL

Notre seigneur envoie sa bénédiction à son cher et royal fils.

CHARLES, avec orgueil.

Notre seigneur!... Vous ne paraissez pas fait au style diplomatique, monsieur le légat.

LE CARDINAL, piqué.

Sire, le pape est, je pense....

CHARLES.

Notre ami, vous devez savoir qu'un serviteur doit garder le silence sur les relations de deux maîtres. (*Se détournant, et parlant à l'électeur de Saxe.*) Monsieur le prince!

L'ÉLECTEUR.

Puissant seigneur!...

CHARLES.

Comme grand fonctionnaire de l'empire, je vous invite à faire connaître que nous ouvrons la séance d'aujourd'hui, selon les antiques usages et disciplines de l'église.

L'ÉLECTEUR.

Votre volonté sera faite.

CHARLES.

Nous y verrons, je pense, ce fameux moine... Comment s'appelle-t-il déjà, ce petit prêtre si entreprenant?... Oui; c'est Lothario, je crois, qu'on le nomme?

LE CARDINAL.

Luther, très-gracieux empereur.

CHARLES.

Oui, je me le rappelle : je retiens toujours bien difficilement les noms et les titres allemands [44].

ERIC, bas, mais de façon cependant à être entendu.

Il retient mieux les couronnes allemandes.

CHARLES, qui a remarqué ce mot, avec une indifférence affectée à ceux qui l'entourent.

Voilà, ce me semble, un château bien ancien.

L'ÉLECTEUR.

En effet, il a été bâti par l'empereur Rodolphe.

CHARLES, d'un air significatif, en jetant un regard sur Éric.

Il en a tout l'air. Il me semblait tout à l'heure y entendre comme un bruit de souris; je n'aime pas cette engeance, et j'ai coutume de lui tendre des piéges. Mais, pour en revenir à ce Luther, dites-moi, est-ce un clerc insensé? je veux dire un hérétique; ou bien, s'est-il rendu coupable envers moi du crime de lèse-majesté?

L'ÉLECTEUR.

Non pas précisément.

DU BOSSU, à l'empereur.

Il a commis un crime capital, sire.

CHARLES.

Et comment cela?

DU BOSSU.

Il a une longue plume, avec les barbes de laquelle il touche le trône du saint père, et avec le bec le ventre de la prêtraille.

LE CARDINAL, offensé.

Votre majesté....

CHARLES.

Soyez tranquille, cardinal; mon conseiller bouffon ne me traite pas mieux moi-même.

DU BOSSU.

Ne suis-je pas membre d'une haute et puissante corporation chargée de faire entendre la vérité, l'ordre des fous de Clèves? Je porte à mon manteau mon patron protecteur, le fou en peinture....

LE CARDINAL.

Et dans la tête aussi, je crois.

DU BOSSU.

Croyez-vous qu'on ne devine pas quelque chose de semblable à travers votre calotte rouge? Allez, Luther est un furet.

CHARLES.

Nous avons, je crois, mandé devant nous le moine dont il s'agit. Est-il arrivé, maréchal?

LE MARÉCHAL.

Pas encore, sire.

CHARLES, à ceux qui l'entourent.

Vous êtes libres... (*A l'électeur.*) Vous, prince, restez, et vous aussi, légat. (*Aux autres, en s'inclinant légèrement.*) Adieu.

(Tous sortent, excepté l'empereur, l'électeur, le cardinal, et du Bossu qui reste au fond de la scène.)

CHARLES, à l'électeur et au légat.

Nous voilà seuls, messieurs; dites-moi mainte-

nant ce qu'il en est au fond de ce Luther. J'espère bien que cet homme n'a aucune importance?

LE CARDINAL.

Cependant, sire....

CHARLES.

C'est peut-être un de ces fous du commun, malade de la folle idée de corriger le monde. C'est l'estomac, communément, qui fait crier ces sortes de gens. On leur jette une pièce d'or, une décoration, ou un bonnet d'évêque, et les voilà muets.

L'ÉLECTEUR.

Il n'en est pas ainsi quant à Luther.

CHARLES.

C'est donc réellement un enthousiaste, un furieux?

LE CARDINAL.

Oui, mais avec réflexion.

CHARLES, hésitant.

Réellement? C'est singulier, mais ce n'est pas sans exemple; on y mettra ordre. Mais a-t-il en effet attaqué l'absolution et la messe?

LE CARDINAL.

Il a fait bien plus que cela : il a nié la puissance du pape, les saints de l'église!...

CHARLES.

Jalousie de métier!...

LE CARDINAL.

Il approuve le mariage des prêtres!...

CHARLES.

Pas si mal!

LE CARDINAL.

Il nie l'efficacité des bonnes œuvres.

CHARLES.

Grande sottise! Comment blâmer ce qui n'existe pas?

LE CARDINAL.

Quant aux cloîtres, il veut les supprimer!

CHARLES.

Et pourquoi?

LE CARDINAL.

Ils ne servent à rien pour le salut, dit-il.

CHARLES.

Il croit au salut? Oh! dès lors, il n'est pas dangereux!

LE CARDINAL.

Vous vous trompez, il l'est. (*Portant un regard scrutateur sur l'électeur.*) A Wittemberg, ville près de Dresde, il a brûlé publiquement la bulle du pape.

CHARLES, se tournant avec vivacité vers l'électeur.

Dans votre ville, prince? Cela me paraît singulier.

L'ÉLECTEUR.

Pardonnez, mon empereur; cette action précipitée je l'ai apprise trop tard pour l'empêcher; et pour l'approuver, je ne le puis.

LE CARDINAL, avec méchanceté.

Je pense cependant, que d'après ce que votre altesse a récemment manifesté en supprimant à Wittemberg le cloître des filles de Saint-Augustin....

L'ÉLECTEUR, montrant l'empereur.

Monsieur le légat, voilà mon seigneur suzerain; il est trop sage pour me demander compte de mes actions, à moi, chef d'un des états souverains de l'Allemagne; or, dans ce qui intéresse mes propres sujets, combien moins devez-vous l'oser!

CHARLES.

D'un des états souverains, dites-vous? Vous vous trompez, prince; il y en a sans doute encore: le vôtre est du nombre, et vous en êtes un des plus dignes chefs. Mais aucun n'est souverain dans ce sens qu'il puisse favoriser ce qui déplaît à l'empereur, le véritable, le premier souverain; non, il n'y en a qu'un de tel: et le monde, depuis les rives du Danube jusqu'à l'empire du Pérou, connaît sa force: faites en sorte de ne jamais l'éprouver.

L'ÉLECTEUR.

Sire, la couronne qui décore votre front, c'est moi qui conseillai à l'empire germanique de vous la donner.

CHARLES.

Vous me faites rire, prince, en parlant de m'avoir fait donner ce que je pouvais prendre.

L'ÉLECTEUR.

Empereur, n'oubliez pas les chroniques romaines,

et que les maîtres de la terre n'ont jamais pu dompter le courage des fiers Germains!

CHARLES.

C'en est assez; gardez-vous, je vous le conseille, de réveiller le lion endormi.

LE CARDINAL, avec vivacité.

Ce noble courroux par rapport à Luther? Le ciel vous bénisse! C'est l'échafaud qui convient au moine téméraire....

CHARLES.

Cardinal légat, vous vous trompez sur mon compte aujourd'hui, pour la seconde fois; à la troisième, je vous renverrai à celui qui vous a envoyé. Adieu, messieurs, adieu : dès que le conseil des princes sera assemblé, le maréchal viendra me chercher.

L'ÉLECTEUR ET LE CARDINAL ensemble.

Mon empereur....

CHARLES.

Pas un mot de plus. Je verrai.... Je ferai ce qui sera juste. (*L'électeur et le cardinal sortent.*) (*Charles les suivant des yeux avec mépris :*) Ah! je vous mettrai à la raison! (*A du Bossu, qui s'avance en ce moment.*) Du Bossu, suis-je habile à traiter avec les fous?

DU BOSSU.

On ne peut pas davantage; car vous êtes le plus grand de tous les fous.

CHARLES.

Comment cela, drôle?

DU BOSSU.

Ces deux hommes, le légat Belzébuth et l'électeur Gabriel, sont selon leur nature; mais vous, c'est quelque chose de nouveau que vous voulez faire voir : un être double, avec des ailes et des griffes; des ailes qui le tirent en haut et des griffes qui le retiennent à la terre; en sorte qu'il se trouve ainsi déchiré par lui-même. Les deux autres sont fort à leur aise; car être selon sa nature est fort commode, et équivaut presque à avoir du bon sens : vous, vous voulez créer quelque chose, ce qui n'est pas commode, et même quelque chose qui n'est rien. Vouloir créer est ridicule : vous vous donnez beaucoup de peine, et néanmoins ne créez rien; vous n'êtes donc qu'un fou.

CHARLES.

Insolent! Si je te faisais pendre pour cette saillie, dirais-tu que j'ai du bon sens?

DU BOSSU.

Encore bien moins. (*Avec sensibilité :*) Vous vous êtes déjà montré fou à mon égard; il convient que vous restiez tel.

CHARLES.

Comment cela?

DU BOSSU.

Ne vous rappelez-vous plus certaine chasse au sanglier? vous veniez justement d'être élevé du rang de prince à celui de roi; moi, je n'avais point encore passé du rang de chambellan à celui de conseiller bouffon; mais alors déjà vous n'aimiez pas qu'on tranchât du familier avec vous. Le sanglier

est seigneur et maître dans la forêt : cela ne parut pas vous convenir ; vous le menâtes rudement, ce qui ne lui convint pas davantage, à lui : bref il fond sur vous ; et moi, comme votre chambellan, je ne veux pas lui permettre d'entrer impoliment avec ses défenses dans votre corps : vous en souvenez-vous ? je me fis une blessure avec le glaive envenimé que je venais de tirer. Saint Pierre, le chambellan du Seigneur notre Dieu, m'enlevait déjà vers la porte du ciel ; vous fûtes assez fou pour risquer votre vie ; vous vous précipitâtes sur moi, qui étais déjà étendu comme inanimé ; de votre bouche royale vous suçâtes le venin de ma blessure, et je guéris.

CHARLES.

Caprice !

DU BOSSU, avec une sensibilité étouffée.

Assurément, ce n'était pas raisonnable ; voilà pourquoi vous serez toujours mon fou, et moi le vôtre [45]. Si maintenant vous me faites pendre, vous ne serez fou qu'à demi ; et c'est ne rien être du tout.

CHARLES.

Tu me connais, du Bossu, et tu n'en abuses pas : voilà pourquoi je ne suis un ami que pour toi. Dis-moi, suis-je bas, suis-je méchant ?

DU BOSSU.

Vous voulez me faire pendre, et moi je ne m'en soucie pas. Eh bien ! oui, vous êtes grand, vous êtes bon.

CHARLES.

Sérieusement ?

DU BOSSU.

Grand pour les petits et bon pour moi ; mais pour le bon Dieu, là-haut, il vous manque encore quelque chose, vous n'êtes pas achevé.

CHARLES, avec un peu d'émotion.

Tu connais la marotte, mais non pas la couronne.

DU BOSSU.

L'une brille, l'autre fait du bruit ; l'une est un miroir, l'autre un écho ; mais il faut les reflets et les sons tout ensemble pour faire quelque chose d'achevé.

(On entend du bruit et des cris étouffés derrière la scène.)

CHARLES.

Qu'est-ce que ces cris ?

DU BOSSU, à la fenêtre.

C'est le peuple qui crie : Luther !

CHARLES.

Comment ?

DU BOSSU, toujours à la fenêtre.

Une voiture s'avance vers le palais de la diète : elle s'arrête ; un gros homme en habit noir en descend ; le peuple l'environne, lui baise les mains et les pieds. Oh ! venez donc voir ; c'est Luther !

CHARLES, regardant avec insouciance.

Cet homme ?

DU BOSSU.

Lui-même.

CHARLES, quittant la fenêtre et d'un ton de mépris.

Ce lourdaud ne me rendra pas hérétique.

DU BOSSU.

Qui sait?

CHARLES.

Les gros hommes ne sont pas dangereux.

DU BOSSU.

Cela vous plaît à dire : ils y vont rondement. Ce Luther me paraît assez vigoureux pour faire un trou à la tête de votre mère, la bulle d'or.

(On entend encore du bruit.)

CHARLES.

Toujours du bruit. (*Criant du côté de la porte.*) Faites attention, et que le peuple se taise! Sot peuple que ces Allemands! Mais je vous apprendrai bien à danser à ma mesure.

DU BOSSU, toujours à la fenêtre.

Les hallebardes y vont bravement! Le peuple se disperse. Il ne reste plus qu'un cordonnier. Il paraît s'apercevoir que l'empire romain est gêné du soulier. Imbécile! raccommode-le. Tout le monde ne s'en mêle-t-il pas?

CHARLES regarde indifféremment par la fenêtre, et dit ensuite comme satisfait de lui-même.

La place est libre!

DU BOSSU.

Ah! si les hallebardes pouvaient donner sur les écrits aussi-bien que sur les têtes!

CHARLES.

Cela n'en vaut pas la peine. C'est ce qui fait vivre la prêtraille.

DU BOSSU.

Hom! prêtraille! Regardez donc autour de vous!

CHARLES.

Comment?

DU BOSSU.

Ne voyez-vous rien?

CHARLES.

Que veux-tu que je voie?

DU BOSSU.

Voilà qui est plaisant! Un fou y voit quelquefois mieux qu'un empereur. Ne voyez-vous pas ces sculptures là-bas sur les murailles?

CHARLES, jetant un coup d'œil.

Ces sottises-là? c'est lourd comme tout ce qui est allemand.

DU BOSSU.

Cela ressemble, comme frère et sœur, à la peinture qui se voit à Strasbourg dans la tour de la cathédrale. Regardez bien; vous voyez ici un loup qui dit la messe, et un âne qui la sert; là, sur une civière, un belier et une truie portent un renard mort [46]; le saint sacrement est présenté par un ours;

la croix par un loup; et les funérailles du renard sont éclairées, par qui? remarquez-le bien; par un petit lièvre qui porte un flambeau.

CHARLES, regardant en souriant.

Un âne qui dit la messe? Un autre ne le ferait pas.

DU BOSSU.

Ne dites pas cela, mon empereur! car, voyez-vous, je ne donnerais pas la chasuble et le calice pour nos deux marottes, à nous.

CHARLES, vivement.

Du Bossu!

DU BOSSU, jetant un coup d'œil sur le médaillon qui est à droite.

Croyez-vous donc que ce soit une même chose, que le pélican nourrisse ses petits du sang qu'il tire de sa poitrine, et qu'un loup de sa gueule impure boive le sang d'un pauvre agneau? Le soleil qui nous éclaire serait donc un astre de ténèbres?

CHARLES.

Courage, mon fou; courage!

DU BOSSU.

Le diable rit lorsqu'il voit les noires griffes de l'ours sous la blanche chasuble.

CHARLES.

Tu vois tout à travers des lunettes noires.

DU BOSSU.

N'avez-vous pas été à Rome? n'y avez-vous pas

rencontré l'animal carnassier avec ses longues oreilles et ses quatre pates? Il cache celles-ci sous les bas rouges, et ses oreilles sous la calotte.

CHARLES.

Hom!

DU BOSSU.

Et si vous l'avez vu, croyez-vous que le bon Dieu n'ait donné des yeux qu'à vous? Oh! croyez-moi; le peuple aussi a des yeux, et il sait expliquer la vieille sculpture qui est là!

CHARLES.

Eh bien! cette sotte image, qu'est-elle autre chose que la monstrueuse conception d'une imagination bizarre?

DU BOSSU.

Cette imagination, sire, ressemble à un sonneur d'église, qui tire la cloche qui nous appelle à la prière, tant et comme il y est obligé : il n'est pas assez savant pour vous dire pourquoi vous priez quand il sonne. Eh bien! de même, celui qui a copié ce que vous appelez une image, a sculpté, sculpté peut-être seulement pour s'amuser; peut-être aussi pour se reposer de quelque autel qu'il venait d'achever; il a sculpté le convoi funèbre, le renard mort, faisant marcher fort gentiment en avant le lièvre avec le flambeau. Pour lui le renard était un renard, le lièvre un lièvre; mais voilà qu'arrive un fou, un de ces hommes à demi entendus, comme votre serviteur du Bossu; il se met à considérer tout cela, et vous dit aussitôt : « Le re-

» nard mort, illustre empereur, l'animal aux poils » rouges, portait un jour la triple couronne; il a » péri pour s'être étouffé lui-même dans sa propre » queue, qui était devenue trop longue. »

CHARLES.

Il n'est pas encore mort.

DU BOSSU.

Il le sera bientôt. Pardonnez-moi cette saillie prophétique.

CHARLES.

Il y a encore du remède.

DU BOSSU.

Ah! bien oui! Toute la gent fourrée, l'ours, le loup, l'âne, ses serviteurs, le portent ensemble à la fosse; voulant le sauver du trépas, ils l'ont eux-mêmes déchiré avec leurs griffes. Si au lieu de ces griffes ils avaient des ailes de pigeon, ils pourraient peut-être rappeler en lui le souffle de la vie; mais à présent tout est fini.

CHARLES.

Tu te trompes, te dis-je; il n'y a point encore de danger.

DU BOSSU.

Parions, sire, la marotte contre la couronne, que le renard y passera. La raison publique, en joli petit lièvre, court, il est vrai, avec inconstance de côté et d'autre : mais elle finit cependant par se dresser sur ses jambes de derrière; et si une fois elle a allumé son flambeau, tenez-vous pour assuré

qu'elle éclairera tout doucement l'animal rusé vers la tombe.

CHARLES.

Tu commences à me fâcher.

DU BOSSU.

Et vous, vous me faites rire. Changeons de rôle; je suis l'empereur, et vous le fou.

CHARLES, avec orgueil, et regardant les figures qui sont à gauche.

Et quand le renard périrait, le phénix vit toujours : celui-là saura bien faire son affaire du lièvre.

DU BOSSU.

Le vrai phénix, oui; mais celui-là ne renaît que de sa cendre; il n'a point de hallebardes, il n'a que des ailes.

CHARLES.

Quand le délire populaire allumerait le flambeau, que peut-il ? Mon regard fait trembler tous les princes; et la moitié du globe obéit à ma voix.

DU BOSSU.

Croyez-vous qu'elle n'en soit pas fatiguée? Parce que vous êtes jeune et dispos, vous vous flattez de forcer au mariage la vieille pucelle qu'on nomme Europe : sire, vous vous trompez.

CHARLES.

Eh bien! si elle est femme, je l'attacherai avec des chaînes d'or; l'Amérique en fera les frais.

DU BOSSU.

Quant à l'Amérique, ce n'est, à la vérité, qu'une

pauvre petite sotte; mais l'Europe devient par trop raisonnable pour vous, surtout depuis que l'empereur Barberousse lui a fait jeter quelques regards de l'autre côté, vers sa sœur aînée, l'Asie. Haute folie!... Elle y devait porter la croix;... au lieu de cela elle en a rapporté une,... et pour vous.

CHARLES.

Mais la tête de la pucelle m'appartient... Les Espagnes.....

DU BOSSU.

Tout ira bien, quand vous posséderez le cœur avec la tête.

CHARLES

Là, j'agis en sûreté dans le sein qui m'a donné naissance.

DU BOSSU.

Croyez-vous sérieusement ne jamais vous brouiller avec les Pays-Bas?

CHARLES, riant.

Ah! je les tiens par la botte! L'Italie m'obéit au doigt et à l'œil.

DU BOSSU.

Bon, tant que l'Europe sommeillera; en ce moment la terreur la glace; mais son sang commence à circuler, et vous aurez, sire, à prendre garde à vous. La première chose qu'elle fera, dès qu'elle commencera à respirer librement, ce sera de faire sauter le talon des états de l'église; elle ne brisera assurément pas les liens de la foi, mais ces liens sont attachés trop haut pour vous et pour Rome.

CHARLES.

Tu veux donc tâter du fagot? Sais-tu bien, l'ami du Bossu, que tu pourrais bien te faire griller? Tu connais l'inquisition?

DU BOSSU.

Je ne la crains pas, et ses traits...

CHARLES.

Je puis les lancer, mais non les diriger.

DU BOSSU.

Ils n'atteignent que les corps, et non de légères paroles, fugitives comme l'air, mais qui, avec sa rapidité, parviennent aux oreilles des peuples.

CHARLES.

Un fou est bien heureux; il peut tout risquer.

DU BOSSU.

Ne risquez pas de laisser passer l'heure de la diète; il est temps de vous y rendre.

CHARLES, avec orgueil.

Il faut que la diète apprenne à attendre.

DU BOSSU.

Avez-vous déjà oublié la Suisse?

CHARLES, avec colère.

Maudit bavard!

DU BOSSU.

Vous vous fâchez! Puisqu'une fois je me mets à vous peindre l'Europe cependant, laisserai-je de

côté son beau sein? le siége de sa force vitale, du plaisir et de l'abondance, le beau pays des Alpes?

CHARLES, toujours avec colère.

Silence!

DU BOSSU.

Promettez-moi donc d'être plus sage que votre aïeul; il était un peu trop fou, celui-là : aussi le beau sein de l'Europe se voila pour lui, enveloppé dans de superbes dentelles, tissues des mains de la nature. Maintenant le cou se voile aussi : c'est ici la plaie; gardez-vous d'y toucher.

CHARLES.

Tu es un méchant fou.

DU BOSSU.

Il vous faudra du stomachique, sire, pour ce que vous allez entendre.

CHARLES.

Eh bien! Mais des grelots ne sont pas des glaives. Continue.

DU BOSSU.

Or donc, le cou brillant de l'Europe, la noble, la douce France, le point sur lequel se dirige et se répand avec éclat le plus beau rayon de la Divinité, le canal par lequel la vie se distribue au reste du corps, qui produit le champagne dont les fumées enivrent la tête et troublent l'estomac, ce cou brillant, dis-je, est voilé aussi, et le roi François, à ce qu'il me semble, est un collier rude et hérissé de pointes.

CHARLES, riant.

Je le détacherai, ce collier, avec la clef de saint Pierre.

DU BOSSU.

Elle est rouillée, sire, et vous blessera au sang.

CHARLES, s'approchant.

Du Bossu, je te le dis en confidence, depuis que je règne au cœur de l'Europe (car l'Allemagne est le cœur de l'Europe, et je suis son empereur), c'est là l'objet de mes plus grands, de mes plus ardens désirs. Alors je ne craindrais plus aucun ennemi...; je ne craindrais plus Dieu lui-même.

UN GARDE ESPAGNOL entre avec une hallebarde; après avoir présenté les armes il dit tout haut :

Le docteur Luther va entrer.

CHARLES, lui faisant signe de sortir.

Je le sais.

(Le garde s'en va.)

DU BOSSU, après une courte pause.

Comment avez-vous trouvé ce grand drôle, avec ses moustaches?

CHARLES, riant.

Comme un cheval à deux pieds : on le fouette, il porte son fardeau. C'est comme l'empire romain.

DU BOSSU.

Il m'a paru, à moi, tout autre chose : il m'a paru....

CHARLES.

Eh bien! quoi?

DU BOSSU haut, et lui criant presqu'à l'oreille.

Il m'a paru comme l'ange à la trompette, vous annonçant le jugement dernier.

CHARLES, avec un mépris affecté.

Insensé!

DU BOSSU, sérieusement.

Tenez, je porte sur ma poitrine les insignes de la folie ; mais dans l'intérieur il y a quelque chose de mieux. (*Montrant la croix que l'empereur a sur son manteau.*) Voilà bien autre chose, que vous ne portez aussi que pour la montre. Or, pauvre prince! c'est là dedans qu'est votre folie; je suis tout à la vérité; mais vous, vous êtes un extravagant. (*Avec une explosion de sensibilité.*) Je voudrais, ne fût-ce qu'en mémoire de cette chasse au sanglier, je voudrais faire pénétrer dans votre cœur ce qui se trouve dans le mien ; vous voudriez jeter dans l'Allemagne, ce cœur de l'Europe, la folie qui trouble le vôtre, la jeter comme une étincelle qui doit tout enflammer; eh! quoi de plus propre à tout enflammer que l'extravagance? Ah! sire, gardez-vous-en, c'est dans le cœur de l'Allemagne que brûle la flamme sacrée qui anime d'une vie nouvelle l'Europe, cette noble vierge. L'éclair qui commence à peine à percer les ténèbres de votre cœur, vous atteindra aussi, lorsque cette vierge lèvera sa tête radieuse. En ce moment même, Luther fait planer sur elle un couple ailé, que vos faibles yeux ne peuvent apercevoir : la force et la confiance en Dieu, mon empereur. Que le ciel daigne vous garder!

(Il sort précipitamment.)

CHARLES seul. Après une pause pendant laquelle il regarde fixement à terre, il se lève brusquement, et s'écrie :

Dieu ! me voilà tout à toi.

LE MARÉCHAL DE LA DIÈTE, en entrant.

Je viens vous chercher, sire, pour l'assemblée de la diète.

(Charles, après quelques momens de réflexion, se recueille, puis sort précipitamment.)

SCÈNE II.

A Worms. Salle du palais de la diète germanique.

LUTHER, sur le devant de la scène, THÉOBALD, écrivant à une table.

LUTHER, avec beaucoup de tranquillité.

As-tu achevé de copier ?

THÉOBALD.

Oui.

LUTHER.

Eh bien ! lis.

THÉOBALD, le regardant en pleurant.

Mon maître ! (*Il lit d'une voix presqu'étouffée par les larmes.*) « Notre Dieu est pour nous un fort re-
» doutable... »

LUTHER.

Arrête-toi, maintenant. Tiens, prends la flûte : joue-moi quelque chose. Le rideau, qui est devant mon cœur, commence à se déchirer; dans peu

d'heures, je l'espère, le rideau corporel qui me sépare de Dieu, sera déchiré aussi.

THÉOBALD, après avoir cherché en vain des accords sur la flûte.

Maître, je ne puis jouer.

LUTHER.

Fi! tu devrais être honteux; des larmes! Ne t'ai-je donc rien enseigné de mieux?

THÉOBALD.

Hélas! oui, mon maître; mais il faut que je pleure; je ne sais si c'est de tristesse ou de joie, mais il faut que je pleure.

LUTHER.

Quand ils me brûleront, tu pleureras comme une vieille femme, n'est-il pas vrai?

THÉOBALD.

Ah! je veux mourir avec vous!

LUTHER.

C'est-à-dire que tu veux me faire honte. Ne pas élever tes regards vers le Seigneur ton Dieu! ne pas travailler avec joie à l'accomplissement de ses saintes œuvres! Tu ne veux que mourir, et faire que le malin esprit rie sous cape.

THÉOBALD.

Eh! ne voulez-vous pas mourir aussi?

LUTHER.

Mais... je puis dire maintenant que mon ouvrage tire à sa fin, que je me suis donné bien des peines!

Toi, tu n'as rien fait encore, et cependant... tu devrais rougir! Ah! j'étais fier de toi!...

THÉOBALD, pleurant.

Eh bien, je ne pleure plus.

LUTHER, lui prenant la flûte des mains.

Donne-moi la flûte.

(Il s'assied, et pendant la conversation suivante il ne cesse de préluder.)

THÉOBALD, regardant Luther en pleurant.

Quel homme! Il sait faire entendre des airs harnieux, il sait mourir!

JEAN LUTHER, entrant.

Le peuple se rassemble : les uns t'invoquent, les autres te maudissent! Mon fils, mon fils!

(Il se jette en pleurant au cou de Luther qui continue de jouer.)

FRANÇOIS DE WILDENECK, entrant.

O mon cher maître! Hélas! la dernière étincelle d'espérance vient de s'éteindre. Le cardinal légat, par ses ruses infernales, a changé l'esprit de la diète; la plus grande partie demande ta mort, le duc Georges la réclame avec fureur; le vieux Éric, autrefois si bon, si sincère, dit maintenant que tu es un héritique, et que tu dois mourir. Lui, Georges et le cardinal forment le même dessein : je les ai entendus prononcer sourdement les mots de condamnation et de mort : hélas! tu es perdu; ô Dieu! fallait-il aller jusque-là?

(Il embrasse les genoux de Luther, qui continue de jouer.)

MÉLANCHTHON, entrant avec tristesse.

Ne l'avais-je pas prophétisé? O Dieu! qui main-

tenant consommera ton ouvrage? s'il ne s'agissait que de mourir, je le pourrais aussi; mais je ne puis rien achever, je ne puis rien achever seul! (*A Luther.*) Cruel, en venir à ce point! que pourrai-je sans toi? qui continuera ce que tu as commencé?

(Il reste immobile derrière la chaise de Luther, qui ne cesse de jouer.)

LE CHANCELIER SPALATINUS, avec un calme feint.

Si tu as encore quelque chose à dire, dis-le. Tu as du courage, je le sais, tu es un homme. Ils s'apprêtent à venir te chercher pour te conduire à la diète, et de là à l'échafaud. Mais, s'ils osaient (et je crains qu'ils ne l'osent) t'offrir la coupe empoisonnée, refuse-la; tu as vécu dans les flammes; c'est là que tu dois mourir!

(On commence à entendre le tintement d'une grosse cloche)

FRANÇOIS, se levant en sursaut et avec effroi.

Dieu! j'entends retentir la cloche funèbre!

SPALATINUS.

As-tu encore un désir à m'exprimer? je le remplirai, moi, ton ami.

(Luther cesse un instant de jouer, regarde Spalatinus, lève les yeux au ciel, puis continue tranquillement.)

SPALATINUS.

Ah! je t'entends!

L'ÉLECTEUR FRÉDÉRIC, avec le manteau et le chapeau d'électeur.

Hélas! Luther, c'en est fait; l'empereur est furieux, hors de lui! « Il se croit un Dieu, ce moine » hardi, » s'est-il écrié en entrant dans la salle où

étaient les princes, et d'un ton qui m'a fait frémir : « On lui montrera qu'il ne l'est pas, » a-t-il ajouté. Luther, Luther, de grâce, rétracte ce que tu as dit, il peut encore te sauver ; rétracte-le en apparence, et pour cette fois seulement ; un jour....

LUTHER, qui s'est levé lorsque l'électeur est entré, et autour duquel tous les personnages se groupent.

Je ne veux pas, je ne peux pas mentir !

L'ÉLECTEUR.

Luther, je suis ton souverain ; je te l'ordonne !

LUTHER, le regardant fixement.

Vous ne le pouvez !

JEAN.

Ah ! tu feras mourir ton vieux père !

L'ÉLECTEUR.

Et moi aussi, tu me feras mourir ! Ah ! c'est toi qui as toujours été mon maître ; je n'ai jamais été le tien ! Sauve-moi, en sauvant ta propre vie, en me rendant avec elle la paix et le bonheur. Ah ! j'ai pu le mériter de ta part ! pourrais-tu donc ainsi me laisser sans consolation ?

MÉLANCHTHON et FRANÇOIS, ensemble.

Ami, frère, rétracte-toi !

(Catherine et Thérèse, en habits de pèlerines paraissent au milieu d'une foule qui pénètre sur le derrière de la scène.)

LUTHER, d'une voix forte.

Je ne saurais mentir. Vous m'affligez ; mais il faut mourir !

CATHERINE, à part, avec joie.

Il meurt! c'est dire qu'il triomphe!

L'ÉLECTEUR, avec enthousiasme.

Eh bien! ta bénédiction, homme saint!

(Il ôte son chapeau, s'agenouille devant Luther; tous les autres en font autant, excepté Catherine et Thérèse.)

LUTHER, les bénissant et élevant les yeux au ciel.

Force, paix, liberté!

CATHERINE, poussant involontairement un cri.

Toi, mourir! non, tu vivras!

(Elle et Thérèse quittent précipitamment la scène.)

L'ÉLECTEUR ET TOUS LES AUTRES, se levant vivement.

Qu'est-ce que cela?

FRANÇOIS, à demi-voix et avec étonnement.

Serait-ce elle?

THÉOBALD.

Serait-ce la voix de son ange?

LE GRAND MARÉCHAL DE LA DIÈTE, entrant.

Seigneurs, voilà le cortége qui commence à passer.

L'ÉLECTEUR, embrassant Luther et montrant le ciel.

Là-haut, et pour toujours!

(Il sort précipitamment: Spalatinus et le peuple le suivent.)

LE MARÉCHAL.

Venez, docteur, venez.

LUTHER.

Encore un instant : laissez-moi seul avec lui, seul en sa présence. (*Jean, Mélanchton, François, Théobald et le maréchal sortent par la porte du milieu.*) (*Luther, seul dans le fond de la scène, tombe à genoux, et dit d'une voix solennelle :*) Dieu tout-puissant, mon cœur cruellement oppressé s'élève vers toi, vers toi, arbitre suprême ! Que ce bas monde est misérable et vain ! comme le démon s'y agite, plein de violence et de ruse! C'en est fait, je succombe à sa haine, et l'arrêt est porté ! Dieu, ô mon Dieu, ne m'abandonne pas ; sois toujours près de moi ; tu le dois, et tu le feras ! Hélas! ce n'est pas de ma propre cause qu'il s'agit ! et qu'ai-je à faire ici pour moi-même ? Ah ! de beaux jours m'étaient promis, et je pouvais espérer de les passer au sein du repos ! N'est-ce pas ton œuvre, l'œuvre de ta sainteté, de ta justice, que j'ai été appelé à accomplir ? C'est ton secours seul que j'invoque, Dieu fidèle à tes promesses, Dieu éternel ! jamais je ne mettrai ma confiance dans les hommes ! Tout ce qui est de chair ne disparaît-il pas comme la vaine poussière? Mais toi seul, ô mon Dieu! toi seul et tes œuvres ne deviendrez jamais la proie du néant! Ne m'entendras-tu pas, ô mon Dieu ! n'entendras-tu pas les cris de mon anxiété? m'as-tu entièrement abandonné? Vois comme l'enfer me menace ! Ah ! sans doute tu as voulu nous dérober ta présence ! car pourquoi aurais-tu daigné me choisir ? pourquoi? j'ose te le demander. Mais déjà je t'entends; je sais que les rayons de ta toute-

puissance ne cesseront pas de me protéger ! (*Après une courte pause.*) Cependant toujours les mêmes obscurités. (*Portant la main sur son cœur.*) Serait-il possible que je me fusse mépris comme un insensé ? Cette voix intérieure, n'était-ce pas le démon qui la faisait retentir dans mon cœur ? serait-ce lui qui, par une affreuse dérision, m'aurait fait accroire que je suis devenu ton serviteur dévoué ? Aurais-je lutté en vain, et n'aurais-je fait que blasphémer ? S'il en est ainsi, que j'expie ma faute dans les flammes, ô source éternelle de miséricorde ! Mais, de grâce, que le noble peuple germanique, pour lequel j'ai lutté, souffert et combattu, ne soit pas souillé de mon sang ! que le pape le soit ! (*Avec beaucoup de chaleur.*) Dissipe, ô mon Dieu, les ténèbres qui environnent mon cœur.

(Il tombe la face en terre ; la porte du milieu s'ouvre, on voit le maréchal, Théobald et Jean.)

LE MARÉCHAL, appelant.

Luther !

(Théobald joue sur la flûte le commencement du chant : *Le Seigneur notre Dieu est un fort redoutable.*)

LUTHER, après avoir attentivement écouté l'air, se lève, et dit avec joie :

Ah ! je revois la lumière ; je retrouve et mon courage et mon Dieu ! Disparais, noir démon ! mon Dieu fait luire de nouveau sur moi des rayons bienfaisans, et tes vils complots seront déjoués sans retour ! Tu peux anéantir mon corps, mais ta perte n'est pas moins certaine, Dieu est avec moi ! *Amen.* Il est pour nous un fort redoutable !

(Il sort par la porte du milieu ; les autres le suivent.)

SCÈNE III.

A Worms. Place publique devant le palais de la diète. Le tintement de la cloche se fait entendre avec plus de force jusqu'à la fin de l'acte.

PEUPLE de tout âge et de tout sexe, entre autres CATHERINE et THÉRÈSE en habits de pèlerines.

(Silence solennel.)

CATHERINE.

Il vient.

THÉRÈSE, profondément affligée.

Ah! je ne vois que ma hyacinte!

(Luther entre conduit par Mélanchthon, et suivi de Spalatinus et de Théobald. Luther tient la Bible sous le bras; il a les mains jointes et élevées, et les yeux tournés vers le ciel.)

LUTHER, THÉOBALD et MÉLANCHTHON, chantent accompagnés du peuple.

« Le Seigneur est pour nous un fort redoutable, et il nous tient lieu de bouclier et de remparts; sa grâce nous délivre de nos misères, et fait sonner pour nous l'heure du bonheur. »

(Un héraut et des gardes espagnoles.)

LE HÉRAUT, à haute voix.

Place pour les grands et pour sa majesté!

(Le héraut et les gardes traversent la scène deux à deux. Luther et ceux qui l'accompagnent se mettent de côté sur le devant de la scène, de manière à ce que les diverses parties du cortége passent devant eux.)

PLUSIEURS VOIX, parmi le peuple.

Voilà, voilà le cortége! Dieu console et soutienne le brave Luther!

LUTHER, MÉLANCHTHON, THÉOBALD et LE PEUPLE, chantant.

« Le vieil ennemi nous tend sérieusement ses piéges. Avec quelle violence et quelle ruse perfide il nous circonvient et nous attaque! quelle haine sur la terre est semblable à la sienne? »

(Un groupe de domestiques allemands en livrée, puis les chevaliers allemands deux à deux; à la fin, le grand-maître, comte Albrecht, à cheval.)

ALBRECHT, à Luther, en passant devant lui.

Tu risques beaucoup, mais tu es fort. Sois constant.

LUTHER, THÉOBALD, MÉLANCHTHON et LE PEUPLE, chantant.

« Notre puissance à nous est peu de chose : c'en est fait dans un instant de nos vœux et de nos efforts. Courage, cependant! il combat pour nous, celui qui peut seul nous sauver, que Dieu même a choisi pour venger son nom. »

DU BOSSU, à Luther, en passant devant lui.

Mon ami, si tu m'en crois, prends cette marotte, et donne-moi ton froc; qui diable t'a mis dans la tête de faire ainsi l'empereur?

(Il sort précipitamment.)

LUTHER, THÉOBALD, MÉLANCHTHON et LE PEUPLE, chantant.

« Vous nous demandez : Qui donc est-il celui qui combat pour vous? C'est Jésus-Christ notre Seigneur : c'est Zébaoth, le dieu des armées; il n'est

point d'autre Dieu que lui, et la victoire lui restera. »

(Les gardes et les chevaliers brunswickois, puis le duc Éric à cheval.)

ÉRIC, à Luther.

Petit abbé, tu franchis un pas dangereux, et le dernier. Je suis homme de guerre, moi, et je n'aurais pas osé l'entreprendre.

(Il passe devant lui.)

LUTHER, MÉLANCHTHON, THÉOBALD et LE PEUPLE, chantant.

« Et quand le monde serait rempli de noirs démons, de démons prêts à nous dévorer, nous ne devons ni craindre ni trembler, et toujours d'heureux succès couronneront nos efforts. »

(Des ecclésiastiques de différens ordres deux à deux : l'un revêtu d'un surplis et portant la croix archiépiscopale ; à la fin, le cardinal légat à cheval.)

LE CARDINAL, à Luther.

Un mot : le chapeau de cardinal; sinon, la mort. Tu as de l'esprit, choisis.

(Il passe)

LUTHER, THÉOBALD, MÉLANCHTHON, chantant.

« Les princes de la terre ont beau concevoir d'affreux desseins contre nous; tranquilles et calmes, nous bravons leur fureur; leur propre arrêt est porté aussi : un mot, un seul petit mot peut fixer leur destin.

(Trois hérauts d'armes, une troupe de chevaliers et de soldats brandebourgeois, une autre de l'électorat de Mayence, plusieurs chevaliers de la Toison-d'Or deux à deux; puis l'électeur de Brandebourg, à cheval, en habit d'électeur; puis, sous un grand dais porté par des conseillers de la ville de Worms, l'empereur Charles en manteau impérial, à cheval, avec la couronne, le sceptre et la boule d'or : son cheval est conduit par deux pages. Un peu derrière l'empereur, mais cependant sous le dais à droite et à cheval, l'électeur de Mayence en habit d'électeur; à gauche, le duc Georges de

Saxe. Des gardes du corps de l'empereur sont aux deux côtés du dais ; derrière sont les chevaliers saxons deux à deux, et l'électeur de Saxe, en habit d'électeur et à cheval, portant l'épée impériale ; enfin, une troupe de gardes saxonnes. Lorsque l'empereur est auprès de Luther, il s'arrête et le regarde avec une grande attention : absorbé dans ses pensées, il laisse tomber le sceptre. A ce bruit, Luther, qui jusque-là avait toujours porté ses yeux vers le ciel, regarde sévèrement l'empereur sans détourner ses regards de lui jusqu'à ce qu'il ait quitté la scène.)

UN PAGE, relevant le sceptre et le donnant à l'empereur, en disant :

Le sceptre.

CHARLES, à l'électeur de Brandebourg, sans détourner ses regards de Luther.

Prince de Brandebourg! (*L'électeur ramène son cheval, et s'approche de l'empereur.*) N'êtes-vous pas chambellan?

L'ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG.

Oui, de l'empire.

CHARLES.

Eh bien, portez mon sceptre, il m'embarrasse. (*Il présente le sceptre à l'électeur, qui retourne à sa place. Le cortége continue à défiler lentement. A quelques pas plus loin, Charles s'arrête de nouveau, et dit au duc Georges, en portant de nouveau ses regards sur Luther.*) Cet homme qui me regarde là-bas, est-ce Luther?

GEORGES.

Oui.

CHARLES, à part.

Que son regard est perçant!

L'ÉLECTEUR DE SAXE, en passant à cheval devant Luther, lui dit à demi voix :

Ta vue m'encourage!

CHARLES, regardant encore une fois Luther, et à part.

Un seul Dieu, un seul Charles.—Cet homme est-il unique aussi?

LE PEUPLE, criant :

Vive l'empereur !

(L'empereur, les princes et tout le cortége quittent la scène. — Luther, Théobald, Mélanchthon et le peuple chantent l'hymne précédent.)

UN VIEIL ERMITE, appuyé sur une béquille, présentant à Luther une image.

Connais-tu l'image du martyr Savanorola ? Prends-la, garde-la, et sois fidèle comme lui.

(Il sort.)

LUTHER, THÉOBALD, MÉLANCHTHON et LE PEUPLE, chantant et s'accompagnant d'instrumens.

« Ils peuvent anéantir nos corps, nous priver de nos biens, de nos honneurs, de nos enfans et de nos femmes. N'importe, ils ne peuvent nous vaincre, ils ne peuvent triompher, et c'est à nous que doivent rester et la force et l'empire. »

(Luther et ceux qui l'accompagnent sortent, et la toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Worms. Salle de la diète. Dans le milieu, au fond, on voit un trône élevé sur des degrés, et sur lequel l'EMPEREUR est assis, tenant en main le sceptre, la couronne et le globe. Devant le trône, aux pieds de l'empereur, à droite, LE GRAND-MARÉCHAL du palais, tenant en main une baguette blanche; à gauche UN HÉRAUT D'ARMES, DU BOSSU est assis sur la dernière marche; aux deux côtés du trône, sont placés des siéges en amphithéâtre; à droite de l'empereur, et plus près de lui, sont assis LE CARDINAL LÉGAT, L'ÉLECTEUR DE MAYENCE, puis DES MOINES de plusieurs ordres, lesquels remplissent toute la droite; à gauche, près de l'empereur, LES ÉLECTEURS DE SAXE ET DE BRANDEBOURG, LES DUCS ÉRIC et GEORGES, et LE MARGRAVE ALBRECHT, puis LES DÉPUTÉS de l'ordre teutonique; DES COMTES, DES CHEVALIERS, DES BOURGEOIS des villes libres de l'empire, etc., qui remplissent toute la droite; parmi eux se trouvent LE COMTE DE STOLBERG, CHARLES DE DALBERG et JEAN FUGGER; devant les siéges de l'amphithéâtre se trouve une balustrade très-basse, derrière laquelle est une petite table où l'on voit deux greffiers occupés à écrire. LUTHER est en dehors, la Bible à la main; à côté de lui, MÉLANCHTHON, un peu plus loin et derrière, FRANÇOIS et SPALATINUS; aux deux côtés de la salle, une haie de gardes, de chevaliers et de jeunes nobles; dans le fond, un buffet magnifique (47).

LUTHER, encore tout ému et terminant son discours.

Vous m'avez donc entendu, haut et puissant empereur, auguste prince, gracieux seigneur; je vous

ai avoué et ce que je veux et ce que j'enseigne. Je ne suis qu'un pauvre moine, accoutumé à vivre non pas dans les cours, mais dans ma cellule; je ne saurais me forcer au langage, aux manières des flatteurs; mais ce que Dieu a mis dans mon âme, je le dis sans crainte et sans retenue; je ne cherche pas la louange, mais la gloire de mon Dieu, le bien de la chrétienté; c'est pourquoi, mes discours, quoique simples et naïfs, sont toujours purs, vrais, et pleins de la parole divine.

LE CARDINAL, se levant et désignant quelques-uns des livres qui sont sur la table des greffiers.

Je vous le demande encore une fois, ces livres sont-ils de vous?

LUTHER.

Oui, de moi.

LE CARDINAL.

Persistez-vous dans vos opinions?

LUTHER.

J'y persiste.

LE CARDINAL.

Les voulez-vous rétracter?

LUTHER.

Le puis-je? Ce que j'ai enseigné concernant la vraie foi, le christianisme, sa naissance et la grâce efficace, saint Augustin ne l'enseigna-t-il pas aussi? l'Évangile lui-même, n'y est-il pas conforme? et tout homme d'un cœur pur, fût-il le plus déclaré de mes adversaires, n'est-il pas forcé de reconnaître

que ce que j'ai enseigné est vraiment chrétien? Ah! puis-je donc condamner ce qui est vrai de toute éternité?

LE CARDINAL.

Eh bien, ils sont donc vrais aussi, les attentats dont vous vous êtes rendu coupable envers le saint père et tant d'autres hommes pieux?

LUTHER.

Non, je n'ai point commis d'attentats envers le saint père. Ah! qu'il soit saint réellement, et je serai son fils. (*Avec une vivacité toujours croissante.*) Je n'ai fait que combattre le monstre impur qui s'affuble hypocritement du masque de la paternité pour exercer la tyrannie sans crainte et sans pudeur; qui, outrageant toutes les lois, répand de fausses doctrines; qui, enveloppé lui-même dans les piéges de l'enfer, ose vouloir nous fermer les portes du ciel; dont l'insatiable avidité cherche partout d'odieuses dépouilles, non-seulement les biens et les trésors de tous les peuples, non-seulement les plus réels produits de notre pauvre Allemagne, mais qui, avec une ruse digne de Satan, enveloppe aussi nos esprits de ses piéges fallacieux, et veut nous ravir le plus grand des biens, la liberté de conscience : et vous appelez cela le règne du saint père. Moi, je l'appelle le règne du démon. Je le combattrai quand je devrais y trouver la mort; je combattrai ses lâches complices, je combattrai les sots et les méchans.

LE CARDINAL.

L'insolent hérétique!

LUTHER.

Insolent, fort bien ! je suis plus âpre et plus exalté qu'il ne convient à un prêtre, cela se peut; mais dites-moi, vous qui avez plus de politesse : depuis des siècles vous vous efforcez de polir le diamant pur du christianisme; qu'est-il résulté de vos efforts? vous l'avez obscurci ce diamant, qui autrefois réfléchissait avec magnificence les rayons de sa lumière; vous l'avez enfoui pour que personne ne puisse le retrouver, et vous avez bâti dessus votre tour de Babel.

LE CARDINAL ET LES MOINES, criant tous ensemble.

Au bûcher! au bûcher!

LUTHER, avec tranquillité.

A la volonté de Dieu; je suis devant Dieu, l'état et mon empereur !... Je ne combats pas pour moi, mais pour Dieu et l'Allemagne, pour Dieu et ma patrie; je ne saurais les outrager, et ce serait le faire si, publiquement, ici, devant les nobles juges de l'empire, je donnais à la tyrannie une nouvelle force par ma rétractation. Comme elle foulerait notre pauvre peuple ! comme elle lèverait sa tête altière! comme elle se vanterait avec audace que l'empire tout entier m'aurait contraint à me rétracter ! Non, je ne saurais outrager ainsi le Dieu qui parle en moi!

CHARLES.

C'est toi-même, je le vois bien, moine téméraire, qui voudrais te faire regarder comme un Dieu; mais tu te trompes!...

LUTHER, avec calme.

Non, jamais, mon maître et empereur, je n'ai conçu un projet aussi insensé. Je ne suis qu'un faible mortel; je puis me tromper, mais non pas le Dieu qui est avec moi, et qui parle en moi : ce que je dis, la Bible le dit aussi; la Bible,... miroir éternel de bonté et de sagesse! elle seule est ma loi, comme la loi de nous tous : si par elle vous pouvez me convaincre d'une erreur, oh! alors, je la rétracterai; je veux moi-même brûler tous mes livres, comme une misérable œuvre humaine!

CHARLES.

Mais enfin, que veux-tu?

LE CARDINAL.

Sire, ce que cet extravagant veut, les conciles depuis long-temps l'ont réfuté; il renie le Christ et sa médiation. Il prêche la rébellion et la guerre civile. Ce n'est pas un bûcher qu'il mérite, mais dix. Coupable obstiné, c'est une grâce encore pour lui d'être sauvé par une flamme terrestre de la flamme de l'enfer.

LUTHER, avec la plus grande véhémence.

Moi, renier le Christ! Pardonnez, éminence! c'est un mensonge que vous proférez. Moi, renier le Christ, mon Dieu, mon rédempteur! c'est vous qui le reniez! Apprenez à devenir homme, afin d'apprendre ce qu'a été un Dieu qui s'est fait homme! il vous parle par ma bouche. Ah! si vous pouviez l'entendre, l'Allemagne ne porterait d'autre joug

que son joug de douceur et de paix, et ne gémirait pas sous une tyrannie étrangère.

LE CARDINAL, très-haut.

Vous l'entendez tous, le factieux !

LUTHER.

Ah ! le Sauveur lui-même n'a-t-il pas dit : Je ne vous apporte pas la paix, mais le glaive, afin que chaque chrétien puisse combattre pour la lumière et la vérité ?

LE CARDINAL, tâchant de le surprendre.

Et aussi les profanateurs des images, les renieurs de sacremens ?

LUTHER, avec une véhémence toujours croissante.

Ce n'est pas là ce que j'enseigne ; cela m'est en horreur. Des disputes de mots, ah ! cela ne fait pas le chrétien ; je n'ai d'autre dessein que de détruire votre affreuse idolâtrie. Un sacrement ! croyez-vous le pouvoir saisir avec la main ? il ne peut que se former dans notre cœur ! Tout est sacrement pour le juste, rien ne l'est pour les autres. Ce n'est point un but, mais un moyen ; ce ne sont pas des paroles, de vaines formes qui sont essentielles ; c'est la vie, le sentiment intérieur qui le produit. Laissez, laissez là, vous dis-je, ces déplorables disputes de formes et de paroles ; c'est le démon qui nous jette ces fruits empoisonnés sur notre chemin pour nous détourner du but que nous devons atteindre. La loi, l'Évangile, la croyance dans notre médiateur, et dans le règne futur du Christ ; la li-

berté, l'amour, la force, voilà le but vers lequel nous devons tendre éternellement.

ÉRIC, aux princes qui sont près de lui.

Il parle avec sagesse, avec autorité.

LE CARDINAL, à Luther.

Répondez sans détour. Vous rétractez-vous, ou non ?

LUTHER.

Vous l'avez déjà, ma réponse : claire et précise ; elle ne se revêt pas de cornes et de griffes ; je ne rétracterai rien !... Le pape peut se tromper, les conciles aussi ; l'Écriture seule est toujours vraie. Tant que ce ne sera pas par elle que vous m'aurez convaincu de mensonge, je resterai ferme et inébranlable, quand vous me réduiriez en cendres et en poussière ; je n'écoute que ma conscience. Je suis ici devant vous, que Dieu me soit en aide ! Je ne puis rien changer à ce que j'ai dit. *Amen.*

ÉRIC, qui pendant ce temps a bu à la ronde avec les princes allemands.

C'est un homme, celui-là. (*Il fait signe à un page qui se trouve parmi les gardes.*) Tiens, porte-lui cette cruche d'excellente bière [48] ; le pauvre diable ! qu'elle le ranime et le fortifie ; il n'en grillera pas moins ensuite.

(Le page s'approche de Luther la cruche à la main.)

PLUSIEURS PRINCES, montrant Luther.

Quel homme ! quel homme !

ALBRECHT.

Comme son front est couvert de sueur !

ÉRIC.

Quel dommage que ce soit un hérétique, et que ce ne soit pas un empereur!

LE PAGE, s'approchant de Luther la cruche à la main.

Prenez cette boisson, monsieur le docteur.

LUTHER, prenant la cruche.

Quel prince me fait cette faveur?

LE PAGE.

Le duc Éric. Il désire que vous vous ranimiez, que vous vous fortifiiez avec cette boisson excellente.

MÉLANCHTHON, s'avançant précipitamment vers Luther, à l'instant où celui-ci s'apprête à boire.

Luther! Luther! au nom de Dieu!

SPALATINUS, s'approchant et tout doucement.

Arrête, ne bois pas.

WILDENEK, criant.

C'est du poison!

PLUSIEURS CHEVALIERS, s'avançant sur le devant de la scène.

Du poison! O trahison! ô perfidie!

D'AUTRES, d'un côté opposé.

Non, non; vous mentez!

LES DEUX PARTIS, tirant le glaive.

Tirons, tirons le glaive!

LUTHER, se mettant tranquillement au milieu d'eux, et portant un toast au duc Éric. Silence général.

A votre santé, monsieur le duc. (*Il rend la*

cruche au page.) Comme vous m'avez réconforté, que Dieu vous réconforte un jour à votre heure suprême!

LE CARDINAL et PLUSIEURS MEMBRES DE LA CLÉRICATURE.

Au bûcher! au bûcher!

LUTHER, avec calme.

Soit. Je suis prêt, et Dieu est avec moi.

(Il sort doucement. Mélanchthon, François et Spalatinus le suivent.)

CHARLES, d'un ton altier.

Il vous appartient de faire des questions, et à moi de juger. (*Aux gardes.*) Gardez ce moine à vue, jusqu'à ce que nous le fassions appeler. (*Quelques gardes sortent. — A l'électeur de Saxe.*) Vous, électeur, chargé des affaires générales de l'empire, écrivez ici le jugement que je vais vous dicter.

L'ÉLECTEUR.

Les suffrages ne sont pas encore recueillis.

CHARLES, brusquement.

Que parlez-vous de suffrages? en est-il besoin quand c'est moi qui juge, monsieur le prince de Brandebourg?

L'ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG.

Ici je suis électeur, sire!

CHARLES.

Vain étalage de paroles.

L'ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG, avec beaucoup de tranquillité.

Vous vous trompez, sire. Nous électeurs, réunis ici....

CHARLES.

Qu'est-ce que cela veut dire ?...

L'ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG.

Nous choisissons le chef de l'empire, et nous bornons, en vertu de nos fonctions électorales, les volontés arbitraires de celui que nous avons choisi.

CHARLES, s'emportant de nouveau.

Téméraire !

DU BOSSU, criant à l'empereur.

Les réclamations électorales vont vous paraître ressembler au Ranz des vigoureux Helvétiens.

CHARLES, cherchant à se contenir, et à part.

Ah ! — Il a raison. — Il le faut. — Ils s'en repentiront cependant. (*Haut.*) Héraut, appelle les états. En attendant, rassemblez dans ce casque les boules et les suffrages, monsieur le maréchal héréditaire de l'empire.

LE MARÉCHAL HÉRÉDITAIRE, prenant un casque, dit à haute voix.

Il s'agit de savoir si Luther est innocent ou coupable.

(Pendant les discours suivans, il parcourt les rangs des états et recueille les boules.)

LE HÉRAUT, à haute voix.

D'abord, les villes libres du saint empire romain, représentées par le respectable négociant d'Augsbourg, Jean Fugger.

(Fugger quitte son siége et s'approche de la balustrade.)

CHARLES.

Soyez le bienvenu, Fugger.

FUGGER, après s'être incliné profondément, lentement et avec monotonie.

Auguste empereur, vénérables états ! L'un de nos premiers vœux c'est de pouvoir participer à l'avenir à la sainte cène, sous une forme, ou sous deux, selon l'agrément et la croyance de nos cités diverses. Beaucoup d'entre nous, aussi, se refusent de payer plus long-temps les droits d'absolution, parce que, Dieu merci, nous pouvons employer utilement notre argent dans notre propre commerce. De plus, nous espérons qu'à l'avenir, dans chaque ville libre, un noble conseiller veillera avec sévérité à ce que le clergé n'exige que ce qui appartient au service de Dieu, et non pas tous les biens et richesses des citoyens. (*Élevant la voix.*) Nous concluons en recommandant avec instance nos antiques et légitimes priviléges au Seigneur notre Dieu, au saint empire, et à nos bras. (*Avec la lenteur et la monotonie précédentes.*) Du reste, pourvu qu'on veuille bien nous laisser en paix, nous nous tiendrons contens et satisfaits, qu'on brûle ou non Luther, selon qu'on le jugera à propos.

LE HÉRAUT, à haute voix.

La seconde voix appartient à l'ordre libre et immédiat du saint empire romain, représenté par l'illustre Charles de Dalberg.

(Charles de Dalberg s'approche de la balustrade.)

L'EMPEREUR CHARLES, à l'électeur de Saxe.

Les Dalberg ! Je les ai souvent entendu citer avec honneur. Ils exercent leurs priviléges sur les rives du Rhin ?

L'ÉLECTEUR DE SAXE.

Ils les exercent partout où l'on sent le prix de la valeur, de la justice, et de la vérité.

DALBERG, s'inclinant.

Puissant empereur, vénérables états, à Dieu ne plaise que nous voulions, comme tout à l'heure un estimable état bourgeois, ne nous inquiéter que de notre propre repos : nous pensons, nous, que le docteur Luther est un brave, un digne homme ; loin de nous la témérité de vouloir juger si ce qu'il enseigne est vrai ou faux, surtout dans un moment où le bruit des paroles décide bien moins des choses que le cliquetis des armes ; mais enfin Luther est tout amour, sa conduite toute force et fidélité. C'est pourquoi nous ne pouvons, en nobles et loyaux chevaliers, l'abandonner avec froideur ; nous devons foi et fidélité à l'homme courageux et bon, tel est notre principe, et nous voulons le suivre.

(Il s'incline et retourne à sa place.)

LE HÉRAUT, toujours du même ton.

La troisième appartient à l'illustre ban des comtes du saint empire romain, représenté par le très-noble comte de Stollberg-Wernigerode.

STOLLBERG, s'approchant de la balustrade, après s'être légèrement incliné.

Sire, et chers seigneurs, nous avons réfléchi mûrement sur la cause de Luther, et nous avons résolu et décidé dans notre esprit, qu'il était dangereux de troubler l'unité de la foi, surtout dans des contrées de peu d'étendue, et de jeter le trouble dans les

cœurs. Les Stollberg, les Fink, les Donat, et, Dieu merci, beaucoup d'autres comtes de race allemande, ne sont pas, on le sait, des tyrans, mais les amis et les pères de leurs vassaux. Cette précieuse concorde, nous voulons la maintenir; et puisque Luther répand partout les semences de la discorde, l'empire doit le condamner, sinon comme hérétique, du moins comme factieux.

(Il retourne à sa place, après s'être légèrement incliné.)

LE HÉRAUT.

La quatrième voix appartient aux illustres princes du saint empire, représentés par le margrave Albrecht, grand-maître de l'ordre teutonique.

ALBRECHT, s'approchant de la balustrade.

Grand empereur, et vous à la fois, mes maîtres et mes frères; *l'Ordre germanique des Nobles-Dames*, qui m'a fait l'honneur de me choisir pour son chef, règne depuis long-temps dans ces vastes régions de la Prusse, bornées par les mers de l'est et par les champs de la Pologne; beaucoup de forêts et d'épais nuages couvrent cette contrée. Il me tarde d'éclaircir à la fois et les forêts et les esprits; il me tarde de fonder une haute école à Kœnigsberg, ma royale résidence, comme l'a fait à Wittemberg le sage Frédéric; nous n'aurons pas besoin d'encens, nous avons assez de fumée: ce qu'il nous faut c'est de la lumière; et puisque Luther veut nous la donner, comme prince et comme chef d'ordre j'opine qu'on le laisse libre et sauf.

CHARLES, haut.

N'oubliez pas cependant que protéger des héré-

tiques, c'est être hérétique soi-même; et il n'est point de chef d'ordre qui puisse l'être impunément.

ALBRECHT.

Je pourrais bien un jour me démettre de cette dignité. J'ai, Dieu merci, encore des terres et des hommes....

CHARLES, interrompant.

Oui, en vasselage.

ALBRECHT, s'inclinant légèrement, et d'un air significatif.

Mais du roi de Pologne, sire : les formes changent, et les temps sont variables.

(Il retourne à sa place.)

LE HÉRAUT.

C'est maintenant à monsieur le duc Georges de Saxe.

GEORGES, s'approchant de la balustrade.

Mon empereur, messeigneurs et mes frères, je m'étonne d'entendre un tel bruit pour un misérable moine! L'Allemagne n'a-t-elle pas été assez désolée par la guerre des Hussites, ce fléau du pays? Croyez-moi, ce moine est assez téméraire pour vouloir toucher aux couronnes, afin de voir si elles ne sont pas d'or; où la clémence n'obtient rien, le glaive est nécessaire. Je voudrais, quant à moi, qu'il fût brûlé dans ce jour même; mais l'honneur de l'Allemagne ne doit pas souffrir d'atteinte; surtout présentement, dans cette première et solennelle assemblée de la diète, où assiste notre empereur. Un sauf-conduit a été accordé à Luther, il faut le respecter. Renvoyez-le donc en liberté....

Mais si à l'avenir il montrait une extravagante opiniâtreté, alors plus de pitié ; qu'on le mène au bûcher !... Telle est mon opinion.

(Il retourne à sa place.)

LE HÉRAUT.

Au duc de Brunswik à parler.

ÉRIC, s'approchant de la balustrade.

Mon empereur, messeigneurs et mes frères, je suis un franc chevalier ; j'ai vu dans les batailles plus d'un brave combattant, mais aucun aussi ferme que Luther. J'ai une nombreuse parenté, mais, Dieu me pardonne, je la donnerais toute entière pour avoir un tel champion à la tête de ma milice ; je donnerais, voyez-vous, jusqu'à ma barbe, si je pouvais sauver Luther ; mais j'ai donné ma parole au cardinal, j'en suis fâché au fond du cœur ; cependant cette parole, il faut la tenir ; c'est pourquoi j'opine pour que Luther soit brûlé.

LE CARDINAL, avec vivacité, au greffier.

Maintenant comptez.

ÉRIC, de même.

Écoutez : j'ajoute cependant que, si dans mon pays il me plaisait de changer quelque chose aux affaires de l'église, il en sera ainsi sans qu'il appartienne à qui que ce soit, en froc rouge ou en froc noir, de s'en mêler le moins du monde ; écrivez cela aussi.

(Il retourne à sa place.)

LE HÉRAUT.

La parole est maintenant au grand-chambellan et électeur de l'empire, l'illustre et gracieux prince margrave Joachim de Brandebourg.

L'ÉLECTEUR JOACHIM, s'approchant de la balustrade.

Grand empereur, mes frères, et vous peuples, vous savez tous que la maison de Hohenzollern a toujours montré et honoré la constance et le courage; je les honore dans Luther; mais la force doit rester dans de justes bornes, et en les dépassant ne pas accabler notre patrie de maux. Mon antique famille a toujours été le bouclier de l'empire, je dois l'être aussi, et Luther lui-même ne doit pas aspirer à nous dominer : liberté au docteur, mais au citoyen factieux la mort, qu'il soit ami ou qu'il soit ennemi : c'est à lui de choisir.

(Il retourne à sa place.)

LE HÉRAUT.

L'électeur, maréchal héréditaire du saint empire, Frédéric, gracieux prince, et duc de Saxe.

L'ÉLECTEUR FRÉDÉRIC, s'approchant de la balustrade.

Empereur, mes frères, et vous peuples, si ma voix jamais vous fut propice, écoutez ce qu'aujourd'hui je dois vous dire dans ma franche et droite loyauté. Vous le savez, la splendeur terrestre ne me tenta jamais, la justice et la paix furent en tout temps mes seules idoles : que les abîmes de la terre m'engloutissent, si jamais pour une des félicités de ce monde je suivais la voie du men-

songe, si je le protégeais, si je fournissais des armes pour le trouble et la discorde civile. J'ai un peuple fidèle, je porte dans mon cœur mon cher pays de Saxe, je sais qu'il m'aime aussi, et cet arbre chargé de brillantes fleurs récompense richement les mains qui le cultivèrent : mais plutôt détruire cet arbre chéri que je plantai moi-même, et mourir transfuge de ma patrie, que de m'écarter d'une ligne de la voie de la justice. La vérité et le bon droit parlent, c'est pourquoi je protége cet homme. Gardez-vous de le condamner; ne déshonorez pas l'aurore de notre jeune empereur par une horreur digne des plus noires ténèbres.

(Il retourne à sa place.)

LE CARDINAL.

Sera-t-il permis à l'église aussi de se faire entendre?

L'ÉLECTEUR DE SAXE.

Oui, mais pas à vous, vous n'êtes pas prince de l'empire.

LE HÉRAUT.

C'est maintenant le tour de l'église, représentée par le haut et puissant seigneur archichancelier de l'empire, Albert, margrave de Brandebourg, cardinal, archevêque de Mayence et de Magdebourg.

(L'électeur de Mayence s'approche de la balustrade.)

LE CARDINAL.

Songez, mon frère, que vous êtes prince de l'église.

L'ÉLECTEUR DE MAYENCE, après avoir jeté un regard significatif sur le cardinal.)

Grand empereur, nobles états, salut et paix avec vous; je suis prince de l'église, et comme tel, mais comme tel seulement, je suis frère et collègue de M. le légat qui est là devant nous; du reste nos opinions ne peuvent être les mêmes : je suis aussi prince et chancelier de l'empire : le chancelier pèse la justice, le prince doit avoir à cœur le bien public, et un prince de l'église unir ensemble Dieu et le monde. Je suis dévoué à la vieille foi, à la vieille croyance catholique, défigurée il est vrai, et le saint père lui-même en convient, par les plaies qui la font souffrir dans tous ses membres : il est pressant de la guérir; Luther veut l'entreprendre, il ne veut autre chose que renouveler la vieille discipline du temps des saints apôtres, discipline dégénérée jusqu'au scandale; le pape lui devrait le chapeau de cardinal, mais Luther n'en veut pas. Laissez-le donc mettre paisiblement au jour ce qu'il veut, ce qu'il doit produire; il est pur, devenez-le aussi. Voilà ce que j'avais à vous dire comme prince de l'église. Pour le bien de l'empire, je n'ai plus qu'un mot à ajouter : il nous faut la liberté, nous sommes de libres patriotes germains; la liberté est fille de la justice : fuyez donc l'iniquité; ce n'est pas un bûcher, c'est une colonne triomphale qu'il faut élever à Luther, qui vous a appris à être de vrais Allemands. (*Avec une émotion croissante.*) Sages, courageux, fiers et unis, tels vous fûtes de vrais Allemands, tels vous devez rester : unis, vous pouvez beaucoup; désunis...

CHARLES, l'interrompant avec vivacité.

Arrêtez, monsieur l'évêque !

L'ÉLECTEUR, avec calme.

Je m'arrête : l'empereur lui-même vous dira mieux que moi ce qu'il faut faire, ce que j'allais vous conseiller.

CHARLES.

Vous êtes hardi, mais ferme...

L'ÉLECTEUR, s'inclinant légèrement et d'un air significatif.

Je suis électeur.

(Il retourne à sa place.)

CHARLES, au maréchal qui pendant ce temps a compté les suffrages, et s'est mis devant le trône.

Toutes les voix sont-elles données ?

LE MARÉCHAL.

Oui.

CHARLES.

Comptez les boules. (*A l'électeur de Saxe.*) Monsieur l'intendant de l'empire, annoncez le résultat.

L'ÉLECTEUR DE SAXE, à haute voix.

États, peuple, la question était de savoir si le docteur Martin Luther, ci-devant agrégé à l'ordre de Saint-Augustin, est innocent, ou si comme hérétique il doit être puni par le feu. Selon l'antique usage, le maréchal a rassemblé les boules dans un casque. Les boules blanches sont pour absoudre, les noires pour condamner. La majorité décide....

LE MARÉCHAL, après avoir compté les boules très-doucement et avec beaucoup de tranquillité.

Par une boule noire de plus.....

(François de Wildeneck et quelques chevaliers, tous armés, le casque sur la tête, mais la visière levée, entrent précipitamment et restent en dehors de la balustrade.

FRANÇOIS, interrompant.

Monsieur le maréchal?

LE MARÉCHAL, avec la même tranquillité.

Le docteur Martin Luther est condamné au feu!

L'ÉLECTEUR DE SAXE, à un page.

Holà!!... un verre d'eau.... Grand Dieu!

FRANÇOIS, haut.

Maréchal, à moi la parole!

LE MARÉCHAL.

Le brave François de Wildeneck demande à parler.

CHARLES.

Sois le bienvenu en Allemagne, noble François.

FRANÇOIS, s'inclinant.

Gracieux empereur, moi et quatre cents gentilshommes, nous sommes prêts à prouver l'innocence de Luther à quiconque la révoque en doute, par des combats à la vie et à la mort. Voilà mon gant.

(Il jette le gant.)

LE DUC GEORGES, se précipitant vers la balustrade.

Et le mien aussi!.... (*Il jette aussi son gant.*) Je porte le défi à toi et à Luther!...

FRANÇOIS.

Je le porte à vous-même, mônsieur le duc!...

CHARLES, avec beaucoup de calme.

Eh bien! nous y consentons, combattez.

ÉRIC, à demi-voix.

Je le crois bien, c'est son avantage que nous nous égorgions.

CHARLES, à Georges et à François.

Approchez du trône, et prêtez l'antique serment.

(Pendant qu'ils approchent, l'électeur de Saxe se lève précipitamment.)

CHARLES, étonné.

Monsieur l'intendant de l'empire!....

L'ÉLECTEUR.

Il n'est que trop vrai, je le suis : ah! que ne donnerais-je point pour ne le pas être en ce jour! Luther est mon ami, je le dis à haute voix, il m'est plus cher que mon peuple et mon pays, plus cher que la vie; Luther meurt, je voudrais le sauver aux dépens de mes jours; ce combat pourrait le sauver; il le sauverait en effet, aussi vrai qu'il y a un Dieu vengeur de l'innocence. Mais je suis fonctionnaire de l'empire. Nous avons juré d'observer la loi de l'empereur Maximilien, voilà ce qu'elle dit : « Point de combats, point de jugemens de Dieu : » paix éternelle. » C'est pourquoi, vous ne combattrez pas, vous, duc, et vous, chevalier! Si la transgression d'une loi peut seule sauver Luther, qu'il meure!..... Dieu et lui me le pardonneront!....

CHARLES, à demi-voix.

Un Allemand parler ainsi !

DU BOSSU.

C'est pour le coup que je voudrais être empereur!

CHARLES, à demi-voix.

Je le suis, moi!..

FRANÇOIS, avec vivacité.

Luther ! tes amis t'abandonnent tous, il ne te reste que Dieu et ton fidèle Wildeneck ! — Je ne puis te sauver, je veux te venger ! — Et ensuite, comme toi, périr dans les flammes !...

(Il quitte précipitamment la scène avec ceux qui l'accompagnaient.)

CHARLES, à l'électeur de Saxe.

Monsieur l'électeur, vous n'êtes que l'intendant de l'empire, — moi je suis l'empereur. Maréchal, donnez le casque : (*Le maréchal lui donne le casque.*) J'ai deux voix, et voilà deux boules blanches [49].....

LE MARÉCHAL, avec tranquillité, et haut.

Eh bien, la majorité est blanche; Luther est libre!

L'ÉLECTEUR.

O magnanime empereur !

DU BOSSU

Ma foi, vous m'avez sauvé deux fois la vie !

BEAUCOUP DE VOIX ENSEMBLE.

Vive Charles ! vive le grand empereur Charles !

LE CARDINAL.

Votre majesté!.....

CHARLES.

Pas un mot!... ou craignez ma colère!... Ce que l'empereur a promis... il doit savoir le tenir... Que Luther retourne chez lui libre et sous bonne escorte; nous restons, nous, toujours fidèles et dévoués à la foi.

(Il fait signe aux gardes ; quelques-uns sortent.)

BEAUCOUP DE VOIX.

Oui, nous restons dévoués à la foi!

LE CARDINAL.

Les hérétiques n'ont pas de foi ; ainsi l'enseigne l'église.

L'ÉLECTEUR DE MAYENCE.

Imposture!

CHARLES.

L'église enseigne aussi que c'est au souverain à agir, et que sa parole doit être de fer. (*Luther est conduit devant la balustrade par des gardes.*) — Luther, tu vas retourner dans tes foyers, avec le sauf-conduit qui t'est promis; mais, pour que tu n'aies pas été impunément hérétique, nous appelons sur ta tête, au nom de l'empire, sa haute et sévère surveillance. Que personne ne puisse te recevoir, te nourrir, t'assister, et que quiconque t'atteindra puisse impunément porter la main sur toi : voilà ce qui est résolu, et la séance est levée.

(Tous se lèvent de leurs siéges.)

DU BOSSU accourt sur le devant de la scène, en colère, et dit :

Toujours le même! fou, mais à demi; quant à moi, je ne veux plus l'être du tout.

(Il arrache de son manteau son emblème de fou, le jette à terre, et se sauve.)

L'empereur et tous les membres de la diète vont vers le fond du théâtre, en passant devant la balustrade.)

LE CARDINAL, à l'empereur, à demi-voix.

Si je comprends bien votre majesté...

CHARLES, de même.

Légat, j'ai fait mon devoir!...

LE CARDINAL.

Oserai-je cependant.....?

CHARLES, aux princes de l'empire.

Dieu soit avec vous, messieurs.

(Il sort en faisant une légère inclination; tous le suivent, excepté Luther qui est resté près de la balustrade, les yeux élevés vers le ciel, et Frédéric et le cardinal.)

LE CARDINAL, à part, en regardant l'empereur.

Son regard est une réponse. (*Appelant vers le fond de la scène.*) Marco! (*Le bandit Marco, enveloppé d'un manteau rouge, s'approche avec timidité du cardinal. Le cardinal, bas à Marco.*) Soyez prêts.

MARCO, de même.

Foi de brigand, il est à nous!...

LE CARDINAL.

Viens donc!

(Ils sortent ensemble.)

LUTHER s'avance sur le devant de la scène, les mains jointes, et parle haut.

Je te rends grâces, ô fort de sécurité!

L'ÉLECTEUR, s'approchant de lui

Infortuné! tu te crois sauvé.... Dieu! quelle

erreur est la tienne ! tu es proscrit ! je ne puis te protéger davantage ! des meurtriers t'épient !... Oh ! sois sur tes gardes !...

LUTHER.

Ce que Dieu a voulu est arrivé ; ce que Dieu voudra arrivera encore.

LE CHANCELIER SPALATINUS, entrant.

Tu n'as donc pas voulu te rétracter, brave homme ?

LUTHER.

Ah ! plutôt mille fois la mort !

L'ÉLECTEUR, au chancelier.

As-tu pourvu...?

SPALATINUS.

Soyez tranquille.

(Ils continuent à s'entretenir avec intérêt.)

L'ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG, revenant.

Monsieur le docteur, (*observant Luther*) non, vous n'êtes pas un factieux !

LUTHER, avec calme.

Non certes !

L'ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG.

Vous ne rétracterez donc pas cet écrit ?

LUTHER, avec vivacité.

Jamais !

L'ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG.

Eh bien ! cela reste dit ainsi, et que Dieu soit avec vous !

L'ÉLECTEUR DE MAYENCE, s'approchant de Luther.

Je prévois ton triomphe, mais il sera sanglant !

LUTHER.

Il est affreux de répandre le sang!... Mais la privation du sang qui donne la vie,... n'est-ce pas la mort? Ce n'est jamais la croyance qui produit le meurtre, mais l'orgueil des opinions ! (*Élevant la voix.*) Mais, de grâce, ne vous en mêlez pas, vous autres grands seigneurs ; vous gâteriez tout : laissez les choses aller d'elles-mêmes ; elles échoueront si elles viennent des hommes; mais si elles viennent de Dieu, rien ne pourra les détruire !

LE MARGRAVE ALBRECHT, PLUSIEURS CHEVALIERS ET LE PEUPLE, se précipitant sur la scène.

Voilà, voilà Luther ! Salut, salut à lui !

ALBRECHT, saisissant la main de Luther.

Oh ! donne-moi ta main ; laisse-moi la baiser, homme courageux !

LUTHER, retirant précipitamment sa main, et se détournant avec humeur.

Point d'idolâtrie ; laissez-moi !

MÉLANCHTHON, JEAN, THÉOBALD, entrant.

O bonheur, tu vis !

LUTHER.

Remerciez Dieu, et venez !... Il me tarde !...

L'ÉLECTEUR DE SAXE, à Luther.

Adieu; sois résigné à tout !

LUTHER.

Dieu est avec moi.

(Il veut s'en aller.)

L'ÉLECTEUR DE SAXE, le suivant.

Point de prêche en route, au moins !

LUTHER lui prend la main, le conduit sur le devant de la scène, et lui dit avec force et solennité.

Monsieur l'électeur, la parole de Dieu veut être libre et franche ! (*Aux princes et aux chevaliers.*) Je vous remercie, messieurs.—Mon père, bon jeune homme, digne ami, Dieu a triomphé; que son nom soit béni !

(Il sort précipitamment ; tous le suivent.)

SCÈNE II.

Forêt près de Worms. — Le jour finit.

HUBERT, un cor de chasse sous le bras, entre gaiement.

Il a donc triomphé !.... Je vais le voir; quelle joie, quel soulagement à ma peine ! Je veux le voir encore une seule fois, et puis, tranquille et heureux, retourner au sein de mes doux foyers.

(Il s'assied sous un arbre, dans le fond de la scène, et donne du cor par intervalle pendant le monologue suivant.)

CATHERINE, en pèlerine, vient, transportée de joie, sur le devant de la scène.

Il a triomphé de la mort, ce nouveau sauveur ! Écoutez, oiseaux, arbres et gazon, doux zéphir

printanier, vous tous, ivres de plaisir et d'amour! Verte prairie, sois l'autel sur lequel je veux jurer une fidélité, une flamme éternelle au héros qui enchaîne les esprits!... Mais n'ai-je pas juré déjà?... ne suis-je pas liée par le serment que je fis sur les autels du Dieu vivant, de fuir l'amour terrestre? Le Sauveur éternel qui m'apparut à travers le feuillage des chênes, au milieu de mes transports de ferveur et d'amour, ne m'accablera-t-il pas de sa colère?... Mais jamais mes yeux ont-ils aperçu le Sauveur éternel? non, je n'ai entendu que son doux murmure!... L'amour, dont il est lui-même la source intarissable...! quel lien réunit en un seul tout les voûtes majestueuses de l'église, les arbres des forêts, si ce n'est cette flamme vivifiante qui découle des autels du Rédempteur?.. Il est renversé l'autel solitaire où je trouvais la paix, après des combats pénibles! Je ne puis garder plus longtemps le serment qui me lie. Hommes bornés et insensibles, qui n'éprouvez rien, ni à l'aspect des voûtes d'un temple, ni à celui des arbres des forêts!... votre Sauveur n'a point de forme, l'amour seul peut lui en donner une. Eh! n'est-ce pas dans ce dessein qu'il inspira l'amour à mon cœur? Lui qui réunit par ce lien enchanteur le Créateur et la créature, peut-il laisser brûler sur le même autel deux flammes ennemies? L'esprit et la forme sont comme deux arbres pareils qui croissent et s'élèvent ensemble: c'est par mes sens, qui m'attachent à la terre, que j'aperçois l'image du Sauveur céleste; et n'est-ce pas déjà cette image seule qui me rend ivre d'amour? Lui et moi nous nous sommes

enivrés de la même coupe; lui et moi, nous adorons le même Rédempteur. Que nos cœurs lui soient un autel! Aucun lien terrestre, il est vrai, ne nous joint; nous ne fleurirons pas moins comme deux arbres du paradis, car le même amour nous enflamme et nous unit ensemble.

HUBERT, dans le fond, montrant Catherine

Elle aussi est attirée par l'amour.

(François armé, la visière baissée; Thérèse, arrivant du côté par où Catherine est venue.)

FRANÇOIS, à Catherine.

Quelle ivresse te transporte? où cours-tu ainsi?

CATHERINE.

Vers notre nouveau Sauveur!

THÉRÈSE, avec sensibilité.

Arbres, vous qui seuls êtes fidèles, du moins me resterez-vous attachés?

CATHERINE, montrant douloureusement Thérèse.

Voilà la victime, (*se montrant elle-même*) et voilà l'autel!

(Luther, accompagné de Théobald qui joue de la flûte, de Mélanchthon et de Jean, s'avance sur la scène. Catherine, François et Thérèse, sans en être aperçus, se retirent au fond, et tombent à genoux, ainsi qu'Hubert, mêlant leur voix au cantique suivant.)

LUTHER chante, ainsi que ceux qui l'accompagnent.

« Seigneur, notre Dieu, nous te louons, nous te remercions; Seigneur, notre Dieu, c'est toi, Créateur, notre père dans toute éternité; c'est toi qu'honore le monde en ses vastes espaces! Les anges, et toutes les armées célestes, et tout ce qui cé-

lèbre ta gloire, la troupe céleste des chérubins et des séraphins, tous ensemble chantent et répètent en chœur : « Notre Dieu est saint, saint est notre Dieu. »

TOUS.

Oui, saint est notre Dieu, le dieu des armées, Zébaoth !

(Tous se lèvent.)

LUTHER, après une courte pause, à ceux qui l'entourent.

Maintenant, venez; je me trouve bien, très-bien !

(Ils vont vers le fond de la scène. Théobald s'avance au milieu du théâtre; il rencontre Thérèse que suit Catherine, conduite par François.)

THÉRÈSE et THÉOBALD, aussitôt qu'ils s'aperçoivent, s'écrient.

Un ange ici !

LUTHER, avec tranquillité à Catherine et à Thérèse.

Qui êtes-vous [50] ?

CATHERINE.

De pauvres pèlerines. Le chevalier que vous voyez nous a conduites. Nous avons reconnu la puissance de Dieu, en vous voyant aujourd'hui triompher de la mort.

LUTHER.

J'ai encore un long chemin à faire; je vous laisse aller, Dieu soit avec vous !

(Il veut continuer son chemin.)

CATHERINE, le retenant avec timidité.

Arrêtez-vous ici, c'est un site agréable : nous nous reposerons ici. J'ai à vous offrir un simple repas de pèlerin; venez, acceptez.

LUTHER.

Soit, j'y consens aussi ; et *amen*, car Dieu est avec nous.

(Il s'assied sur le gazon : Catherine est à sa droite, François à sa gauche, Théobald près de Catherine, Mélanchthon près de François, Jean près de Mélanchthon.)

CATHERINE, à Thérèse qui est devant elle.

Donne bien vite !

(Thérèse étend vivement une nappe, y pose une carafe de vin et des fruits qu'elle tire de son sac de pèlerin.)

LUTHER, regardant Thérèse avec plaisir.

Quelle intéressante enfant ! que de finesse et de délicatesse ! (*A Catherine.*) Venez-vous de loin d'ici ?

CATHERINE, embarrassée.

Nous venons.... Voyez donc,... j'ai oublié le nom de l'endroit...

THÉRESE, l'interrompant.

Nous venons de la contrée où fleurissent les hyacinthes ; la mienne, hélas ! ne fleurira plus.

LUTHER, à Thérèse.

Regardez ces belles étoiles ; elles brillent même à la lueur du soleil ; elles vous guideront, aimable enfant, et voyageront avec vous.

(Luther, Théobald et Jean mangent ; Catherine, François, toujours la visière baissée, ne mangent rien ; le regard de Catherine est toujours fixé sur Luther.)

HUBERT, s'approchant avec timidité du fond du théâtre vers ceux qui mangent.

Dieu bénisse votre repas !

LUTHER, à Thérèse, toujours préoccupée.

Mais assieds-toi donc, enfin.

(Thérèse s'assied, mais éloignée des autres et près de Théobald.)

JEAN, buvant à Hubert.

A ta santé, l'ami.

MÉLANCHTHON, avec joie, en reconnaissant Hubert.

Hubert ! ne me trompé-je point ?

HUBERT.

O mon maître !

(Ils s'embrassent.)

LUTHER, à Hubert.

N'as-tu pas été au service de Philippe ?

HUBERT.

Oui, et ensuite je suis redevenu mineur.

LUTHER, avec tranquillité.

J'en suis charmé. Allons, de la joie et de la sérénité, mes amis et mes frères ! Le soir nous apporte la récompense du travail de la journée. Voyez là-bas le soleil qui se couche doucement. Si vous rappelez dans votre âme le souvenir de ses rayons brillans, par de doux chants et les nobles accords de la muse, les heures qui viennent de s'écouler n'auront pas été perdues pour vous.

THÉOBALD.

Connaissez-vous la chanson de l'*Escarboucle* ?

FRANÇOIS, à part, et regardant Catherine.

Comme elle s'enivre à contempler ses traits !... Dieu ! elle l'aime !... Oh ! puissé-je n'être pas né !

THÉOBALD.

Connais-tu cette chanson ?

THÉRÈSE.

Non. Mais je commence à avoir peur, il va faire nuit.

LUTHER.

Quel doux, quel aimable éclat les étoiles jettent autour de nous !

HUBERT, s'approchant de Théobald et montrant son cor de chasse

Attends, je vais t'aider.

THÉOBALD.

Eh bien ! mets-toi là-bas, où est l'écho. (*Hubert va près d'un arbre, dans le fond du théâtre. Théobald faisant approcher Thérèse de lui.*) — Toi ici, petit ange.

THÉRÈSE, hésitant.

Je ne puis chanter ce que vous désirez...

THÉOBALD.

Fais seulement attention à ce que je chanterai, cela ira tout seul, et tu chanteras toi-même, selon tes propres inspirations. (*Hubert accompagne le chant de son cor de chasse, et répète plus doucement les paroles de ceux qui chantent. Théobald, chantant et s'adressant à Thérèse.*) « Qu'est-ce qui te remplit le cœur d'un vague et langoureux désir ?... Dis-le. »

THÉRÈSE, chantant.

« L'hyacinthe. »

THÉOBALD.

« Dans l'épaisse obscurité luit cependant d'une lueur

aimable l'escarboucle rouge et éclatante enfant rayonnant des douces nuits du beau mois de mai. »

CATHERINE, avec timidité à Luther.

Croyez-vous aux contes, monsieur ?

LUTHER.

J'aime à les entendre.

CATHERINE.

J'en ai une fois entendu un sur un rayon réfléchi d'un cœur dans un autre.

LUTHER.

Les mortels portent chacun leur étoile dans leur propre cœur.

THÉRÈSE, chantant.

« Qu'est-ce qui te remplit le sein d'une paix ineffable? dis-le. »

THÉOBALD.

« C'est l'escarboucle. »

THÉRÈSE.

« L'hyacinthe cependant exhale ses doux parfums à l'aurore matinale; l'hyacinthe, enfant ailé de l'air et de la rosée, elle réfléchit dans son sein l'éclat de la lumière céleste. »

CATHERINE, à Luther.

J'ai un amant, cher monsieur.

LUTHER.

Eh bien! aime-le.

CATHERINE.

Mais je voudrais savoir si aimer est un péché.

FRANÇOIS, l'interrompant et se désignant lui-même.

Oui, elle a un amant, et qui l'aime avec bien de la tendresse.

LUTHER.

Un amour fidèle inspire un amour semblable.

THÉOBALD, chantant.

« Brillante escarboucle, es-tu l'objet de mon ardeur? Oui, tu l'es. »

THÉRÈSE.

« Laisse-moi te devancer. »

THÉOBALD.

« Eh bien, il faut que je te suive : là où tu rayonnes comme une étoile, je dois briller comme une fleur; je te suis, et ne puis tarder plus long-temps. »

CATHERINE, du même ton qu'auparavant.

Qu'est-ce donc que l'amour? et qu'est-ce que la foi?

LUTHER.

C'est la vie divine! c'est par la foi que le chrétien s'élève vers Dieu, c'est du sein de Dieu que découle l'amour.

CATHERINE, s'écriant avec joie.

Oh! alors je le connais.

LUTHER.

Eh bien, reste-lui fidèle.

THERÈSE, chantant.

« Douce hyacinthe, n'es-tu pas l'emblème de la paix? Oui, tu l'es. »

THÉOBALD, chantant.

« Je suis à toi; tu es à moi. »

THÉRÈSE.

« Et moi aussi, brillante escarboucle, il faut que je te suive, il faut que je réfléchisse dans les espaces supérieurs l'éclat dont tu brilles ici-bas, comme une fleur; toi, doux parfum, moi, paisible rayon de la lune. »

CATHERINE, à Luther qui est ravi et en extase, en entendant ces chants.

Si l'amour est si ravissant..... Vous n'entendez pas.

FRANÇOIS, se levant impétueusement.

Adieu.

CATHERINE.

Où allez-vous?

FRANÇOIS, avec une fureur qu'il a peine à contenir.

Te faire préparer un gîte.

(Il sort précipitamment.)

LUTHER.

Dieu vous accompagne! Il est tard, il est temps que je parte aussi.

CATHERINE, se levant ainsi que les autres, dit négligemment à Luther.

N'est-il pas vrai : vous n'aimez pas?

LUTHER.

J'aspire après une flamme plus élevée.

THÉOBALD ET THÉRÈSE, chantant ensemble.

« Nobles inspirations de la foi, sublimes efforts des

arts, votre brillante aurore répand la lumière dans l'immensité. C'est à l'amour, à l'amitié, que vous êtes consacrés : la pensée mûrie et la sagesse austère changent en réalités vos illusions ravissantes. »

(Tous les deux se lèvent. Hubert se tait.)

JEAN, s'approchant de Théobald.

Mille grâces pour ton chant de cygne!

LUTHER.

Venez.

HUBERT.

Il me semblait que ce chant m'était inspiré.

CATHERINE, priant humblement Luther.

Votre bénédiction, avant de nous séparer.

MÉLANCHTHON, s'écriant.

Des cavaliers, l'épée nue!

(Entrent trois hommes à cheval, armés de pied en cap, et la visière baissée; ils ont des manteaux rouges et portent des lances.)

PREMIER CAVALIER.

Luther, arrête! tu es prisonnier.

LUTHER.

Enfer, triomphes-tu?

MÉLANCHTHON, JEAN et THÉOBALD, se jetant à genoux devant les cavaliers.)

Grâce!... pitié!

HUBERT, courant sur eux.

Audacieux brigands!

LUTHER, se mettant entre les cavaliers et lui.

Point de querelle; me voilà!

HUBERT, jetant son cor de chasse, casse une forte branche d'arbre, et se précipite sur les cavaliers.)

Vous me tuerez plutôt.

PREMIER CAVALIER, la lance en arrêt.

Jeune homme, tiens-toi tranquille.

HUBERT, se précipitant sur la lance.

Ha!

(Il tombe blessé.)

PREMIER CAVALIER.

Il paie son audace!

LUTHER, avec la plus vive douleur.

Voilà la première goutte de sang chrétien qui coule pour moi!

PREMIER CAVALIER.

Allons vite!

CATHERINE, tombant avec désespoir aux pieds des cavaliers.

Oh! donnez-moi la mort aussi!

THÉOBALD.

Je veux vous suivre!

PREMIER CAVALIER.

Cours donc bien fort!

THÉOBALD, avec joie.

Je suis prêt... me voilà!

(Il fuit précipitamment, le premier cavalier le suit.)

MÉLANCHTHON, avec la plus vive douleur, à Luther.

Grand Dieu! tu vas donc mourir, Luther!

LUTHER, avec calme.

Dieu le veut, Dieu soit loué.

(Il sort entre les deux cavaliers. Catherine anéantie le suit des yeux.)

MÉLANCHTHON.

Hubert mort!... et Luther?...

JEAN, résigné.

Est perdu!... Viens, partons!...

MÉLANCHTHON, se lamentant.

Hélas! sans appui et sans lumière.

(Ils sortent en se tenant la main.)

THÉRÈSE, s'approchant affectueusement de Catherine.

Et toi,... que ne puis-je déjà t'éclairer!

CATHERINE, avec élévation, mais en pleurant.

Il est devenu l'élu de mon âme, pour que j'atteigne le but de mon existence... Il meurt... je le perds,... mais non mon salut que je lui dois et que je conserve.

THÉRÈSE.

Pourquoi donc vos larmes?

CATHERINE.

Elles sont comme la rosée matinale.

THERÈSE, d'un ton mystérieux.

Qui humecte un germe bienfaisant.

CATHERINE, avec beaucoup d'élévation.

Que je me sens épurée par sa volonté sublime!

Ah! pour que son image me remplisse toute entière, je veux, appuyée sur ton bras fidèle, retourner à l'ombre de mon cloître silencieux.

(Elle saisit la main de Thérèse, et sort d'un pas lent et solennel.)

THÉRÈSE, s'arrachant d'auprès d'elle, accourt précipitamment sur le devant de la scène, elle étend ses bras, et portant vers le ciel des yeux pleins d'expression, elle s'écrie :

Et moi!....

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Wittemberg. L'intérieur de l'église des filles de Saint-Augustin; le grand autel dans le fond, et devant cet autel une lampe allumée; deux autels plus petits sont adossés aux colonnes latérales. On voit sur le devant d'autel la Vierge assise, et tenant le corps du Christ sur ses genoux; en haut, l'image de saint Georges à cheval, terrassant le dragon. Sur l'autel, du côté gauche, on voit un saint Sébastien attaché à un arbre, et percé de flèches; sur celui de la droite, une sainte Euphrosine, représentée en ermite. Devant le grand autel, sur un catafalque entouré de sept chandeliers garnis de cierges allumés, est une bière ouverte, contenant la dépouille mortelle de Thérèse, une couronne d'hyacinthes sur la tête. De jeunes filles, vêtues de blanc, sont des deux côtés; et un prêtre, en manteau noir, à la tête du cercueil sur lequel il fait des aspersions d'eau bénite; quatre enfans de chœur l'assistent. Catherine est agenouillée sur le devant de la scène.

LE PRÊTRE, entonnant.

Mortua est, sed vivit Theresia.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

« Elle n'est plus, hélas! notre sœur, notre amie! elle nous a précédées dans le séjour éternel; elle ne pouvait rester plus long-temps ici-bas; la terre n'était pas faite pour cet être céleste; du haut de son

trône le fils radieux de la mère éternelle des grâces l'a appelée, et nous, nous restons ici à pleurer, à gémir, à nous écrier : Quand nous apparaîtra-t-il aussi?»

CATHERINE, à part.

Doux agneau, tendre victime, et toi mon bien-aimé, vous êtes morts tous les deux ; mais pour lequel de vous coulent le plus abondamment mes larmes amères ?

LE PRÊTRE.

Requiescat in pace Theresia!

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

« Aimables fleurs, celle qui vous cultivait avec tendresse ne vous prodiguera plus ses soins touchans ; elle s'en est allée vers la vallée de Saron s'épanouir comme une fleur, et exhaler de suaves odeurs. Que pouvait-elle ici ? que briller et répandre de doux parfums. Elle devait, hélas ! nous quitter, nous fuir avec le printemps; et nous de loin nous regardons le parterre fortuné qui maintenant la possède. (51) »

(L'abbesse, en habit séculier mais sévère, entre appuyée sur une béquille et conduite par une jeune fille.)

QUELQUES JEUNES FILLES.

L'abbesse ! l'abbesse !

L'ABBESSE.

Elle le fut ;... mais c'en est fait aussi.

CATHERINE, à son aspect, s'écriant avec douleur et se couvrant le visage de ses mains.

Hélas !

L'ABBESSE, à la petite fille qui la conduit.

Conduis-moi vers le corps.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Mère Claire !

L'ABBESSE, sévèrement.

Ne troublez pas ce service funèbre célébré en l'honneur de la bienheureuse.

(Elle se met à genoux devant le corps de Thérèse. Toutes les jeunes filles et les jeunes garçons font de même.)

LE PRÊTRE.

Domine, salvam fac famulam tuam Theresiam.

CHANT DES JEUNES FILLES.

Va donc en paix vers les lieux d'où jamais tu ne te détachas en réalité, vers le séjour des douces fleurs de la paix ineffable et des rêves enchanteurs ! Ne nous abandonne pas entièrement, gracieux enfant, nous qui cheminons tristement dans d'obscurs sentiers, incertaines si pour nous aussi luira l'aurore fortunée !

LE PRÊTRE, à haute voix.

Fermez la bière.

CATHERINE, se levant précipitamment.

Pas encore ! (*Elle se jette sur le corps.*) Oh ! prie pour moi, bienheureuse sainte !

(Elle se lève, et, regardant Thérèse fixement, se précipite sur le devant de la scène. Les jeunes garçons mettent le couvercle sur la bière.)

LE PRÊTRE, s'avançant vers le grand autel et chantant d'une voix élevée, tandis que l'abbesse et les jeunes filles se lèvent.

Salve, regina mater misericordiæ,
Vitæ dulcedo et spes nostra, salve.

CHOEUR DES JEUNES GARÇONS ET DES JEUNES FILLES, d'un ton d'allégresse.

« Vierge assise au trône éternel, salut et reconnaissance! Marie, mère céleste, auguste dispensatrice des grâces et des bénédictions; toi et ton fils divin, vous répandez sur nous la paix et la concorde! Coulez larmes qui nous offrez pour nos douleurs des baumes salutaires, larmes consolatrices. Ah! les douleurs sont des bienfaits pour nous; elles prêtent des ailes au sentiment qui nous élève vers toi,..... vers toi,... mère des félicités, objet sacré de notre reconnaissance. »

(Pendant ce chant, les jeunes garçons enlèvent la bière; les jeunes filles suivent précédées du prêtre.)

L'ABBESSE, s'approchant du cortége avec solennité, et après avoir ôté la couronne qui était sur la tête de Thérèse et l'avoir portée sur le grand autel.

Ta dépouille mortelle va retourner dans le sein de la terre; toi-même, tu nous laisses ici au milieu des pleurs, pour t'élancer vers le firmament, et y briller parmi les astres. (*A ceux qui l'entourent.*) Vous, calmez vos regrets; l'enfant divin n'est-il pas ressuscité? Conservez l'espérance et la pureté.

(Tous, excepté Catherine, l'abbesse et la jeune fille qui la conduit, sortent avec le corps de Thérèse.)

CATHERINE, suivant des yeux le corps avec la plus grande douleur.

Elle est partie,.... et toi!... (*S'approchant avec*

timidité et d'un air suppliant de l'abbesse.) Oh ! ne te détourne pas de moi ; de grâce, quelques paroles de consolation.

L'ABBESSE, disant d'un ton grave et sévère tout ce qui suit.

Comment est morte Thérèse ?

CATHERINE, avec douleur.

O ma mère ! je suis maintenant toute seule ! aie pitié.....

L'ABBESSE.

Dis-moi comment est morte Thérèse.

CATHERINE.

Oh ! n'épancherais-je pas mon âme dans ton sein maternel ? ne te confesserais-je pas ce que mon cœur..... ?

L'ABBESSE.

Je le sais..... Non, tu ne le dois pas.... Mais dis-moi comment est morte la sainte Thérèse ?

CATHERINE.

Lorsque celui..... Oserai-je le nommer ?

L'ABBESSE.

Si tu l'oses, que ce soit devant Dieu seulement. Ne rouvre pas mes anciennes blessures.

CATHERINE, accablée de douleur.

Lorsque dans le bois près de Worms.... il....

L'ABBESSE.

Prends courage.

CATHERINE.

Il fut pris par des brigands, et conduit.....

L'ABBESSE.

Vers la mort, qu'il a trop....

CATHERINE.

Oh ! de grâce, arrêtez!

L'ABBESSE.

Il est mort.... Lui aussi paraîtra devant un juge miséricordieux ; ce n'est pas de lui que je m'informe, mais de Thérèse.

CATHERINE.

Nous retournâmes toutes les deux vers nos cellules, nous achevâmes seules ce funeste pèlerinage.

L'ABBESSE.

Qui n'est point avec Dieu est seule... Tu fus seule depuis que tu rompis le pacte d'alliance qui t'unissait à ton Dieu ; Thérèse ne le fut jamais . . . Mais continue.

CATHERINE.

Nous ne revîmes plus en route Wildeneck, qui nous avait conduites à Worms ; je ne l'ai plus rencontré depuis cette soirée ; Dieu sait ce qu'il est devenu.

L'ABBESSE, avec beaucoup de calme.

Le plus furieux des iconoclastes ; l'amour déçu l'a conduit à la démence.

CATHERINE, avec un cri d'effroi.

Juste Dieu!

L'ABBESSE.

L'heure fuit, le sable s'écoule... Abrège tes paroles.

CATHERINE.

Et c'est moi qui suis la cause de tout! (*Se lamentant.*) Dois-je désespérer ?

L'ABBESSE.

Le raisin est pressuré ; il s'épure et se change en vin généreux, et c'est dans le vin que nous est offert le sang de Dieu ; tu avais besoin d'être épurée... ne désespère pas !

CATHERINE.

C'est mon ange protecteur qui prononce ces paroles.

L'ABBESSE.

Mais dis, que fit Thérèse ?

CATHERINE.

Revenues dans ce paisible asile, nous étions tous les jours assises dans l'ancien réduit de notre cellule, moi dans les larmes ; pour elle, vous le savez, elle ne pouvait jamais entièrement pleurer... son sourire ressemblait aux pleurs, et, quand des larmes mouillaient sa paupière, il semblait que c'était un doux sourire.

L'ABBESSE.

Je le sais.

CATHERINE.

Le matin et le soir, elle avait encore la coutume

d'aller arroser ses fleurs ; je n'osai plus l'accompagner comme autrefois. « Demeure, ma chère Catherine, disait-elle en me priant, ces étoiles émaillées veulent être seules avec moi ; toi, tu as ton étoile, ne trouble pas ces doux enfans. »

L'ABBESSE, devenue très-attentive.

Elle disait que tu avais ton étoile ?

CATHERINE.

Elle disait vrai.

L'ABBESSE.

C'est Luther, qui n'est plus de ce monde, qui est ton étoile.

CATHERINE.

C'est lui.

L'ABBESSE, pensive, les mains jointes et élevées vers le ciel.

Peut-être... Tes voies sont couvertes d'obscurité, Seigneur. (*A Catherine.*) Achève.

CATHERINE.

Je voulais imiter Thérèse, je dévorai mes larmes avec des efforts convulsifs ;... je les refoulai violemment vers mon cœur, d'où elles se précipitaient.

L'ABBESSE.

Insensée !... vouloir imiter les sons de la harpe éolienne.

CATHERINE, soupirant.

Très-bien ; aussi devins-je malade ; les larmes s'étaient comme pétrifiées dans mon cœur.

L'ABBESSE, profondément émue et essuyant une larme.

O mon Ulrich! (*A Catherine.*) Je te remercie, compagne de douleur; sois-en sûre, les pierres aussi s'amollissent par la flamme de la grâce! Continue.

CATHERINE.

L'aimable petite me soignait avec une tendresse fraternelle; mais elle n'oubliait jamais ses hyacinthes. Un matin, je pensai que le moment de la mort était arrivé pour moi; elle sortait pour se rendre près de ses fleurs; n'y va pas cette fois, lui dis-je... Vois, je vais mourir; mais son œil me lança un doux regard,... et elle s'en alla.

L'ABBESSE.

Il le fallait.

CATHERINE.

Oui, je l'avais oublié. Bientôt après je guéris; elle n'en fut ni triste, ni joyeuse. Nous passâmes ainsi plusieurs semaines encore..... Je ne pouvais prier que lui seul...

L'ABBESSE, avec effroi.

Lui!... qui?.....

CATHERINE, tranquillement.

Mon astre...

L'ABBESSE, avec violence.

Tu osas! (*Profondément émue.*) O mon cher Ulrich! (*Avec douceur à Catherine.*) Je n'ose,... je ne puis te juger.

CATHERINE.

Je ne pouvais plus chanter : Thérèse non plus; elle priait, elle ne chantait pas.

L'ABBESSE.

Étrange changement! autrefois, la prière était son occupation, le chant son délassement.

CATHERINE.

Elle n'était plus la même depuis son retour ici; pas un son ne s'échappa de ses lèvres; il semblait que son être tout entier, autrefois délicat et craintif comme la sensitive, se fût transformé en un dur diamant; sa sérénité était tout ce qui lui restait des temps antérieurs.

L'ABBESSE.

Mais comment est-elle morte ?

CATHERINE, douloureusement.

Hélas ! (*S'efforçant de paraître calme.*) Nous étions assises vers midi en silence, comme de coutume; elle était en parfaite santé; seulement, vous le savez, mon regard avait toujours quelque chose à lui demander, le sien avait toujours quelque chose à me répondre. Hier, ce n'était plus de même : je n'osais même interroger ses yeux, ils brillaient du plus vif éclat.

L'ABBESSE.

Autrefois, c'était d'une lumière douce comme celle de la lune.

CATHERINE.

Hier, comme les rayons enflammés du soleil.

Vers midi, elle se leva de table. — « Où vas-tu? lui dis-je. — Au jardin, répondit-elle. — A cette heure ? — Il le faut... » Jamais autrefois elle n'allait au jardin à l'heure de midi. — « Le soleil est brûlant, lui dis-je. — C'est pour cela que je veux y aller, réplique-t-elle; là je trouverai un air libre et frais.» Je veux la suivre, elle me fait signe de rester. — « Je veux planter quelque chose pour toi, Catherine,» me dit-elle. Jamais je ne l'avais vue aussi radieuse, je dirais presque aussi riante. Elle sortit, revint encore une fois, et me dit : — « Écoute, Catherine, encore quelque temps, et ta vigne chérie fleurira, tu renaîtras à la joie... Cette vigne croîtra et s'élèvera: qu'as-tu besoin de fleurs ? La mienne se consume, elle va brûler... Courage, Catherine... — Restez ici, lui dis-je avec anxiété. — Oui,... ici,... là... et partout...» En prononçant ces mots, elle sautait avec pétulance, transportée comme dans un état d'ivresse; d'un saut, elle descendit les sept degrés qui conduisent au jardin, et s'élança comme un éclair...

L'ABBESSE.

Et tu la suivis ?

CATHERINE.

Oh ! que ne l'ai-je fait !... L'air était si épais, et mon cœur si oppressé ! c'était en plein midi et j'étais saisie de terreur... pour la première fois de ma vie.

L'ABBESSE.

Cela est étrange!

CATHERINE

Bientôt, je ne pus me défendre du sommeil, il me surprit;... il était de fer.

L'ABBESSE.

L'orage terrible ne te réveilla-t-il pas?

CATHERINE.

Un orage! hier l'après-dîner?

L'ABBESSE.

Oui; il fut affreux, il dura sept heures.

CATHERINE.

Je dormis tout ce temps; je dormis, mais sans trouver de repos. Des figures aériennes voltigeaient autour de moi, et chacune portait à son front une feuille flétrie ayant la forme d'un cœur. A travers l'épais brouillard, un œil immense semblait me fixer, ou plutôt un globe bleuâtre semblait pénétrer dans mon cœur. Neuf heures sonnent à l'horloge du clocher, je me réveille avec terreur, je me sens involontairement entraînée vers le jardin; quand je descendis, tout était sombre, pas une étoile au firmament; mais une lueur éclatante remplissait le jardin, comme si un million de vers luisans de toutes couleurs y étaient rassemblés; la flamme ardente de cette nuit d'été semblait s'élever au ciel en ma faveur; ces brillantes lumières semblaient réveiller dans le fond de mon cœur la flamme éteinte de la prière. Je cessai de trembler; mais une appréhension inexplicable s'empara de moi, et, dans

une apparition à la fois sérieuse et folâtre, je crus voir des enfans avec de longues barbes se livrer à d'aimables jeux. (*Avec une émotion croissante.*) Frappée comme d'un éclair, je m'écrie tout à coup, Thérèse! et ce nom retentit, comme répété par des clochettes argentines. Un pressentiment me saisit, une impression indéfinissable... Portée comme sur des ailes, j'accours vers le parterre... O Dieu! ô mon juge!...

L'ABBESSE.

Je devine...

CATHERINE, dans la douleur la plus profonde.

Que ne puis-je fondre en larmes... Je vois ce doux enfant étendu sans mouvement sur une couche de fleurs, je me précipite comme anéantie sur elle, je la presse sur mon cœur; je crie à son oreille...

L'ABBESSE.

Tu as pu troubler le sommeil de la bienheureuse!

CATHERINE.

Ah! savais-je ce que je faisais?.. Elle ouvrit encore une fois les yeux... ils ne brillaient plus, mais ils exprimaient déjà la béatitude céleste... Elle dit tout doucement : Théobald, je suis à toi; ou plutôt elle le chanta... Un doux frémissement de harpe se fit entendre à l'instant où, comme des soleils éteints, ses yeux se fermèrent pour toujours.

L'ABBESSE, étonnée.

Théobald! qui est cela?

CATHERINE.

Le sais-je?

L'ABBESSE.

L'avait-elle déjà nommé?

CATHERINE.

Jamais.

UNE PETITE FILLE, entrant précipitamment, à l'abbesse.

O ma mère! venez à la maison, voilà les furieux iconolastes.

L'ABBESSE.

Qui?

LA JEUNE FILLE.

Des étudians, des paysans, le terrible François à leur tête... On pleure, on crie de toutes parts: quatre villages sont en feu; on dit qu'ils veulent aussi venir nous incendier. O ma mère, combien j'ai de frayeur! viens! viens vite à la maison.

L'ABBESSE, avec tranquillité.

Eh bien, viens. (*A Catherine.*) Et toi?

CATHERINE, avec élévation.

Je reste.

L'ABBESSE.

Tu restes seule?

CATHERINE, avec l'accent du désespoir.

Seule.

L'ABBESSE.

Eh bien, suis ton étoile.

CATHERINE, doucement.

Tu pars.

L'ABBESSE, lui tendant la main, que Catherine baise avec ardeur.

Oui, que cette étoile t'éclaire. Adieu, tu ne me reverras jamais.

(Elle sort avec les deux jeunes filles.)

CATHERINE seule.

Stabat mater dolorosa,
Cujus animam gementem
Pertransivit gladius.

(Se tournant vers l'image de Marie que l'on voit sur le grand autel.)

Jette tes regards sur moi, mère des douleurs; moi, aussi, j'ai le cœur percé de glaives affreux; l'univers me fuit,... et lui, mon salut, a expiré... Mais ne t'ai-je pas été infidèle? Ah! comment endurer de tels maux?... comment ne pas mourir de douleur?

(Elle tombe la face contre terre au pied de l'autel.)

SCÈNE II.

Place publique devant le château de Wartbourg. On aperçoit dans le fond un fort avec ses tours. La nuit commence à tomber.

LUTHER, en habit de chasse, avec le manteau et la lance d'un chevalier, THÉOBALD.

LUTHER, se levant précipitamment.

Encore une chasse ! (*Souriant amèrement.*) Un docteur aller à la chasse! Maudit cerf! il était dur et tenace comme le pape;... et moi... (*avec amertume*) eh bien, j'en suis venu à bout.

THÉOBALD.

Reposez-vous donc enfin.

LUTHER, se couchant au pied d'un arbre.

Oui, je veux me reposer; la nuit d'ailleurs commence à tomber, et une belle nuit : je vais dormir en plein air. (*A Théobald.*) Toi, mon ami, chante-moi quelque chose.

THÉOBALD.

Mon maître, vous savez bien....

LUTHER.

C'est vrai, je me le rappelle... C'est singulier, jeune homme, autrefois tu chantais d'une voix sonore comme l'airain; mais depuis le soir où ils me firent prisonnier,... depuis ce temps il faut que tu

te sois refroidi, car tu ne peux plus produire un son comme il faut.

THÉOBALD, d'un ton enfantin.

Que voulez-vous! c'est comme cela.... Mais c'est en moi-même que j'entends toujours retentir de doux chants; la voix de la petite pèlerine résonne toujours dans mon cœur : encore hier au soir, je crus la voir venir à moi toute rayonnante; elle exhalait l'odeur des hyacinthes; elle m'embrassa, me fit signe de la suivre, et disparut.

LUTHER.

En songe?

THÉOBALD.

Je dormais sans doute; mais rêvais-je? je n'en suis pas bien assuré. C'est fort étrange, mon cher maître; lorsque j'ouvre les yeux, il me semble que je rêve; et lorsque je dors, c'est comme si j'étais éveillé.

LUTHER.

Tu es étonnant, mon enfant! Je ne t'ai jamais bien compris!

UN LANSQUENET, descendant de la forteresse, à Luther.

Monsieur le chevalier Georges [52], venez coucher, il fait nuit.

LUTHER.

Je vois ici un agréable lit de gazon, c'est ici que je veux dormir.

LE LANSQUENET.

Eh bien, je vous garderai donc?

LUTHER.

A quoi bon? Dieu me garde..... Allez vous coucher.

LE LANSQUENET, d'un air significatif.

Il peut se passer quelque chose!

LUTHER.

Heim? Il s'est déjà passé bien des choses; il ne se passera plus rien maintenant. Bonne nuit! (*Le lansquenet sort.*) Toi, Théobald, va dans ta chambre.

THÉOBALD.

Non; je reste.

LUTHER se couchant, enveloppé de son manteau.

Eh bien, bonne nuit!

THÉOBALD, à part.

Moi dormir! (*Regardant autour de lui avec enthousiasme, et d'un ton mystérieux.*) N'entends-je pas des voix sortir des sources? les buissons ne me font-ils pas signe? Vent rafraîchissant des montagnes, quels sons enchanteurs me faites-vous entendre? Vents ailés, sources rafraîchissantes, que me voulez-vous donc? (*Douloureusement*) Voulez-vous me rappeler la brillante escarboucle?

LUTHER.

Toujours avec ton escarboucle! Tu ne sais que cela!

THÉOBALD, avec tranquillité.

Que me faut-il de plus? Ne l'a-t-elle pas chantée?

LUTHER.

Oui, et à merveille; cela m'a fait du bien comme un psaume!

THÉOBALD, avec exaltation.

Qu'elle était ravissante! N'avait-elle pas des ailes?

LUTHER.

C'était un enfant admirable! Et la personne qui l'accompagnait a bien aussi son prix. L'homme qui sera son époux aura je crois un vrai présent du ciel. Mais laisse-moi dormir.

(Il se recouche.)

THÉOBALD, s'éloignant de quelques pas.

Il faut que je m'éloigne; je pourrais le troubler. (*Levant les yeux au ciel.*) Étoiles, que je vous regarde encore une fois! je ne sais ce que vous faites là-haut; mais il me semble qu'ici-bas je dois vous imiter.

LUTHER, un peu agité, se relevant à moitié.

Tu dors déjà?

THÉOBALD.

Pas encore.

LUTHER.

Moi, je ne puis dormir.

THÉOBALD.

Moi non plus.

LUTHER.

Que voulait dire le lansquenet? Il peut se passer quelque chose. Ne sont-ce pas là ses paroles?

THÉOBALD

Oui.

LUTHER.

Et moi je dis non. Il ne se passera plus rien. Écoute-moi, mon enfant; je suis mal à mon aise.

THÉOBALD, avec âme.

Et moi, il me semble être déjà à demain.

LUTHER.

Tu es un enthousiaste, toi, je le sais bien; quant à moi je commence à m'impatienter d'être depuis plusieurs mois enveloppé dans ma peau d'ours, sous le nom du chevalier Georges.... Quel chevalier, bon Dieu !

THÉOBALD.

N'en êtes-vous pas un en effet? Il me semble à moi que vous étiez déguisé en docteur, et que vous vous montrez aujourd'hui ce que vous êtes réellement. Le chevalier Georges n'a-t-il pas, en écrasant le dragon, écrasé aussi quelques fleurs? en fut-il moins un saint ?

LUTHER.

Oui, j'aurais voulu être un chevalier! Mais le suis-je devenu ? Ne me voilà-t-il pas ici pieds et poings liés? (*Avec amertume.*) Il peut se passer quelque chose, se disait-il !... Non, il ne se passera rien !... C'en est fait, Dieu n'a pas voulu se servir de moi ! (*Avec une sensibilité toujours croissante.*) Ah! j'aimerais mieux être sur des charbons ardens, qu'ici seul, abandonné ! moitié à la vie, moitié déjà à la destruction! Ce n'est pas seulement la vie extérieure, mais la vie intellectuelle (Dieu me la conserve !) que je cours risque de perdre ici.

THÉOBALD.

Il me semble aussi qu'il vous manque quelque chose.

LUTHER.

Oui, sans doute, il me manque quelque chose; mais Dieu sait quoi. Souvent la nuit, que diras-tu d'une telle extravagance? moi, qui fulmine contre l'idolâtrie, j'en pratique une bien véritable! Hier encore, et ne va pas rire au moins! je voyais en songe Marie, assise sur un lit d'hyacinthes; figure-toi que j'étais sur ses genoux; je me sentais impotent; je voulais me lever, mais ne le pouvais pas: alors elle me donna un bâton, et me dit: « Qui-» conque s'appuie dessus, ne peut broncher. » Et j'éprouvai aussitôt une sensation délicieuse et inexplicable. J'allais adorer cette image de la Vierge, mais elle s'évanouit aussitôt; et moi, appuyé sur mon bâton, je continuai mon chemin. L'adorer, elle! C'était une illusion infernale; n'est-il pas vrai?

THÉOBALD, tranquillement.

Non, c'était une illusion angélique.

LUTHER, se recouchant.

Bonne nuit.

THÉOBALD, faisant quelques pas à l'écart et levant les yeux vers les étoiles.

Que de détours font ces étoiles! cependant aucune ne fuit et ne disparaît entièrement, leur douce lumière revient toujours fidèlement.

LUTHER, se relevant encore précipitamment.

Ne penses-tu pas que les pèlerines doivent être maintenant arrivées en Terre-Sainte?

THÉOBALD.

Oui, je le pense.

LUTHER.

Que voulait donc dire la plus âgée par ces paroles : Je vous donne la nourriture du pèlerin, et vous me donnez le pain de la vie ?

THÉOBALD.

Mon maître, comment s'appelait donc la plus jeune ?

LUTHER.

Sais-je qui elle est ?

THÉOBALD.

Vous paraissiez la connaître... Moi, je la connais... mais comment s'appelle-t-elle ?...

LUTHER, presque riant.

La princesse Merveilleuse... Clarté devant moi,... obscurité derrière !... Connais-tu ce conte ?

THÉOBALD, s'écriant avec transport.

Oui, c'est ainsi qu'elle s'appelle !

LUTHER, avec gravité et les mains jointes.

A présent, tais-toi !... Accorde-nous, ô mon Dieu! un sommeil paisible, et détourne de nous les châtimens que nous avons mérités.

(Il s'endort enveloppé de son manteau.)

THÉOBALD, presque endormi.

Eh bien ! dormons... Oui, je sens que le sommeil... Cependant, il fait froid... Belles étoiles, vous éclai-

rez donc et vous n'échauffez pas ?... Ne m'appelez-vous pas ?... (*Il se couche et dit ceci presque entièrement endormi.*) Mon père, couvre-moi de tes deux ailes... M'appelez-vous ?... je viens,... je viens,... je me lève,... il est temps !...

(Il s'endort. On entend dans le lointain les sons de deux harpes qui se rapprochent peu à peu, et qui annoncent l'apparition des deux anges (Élisabeth, femme de Cotta, et Thérèse). Ils planent, dans un nuage transparent, sur la tête des deux dormeurs, Élisabeth vers Luther, et Thérèse vers Théobald. Chant avec accompagnement de harpe.)

ÉLISABETH et THÉRÈSE, ensemble.

Il dort, l'homme pieux... Nous anges, nous descendons vers lui, et le couvrons de nos ailes brillantes.

ÉLISABETH.

Femme, je conservai la vertu et la pureté, et je fus choisie pour être l'ange gardien de la force et du courage.

THÉRÈSE.

Moi, je suis ce que je fus toujours, un enfant choisi pour exercer la puissance de la grâce et de l'amour.

ÉLISABETH.

Au héros de la foi je veux dévoiler l'avenir pour qu'il reconnaisse la sainteté et la puissance du Seigneur.

THÉRÈSE.

A mon frère céleste, à l'enfant de la clarté éternelle, je veux divulguer ce que j'ai aperçu au sein de la lumière infinie.

(Les deux anges se penchent sur les deux dormeurs, et chantent ce qui suit, Élisabeth à Luther, Thérèse à Théobald.)

ÉLISABETH.

Dans les flammes qui t'entourent vois la fureur de tes ennemis, mais ton fort protecteur te préservera de leur haine.

THÉRÈSE.

Tu as dû t'élancer de l'espace lumineux pour faire que le majestueux cédre devînt l'arbre de la vie.

ÉLISABETH.

Sors et prépare-toi au combat : tu obtiendras le triomphe pour lequel tu fus consacré, et tu conduiras encore d'innombrables mortels à la fontaine de la vie.

THÉRÈSE.

Tandis que les épines et les ronces s'entrelacent aux myrtes et aux cédres, tu dois te plonger avec moi dans des flots de tendresse et d'amour.

ÉLISABETH.

Ta bouche, il est vrai, prononcera plus d'un arrêt de mort, mais ils renfermeront les germes de la véritable vie.

THÉRÈSE.

Et du sein des tempêtes naîtra une vie pure et nouvelle, et les étoiles feront entendre des concerts harmonieux.

ÉLISABETH, à Thérèse, montrant Luther.

Fais-lui donc apparaître celle qui est destinée, depuis l'origine des temps, à être sa compagne.

THÉRÈSE.

Pour attacher le myrte à l'arbre de la vie, je dus m'épanouir, répandre un doux parfum et disparaître.

ÉLISABETH, à Thérèse, se montrant elle-même et Théobald.

Germe, miroir, et image du beau éternel, nous sommes envoyées pour réconcilier ensemble la flamme pure et la matière terrestre.

THÉRÈSE.

Que sommes-nous, nous simple poussière, pour que de toute éternité Dieu nous ait rendues dignes d'annoncer son essence ?

ÉLISABETH, à Thérèse.

Maintenant suis-moi, mes rayons sont brûlans, et l'aurore matinale va répandre la lumière du jour.

THÉRÈSE, embrassant Théobald.

Tu plongeras avec moi dans l'immensité des flots argentés; avec moi tu t'enivreras dans la profondeur des espaces du souffle de la vie.

ÉLISABETH et THÉRÈSE, s'élevant dans les airs.

Dieu l'a résolu, Dieu l'a accompli; ainsi les voiles d'une nuit sainte enveloppent la croyance et le savoir, ces enfans célestes. Mais quand Dieu par ce héros aura réveillé la raison assoupie, comme un couple uni ils brilleront ensemble pleins d'amour et de majesté.

(Les deux anges, enveloppés dans un nuage lumineux, disparaissent, et le son des harpes cesse de retentir.)

THÉOBALD, se réveillant, à Luther.

Ah ! entendez-vous ?

LUTHER, encore endormi.

Quoi donc ?

THÉOBALD, se levant en sursaut et réveillant Luther.

La petite pèlerine est morte, et moi,... je vais la rejoindre.

LUTHER.

Quel songe pénible !

THÉOBALD.

N'est-il pas vrai, vous l'avez vue aussi ?

LUTHER.

Moi, j'ai vu Satan vomir des flammes sur Wittemberg. Je tenais dans mes mains le double aigle, et le jetai au milieu du feu ; il s'éteignit ; l'aigle devint un phénix. Ah ! que Dieu vienne à notre secours dans ces temps de misère !

THÉOBALD.

N'avez-vous pas vu briller la lune et l'escarboucle ?

LUTHER.

La lune ! que veux-tu dire ? connaîtrais-tu mon songe ? Je l'ai vue, oui, je l'ai vue ; j'ai vu la figure pâle de mon institutrice Élisabeth, elle semblait me dire : Comment peux-tu te livrer à un lâche repos, tandis que l'ennemi renverse ton temple et profane ton sanctuaire ?

THÉOBALD.

Quoi ! Wittemberg en flammes ?

LUTHER.

Je t'entends, tu m'exhortes. Les sons de ta flûte ne sont-ils pas encore étouffés ?.... Viens, je me sens entraîné. Il faut partir.

THÉOBALD.

Mais, où aller ?

LUTHER.

Où Dieu m'appelle, à Wittemberg... Là se passe en ce moment, me dit le génie qui parle en moi, et qui ne m'a jamais trompé, là se passe quelque chose d'abominable, de monstrueux; et il faut, car je me sens encore mon ancienne force, il faut que je sauve ce qui peut encore être sauvé.

THÉOBALD.

Avez-vous oublié le ban de l'empire ?

LUTHER.

Et c'est toi qui me le rappelle !

THÉOBALD.

Ne suis-je pas banni moi-même ?.... Il me semble qu'ils m'ont proscrit aussi ?

LUTHER.

Rêveur que tu es !

THÉOBALD.

Quelle sensation douce et pénible !.... Comme je me sens entraîné !

LUTHER.

Il fait nuit, nos gardes sont endormis ! fuyons.

THÉOBALD.

Que faire ? dois-je vous précéder, ou la suivre ?

LUTHER.

Nous verrons, enfin, si mon ouvrage doit subsister, ou s'il deviendra la proie de l'empire des ténèbres.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

L'église de Wittemberg, comme au commencement de l'acte ; devant le grand autel sur lequel se trouve la couronne d'hyacinthes de Thérèse, on voit encore le catafalque couvert d'un voile, entouré de sept cierges allumés. L'aurore commence à poindre.

CATHERINE seule, avec solennité et un son de voix étouffé.

Silence, silence, ô mon âme ! n'as-tu pas déjà épuisé tour à tour la coupe des félicités, et celle des douleurs ? que te faut-il de plus encore ?

(François, sous un vêtement en désordre avec des symptômes de démence ; un groupe d'iconoclastes armés de lances, de haches et de feu, se précipite sur la scène.)

FRANÇOIS, criant d'une voix forte.

Braves compagnons, suivez-moi au festin tumultueux ! suivez-moi, hôtes empressés, quoique jamais attendris. (*Apercevant les cierges autour du catafalque.*) Des cierges ! extravagance pure ! éteignons-

les : il me faut de la joie, je la trouverai au sein des ténèbres et de la terreur.

(Il renverse les cierges ; les iconoclastes détruisent le catalfalque.)

CATHERINE, pendant ce temps, sans être aperçue des autres, dit à demi-voix.

Silence, ô mon âme, silence ! (*regardant François avec douleur.*) Lui aussi doit accomplir sa destinée. Le passé reste irrévocable, mais fixons toujours nos yeux sur l'avenir.

FRANÇOIS.

Elle a détruit toutes les joies de mon cœur; le monde doit-il encore se réjouir ? Elle a brisé l'idole qui régnait dans mon âme ; eh bien ! je veux briser aussi ces images adorées ! Renversez cette image de Marie : pourquoi pleure-t-elle un enfant mort ?.... Qui peut encore pleurer, est heureux encore !.... Pourquoi une femme le serait-elle seule ?..... (*Le grand autel est renversé, mais de sorte que la lampe qui y brûlait, n'est point éteinte. — François, s'approchant de l'autel où se trouve le saint Sébastien.*) Un saint Sébastien ! tenez, mettez-le en pièces ! Croyez-vous que ce soit pour la foi qu'il a répandu son sang ? Ah, l'insensé ! c'est une jeune fille qu'il aimait, et elle plongea dans son cœur le trait enflammé de la mort.

(L'autel est renversé.

CATHERINE, à part, montrant Wildeneck avec douleur.

Hélas ! pouvais-je l'empêcher ? Dieu de miséricorde ! moi aussi, je sens s'agiter ici, en tumulte, des traits enflammés. (*Mettant la main sur son cœur.*) Il n'est que trop vrai, j'en suis la cause ; mais pouvais-je l'empêcher ? O mon âme, silence !

FRANÇOIS, s'approchant de l'autel d'Euphrosine avec douceur et mélancolie.

Honneur à la constance! Euphrosine! Euphrosine! elle voua à son amant un amour fidèle; entraînée par cet amour, elle le suivit en ermite, au fond d'un désert; vécut de longues années près de lui, inconnue, et passant pour son frère; après avoir gémi, pleuré pendant ces longues années, et passé dans une douce amertume et les jours et les nuits, toujours fidèle, elle mourut entre ses bras, inconnue, et passant pour son frère.

UN ICONOCLASTE.

Ménage-la, elle mérite la couronne!

FRANÇOIS, avec un redoublement de fureur et un rire amer.

Vous le croyez? Ah! si elle avait vu le vrai séducteur, Martin Luther! Contente et joyeuse, on l'eût vue outrager les saintes lois de l'amour. Arrachez, arrachez l'image de la pécheresse.

(L'autel est détruit.)

CATHERINE, se présentant au milieu des iconoclastes les mains jointes, les yeux baissés, dit à François avec une émotion profonde et qu'elle cherche à cacher.

François, il ne m'appartient pas de punir ta conduite: car, moi aussi, j'ai renversé les images qui régnaient dans mon âme, et mon propre cœur est déchiré à l'instant où je porte un coup mortel au tien; mais, hélas! (*en tombant à ses genoux avec l'explosion de la douleur la plus vive*) ah! je t'en conjure par la passion divine, par le sang répandu pour le salut des hommes, je t'en conjure à genoux, calme, calme les flots tumultueux de ton âme!

FRANÇOIS, criant avec force.

Euphrosine! (*Il tire son glaive, et regarde le ciel avec fureur.*) Ciel vengeur!... dois-je...

CATHERINE, avec une grande douleur.

Je ne regrette pas la vie; puissé-je voir couler mon sang!... mais c'est sur toi que je pleure, malheureux compagnon de ma jeunesse.

FRANÇOIS, saisissant Catherine de la main gauche, et de la droite levant le glaive.

Réponds-moi,... je t'en conjure,... par tous les saints du ciel! mais non, ils ne sont que de vains fantômes; je t'en conjure, par la lumière du soleil. (*Reculant avec effroi.*) Non, sa lumière m'importune! je t'en conjure, par les ombres de la nuit! (*Riant avec fureur.*) Ne ressemblé-je pas moi-même à une nuit profonde? Eh bien! par ce trait mortel, qui se dirigea sur l'image de saint Sébastien, qui, tout à l'heure, va te percer à toi-même le sein, je te demande!... (*Il la quitte brusquement et puis détourne ses regards.*) Mais ne me réponds pas. (*Plus doucement.*) Aimes-tu Martin Luther?

CATHERINE, avec calme et noblesse.

Oui.

UN ICONOCLASTE, se précipitant sur la scène.

C'est maintenant l'instant décisif.

LES AUTRES ICONOCLASTES.

Comment?

LE PREMIER.

L'électeur vient d'arriver à l'instant même à cheval, par la porte de la ville, entouré de beaucoup

d'autres seigneurs et chevaliers. Si vous avez du courage, nous sommes libres.

FRANÇOIS, saisissant Catherine et le glaive tourné contre elle.

Encore une fois seulement ce terrible oui!...

CATHERINE, les yeux levés vers les ciel, les bras étendus, prête à recevoir le coup mortel.

Oui!

FRANÇOIS, se disposant à lui percer le sein.

Eh bien! que ce soit là ton baiser nuptial! (*Catherine ferme les yeux, François recule avec effroi, se précipite de l'autre côté de la scène et s'écrie :*) Que vois-je? un enfant!

UN ICONOCLASTE.

Dépêchons-nous, il est en démence.

FRANÇOIS, le visage détourné de Catherine et la désignant.

Écartez cet enfant!

UN ICONOCLASTE.

Où y a-t-il donc un enfant?

FRANÇOIS, regardant Catherine avec crainte.

Voyez comme il l'embrasse. Il lui présente une hyacinthe!—Non ; un glaive redoutable! Ah! dois-je égorger des enfans, moi qui autrefois combattais des hommes? Que ne puis-je plutôt atteindre de mes coups celui pour lequel je suis obligé de renoncer à mon ciel! Autrefois, je lui jurai une amitié éternelle : je suis victime aujourd'hui, il doit l'être aussi!

(Il se précipite hors de le scène ; les iconoclastes le suivent.)

CATHERINE, seule, toujours les yeux fermés, les bras étendus et à genoux, lentement et avec exaltation.

Laisse-moi te cueillir, belle hyacinthe! mais non, tu t'exhales en doux parfums. (*Ouvrant les yeux et se relevant avec peine.*) Où étais-je? qu'ai-je vu? (*Comme sortant d'un songe, lentement et par intervalle.*) N'y avait-il pas ici un chevalier? n'ai-je pas entendu les flots tumultueux du peuple?... François, ce me semble?... (*Mettant la main sur son cœur.*) Et tout si solitaire ici!.. et, autour de moi, tout également vide!... C'en est fait, tout est évanoui, tout est désert et silencieux!... N'y avait-il pas ici des autels, des images? et maintenant... (*S'appuyant sur une des colonnes.*) Comme mes genoux tremblent sous moi!... Thérèse!... la bonne vieille mère et Wildeneck!... que sont-ils tous devenus? Suis-je donc seule ici? j'aperçois là-bas un cep;... c'est là, je crois, qu'était le grand autel. (*Versant un torrent de larmes et d'une voix étouffée.*) Méchant enfant, tu as tout emporté avec toi! n'était-ce pas assez pour toi de t'enfuir seule? (*Montrant avec douleur les autels détruits.*) Il n'est que trop vrai, toutes ces anciennes et brillantes étoiles devaient s'en aller avec toi!... et le cep solitaire, lui aussi est desséché!

(Elle va lentement vers le fond du théâtre.)

(L'électeur Frédéric, le duc Éric, le margrave Albrecht, d'autres princes, chevaliers, et des cavaliers.)

UN CHEVALIER, à l'électeur, en entrant.

Voyez quelle horreur, seigneur!

L'ÉLECTEUR, regardant autour de lui.

Quelle action abominable!

ALBRECHT.

Tout est saccagé, pillé!...

L'ÉLECTEUR.

Poursuivez ces misérables; qu'ils n'échappent pas à leur juste châtiment!

(Un chevalier et quelques cavaliers sortent.)

ÉRIC.

Les superbes images! quel dommage éternel! (*Montrant l'image de saint Georges encore suspendue sur le grand autel détruit.*) Ils n'ont laissé que cette image de saint Georges!...

ALBRECHT.

Sans doute parce qu'elle était trop haute.

ÉRIC.

Il semble demander : Pourquoi moi seul ici?... le bon Dieu doit le savoir ; cette image, mes enfans, est plus précieuse que plus d'un homme en réalité ; et ce saint Georges en peinture, je ne le troquerais pas contre l'empereur Charles-Quint vivant.

L'ÉLECTEUR.

Malédiction à ces infâmes destructeurs!...

ÉRIC.

Gracieuses images, vous nous représentiez le bon vieux temps, qui au sein d'un monde vieilli veut renaître maintenant; mais qui renaît avec un bruit épouvantable, comme l'orage de l'autre soir! N'al-

lez pas rire de moi,... je ne puis m'en défendre : le souvenir du vieux temps, tel que nous le dépeignent nos vieux livres, quand il se représente à mon imagination, me remplit, me réjouit le cœur! (*Jetant des regards douloureux sur les images détruites.*) Je l'aime, comme les enfans aiment la nuit de Noël!... Honte aux misérables, qui ne peuvent souffrir que le monde conserve ses plus douces, ses plus pures joies!

ALBRECHT.

Ah! si seulement ils n'avaient pas pillé, brûlé; car avoir détruit l'idolâtrie est très-bien.

L'ARCHEVÊQUE DE MAYENCE entre, regarde autour de lui, et dit en levant les yeux au ciel.

Dieu, tes jugemens!... Pauvres images, quel mal aviez-vous fait? quelles fautes aviez-vous à expier?... celui qui vous créa était-il coupable? Oh! non!... l'amour peut-il faire autrement que de donner des formes matérielles aux sentimens du cœur? Celui qui vous adora fut-il coupable? Non... sans doute encore;... car l'amour s'attache-t-il à ce qui est privé d'enveloppe et d'expression? ou le sont-ils ceux qui vous ont brisées? ils ne le sont pas non plus!... L'amour ne peut-il pas s'exprimer aussi par des efforts destructeurs? celui-là seul fut coupable entre tous, qui osa vous défier!.. il n'est que trop juste; vous deviez tomber...

(Il est enfoncé dans une profonde rêverie.)

ALBRECHT, rencontrant Catherine fortuitement.

Une femme!...

L'ÉLECTEUR, à Catherine.

Que veux-tu ici?... Qui es-tu?

CATHERINE, s'approchant, très-fatiguée.

J'étais religieuse, je crois!...

L'ÉLECTEUR.

Votre cloître est supprimé. — Comment es-tu venue ici? Quel est ton nom?

CATHERINE.

Bora!...

L'ÉLECTEUR.

Serait-ce de Klaus-Bora?...

CATHERINE.

Je suis sa fille infortunée!

L'ÉLECTEUR.

C'était mon ami, c'était un homme pur et fidèle. Vous êtes saisie d'effroi, jeune femme, à l'aspect des horreurs qui vous environnent? Reposez-vous ici. (*Il la conduit sur une des marches brisées de l'autel.*) Moi-même je sens un frisson horrible dans tous mes membres... O les affreux destructeurs!

ÉRIC.

J'aime ce qui est violent!... mais la violence du peuple va trop loin!

L'ÉLECTEUR.

Incendier quatre villages!...

ALBRECHT.

Ah! si Luther le savait!...

L'ÉLECTEUR.

Dieu soit loué de ce que je me suis emparé de lui!...

ALBRECHT.

Violemment?...

L'ÉLECTEUR.

Pouvais-je autrement le sauver?... Maintenant il est en sûreté dans mon château de Wartbourg, et l'injuste ban de l'empire ne saurait l'atteindre.

CATHERINE, qui a entendu ces dernières paroles, à part.

Qu'ai-je entendu?... Mais non, c'est un songe céleste!... Prolonge-toi, sommeil bienfaisant! l'enfer est dans le réveil!...

UN CHEVALIER, entrant.

Nobles seigneurs, le groupe séditieux se grossit comme la boule de neige... La foule des paysans pénètre par toutes les portes.... Mort aux nobles et aux prêtres hypocrites!... tel est leur cri de ralliement; les nôtres sont en petit nombre, et ne peuvent arrêter les flots de ce torrent.

L'ÉLECTEUR, avec douleur.

Voilà donc ma récompense!... de la part de mon propre peuple! pour prix de tant d'amour!

ALBRECHT.

Quel est leur chef?

LE CHEVALIER.

François de Wildeneck; on se dit tout haut qu'il dirige ses coups sur Luther, et qu'il a juré la mort du juste.

CATHERINE se levant de son siége hors d'elle-même, s'approche du prince et dit presqu'à part.

Sur Luther?

L'ÉLECTEUR.

Il est en démence.

ALBRECHT.

Wildeneck! mais il était l'ami de Luther.

L'ÉLECTEUR.

Il est en démence, je le sais.

ÉRIC.

Mais que peut-il seul?

L'ÉLECTEUR.

Un insensé peut tout.

L'ARCHEVÊQUE.

Une seule étincelle tomba à Éphèse, et le monde perdit sa plus grande merveille.

ÉRIC.

Que servent ces vaines paroles? Nous devons montrer que nous sommes encore des chevaliers allemands. Je le jure par mon premier serment : un ramas de paysans n'accomplira pas ses affreux desseins.

L'ÉLECTEUR.

C'en est donc fait de ce que pendant toute ma vie j'ai recherché avec tant de soins et de peines! c'en est fait de la paix de l'empire, de celle de notre pays! pauvre Luther! Venez, venez, moi aussi je sais mourir, pourvu que Luther vive. Catherine!

CATHERINE, à l'électeur.

Que dites-vous, par le Dieu de miséricorde?

L'ÉLECTEUR.

Luther vit. La nouvelle de sa mort fut inventée pour le sauver, par mon ordre; par mon ordre, il est sous bonne garde dans mon château de Wartbourg; mais c'en est assez, marchons contre les rebelles. (*A Catherine qui embrasse ses genoux.*) Partons; pourquoi embrasses-tu ainsi mes genoux? partons, dis-je.

(Il la quitte.)

CATHERINE.

Au nom du Sauveur, de mon Sauveur, conduisez-moi vers Luther.

L'ÉLECTEUR, avec colère.

Tout est-il donc ici en démence? Insensée, que veux-tu?

CATHERINE, hors d'elle-même.

Oui, oui, conduisez-moi vers lui; de grâce, ayez pitié de moi; mon père n'a-t-il pas souvent... Ah! la joie me transporte... Au nom de mon père! combien de fois n'a-t-il pas répandu son sang pour vous? conduisez-moi vers Luther; je l'aime... Non, non, j'ai quelque chose à lui dire.

UN CHEVALIER, entrant précipitamment.

Au nom de Dieu! seigneur, sauvez-vous bien vite; les nôtres sont battus; les iconoclastes fondent sur nous avec fureur.

UN AUTRE CHEVALIER, entrant aussi précipitamment.

Nous sommes perdus! nous sommes perdus!

L'ARCHEVÊQUE, montrant une lampe.

La lampe éternelle brûle encore... le feu sacré n'est pas éteint!

(Il se retire au fond de la scène, et se met à prier.)

LES PRINCES, tirant leurs glaives.

L'honneur ou la mort!

(Les iconoclastes pénètrent sur la scène en se battant contre les guerriers saxons; les princes prennent part au combat.)

LES ICONOCLASTES, criant tumultueusement.

Mort aux tyrans! liberté! liberté!

(Luther en habit de chevalier, Théobald tenant sa flûte, se présentent subitement entre les combattans.

LUTHER, d'un ton foudroyant.

Au nom du Dieu tout-puissant, je vous commande la paix!

THÉOBALD, prononce aussi mais doucement:

La paix!

(Ensuite il va au fond de la scène, et, pendant les discours suivans, il allume, en silence, trois des sept cierges éteints, pose sur sa tête la couronne d'hyacinthes qui était restée sur les débris du grand autel, et reste debout sur ces ruines, les yeux tournés vers le ciel.)

TOUS crient avec effroi.

Ah! Martin Luther!

LUTHER.

Me connaissez-vous?... Oui, c'est moi!

CATHERINE, avec la plus profonde émotion, et à part.

Grand Dieu! vais-je expirer de plaisir et de douleur!

(Elle s'agenouille dans le fond de la scène, et prie.)

UN ICONOCLASTE, à Luther.

Maître, réjouis-toi, nous avons accompli l'œuvre sainte, nous avons détruit le culte des idolâtres, et le prestige de la bigoterie; laisse-nous briser maintenant les fers de l'esclavage.

ÉRIC, fondant sur eux.

Fuyez, rebelles!

(Le combat recommence.)

LUTHER, séparant les combattans avec son glaive.

Arrêtez, ou craignez la malédiction divine!... (*Avec une indignation toujours croissante.*) — Moi, votre maître! et c'est mon ouvrage que vous avez accompli, vous qui le changez en une horrible monstruosité! Dieu juste, permets que ces larmes sanglantes qui coulent de mes yeux, se changent en un océan pour submerger cette troupe criminelle, et ne rejette pas la faute du sang versé sur ma tête infortunée.

UN ICONOCLASTE.

Nous avons fait ce que tu nous as enseigné.

LUTHER.

Ce que je vous ai enseigné, moi! Détruire le dernier refuge de l'humanité, ce qui seul, dans nos temps affreux, reste encore à nos malheureux peuples! Je vous aurais enseigné, moi, de piller les autels, de violer les sanctuaires, de profaner tout ce qu'il y a de sacré dans la piété simple et pure! Ah! pécheurs insensés, jetez plutôt au loin vos armes. (*Un murmure de mécontentement se fait en-*

tendre parmi les iconoclastes.) Vous ne le voulez pas? vous riez de mes larmes?... Ah! (*élevant la voix vers le ciel*) s'il en est ainsi, je t'implore, ô Dieu puissant! exauce-moi; si je ne suis pas entièrement réprouvé, répands au milieu d'eux la flamme dévorante, et détruis-les, comme autrefois la troupe impie de Korah.

(Le tonnerre, qui jusqu'ici roulait dans le lointain, éclate, et l'on entend un coup violent, accompagné d'un éclair.)

LES ICONOCLASTES, jetant leurs armes avec effroi.

Eh bien! homme saint, absous-nous du péché.

LUTHER, d'une voix affaiblie.

Tes signes redoutables, grand Dieu, sont peut-être un salutaire avertissement. Ne nous accable pas de ta colère.

LES PRINCES.

O Luther, quel miracle tu opères!

LES ICONOCLASTES.

O maître!

LUTHER.

Oui, je le fus pour vous; mais ce que je vous ai enseigné c'est l'amour, libre mouvement du cœur; livrez-vous-y en paix... Allez.

(Les iconoclastes sortent les uns après les autres, confus et silencieux.)

ÉRIC et ALBERT.

Comment? impunis!

LUTHER, aux princes.

Ah! puisse Dieu ne pas vous punir de ce que,

pécheurs vous-mêmes, vous voulez punir les pécheurs! Ils se sont rendus coupables par zèle pour ce qui est sacré ; ils ont mal agi, sans doute, mais enfin ils ont agi : mais vous, qui vous abandonnez à un sommeil trompeur, que faites-vous?... vous, qui dans un lâche repos appesantissez vos bras sur le peuple, le livrez à une justice terrible instituée par vous, et qui l'égorgez comme coupable des fautes auxquelles vous l'entraînez vous-mêmes!... Ah! ma plus grande faute, en commençant la grande œuvre, a été de la commencer avec vous.

L'ÉLECTEUR DE SAXE, avec douceur.

Parles-tu aussi de moi, Luther?

LUTHER.

Vous, prince, vous êtes pur et bon; mais vous expiez aussi les fautes de vos frères.

ALBRECHT.

D'où viens-tu, Luther?

LUTHER.

De Wartbourg. Fallait-il m'y ensevelir, y consumer lentement ma vie intérieure, pour sauver cette enveloppe terrestre, et voir tranquillement outrager l'ouvrage de Dieu? Non, non!

L'ÉLECTEUR.

Je suis innocent, moi; je ne t'ai point appelé ici.

LUTHER.

Je m'y suis appelé moi-même, où bien c'est Dieu — peut-être!... peut-être aussi que non.... Ah! je tremble devant moi-même.

(Il tombe dans une profonde méditation.)

L'ÉLECTEUR.

J'ai voulu sauver ta vie exposée au plus grand péril. Venir actuellement! quelle témérité! Tu connais le ban de l'empire, la fureur du duc Georges, qui a juré ta mort, et tout cela ne t'effraie pas?

LUTHER.

Ah! ne me faites pas rire, à l'instant solennel où j'expie cruellement les fautes que j'ai jamais pu commettre. (*Se tournant vers Théobald.*) Viens, toi, qui toujours purifias ma volonté, lorsque je méconnaissais les signes de l'Éternel; mon cher Théobald, sois-moi fidèle dans la détresse, aide-moi à implorer le Dieu des miséricordes : qu'il absolve ma tête d'un crime sanglant, et de l'affreuse profanation de son sanctuaire.

(Luther s'agenouille d'un côté, les princes de l'autre; le milieu de la scène reste vide. Théobald va vers le fond de la scène, tenant d'une main un cierge allumé, de l'autre sa flûte, et les élevant en forme de croix. Le premier rayon de l'aurore frappe les vitraux coloriés, de manière que dans le reste de la scène la clarté augmente progressivement.

THÉOBALD, d'un ton solennel et inspiré.

L'aurore commence à poindre, des flots de lumière vont se répandre sur l'horizon, et déjà la nature se réveille pour la vie et le bonheur; les étoiles se sont paisiblement retirées, les ténèbres

des erreurs enfantines fuient loin de nous ; l'aurore de l'art, avec de douces émotions, se hâte de rejoindre sa fidèle compagne au pied brillant du trône de l'amour ; la raison mûrie lui ôte et lui redonne la vie, lorsque les chants éternels sont réveillés de nouveau par les élans de la foi.

(Il jette subitement sa flûte et le cierge, l'une se brise, et l'autre s'éteint, il ôte doucement la couronne de sa tête, l'effeuille et la jette à terre.)

FRANÇOIS DE WILDENECK entre précipitamment, avec démence, et l'épée nue.

Où est Luther ?

(Tous se lèvent.)

LUTHER, allant vers Théobald dont François s'est approché.

Le voilà.

FRANÇOIS, se jetant sur Luther qui embrasse Théobald.

Eh bien ! tiens !...

(Il veut le frapper, et atteint Théobald qui était resté immobile.)

THÉOBALD.

Je viens. (*Chantant doucement.*) *O Theou !.... Rosa !*

(Il meurt, on entend des sons de harpe qui cessent subitement. Tous demeurent stupéfaits.)

FRANÇOIS, tressaillant avec effroi.

Ah ! la hyacinthe, l'enfant, son sourire, la mort ! Le destin m'appelle.

(Il sort précipitamment.)

LES PRINCES.

Quel assassinat !

LUTHER.

Que vois-je sanglant à mes pieds? (*Jetant un grand cri.*) Alexis!

(Il se précipite sur le corps inanimé.)

L'ÉLECTEUR.

Allez, courez après l'assassin! (*Quelques chevaliers sortent. — L'électeur s'approchant de Luther.*) Mon cher Luther!

PLUSIEURS PRINCES.

De la force, du courage!

LUTHER, se levant avec précipitation.

Disparaissez, figures aériennes! disparaissez! Êtes-vous des princes, vous? (*Montrant Théobald.*) Tournez vos yeux de ce côté; c'était là un prince, un véritable prince! Il était pur, et digne à cause de cela de régner. Ah! vous n'êtes que de vains fantômes! Effacez d'abord de la pourpre qui vous couvre le sang que vous vendez; éloignez-vous de cette sainte dépouille! (*Tirant le glaive, et fondant sur eux.*) Disparaissez, monstrueux enfans de mon imagination; je vous détruis librement comme autrefois je vous créai!

L'ÉLECTEUR, aux autres princes.

Tout est gigantesque en lui, sa douleur aussi: je connais Luther, il ne peut succomber. (*Bas à l'archevêque de Mayence.*) Nous, restons ici; mon ami m'est plus cher que la vie.

(L'électeur et l'archevêque restent dans le fond de la scène sans être aperçus de Luther, les autres princes et chevaliers sortent.)

LUTHER, jetant des regards d'effroi sur la dépouille mortelle de Théobald.

Alexis! Alexis! quel souvenir....! Voilà donc, ô Éternel, ô mon Dieu, le second signe que tu me donnes: je méconnus le premier, et je m'égarai dans une route trompeuse! Ah! le second est pour moi un nouvel éclair! il disparaît, et je retombe dans une nuit obscure. Maintenant je revois la lumière; j'entends le tonnerre de la loi divine: je ne suis qu'un insecte, et je voulais être un géant. Ce peuple, sur lequel je fondais mes espérances, dans sa fureur criminelle il détruit ce que j'ai édifié! Compterai-je sur les princes de la terre?... Quel secours attendre de ce qui n'est que chair et os? Ah! puisque Dieu me fuit, je suis seul; je ne pourrai jamais sans lui relever son étendard. Ah! dans le fond des déserts j'essaierai d'expier le dessein téméraire de devenir le héros de la cause de l'Éternel!

(Il retombe dans ses méditations; au moment où il veut sortir, Catherine, qui pendant son monologue s'était levée sans que les deux princes s'en aperçussent, vient à sa rencontre.)

CATHERINE, avec une exclamation involontaire.

Ah! Luther!

LUTHER, l'apercevant, s'arrête subitement.

Pèlerine, que veux-tu? Parle.

CATHERINE, avec beaucoup de sensibilité.

Te demander la paix, te la donner.

LUTHER, avec douleur.

La paix est là-haut, la mort ici... Laisse-moi seul.

CATHERINE.

Seul? Dieu! c'est moi qui suis seule.

LUTHER, regardant la dépouille mortelle de Théobald.

Et moi aussi maintenant.

CATHERINE, avec beaucoup de douceur.

Laisse-moi donc être avec toi.

LUTHER.

Toi! le peux-tu?

CATHERINE.

N'ai-je pas vidé jusqu'à la dernière goutte la coupe de la joie et de la douleur? Ne t'ai-je pas vu vaincre le trépas? ne l'ai-je pas vu du sein de la mort s'élever dans les cieux? Oui, je le peux!

LUTHER.

Ah! fuis-moi plutôt. La malédiction m'environne; elle frappe quiconque m'approche avec fidélité. Je suis une faible victime, entouré moi-même de victimes. Je ne puis donner la vie, mais seulement la mort.

CATHERINE.

La mort? toi qui la domptas, la donner! Toi qui triomphes des esprits, une faible victime!

LUTHER, étonné.

Ton nom, être extraordinaire?

CATHERINE.

Catherine. Elle m'a donné ce nom; donne-le moi.

LUTHER, ému.

Eh bien! ne m'oublie pas dans ta prière, Catherine! moi, pauvre pécheur, lorsque je serai parti pour le lieu où personne ne pensera plus à moi.

CATHERINE, avec élévation.

Partir !..... Eh bien ! oui, mais toujours avec Dieu, et pour le but que tu dois atteindre.

LUTHER.

Que parles-tu de but? est-ce toi qui prononces ces paroles, ou bien est-ce Dieu lui-même? Ah! je crois que cette douce voix diminue les tourmens de mon âme.

L'ÉLECTEUR, bas à l'archevêque et sans être aperçu de Luther et de Catherine.

Vénérable seigneur, que pensez-vous de cela?

L'ARCHEVÊQUE.

Cette jeune personne paraît une bien digne et bien excellente femme.

L'ÉLECTEUR.

Et d'une illustre race : son père un jour fut l'ornement de la noblesse.

L'ARCHEVÊQUE.

Consoler, est une fonction sacerdotale. Cette femme, à mes yeux, est une véritable prêtresse.

L'ÉLECTEUR.

Nous, il nous a été impossible de le consoler. Maintenant il regarde avec assurance autour de lui, il respire avec liberté.

L'ARCHEVÊQUE.

Comme son cœur est soulagé par la force de ses douces paroles !

LUTHER, s'approchant de Catherine.

Pourrais-je exécuter encore ce que j'ai entrepris avec témérité ? le pourrais-je ?

CATHERINE.

Cette entreprise n'est-elle pas divine ?

LUTHER.

Mais moi, pauvre pécheur, chétif ouvrage du Seigneur !

CATHERINE.

Et qui donc agirait, si ce n'est le pécheur ? Les saints peuvent-ils autre chose que contempler ?

LUTHER.

Moi, pécheur !....

CATHERINE.

Ne blasphème pas contre ta propre dignité, homme fort ! La force te fut donnée pour être répandue par toi.

LUTHER.

A moi, la force ? non, à celui qui l'épura. Regarde, il est là.

(Montrant le corps de Théobald.)

CATHERINE, avec sensibilité.

Ne suis-je pas avec toi ?

LUTHER.

Peux-tu être lui pour moi ?

CATHERINE.

Avec l'aide de Dieu, je le puis.

LUTHER.

Lui, c'était un ange.

CATHERINE.

Une femme pure et fidèle peut être davantage; une femme pure et fidèle enfanta un Sauveur, et les anges la servirent.

LUTHER.

Ah ! je reconnais ton mérite. (*Avec douleur.*) Mais moi, je voudrais valoir davantage !

CATHERINE.

Si tu n'étais ce que tu es, je ne serais pas là devant toi.

L'ÉLECTEUR, bas à l'archevêque.

Vénérable seigneur, que dites-vous de ce hasard? C'est la fille de mon ami,... l'illustre et noble vierge qui veut conserver à l'humanité son plus bel ornement.

L'ARCHEVÊQUE.

Le hasard ? ah ! ne prononcez donc pas ces paroles sacriléges.

L'ÉLECTEUR.

Ou penseriez-vous que ce soit autre chose?

L'ARCHEVÊQUE, d'un ton significatif.

Je vous entends.

L'ÉLECTEUR, montrant Luther et Catherine.

Ne serait-ce pas là un digne couple ?

L'ARCHEVÊQUE.

Le lion ne repose-t-il pas dans le paradis à côté de la brebis ?

L'ÉLECTEUR.

Mais Luther n'est-il pas prêtre ?

L'ARCHEVÊQUE.

Il ne l'est plus devant le monde, mais il l'est toujours devant Dieu !

L'ÉLECTEUR.

Et vous l'approuvez, vous, archevêque ?

L'ARCHEVÊQUE.

Jardinier de l'Éternel, il est de mon devoir d'élelever, pour l'amour, des cédres majestueux.

L'ÉLECTEUR.

Eh bien ! venez.

(Tous les deux s'approchent doucement, mais sans être aperçus, de Luther et de Catherine.)

LUTHER, avec une douleur profonde.

Que mon cœur est solitaire et vide !

CATHERINE.

Hélas! mon autel est renversé.

LUTHER.

J'ai perdu mon appui !

CATHERINE.

As-tu besoin d'un guide ?

(L'électeur et l'archevêque s'avancent, l'un vers Luther, et l'autre vers Catherine.)

L'ÉLECTEUR, haut, à Luther.

Dieu a dit à l'homme : « Tu ne dois point être seul. »

L'ARCHEVÊQUE, de même.

Il s'endormit, et Dieu lui créa celle qui doit veiller sur lui.

LUTHER.

C'est vous, noble électeur ? c'est vous, vénérable évêque ?

L'ARCHEVÊQUE.

Nous t'apportons la paix, comme cette femme la fidélité.

CATHERINE, lui adressant la parole avec timidité.

Si vous êtes mon père, comme vous me le témoignez par votre tendre affection, vous ne mépriserez pas une trop faible fille.

L'ARCHEVÊQUE.

Tu n'es pas faible, ma fille, car Dieu est avec toi.

LUTHER.

Non, tu n'es pas faible; et tu saurais, je le crois, mourir pour le bien.

CATHERINE, souriant douloureusement.

Ah! si nous ne pouvions pas autre chose!

LUTHER, avec un intérêt toujours croissant.

Tu as raison; et tu saurais, j'en suis sûr, voir mourir ce qui t'est le plus cher, si Dieu te le demandait.

CATHERINE.

N'ai-je pas eu la force de vouloir attenter à ta vie?

LUTHER, aux deux princes.

Quelle merveille, nobles seigneurs! et comme la force de Dieu est puissante, même dans les êtres les plus faibles!

L'ÉLECTEUR.

Une femme fidèle est un présent que Dieu fait à ceux qu'il aime.

L'ARCHEVÊQUE.

Elle peut lui révéler que Dieu l'aime et le protége.

LUTHER, vivement et avec douleur.

Mais Dieu m'aime-t-il en effet? (*A demi-voix, et les mains jointes.*) Ah! je le sens; il t'inspire! (*Jetant les yeux sur le cadavre.*) Le voilà sanglant!... Non, il ne m'aime pas! (*Avec impétuosité.*) Que veux-tu, femme? Que voulez-vous, tous?

CATHERINE.

L'amour ne désarme-t-il pas la mort?

LUTHER.

Dis-moi; as-tu fait choix d'un homme pour toi?

CATHERINE.

Je n'en ai remarqué qu'un.

LUTHER.

Si tu n'en as remarqué qu'un, il est à toi. Penses-y bien; si tu choisis un homme, tu dois, si cela plaît à Dieu, le lui sacrifier avec joie.

CATHERINE, avec élévation.

La femme n'est-elle pas chargée d'un véritable sacerdoce? Elle purifie la victime, et doit y mettre le feu.

L'ARCHEVÊQUE, étendant avec émotion les mains sur sa tête.

Que la bénédiction de Dieu soit sur toi!

LUTHER, étonné, montrant Catherine, et à part.

Quelle volonté pure! Non, jamais je n'en vis une aussi pure et aussi forte! (*Avec une grande émotion.*) Oui, femme, la bénédiction de Dieu soit avec toi! et ce Dieu bénira par toi l'homme qu'il confiera un jour à ta garde.

(Le margrave Albrecht et quelques chevaliers entrent précipitamment.)

ALBRECHT.

La tranquillité est partout rétablie; les iconoclastes implorent leur grâce.

LUTHER, le regard tourné vers le ciel.

C'est ton ouvrage, ô Dieu! (*Aux princes.*) Dieu a été clément pour vous, rendez grâce pour grâce.

L'ÉLECTEUR

Que tout soit pardonné à ceux qui se repentent, et que la puissance suprême les rende meilleurs!

(Le margrave Albrecht sort.)

MÉLANCHTHON, entrant.

Que Dieu vous donne la force et la paix!

LUTHER.

O mon frère! et toi aussi, ô mon Dieu! je le vois bien, tu ne veux pas me laisser succomber!

MÉLANCHTHON, à l'électeur.

Voilà une lettre du chancelier Spalatinus, une lettre de paix.

LUTHER, le conduisant vers le cadavre de Théobald.

Viens, regarde; il est là, mort.

L'ÉLECTEUR.

Ah! que vois-je! l'excommunication est levée!

L'ARCHEVÊQUE.

Louez le Seigneur; il commande à la foudre aussi.

L'ÉLECTEUR.

Tu le vois, Luther, nous aussi nous avons agi. Abandonnons-nous à la joie; laisse là ces regards de tristesse, et va recommencer le cours de tes glorieux efforts.

LUTHER, douloureusement.

Moi!

(Il tombe dans une profonde méditation.)

L'ÉLECTEUR.

Maintenant, (*à l'archevêque*) évêque, ne le pensez-vous pas aussi? maintenant il serait temps.

(Montrant Catherine.)

L'ARCHEVÊQUE.

Faites ce que l'esprit divin vous inspire : le plus saint des sacremens, c'est l'amour, c'est l'oriflamme dans la lutte sacrée.

LUTHER.

Moi, retourner à mes efforts! Ah! sans doute je

le pourrais peut-être ; mais ne suis-je pas assez mutilé ? Ah ! mon cher Théobald !

MÉLANCHTHON couvre le cadavre du voile qui était resté sur le catafalque.

Dépouille mortelle, sous ce voile attends la béatitude de la résurrection, qui du haut du mont Tabor plane sur la vallée des larmes ! (*Aux cavaliers.*) Mais, vous, rendez à la terre la poussière de cette jeune plante, et exercez-vous en paix à la pratique des vertus modestes.

(Les cavaliers emportent en silence le cadavre de Théobald.)

LUTHER, douloureusement.

Vous l'emportez ?

L'ÉLECTEUR.

Non, nous te le rendons. (*Montrant Catherine.*) Prends ton ange des mains de l'amitié. Elle t'a présenté la coupe de la consolation ; qu'elle te soit unie à la vie et à la mort.

LUTHER, avec douceur

Je ne sais ce que vous voulez ; mais je sens renaître en moi et mon ancienne force et un nouveau courage pour les épreuves de la vie.

CATHERINE, à part, avec la plus vive expression de joie.

Il ne me reste qu'à mourir ; c'en est trop pour moi. Je sens mon âme se détacher de ses liens, étendre ses ailes d'or, et s'élancer dans les régions éthérées...

L'ARCHEVÊQUE.

Ma fille, la paix soit avec toi ; sois confiante en

Dieu, et tu le conduiras à travers les sentiers de la vie !

L'ÉLECTEUR, se tournant vers Luther, qui regarde toujours fixement Catherine.

Comme son regard s'enflamme en la contemplant ! (*A Luther, avec douceur.*) Parle-nous donc; nous te sommes si tendrement dévoués !

LUTHER.

Quel sentiment j'éprouve ! mes yeux semblent se dessiller avec l'aide de Dieu. Je cours au but; oui, j'ose le tenter !

L'ÉLECTEUR.

Eh bien ! elle est à toi !

LUTHER.

A moi?... J'ai parlé de l'œuvre du Seigneur; c'est avec son appui que j'accomplirai mon dessein : voilà pourquoi je me mets à l'œuvre avec courage.

(Il veut sortir.)

CATHERINE, s'approchant de lui d'un air timide et suppliant.

Encore un regard seulement.

L'ÉLECTEUR.

Quoi ! tu peux la repousser ?

LUTHER.

Moi?... Non; mais je lis clairement dans ses yeux le but pour lequel je suis consacré, et l'heureux succès de mes efforts.

L'ARCHEVÊQUE.

Louange au Dieu qui crée la lumière au sein des ténèbres !

LUTHER, tendant la main à Catherine.

Retourne dans tes foyers, femme pure; je te remercie; que Dieu te récompense! moi, je ne puis le faire.

CATHERINE, baisant sa main avec ardeur.

Je ne veux qu'être aimée de toi, et mourir.

LUTHER, tranquillement.

Eh bien! je t'aime.

CATHERINE, avec ravissement.

Est-ce comme je t'aime, uniquement?

LUTHER.

Je dois aimer le prochain comme moi-même; je dois aimer mon Dieu et ses divines œuvres.

CATHERINE, dans la plus grande extase.

Ah! laissez-moi voir le soleil dans le cristal argenté des ondes, y plonger mes regards, et en savourer à longs traits la flamme pure et sacrée.

LUTHER.

Femme, tu es hors de toi!

CATHERINE.

Ah! je ne sais autre chose, sinon que la sainte flamme de l'autel m'embrase et me consume.

LUTHER, avec chaleur.

Moi aussi, je me sens entraîné par un sentiment miraculeux : il me semble voir ce buisson ardent dans lequel Moïse un jour aperçut le Seigneur; et,

lorsque je te contemple, il me semble voir dans l'éclat de tes yeux ce qui brille en flammes vives dans le fond de mon cœur. Ah! je n'y conçois rien !

L'ARCHEVÊQUE, joignant les mains.

Non sacramentum sine sanguine.

LUTHER, à part.

Cette femme qui m'attire si puissamment, ne serait-elle pas, comme l'arc-en-ciel, un signe d'alliance, messager de clémence et de grâce?

MÉLANCHTHON, ébranlé.

Un arc d'alliance!... Ah ! bienheureux Théobald!

LUTHER, à part.

Et que serait-ce, si je saisissais ce gage? Je ne suis qu'un pécheur, il est vrai, mais une femme pure peut réconcilier le pécheur avec lui-même.

CATHERINE.

Mes fautes ont-elles donc été pardonnées avec mes dernières larmes? non; ce que l'amour a transgressé, l'amour seul peut l'expier!

LUTHER, à part.

Je veux l'éprouver, et voir si c'est le Seigneur qui l'envoie. (*Haut à Catherine.*) Une seule question : mais, au nom du Dieu vivant, ne me trompe pas!

CATHERINE, avec élévation.

Encore une seule fois ce mot, et je suis libre !

LUTHER.

Je le crois, tu m'aimes; tu saurais mourir aussi, et voir mourir celui que tu aimes : oui, je le crois; car tu es sincère et vraie. Mais pourrais-tu toi-même m'envoyer à la mort pour l'œuvre de Dieu,... toi-même ?

CATHERINE, après quelques instans de réflexion.

Si je jouissais de mon libre arbitre, oui, je le pourrais : car qu'est-ce que j'aime en toi, si ce n'est ce qu'il y a de plus auguste ?

LUTHER, rapidement.

Eh bien ! si nous devenions époux... Ah ! le démon ne s'en réjouirait pas ?

MÉLANCHTHON.

Non, il n'y aurait que les anges.

LUTHER.

Mais peut-être l'esprit infernal veut-il me séduire par les attraits d'une beauté divine. Ah ! l'épreuve est terrible, mais je n'y succomberai pas... Fuis... fuis, te dis-je.

CATHERINE, le regardant avec élévation et fixement.

Tu veux enchaîner les esprits... et tu ne sais pas les reconnaître. Apprends avant d'instruire... Luther, adieu. Mon cœur se brise,... mais je ne saurais le prodiguer à qui le méconnaît ainsi.

(Elle veut sortir, mais s'arrête subitement dans le fond de la scène, et jette encore des regards douloureux sur Luther.)

LUTHER, la suivant des yeux avec étonnement.

Le démon ! et une volonté si pure !... Non, cela ne se peut ;... je vais la rappeler.

CATHERINE, mettant la main sur son cœur.

Je le sens se briser.

UN JEUNE GARÇON, entrant subitement une hyacinthe à la main, et disant à Catherine.

Êtes-vous la demoiselle de Bora? le chevalier couvert de sang... gisant dans le jardin, m'a donné cette hyacinthe pour vous. C'est pour Catherine, a-t-il dit, et il est mort.

(Il lui présente la fleur et sort précipitamment.)

CATHERINE, pressant la fleur contre son cœur avec la plus profonde émotion.

O doux symbole de la réconciliation !...

LUTHER, la suivant des yeux avec tendresse.

Eh bien ! la rappellerai-je ?...

CATHERINE, appuyant avec force la main sur son cœur, et regardant toujours Luther.

Ah ! mon cœur se brise.

(Le duc Éric, le margrave Albrecht, d'autres princes, d'autres chevaliers, entrent.)

ÉRIC.

Dieu est juste !...

ALBRECHT.

Willdeneck est tué !...

LUTHER et CATHERINE, se rapprochant insensiblement, tombent dans les bras l'un de l'autre, et s'écrient :

Mon époux ! mon épouse !

LUTHER, l'embrassant avec force.

Ah! mon appui, ma lumière!...

CATHERINE.

Mon sauveur, ma félicité!...

L'ARCHEVÊQUE, s'écriant.

Le saint amour a triomphé de la mort!...

MÉLANCHTHON, à Luther.

Maintenant, tu nous restes!...

LUTHER.

Oui, mon cher frère Philippe, j'aime et je vis!... Venez, princes de l'Allemagne : par les débris de ces autels sacrés, par mon Théobald qui m'a laissé en héritage l'amour qui me consume, jurez-moi, par un noble serment de princes, d'aimer l'humanité d'une flamme sacrée et pure, comme la Divinité m'aime, comme elle nous aime tous; jurez de réveiller la lumière du sein des ténèbres, de faire briller son éclat comme l'aurore matinale, dont les rayons étincelans pénètrent maintenant avec joie à travers ces vitraux bigarrés, et font pâlir la lueur de ces flambeaux funèbres.

(Les rayons du soleil levant éclairent toute la scène.)

LES PRINCES, lui tendant la main.

Nous le jurons, foi de chevaliers!

LUTHER.

Eh bien! je suis, je reste à vous; et je vous

donne, ce que vous avez regretté long-temps, la liberté!

LE PEUPLE, criant dehors.

Nous voulons voir notre père, nous voulons voir Luther!

CATHERINE, à part, les yeux levés vers le ciel.

Tu m'as tenu parole, saint enfant; la fleur brille, le cep est en fleurs : l'une et l'autre en lui seul!...

UN CHEVALIER, entrant.

Le peuple pénètre avec impétuosité par les portes du cloître; étudians, bourgeois, mineurs, tous accourent au son des instrumens, ils veulent voir l'électeur, qu'ils appellent leur père, et Luther leur sauveur.

L'ÉLECTEUR.

Laissez-les venir. (*Le chevalier sort. — A Luther.*) C'est à toi que je dois ce bonheur!

LUTHER, suivi de Catherine, se rend au milieu des assistans.

Remerciez Dieu et écoutez-moi!... (*Une multitude de personnes de tout âge et de tout sexe, des bourgeois, des étudians, des mineurs, s'accompagnant d'instrumens de musique; des cavaliers entrent par torrens et forment un cercle. Luther, avec solennité:*) Ce que Dieu m'a dévoilé un jour, je veux vous le rendre avec fidélité : J'étais encore moine lorsqu'atteint d'un mal mortel le prêtre me dit : Tes péchés te sont pardonnés; et la mort s'éloigna de moi. J'essayai de fonder l'œuvre du Seigneur, mais

je cherchai en vain l'accord hors de moi et dans mon cœur; et je ne pouvais accomplir ce que l'Éternel daignait vouloir faire par moi! Déjà la mort approchait de nouveau : mais cette femme se présente et dit : La paix soit avec toi. (*D'une voix élevée.*) Maintenant, je ne succomberai pas!... *Alleluia*, je triomphe!... notre fort inexpugnable, c'est Dieu!... Et vous, peuples de l'Allemagne, jurez... force, liberté, foi, Dieu!

(Il tire son glaive, et présente aux princes qui l'entourent la poignée qui figure une croix.)

LES PRINCES, s'approchant de Luther et étendant la main sur la poignée du glaive.

Oui, force en Dieu!

LE PEUPLE, répétant, les mains élevées.

Force en Dieu!

LES MINEURS, dans le fond de la scène, chantant et jouant des instrumens.

Courage, compagnons, courage, etc.

LES PRINCES et LE PEUPLE, comme plus haut.

Liberté en Dieu!

LES MINEURS, comme plus haut.

Du fond des souterrains, etc.

LES PRINCES.

Foi!...

LUTHER, les interrompant vivement et avec la plus grande solennité.

En nous et en Dieu!

CATHERINE, doucement et en même temps.

En toi et en Dieu!

LES PRINCES et LE PEUPLE, en même temps aussi.

En nous et en Dieu!

LES MINEURS.

Du fond des souterrains, etc. (53)

(La toile tombe.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES
SUR LA TRAGÉDIE
DE LUTHER.

(1) La consécration de la force, ou la puissance consacrée : telle est la traduction du second titre de la pièce ; il était assez difficile de bien rendre l'intention vague et déjà mystique que l'auteur a eue en lui donnant ce second titre ; l'expression que j'ai choisie me semble celle qui, en approchant le plus textuellement possible de l'original, le rend de la manière la plus convenable. C'est la force et l'enthousiasme, donnant la foi et la conviction, que l'auteur a voulu désigner par ce titre métaphysique et religieux.

(2) Je n'ai pas besoin de rappeler parmi ces ouvrages celui qui a été couronné par la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, sur l'influence de la réforme de Luther, par feu Charles Villers, à la mémoire duquel je saisis l'occasion de payer ici un nouveau tribut de respect et de regret. Parmi les ouvrages remarqués à ce concours célèbre, et qui ont envisagé cette importante question sous des points de vue différens, quoique avec autant d'impartialité et de lumières philosophiques, je me fais un plaisir de rappeler l'ouvrage d'un homme de lettres distingué, très-jeune alors, et qui honore maintenant la magistrature par ses talens et son caractère, M. le comte Malleville, premier président de la cour royale d'Amiens.

(3) Je me sers de l'expression, entre Rome et Genève, parce qu'elle a été consacrée par l'usage, à cause de l'importance littéraire et théologique que Genève a postérieurement acquise : je n'ignore cependant pas que, pour être exact, il faudrait dire, en parlant des premiers temps de la réforme, entre Rome et Wittemberg ou Augsbourg. Je me suis servi aussi du mot ico-

noclastes pour parler de ceux qui, au 16^e^. siècle, en Allemagne, renversèrent les images du culte : je n'ignore pas non plus que ce mot a été créé pour ceux qui dans le Bas-Empire refusaient de les reconnaître et de les honorer. Mais j'ai été autorisé à cet anachronisme d'expressions (κλαζω briser et εικων image) par l'étymologie grecque, et par l'impossibilité d'ennoblir l'expression composée, comme celle dont se sert l'auteur allemand, bilder-sturmer, *assailleurs d'images*. Enfin, puisque j'en suis à justifier quelques expressions, je me suis servi du mot *scepticisme* dans le sens radical et étymologique du mot, et non pas dans celui d'examen philosophique d'une croyance particulière, qui lui a été donné dans le dernier siècle.

(4) Quelques hommes de lettres auraient voulu que je donnasse dans ma préface ou dans mes notes un plus grand nombre de détails biographiques sur Luther, et les principaux événemens auxquels il a pris part; mais la vie de Luther est généralement connue des hommes instruits : ce n'est pas elle d'ailleurs qui devait être le sujet de ce travail; mais la production littéraire dont Luther est le sujet, la vie, et les ouvrages de l'auteur de cette production. Je dois recommander à ceux qui voudraient se rappeler dans cette occasion les circonstances les plus remarquables de la vie politique et privée du célèbre réformateur, la notice sur Luther, pleine de talent, de savoir et de sagesse, qui a été mise dans le Musée des protestans par M. Boissard, l'un des présidens de l'église luthérienne de Paris. Plusieurs des traits les plus remarquables de la vie de Luther, séparés dans l'histoire par de grandes distances l'un de l'autre, se trouvent rapprochés dans le cadre choisi par Werner pour son action dramatique. A mesure que ces traits se présenteront, je me bornerai à rappeler qu'ils sont historiques.

(5) La vie de Mélanchthon a été écrite, avec non moins de talent que celle de Luther, dans ce même Musée des protestans, par un autre pasteur réformé, M. Monnot. Si le personnage de Mélanchthon n'est pas bien nécessaire à l'action, on conviendra qu'il était du moins indispensable pour la fidèle représentation de l'époque.

(6) Son désintéressement, sa générosité, sa sagesse, rappelés

dans un grand nombre de passages de la pièce ; ce qu'il fit pour favoriser la réforme, pour sauver le réformateur, tout cela est historique, et connu de tous ceux qui n'ont pas oublié les principaux traits dont se compose l'un des plus beaux caractères d'une des époques les plus célèbres.

(7) Comme l'observe l'un de nos écrivains les plus profonds, M. Guizot, dans sa belle Notice sur Calvin, insérée dans le même ouvrage dont je parlais tout à l'heure, à l'époque dont il s'agit, tous les esprits supérieurs, tous les grands caractères étaient tournés vers les discussions religieuses, et vers les modifications que devaient éprouver les formes et les doctrines relatives au culte. Si on ne s'occupait point alors encore des changemens à opérer, dans les institutions sociales, c'est que la société toute entière était alors dans la religion et que les affaires du ciel étaient les grandes affaires de la terre. Mais le mouvement donné dès lors à l'esprit humain pouvait être dirigé, je crois, d'une manière utile et générale, si, au lieu d'un ergoteur comme Henri VIII, dans un pays séparé du continent, un homme d'une grande capacité et dans une position supérieure se fût emparé de cette direction avec force et avec sagesse. Je ne sais si mon jugement est hasardé et sévère, mais l'heureux Charles-Quint ne me paraît pas avoir été cet homme ; et le mélange de légèreté et de despotisme avec lequel Werner le représente ne me paraît pas non plus trop sévère. Aussi, que légua Charles-Quint aux peuples qu'il avait si long-temps gouvernés et comprimés? Aux catholiques, les progrès imminens de la réforme ; aux protestans, la verge de son farouche successeur, dont les violences amenèrent du moins sur la scène du monde un grand changement, un grand peuple, un grand homme.

(8) L'histoire parle aussi de ce personnage, un des plus illustres partisans de Luther ; mais elle ne fait pas mention de son amour pour Catherine de Bora, inventé par l'auteur comme ressort dramatique, ni de ses excès au milieu des bandes destructrices.

(9) L'individualité de ce personnage n'est pas historique,

quoique son caractère et les traits, en partie exagérés, dont il se compose, puissent lui en donner la physionomie.

(10) J'aurais bien des choses à dire sur les beautés particulières à ce genre de littérature dramatique, sur les causes de son discrédit, etc.; ce ne serait pas ici le lieu; je me réserve d'y revenir dans cette collection même, en parlant d'une pièce de Lessing.

(11) Je dois à la complaisance de mon savant collègue, M. Depping, la note suivante de l'institution de l'ordre des fous de Clèves.

L'ordre des fous était en Allemagne à peu près ce que la compagnie de la mère-folle était en France; avec cette différence, que la dernière avait le caractère de gaieté et d'enjouement propre à la nation; tandis que l'ordre allemand n'avait rien de fou que le nom, et était même assez triste. C'était une confrérie que le comte Adolphe de Clèves avait fondée en 1381, de concert avec le comte de Meurs et trente-cinq seigneurs de l'ordre équestre de Clèves. La charte de fondation est encore conservée aux archives de ce pays, si toutefois elle est authentique. Les membres de la confrérie étaient tenus de porter sur leurs habits, sous peine d'amende, le symbole de l'ordre, consistant dans la figure d'un fou avec sa marotte, et tenant un plat d'argent dans la main, etc., etc. L'on trouve aussi des détails fort curieux sur l'ordre des fous de Clèves dans l'intéressant ouvrage Entre Meuse et Rhin, par M. le baron de la Doucette.

Les fous de cour forment un des plus remarquables épisodes du moyen âge: il en existe beaucoup d'histoires; la plus connue est celle du savant allemand Flœgel.

(12) L'amour de Catherine de Bora, d'abord religieuse et ennemie ardente de la réforme, qu'elle embrassa ensuite avec ardeur, son mariage avec Luther, sont des faits consacrés par l'histoire; mais l'image de ce moine empreinte d'avance dans ses sens et dans son cœur, son déguisement en pèlerine pour sauver Luther, sont des ressorts au moyen desquels l'auteur a réuni dans son action des incidens qui, dans l'histoire, sont séparés par de grandes distances. Les prostestans, instruits des moindres détails de la vie de leur réformateur, parlent familiè-

rement des instans que Luther et sa chère Catherine de Bora, passaient ensemble à causer de théologie, et à *manger des pois chiches;* et les luthériens zélés ont volontiers dans leurs appartemens, ou même portent sur eux l'image du couple révéré. Dans le rôle de Catherine, comme dans d'autres de cette pièce, le style est noble et vrai quand il est soutenu par l'histoire ou la nature; et présente, lorsqu'il s'écarte de l'une ou de l'autre, un mélange confus de rêveries et d'aberrations, où l'imagination, les sens, et l'ascétisme rivalisent d'enflure et d'exaltation.

(13) Théobald : *bald*, mot allemand qui signifie *bientôt*. *Thérèse :* Θεος Dieu, *rosa*, rose.

(14) Le personnage d'Élisabeth, femme de *Cotta*, et dont les bienfaits, la sagesse et la piété eurent une grande influence sur la jeunesse et la destinée entière de Luther, est historique.

(15) C'est aussi un trait historique.

(16) Werner non-seulement ne veut plus qu'on lui rappelle sa pièce de Martin Luther; il en a depuis fait une autre dans un sens tout opposé; elle n'a pas été représentée, et je ne sais si elle est imprimée. Elle s'appelle *die unweihe der kraft*, *la non-consécration ou la profanation de la force.*

(17) Les comtes Stollberg, membres de l'académie royale de Munich, ont quitté la religion réformée pour la catholique: l'aîné compte parmi les meilleurs poëtes de l'Allemagne; il s'est particulièrement exercé dans le genre ascétique; et son imagination, exaltée par la nature habituelle de ses compositions, paraît avoir éprouvé le besoin d'un culte qui, en exigeant une docilité plus positive et matérielle, laisse un champ moins libre aux incertitudes et aux recherches de la raison humaine. On varie sur l'état physique et intellectuel où il était lui et son frère, quand ils ont changé de religion; mais il n'y a qu'une voix sur leur bonne foi et leur délicatesse. M. Stollberg l'aîné a, depuis cet événement, soutenu une polémique, qui a fait une grande sensation en Allemagne, avec *Voss* le célèbre traducteur d'Homère et de Virgile, et son ami d'enfance. Cette amitié a été rompue par *Voss*, qui paraît avoir jugé sévèrement les intentions de son ancien ami.

(18) Il s'agit sans doute ici du phénomène, si redoutable

dans les mines et les lieux souterrains, de l'inflammation du gaz. Ladétonation est en effet précédée d'une flamme bleuâtre que l'ignorance, et une superstition contraire à l'esprit du christianisme, ont pu faire regarder comme une intelligence malfaisante.

(19) Luther, en effet, prononçait familièrement ces paroles.

(20) L'auteur se sert ici, pour se conformer à la mesure de ses vers, du nom de Max, comme diminutif de celui de Maximilien. L'histoire de cet empereur, prédécesseur de Charles-Quint dans l'empire d'Autriche, celle de Jean Hus, dont les malheurs précédèrent les tentatives plus heureuses de Luther, sont connues de tous ceux à qui les annales modernes ne sont pas étrangères.

(21) *Kyrie*, seigneur, un des mots grecs, en petit nombre, conservés dans les liturgies de l'église : *Kyrie eleïson*, Seigneur, sauve-nous. Quant aux expressions latines qui se trouvent à la fin de la pièce, et qui sont du même genre, je n'ai pas cru devoir me donner le mérite trop facile d'en offrir une traduction. Il n'est aucun de nos lecteurs qui n'y supplée, et nos lectrices les reconnaîtront, pour la plupart, comme paroles sacramentelles, et qui se trouvent dans leurs livres de prières.

(22) L'auteur, qui ne se sert que rarement de la rime dans les vers métriques de sa pièce, en reprend l'usage dans ces chœurs, que la pureté de l'expression, le charme et l'élévation des idées, et les richesses de l'harmonie, mettent au rang des plus beaux modèles de la poésie. Quelques amis m'auraient volontiers offert le secours de leurs muses, pour m'aider à rendre en vers ces passages et quelques autres, mais ce n'aurait pu être qu'une imitation imparfaite, et j'ai pensé qu'une traduction fidèle ferait bien mieux connaître les intentions poétiques de l'auteur; la musique de ces chœurs est faite par Weber, et non par Schutz, comme je l'ai dit dans la préface.

(23) *Pereat.* Les Allemands se servent assez volontiers dans leurs chansons familières de cette vulgaire expression latine.

(24) La bulle du pape brûlée des mains de Luther est, on le sait, un des premiers et des plus importans événemens historiques de la réforme.

(25) Tout le monde connaît la vie et les ouvrages d'Érasme ; mais j'ai cherché en vain quelqu'un qui connût cette singulière tradition du temps concernant l'ingénieux et sage peintre de la folie.

(26) *Eisleben*, lieu de la naissance de Luther ; Mæra, qu'habitèrent ensuite ses parens; Eisenach, où il fit ses premières études ; Wittemberg, berceau de la réforme ; les montagnes du Hartz : tous ces lieux sont situés dans la Saxe.

(27) On sait que Luther, en effet, a donné une traduction des Psaumes : elle est encore usitée dans les temples protestans de l'Allemagne, et c'est assurément un des premiers et plus importans monumens littéraires de la langue et de la poésie de ce pays.

(28) Le père de Luther était mineur d'après l'histoire, et en mettant souvent dans sa bouche des façons de parler empruntées de cette profession, l'auteur a complété l'illusion et la vraisemblance dramatique de ce personnage.

(29) Wetzlar, autrefois une des villes les plus importantes de l'empire germanique, et siége de sa chancellerie : ses monumens sont remplis de tableaux qui rappellent des traits de ses anciennes annales.

(30) Ces exclamations théologiques et les raisonnemens du même genre qui les précèdent, dans la bouche d'un simple mineur, peuvent paraître au premier aperçu peu naturels, et propres à déparer une scène dont le naturel et la vérité font le principal mérite. Mais il faut se rappeler que dans les époques, les pays et les classes où la religion est la grande affaire de la multitude, les controverses et les prétentions religieuses sont aussi du fait de tout le monde, ainsi que la sollicitude pour ce qu'on appelle les *choses saintes*, ce qui explique la déférence avec laquelle le docteur Luther consulte son père sur les intérêts et les tentatives de la réforme en Saxe ; d'ailleurs, dans les pays de mines riches et abondantes, la profession de mineur, propriétaire, ou directeur de mines, était assez relevée et laissait supposer de l'éducation, dont le premier usage, à cette époque, était de montrer du zèle et de l'habileté dans les controverses religieuses.

(31) Tetzel, personnage historique, et un de ceux dont, au

dire même des écrivains catholiques les plus opposés au protestantisme, l'entêtement et les passions contribuèrent le plus à rendre inévitable l'explosion générale de la Réforme.

(32) Quand l'auteur de Luther emploie une comparaison, il la développe et la retourne, outre mesure, jusqu'à ce qu'il en ait abusé, ce qui lui arrive avec ses comparaisons les plus heureuses, et toutes ne le sont pas également.

(33) Eisleben, auquel Luther adresse ici cette exclamation touchante, est non-seulement le lieu où il vit le jour; c'est aussi, par un des traits les plus remarquables de sa destinée, celui où il mourut.

(34) Ils furent en effet les premiers protecteurs de Luther.

(35) *Sub utrâque*, *la communion sous les deux espèces*, une des principales questions théologiques qui divisent, comme on le sait, l'église catholique, des religions réformées.

(36) Usage immémorial des étudians dans l'Allemagne protestante.

(37) Les biographes de Luther parlent de son goût pour la musique.

(38) Cette tradition superstitieuse est dans la vérité de l'époque et dans la croyance du personnage. Luther, en effet, crut un jour voir apparaître le démon, il lui jeta l'écritoire à la face; les voyageurs crédules ou curieux se font encore montrer à Wittemberg, à ce qu'on assure, les taches d'encre soigneusement encadrées sur les murs de la chambre où eut lieu cette singulière apparition.

(39) Ces diverses vocations de Luther, dont l'auteur lui fait parler ici successivement, sont historiques.

(40) Cet événement est historique.

(41) Paroles historiques : dans la pièce originale, le moment où Théobald, en souriant à travers les larmes, conseille par son silence de partir pour Worms, où il subit le célèbre jugement que la suite de la pièce va nous présenter, et qui nous est connu par l'histoire, est le sujet d'une des jolies gravures qui en ornent l'édition. Luther, ses parens, Mélanchthon et Théobald, y sont représentés avec beaucoup d'expression.

Le cantique que chante Luther dans une autre scène, *notre Dieu*

est un fort redoutable, a été composé ainsi par Luther lui-même, avec la musique ainsi que les autres chants que, dans la même scène, l'auteur met dans sa bouche et dans celles de ses amis, tels que les protestans les ont conservés, et avec des formes de langage usitées alors, et qui ont vieilli depuis.

(42) Dans les temps qui précédèrent immédiatement la Réforme, la licence et l'intrigue ayant fait tomber le clergé dans la déconsidération, les architectes et les sculpteurs chargèrent successivement les murs des anciennes et nouvelles églises et autres édifices publics d'allégories et d'allusions plus ou moins outrageantes pour les ministres de la religion; et la poésie de cette époque avait souvent la même tendance, comme l'attestent quelques-uns de ses vieux monumens : telle est la peinture que l'auteur, à ce qu'il paraît, suppose dans la salle impériale de Worms, et que du Bossu prend plus loin le soin d'expliquer à Charles-Quint, et en parlant en même temps d'allusions semblables sculptées, selon ce qu'il dit, sur une des faces de l'antique cathédrale de Strasbourg. A l'époque de la Réforme, cette mode disparut : le clergé catholique devint plus circonspect, et se garda d'ailleurs qu'on l'offrît en scandale à son rival, tandis que, d'après les luthériens, le christianisme, ramené à sa pureté dans le creuset de la Réforme, n'avait plus que des droits à la confiance et à la considération des peuples.

(43) Comparaison qui me paraît de bien mauvais goût.

(44) Charles-Quint, souverain en Allemagne et en Espagne, resta en effet presque étranger à ce premier pays.

(45) Je n'ai rien trouvé dans l'histoire qui soit relatif à ce trait. Le nom de du Bossu ne se trouve pas non plus parmi ceux des fous de l'ordre de Charles-Quint cités dans l'histoire de Pflegel; et il est étonnant que Werner ait préféré ce nom à celui de Kuntz-Fonder-Rosen.

(46) Voyez la note 42.

(47) Tous les noms et toutes les descriptions dont l'auteur fait précéder cette scène sont historiques : les Stollberg et les Dalberg se sont encore illustrés de nos jours. L'archevêque de Mayence remplissait toujours les fonctions de directeur de la diète de Worms. Jean Fuggers fut en effet un négociant opu-

lent anobli par Charles-Quint : ses descendans possèdent encore une principauté en Bavière.

(48) Usage de l'époque, avec lequel les grands avaient coutume de vouloir honorer les hommes distingués des classes inférieures.

(*Page* 191.) La loi que les Allemands appellent *Urphed*, instituée dans les temps de la féodalité et renouvelée par l'empereur Maximilien, avait pour objet d'empêcher les bannis d'avoir recours, pour se venger, au moyen des provocations au combat singulier par les armes, ou par ce qu'on appelle jugement de Dieu.

(49) Le jugement de la diète de Worms présidée par Charles-Quint, jugement qui en acquittant Luther lui imposait les conditions les plus sévères, la prérogative du double vote de l'empereur, sont des circonstances historiques ; mais l'égalité des voix pour et contre lui, et l'usage qu'il fit en sa faveur du double suffrage, appartiennent à l'imagination de l'auteur.

(50) C'est ici où Thérèse et Théobald se reconnaissent pour deux êtres d'une nature supérieure, et que l'on reconnaît aussi plus positivement l'intention de l'auteur, développée encore davantage à la fin de la pièce.

(*Page* 204.) Tout ce que j'ai pu apprendre par mes recherches sur l'hyacinthe et l'escarboucle auxquelles l'auteur fait jouer un si grand rôle dans l'hymne mystérieuse de ses deux anges, c'est que dans le style ascétique on regarde assez communément cette fleur et cette pierre précieuse comme l'emblème de la pureté et de la ferveur. L'escarboucle ressemble au charbon ardent, et l'on sait que le prophète Isaïe vit, dit l'Écriture, dans une de ses visions l'ange qui lui apparut poser un charbon ardent sur ses lèvres pour leur donner la force et la pureté. Je ne saurais mieux faire connaître les intentions de Werner en introduisant dans sa pièce Théobald et Thérèse, et en mettant dans leur bouche les paroles qui sont l'objet de cette note et plusieurs autres allusions mystiques qu'en donnant ici la traduction d'un des passages du prologue en vers dont Werner a fait précéder sa pièce.

Maintenant j'enverrai (dit l'Éternel) à tes côtés trois anges, mes élus. L'homme ici-bas sur la terre, avec le secours d'êtres célestes, peut gouverner le monde. Ainsi parla le Seigneur; la

flamme de sa parole se fait sentir à la troupe sainte des chérubins et des séraphins qui planent joyeusement autour de la source éternelle des lumières. L'ange de la foi est le plus rayonnant de tous les chérubins; aux peuples foulés par l'oppression, il paraît d'abord comme une escarboucle lumineuse, qui ne brille qu'au sein de l'obscurité la plus épaisse, ne se montre qu'aux prophètes et aux enfans, brûle aux sein d'images sacrées et flamboye au milieu des étoiles. Vient ensuite l'ange des arts, dont l'influence suprême s'empare à la fois des héros et des princes, et qui, pour soulager nos peines, descend pour séjourner dans nos humbles asiles, exhalant de suaves odeurs, pareil à la fleur d'hyacinthe qui réfléchit dans son sein les couleurs du firmament, etc., etc., etc.

Aussi mes soins fidèles, mes travaux laborieux ont-ils été consacrés à vous faire voir par de frappantes images comment Luther reçut des régions supérieures la consécration de sa force. La chaleur de son âme devait répandre la lumière au sein de la nuit obscure; aussi des anges furent-ils chargés du soin de l'élever, jusqu'à ce que la douceur de l'amour eût entièrement épuré chez lui la force de la chaleur dévorante. Élisabeth, épouse de Cotta, bourgeois d'Eisenach, institutrice de Luther, qui lui prodigua les premiers soins, dont la sagesse et la bonté paternelle développèrent les premiers germes de ses vertus, Élisabeth, dans mon saint ouvrage, paraît comme l'ange de la bonté pure; car c'est dans le cœur de la femme que réside le plus noble présent de la Divinité. D'un regard élevé, et d'une pieuse tendresse, considérez l'aimable enfant que j'appelle du nom de Théobald, parce qu'une fleur divine va bientôt éclore en lui. Séraphin céleste, génie des arts, son doux regard fait éclater la force irrésistible de Luther, et des accens divins sortent de sa flûte mélodieuse. Mais lorsque vous sentez les atteintes de la douleur; que la croyance, comme un chérubin ailé, se présente à vos côtés, comme il protégeait autrefois Luther et sa noble épouse, je l'appelle Thérèse, pour montrer que cette rose divine s'épanouit pour préparer dans son doux calice le trône de l'amour. Je l'ai présentée sous les formes de l'enfance; car c'est au cœur de l'enfant que n'ont point encore re-

froidi les scènes du monde qu'il aime à se présenter. Dans l'âme candide de Catherine, Thérèse cultive le germe sacré que doit développer pour son salut la force entraînante de Luther; et quand des douleurs amères les ont purifiés (car les couronnes de l'amour sont de précieuses épines), flambeaux célestes, ils brilleront réunis, etc., etc.

(51) La vallée de Saron dont il est parlé dans le cantique des cantiques et à laquelle on attache un sens mystique relatif à l'immortalité et à la résurrection.

(52—*Page* 239.) Les légendes font connaître les traditions relatives à saint Georges écrasant le dragon, saint Sébastien percé de flèches, et l'ermite sainte Euphrosine.

(53) La tragédie de Luther, si remarquable par ses défauts et ses beautés, produit toujours une grande sensation en Allemagne; il sera difficile, à part même notre goût en matière de théâtre, qu'elle produise la même impression en France, où, par des causes que l'on ne peut développer dans un ouvrage étranger à la politique, les idées religieuses ne peuvent encore trouver que peu d'influence même en littérature; mais en Allemagne elles servent d'enveloppe et d'égide aux plus vives affections nationales. La dernière scène offre ce trait remarquable, que la pièce, malgré son incohérence d'actions, en reçoit un caractère d'unité qui reporte l'imagination du spectateur vers l'idée qui l'avait d'abord frappé; le fond de la scène fait revoir au spectateur les braves mineurs faisant entendre les mêmes accens au sein de la régénération religieuse, triomphante et assurée, que dans le fond des souterrains, aux jours de ses tribulations, dans le commencement de la pièce.

A l'instant où je termine cette note, les journaux annoncent la mort de Werner, arrivée à Vienne le 15 janvier dernier. Si en écrivant ma préface, j'avais pu prévoir qu'au même moment les portes du tombeau se fermaient sur lui, les formes de mon jugement n'eussent pas été aussi sévères; car, dans les choses graves, je suis loin d'adopter sans restriction la devise : « *On doit des égards aux vivans, on ne doit aux morts que la vérité* »Toujours est-il que l'Allemagne vient de perdre enWerner l'un de ses plus grands poëtes.

LE

VINGT-QUATRE FÉVRIER,

TRAGÉDIE EN UN ACTE

PAR WERNER;

TRADUITE PAR M. GUSTAVE DE BAER.

Ne nos inducas in tentationem.

NOTICE

SUR

LE VINGT-QUATRE FÉVRIER.

Les paisibles habitans de l'auberge de Schwarrbach, dans les montagnes qui séparent le Haut-Valais du canton de Berne, seraient bien étonnés, sans doute, s'ils apprenaient qu'un poëte a imaginé de faire de leur maison la demeure du parricide et de la malédiction. Concevraient-ils jamais qu'il existe un esprit assez noir pour infliger un renom funeste à leurs obscurs prédécesseurs; pour transformer en instrumens de mort les plus simples ustensiles de leur ménage; pour changer en cri sinistre le chant de leur poule; pour ensanglanter à plaisir jusqu'à l'innocent couteau suspendu dans leur cuisine? Voilà pourtant ce que Werner a fait : il a introduit les Euménides dans une chaumière des Alpes, et soumis une famille de paysans à cette fatalité terrible qui, jusqu'ici, ne pesait

que sur des fronts couronnés, comme ceux des enfans de Pélops ou de Laïus.

La tentative était neuve, et le succès à peu près certain, si le succès d'une œuvre dramatique se mesurait à la force de l'émotion qu'elle produit. Une cabane, isolée au milieu des neiges, est habitée par une famille proscrite, où la réprobation se transmet de génération en génération, où les pères ne meurent que de la main de leurs enfans, où les enfans n'ont d'autre héritage que la malédiction paternelle. Le vingt-quatre février est le jour prédestiné au crime, et ce redoutable anniversaire ne revient jamais sans un nouveau forfait ou sans un malheur nouveau. Et cette succession de douleurs et de meurtres ne s'épuise qu'au jour où l'un des maudits, doublant sa part de crime, frappe son fils du couteau dont il égorgea son père. C'est là toute l'action, et certes rien n'est plus terrible. Qu'on y ajoute toutes les circonstances qui l'environnent, l'isolement et l'obscurité du lieu, le froid de l'hiver et de la nuit, le sifflement des hiboux et des corneilles; qu'on se figure que le fils du maudit est maudit lui-même, et que le meurtre de sa sœur fut un des

jeux de son enfance, et l'on pressentira quel doit être l'effet de cette sombre conception. Ceux qui regardent l'horreur comme la première des beautés tragiques ne pourront ici qu'admirer; car, à cet égard, le dénoûment de *Rodogune* est peu de chose auprès du *Vingt-quatre février*.

Mais une grande impression, obtenue par des moyens extrêmes, ne suffit point pour assurer le mérite d'une pièce de théâtre; et l'on peut croire même que ceux qui ont assisté à la représentation de celle-ci reprocheraient volontiers à l'auteur la sensation qu'ils ont éprouvée, et lui pardonneraient peu de les avoir si péniblement, si durement émus. On peut donc, sans craindre de choquer une émotion chère à ceux qui l'ont reçue, rechercher si celle que produit *le Vingt-quatre février* est légitime, et si les spectateurs ont frémi dans les règles.

On se tromperait, je le crois, si l'on pensait que l'effet opéré par les fictions poétiques dût toujours être exactement le même que l'effet causé par les choses réelles. La nature est pour un art quelconque ce que les modèles sont pour la peinture; et l'on sait que le peintre, même

en imitant, doit faire preuve d'invention, et que son imagination doit se retrouver jusque dans ses portraits. Ainsi, de ce qu'un objet produit une sensation agréable ou terrible, il ne s'ensuit pas que la poésie, et surtout la poésie dramatique, doive le reproduire absolument tel qu'il est; elle doit, on l'a mille fois répété, elle doit l'embellir, c'est-à-dire le ramener à ces lois du beau que l'esprit porte en lui-même. Connaître et imposer ces lois, telle est en effet la condition et la puissance du génie poétique. C'est pour cela que l'on dit qu'il y a dans toute composition deux élémens, un élément réel donné par le monde extérieur, un élément idéal qui vient de l'artiste. C'est même à ce double titre que le poëte est indifféremment appelé imitateur ou créateur.

Les caractères que présentent un événement, une action, une personne, ne sauraient donc passer sans modification de l'ordre réel dans le monde imitatif. Les scènes riantes ou terribles de la vie commune ne doivent pas nous être présentées sans choix ni sans mélange. Le sentiment surtout que produit l'union du malheur et du crime, est d'ordinaire trop rude et trop

violent pour devenir le but des arts. Aussi, la poésie dramatique, toutes les fois qu'elle a voulu l'employer, a-t-elle eu soin de le relever et de l'adoucir. Tantôt, elle a présenté les criminels comme des victimes, en leur donnant au moins l'intérêt de la souffrance ; tantôt elle leur a cherché dans le ciel même une excuse ; et, soumettant le bras coupable au pouvoir des dieux, elle a détruit la liberté sans étouffer la conscience ; elle a ennobli le crime par la fatalité. Telle est la véritable horreur tragique. Mais comme il y a du merveilleux dans cette manière de considérer les choses humaines, il faut, en l'adoptant, disposer toutes les circonstances extérieures de telle sorte qu'elles ne troublent en rien la fiction, et placer la vie hors de la région commune. C'est pour cela que l'on a fait souvent intervenir l'empire d'une religion mystérieuse, ou du moins celui de la magie, dont les prestiges suppléent aux miracles. Souvent on s'est placé dans ces temps reculés, ou ces contrées lointaines, que nous n'apercevons jamais qu'au travers des nuages de l'imagination. Presque toujours on a choisi des personnages dont la nature extraordinaire

ou la haute condition détournaient le spectateur de l'idée de les juger d'après les règles de l'expérience journalière. C'est ainsi que des événemens dont on ne pourrait supporter la vue, ont pu devenir l'ornement du théâtre. De sanglantes aventures qui épouvanteraient les tribunaux criminels, peuvent, ainsi transformées, nous causer un noble attendrissement; et le coupable, dont la présence ferait détourner les yeux au juge le plus endurci, nous arrache des larmes de sympathie, dès qu'il porte le nom d'Oreste ou d'OEdipe.

Mais si l'on nous présentait de tels faits, de tels hommes, pris dans l'ordre commun, on dégraderait l'art, et l'on outrerait l'émotion. Si même, en continuant de placer la destinée humaine sous un jour merveilleux, et de donner pour excuses au crime les mystères de la fatalité et de la malédiction céleste, on laissait aux personnages une basse condition et un langage familier, on ferait violence à la nature sans satisfaire à l'art; on offrirait un spectacle à la fois odieux et invraisemblable. La pensée générale rappellerait le spectateur dans l'idéal, tandis que les formes extérieures le retiendraient dans

le vulgaire. L'horreur tragique a quelque chose de fictif et de surnaturel qui contrasterait bizarrement avec la simplicité des détails et la vérité même du spectacle.—Telle est la faute de Werner dans le *Vingt-quatre février*.

La faute est grande, et nous devons convenir que, pour nous, rien ne la peut racheter. Il faut cependant reconnaître aussi que la pièce est disposée et conduite avec beaucoup d'art, et que tous les accessoires en sont habilement combinés pour contribuer à l'effet principal. Cette habileté, qui n'annonce que de l'intention et de l'esprit, est poussée fort loin chez les Allemands, et Werner n'en a jamais donné plus de preuves que dans cette pièce, distinguée d'ailleurs par les traits dont le dialogue est semé, et par la beauté et la vérité locale des descriptions qui, d'après la nature du sujet, ajoutent au pathétique. Le style, quoique souvent rude et forcé, est beaucoup moins vague et moins déclamatoire que dans d'autres tragédies de Werner.

Au reste, comme il est de la justice de se placer, en lisant un ouvrage, dans le point de vue que l'auteur avait choisi en le composant,

et de s'associer à ses intentions, nous terminerons en citant ce que Werner écrit de la tragédie du *Vingt-quatre février*. Peut-être qu'après avoir lu l'effet que le poëte produisait sur lui-même, on conviendra qu'au moins il nous l'a bien rendu. « Ce poëme d'horreur, dit-il, qui, avant que ma voix le chantât, troublait, comme un nuage orageux, ma raison obscurcie, mon esprit enivré, et qui, lorsque je le chantais, résonnait, comme le cri aigu des hiboux,.... ce poëme a été tissu dans la nuit, semblable au retentissement du râle d'un mourant qui, bien que faible, porte la terreur jusque dans la moelle des os. »

Ch. de Rémusat

LE

VINGT-QUATRE FÉVRIER.

PROLOGUE.

AUX FILS ET AUX FILLES DE L'ALLEMAGNE [1].

Quand je viens de me purifier devant le peuple réveillé, par la confession sincère de mes erreurs et de mes fautes envers lui, je veux encore me détacher de ce poëme d'horreur qui, avant que ma voix le chantât, troublait comme un nuage orageux ma raison obscurcie, et qui, lorsque je le chantais, retentissait comme le cri aigu des hiboux. Puisse-t-il vous révéler, à vous qui, purs encore, n'avez pas fait l'épreuve de la vie, ce qui s'agite et flotte au fond de l'abîme du cœur si facilement irrité, afin que vous soyez en garde contre les péchés mortels, et, comme l'ennemi primitif des hommes les poursuit tous de tentations, contre la malédiction toujours menaçante ici-bas.

Quoique ce poëme ait été tissu dans la nuit, semblable à l'écho du râle d'un mourant, qui, bien que faible, porte la terreur jusque dans la moelle des os, cependant vous devez son apparition au sourire de celui que j'aime à nommer Hélios [2], l'image du soleil, parce que la clarté le couronne, et que tandis que j'errais, non encore réconcilié, son rayon m'a réchauffé. Il est vrai que mes pas doivent désormais beaucoup s'éloigner des siens; pourtant son regard peut toujours encore m'enflammer, quoique, hélas! mes yeux ne le contemplent plus, et que je n'ose dire à son œil de flamme, que jamais cœur n'a battu plus fidèlement pour lui.

Ce poëme d'ailleurs, œuvre de la nuit, a pourtant été chanté sur les bords sereins du Léman, qu'environnent les glaciers couronnés de roses. Là, sous les traits d'une femme, errait le modèle de la Grâce [3]; pourtant depuis que l'oriflamme de la liberté y a été arboré, elle a foulé aux pieds les couronnes des Alpes, elle a fui pour aller briller sur un libre océan. O mon Hélios, qui ne me seras jamais enlevé; et toi, cette Aspasie qui te nommais noble femme, dont le cœur a maîtrisé l'esprit du monde; vous deux qui êtes pour moi plus que tout le reste, vous devez savoir comme le torrent de mes larmes coulait pour vous, car il vous unissait, vous que j'aime, dans une même source...

Pour vous, fils et filles de la contrée qui doit être le centre de la force et de la vérité ranimées, vous, gardiens du sublime palais de l'avenir, si vous voyez l'Hélios de la lumière allemande éclairer avec majesté les confins du monde à son déclin, rendez-lui grâce et adorez son empire. Entendez-vous sonner les trompettes triomphales? pensez que c'est celui qui, dans ces temps primitifs dont on se rit maintenant, a illuminé vos yeux, qui aujourd'hui s'enflamment pour Dieu. « Au commencement était le Verbe? » vous l'avez lu. Le maître suprême, il est vrai, maîtrisera les maîtres; pourtant un étroit et servile esprit d'écolier ne devra pas s'emparer d'eux [4].

Et vous fils pieux de l'Allemagne et filles spirituelles, si vous pensez que l'Allemagne doive de nouveau être l'Allemagne, c'est-à-dire, la terre d'explication de l'histoire du monde [5], alors pensez à cette femme qui, née dans une terre étrangère, a cependant réveillé nos gardiens, et imitez-moi, moi dont les avis vous ont

obligés de lui rendre grâce. Aspasie a embelli le Léman; que la reconnaissance répète sa chanson allemande des bords du Rhin, et qu'elle soit la messagère de cette Grâce manifeste qui lance ses rayons sur nous et sur elle, et qui, puisqu'elle est la meilleure des filles pieuses, ne la retranchera pas de la fête des peuples.

Après vous avoir d'abord entretenu de ceci, je veux encore vous parler de mon ouvrage, qui mettra clairement sous vos yeux cette vérité, que le juste, ainsi que le méchant, ont tôt ou tard leur récompense infaillible.

Les païens nommaient cela fatalité; cependant, depuis que le Christ nous a ouvert le chemin du ciel et de l'enfer, le juste n'est plus en butte aux traits de la fatalité, surtout lorsqu'il porte sur son cœur le bouclier de la foi; l'enfer peut tonner, il est inébranlable.

Cependant, nous qui admettons encore autre chose que Dieu seul, nous tombons dans les filets du Malin, et nous devenons aisément la proie de ce chasseur farouche. Afin que vous puissiez apercevoir de loin ses redoutables poursuites, ainsi que son arc toujours tendu et son carquois tout rempli de traits, je vous offre ce petit poëme, dont je ne me suis jamais repenti. Je vous l'offre aujourd'hui; celui qui veut sauver des peuples, le peut aussitôt que sa volonté est sincère; il doit cependant, avant que cette grâce lui soit accordée, se purifier de la malédiction, et cela plutôt aujourd'hui que demain, où peut-être nous serons tous plongés dans les ténèbres.

Aujourd'hui cela nous est possible: car, Dieu merci, nous savons que ce qu'on nous disait autrefois de la malédiction inévitable, n'est plus qu'un conte. Un en-

fant, un enfant chrétien, peut s'en moquer. Et celui qui est rentré dans les voies du Seigneur, qui a souffert les tourmens de la mort pour nous, peut avec une de ses larmes obtenir la rémission de tout péché et de toute malédiction. Ainsi donc, du courage, mes chers compagnons de misère; si mon récit vous fait répandre de pareilles larmes, ce sera un bonheur pour vous et pour moi : alors quittez ce pays, les ténèbres sont dissipées, la lumière brille dans vos regards, et jette ses rayons régénérateurs sur le pays d'Allemagne.

Mais vous, qui depuis long-temps êtes accablés sous le poids du crime, vous dès long-temps accoutumés à porter ce lourd fardeau, vous vous persuadez à vous-même que vous n'en sentez plus le poids; vous dites à celui qui semble encore effrayé et qui recule : « — Es-tu fou? » — et vous osez braver les Euménides, pendant que vous êtes vous-même enlacé par leurs serpens! Ah! tandis que l'eau vous désaltère encore, que l'air vous rafraîchit et que la lumière vous éclaire, hâtez-vous, je vous le demande en grâce, et implorez à genoux le secours de Jésus, par la vertu de ses plaies! Faites-le au plus tôt, afin que vos larmes ne soient pas trop tardives! O insensés, dussiez-vous me prendre moi-même pour un insensé, fuyez, je les connais, les puissances de la nuit.

Enfin vous qui, soit dans la paix du ménage, soit dans le tumulte des camps (car partout le Sauveur retrouve les siens), avez conservé l'innocence d'un cœur pur et fidèle,... et moi aussi j'eus un cœur fidèle et pur, et je l'ai perdu par les passions d'une vie fougueuse,... vous, dis-je, qui pouvez librement vous présenter aux regards de Dieu et des hommes, et qui n'avez à vous

reprocher aucune faute, si après avoir combattu bravement, vous rentrez dans le sein de la maison paternelle, et dans les bras d'une mère qui répand sur vous sa bénédiction, restez, enfans, restez à jamais unis. Ainsi vous parle un homme qui n'a point d'asile, et qui ne sera pas pleuré.

Adieu, tous! — O peuple, je vous ai chanté un poëme païen sur l'ancienne malédiction; cependant le temps viendra bientôt, le temps suprême (car déjà l'on entend le froissement des feuillets du livre du destin), où, le grand fait s'étant accompli, un nouveau chant prendra l'essor, je veux dire un chant brûlant de la foi chrétienne, le chant de la bénédiction! Après de vaines actions, de vains jeux, de vaines paroles, Dieu éveillera la tragédie chrétienne, qui te présentera, ô peuple, le joyeux spectacle de ce qu'il faut que j'éprouve : ce poëme, le poëte épuré l'achèvera avec Dieu.

Jusque-là, mon peuple, travaille, infatigable, à terminer la comédie burlesque, qui, commencée depuis nombres d'années, a déjà couvert le monde de farces sanglantes.... Allemands, c'est pour cela que Dieu vous a envoyés! — A vous, à moi, à mon cantique de pénitence, puisse-t-il accorder la vie éternelle!... Non, pas à mon cantique!

Écrit le soir du jour du saint apôtre Matthias, 1814.

PERSONNAGES.

KUNTZ-KURUTH, paysan suisse.
TRUDE, sa femme.
KURT, son fils. (Costume de voyageur sous lequel il n'est point reconnu par ses parens.)

L'action se passe en Suisse, à Schwarrbach, dans un hôtellerie des Alpes, isolée au milieu des roches, au défilé du Gemmi, entre Kanderstæg et Leuk (1).

LE

VINGT-QUATRE FÉVRIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'intérieur d'une maison de paysan; la chambre et le cabinet séparés par une cloison à laquelle sont suspendus une petite horloge en bois, une faux et un grand couteau; dans le fond, un lit de paille et un vieux fauteuil. La chambre est éclairée par une lampe placée sur une table. Il fait nuit : l'horloge sonne onze heures.

TRUDE seule, assise à son rouet.

Déja onze heures, et Kuntz n'est pas rentré! il est cependant parti de bien bonne heure pour Leuk.... Pourvu qu'il ne lui soit point arrivé de malheur en route! Quel bruit! quel ouragan! il vient du côté de l'ouest; il semble que l'esprit malin veuille mettre le Gellihorne [2] en pièces, et le jeter à la tête du Gemmi, de même que Kuntz a jeté son couteau.... Quelle idée vient à mon esprit! Oui, c'est vers la même époque; c'est aussi, je crois, en février que feu notre père est mort. Il y a long-temps de cela, et cependant quand j'y pense, j'en frissonne. — Mais où s'arrête donc mon mari? Peut-être, ah! Dieu! une avalanche l'aura-t-elle englouti!... Je tremble de peur!... Et point de bois dans la chemi-

née, et pas un morceau de pain à la maison; rien que douleur et misère! nos durs créanciers nous ont enlevé jusqu'à notre dernière chemise. Comme j'ai aujourd'hui le cœur gros! La malédiction est durement accomplie. Il est terrible, ce quatrième commandement! D'autres mères ont un fils; et le nôtre, qui dès sa plus tendre enfance s'enfuit dans le monde, maudit par un père déjà maudit, rouge encore du sang de sa sœur,... on dit depuis longtemps qu'il est mort. Que ne le suis-je déjà moi-même! au moins serais-je délivrée des tourmens! —Je veux chanter; le chant fait, dit-on, du bien, lorsque l'ennemi du monde nous menace, le livre de nos fautes à la main.

(Elle chante.)

D'où vient que ton glaive est si rouge?
Édouard! Édouard!
—Je viens de tuer un vautour avec mon glaive;
C'est ce qui l'a rendu si rouge.
Malheur! ô malheur!

Une vilaine chanson!... elle a un sot refrain... Brr!... quel bruit! On frappe à la fenêtre; il faut voir, c'est sûrement mon mari. (*Elle va à la fenêtre.*) C'est un hibou qui se cramponne à la fenêtre; cet oiseau cherche aussi de l'abri contre l'orage. Quels grands yeux me fait cet animal! il me regarde fixement. Va-t'en! Il s'envole et crie: Viens avec moi!... Oh! si c'est à moi que tu en veux, je serai alors délivrée de tout chagrin.... (*Elle se rasseoit à son rouet.*) On dit que les hiboux pressentent les funérailles : les miennes sont commencées... et les an-

goisses ne veulent pas me quitter. Ici, sur le Gemmi, on est si isolé! à trois lieues à la ronde on ne trouve que cette maison; point d'âme vivante, excepté nous. L'hiver arrivé, chacun se retire dans une sûre vallée; nous seuls, comme enchaînés par les esprits des Alpes, nous restons ici; aujourd'hui je suis seule avec mes tourmens. Peut-être une chanson gaie abrégera ces sombres momens.

(Elle chante.)

Et quand le paysan est un paysan,
Il conduit sa charrue;
Et quand il a un chapeau et une chemisette,
Il se trouve assez d'habits.
Un chapeau sur sa tête,
De petites plumes dessus,
Une chemisette de berger
Avec de jolis rubans après...
Le paysan n'est point un seigneur:
Le paysan n'est qu'un paysan,
Et sa vie est dure.

Seigneur Jésus! n'était-ce pas cet air que sifflait Kuntz en aiguisant sa faux? (*On frappe à la porte.*) On frappe! ouvrirai-je? (*Courant à la porte, et l'ouvrant.*) Ah! c'est mon mari!

SCÈNE II.

TRUDE, KUNTZ, entrant tout couvert de neige, tenant une canne à croc d'une main, et une lanterne à moitié éteinte de l'autre.

TRUDE, secouant la neige des habits de Kuntz.

Pauvre petit mari, que tu es resté long-temps dehors !

KUNTZ.

Je suis trempé jusqu'aux os ; fais du feu.

TRUDE.

Et avec quoi ?

KUNTZ.

Oui, c'est vrai, nous n'avons pas de bois. Eh bien ! laisse cela, et réjouis-toi !...

TRUDE.

Me réjouir?

KUNTZ.

Oui ; car notre sort est décidé. (*Il tire un papier de sa poche.*) Le bailli de Leuk m'a remis cette ordonnance, tandis que je lui demandais à genoux de nous accorder encore un mois de répit pour le paiement.

TRUDE.

Et qu'a-t-il fait ?

KUNTZ, lui remettant le papier.

Lis seulement.

TRUDE.

Tu me fais frémir !

(Elle lit.)

« Comme Kuntz-Kuruth, soldat en retraite de la » République Helvétique, ci-devant propriétaire, ac- » tuellement hôte à l'auberge de Schwarrbach au » Gemmi, sur la plainte formée contre lui par Jean » Jugger, pour non-paiement d'une lettre de change » faite par lui, Kuntz, de trois cents florins valeur de » Berne, nonobstant tous les délais à lui accordés, n'a » pu jusqu'à ce jour en effectuer le paiement; Kuntz- » Kuruth et sa femme sont assignés demain 25 fé- » vrier, à huit heures du matin, à comparaître; si, » jusque-là, ils ne se sont point entendus avec leur » créancier, leurs excuses et observations ne seront » plus admises, les archers s'empareront de leur » maison et de leur prairie, lesquelles seront ven- » dues à l'enchère, à l'effet de payer du produit de » la vente les impôts arriérés, et, avec le restant, » ladite lettre de change; et attendu que ledit pro- » duit sera loin d'y suffire, ils sont tenus, Kuntz et » sa femme, de se rendre à la maison de détention » pour y travailler jusqu'à entier paiement de la » dette. Comme de droit. »

Leuk, le 24 février 1804.

Signé, sous-bailli et échevins du canton du Valais.

Mon Dieu !... As-tu été chez ce cruel Jugger, pour lui demander encore un répit ?

KUNTZ.

Le malheureux ! que n'ai-je pas employé pour le toucher, et pour obtenir un délai d'une quinzaine de jours seulement? C'est en vain. La pierre ne peut être plus insensible que ce riche animal. « Je n'ai rien à perdre, » me disait-il; « ces la- » mentations m'ennuient : si d'ici à demain je n'ai » point d'argent, les archers vous conduiront en » prison. »

TRUDE.

N'es-tu pas allé chez nos voisins, nos cousins et cousines?

KUNTZ.

Eh ! ils m'ont tous fermé la porte au nez.

TRUDE.

Et c'est ce qu'on appelle des parens !

KUNTZ.

Un parent, maintenant, est celui qui vous aide le dernier et vous mord le premier.

TRUDE.

Quand nous étions riches, ils ont cependant bien des fois apaisé leur faim chez nous.

KUNTZ.

Aussitôt le dîner digéré, aussitôt oublié.

TRUDE.

Tu n'apportes donc rien?

KUNTZ, tirant une moitié de pain de sa poche et la jetant sur la table.

Rien que ce demi-pain, qui m'a été donné par le pauvre Heiny. Il sait ce que c'est que la faim ! c'est

pourquoi il me l'a donné. Pour aujourd'hui encore cela nous empêchera de mourir.

TRUDE.

Et demain ?...

KUNTZ.

Demain, quand les archers viendront,... alors... infâme celui qui supporte plus qu'il ne peut ! alors, ... comme j'ai vécu, de même je veux mourir... en libre citoyen suisse.

TRUDE.

Tu me fais frémir. As-tu donc tout essayé ?

KUNTZ.

Tout.... et vainement. Celui qui est maudit une fois, l'est pour toujours.

TRUDE.

Que penses-tu? Ne me regarde donc pas aussi terriblement... A trois lieues d'ici, au Kanderthal [3], demeure le riche Stœffly, qui a un si grand troupeau de vaches qu'il pourrait paver les Alpes de ses fromages; et puis de l'argent comme du foin ! Il vit plongé dans le vice et la crapule; dès le soir il est déjà ivre... Il demeure tout seul;... qu'en dis-tu ?... Si tu pouvais t'introduire cette nuit furtivement chez lui... et... Ne me regarde pas aussi fixement... Tu pourrais le lui rendre, si Dieu nous bénissait...

KUNTZ.

Et s'il nous maudissait ?...

TRUDE.

C'est un emprunt seulement que de prendre ain-

si... Un vol, que le bon Dieu nous en préserve!.. non!... Pourtant, dans un tel besoin, sauver son honneur et sa vie en... prenant, ce qu'on peut, par la sueur et le travail, remplacer un jour,... cela peut-il être un péché?

KUNTZ.

Femme! oses-tu, femme déhontée, lever encore les yeux sur moi?... Moi, ancien soldat de la Confédération, qui même avais siége et voix à la diète, et qui soutenais de mon bien et de mon sang les décrets auxquels j'avais contribué; moi, qui sais lire, écrire, et qui connais l'histoire de mon pays; qui sais ce qu'ont été Tell et Winkelried, ce que, dans l'ancien temps, chaque Suisse, souvent aux dépens de lui-même, a fait pour le bien commun; moi, qui même, lors de mon congé, il y a treize ans, ai reçu un certificat du conseil de Berne pour avoir enlevé seul un drapeau à l'ennemi; moi, voler?.. garde-toi de me répéter une pareille proposition.

TRUDE.

Au nom de Dieu, ne m'en veuille pas!

KUNTZ.

Ton père a été ministre d'une paroisse, et toi, sa fille, tu veux voler! fi! n'as-tu pas honte?

TRUDE.

Ta colère me déchire le cœur. Ah! que ne puis-je te sauver au prix de mon sang!

KUNTZ.

Prends-garde à toi seulement; je sais ce-que j'ai

à faire. Pas un du nom de Kuruth n'a encore été mis en prison. Dois-je, moi, être le premier qui couvre de honte mon nom et celui de mes pères ?... Non !... ma résolution est prise... je ne puis la changer. — Aussitôt qu'ils viendront demain pour me mener en prison, je les suivrai jusqu'au détour du chemin qui conduit du glacier de Lammern au Daubensé;... alors, que Dieu ait pitié de moi !... alors... c'en est fait, je me précipite dans le lac.

TRUDE

Dieu miséricordieux !...

KUNTZ

Vaut encore mieux mourir ainsi, quoiqu'une telle mort soit cruelle, que dégénérer de ses ancêtres et voler, ou se couvrir de honte !

TRUDE.

Oh ! vis ! et nous irons plutôt demander l'aumône dans les cantons éloignés; je ne veux plus revoir le lieu où je suis née, et qu'habite une race aussi méchante. Dans une autre région, où l'on ne respire pas l'air des Alpes, on connaît au moins la pitié et l'humanité... Allons !.. fuyons !... abandonnons cette maison à la malédiction toute seule. Elle est déjà chargée de dettes; pas un clou ne t'y appartient. Allons demander l'aumône aux étrangers, ils seront plus humains.

KUNTZ.

Maintenant... aller mendier !... as-tu perdu le sens ? faut-il, femme, que je devienne ton bourreau ? et je le deviendrais si, maintenant, en hiver, je

t'éloignais de ces lieux, toi, faible créature! crois-tu que ce fût une bagatelle, dans cette saison où les avalanches dévastent le pays, où, dans chaque passage, le ruisseau débordé mugit et, comme la malédiction paternelle, déchaîne au-devant de nous une mort certaine?... La malédiction paternelle!.. tu m'as aidé à la gagner, je l'ai partagée avec toi, et tu l'as fidèlement portée pendant vingt-huit ans. Laisse-moi l'expier maintenant. Aussitôt que tu seras quitte de moi, qui suis maudit, tu pourras plus aisément gagner ton pain... le gagner, te dis-je, et non le mendier misérablement! Non, que l'épouse du brave Kuruth ne devienne jamais une créature méprisée!

TRUDE.

Et toi?...

KUNTZ.

Quant à moi, je veux me hasarder à paraître devant Dieu, lui demandant grâce de ma malédiction.

TRUDE.

Et pour te purger de cette malédiction inexpiable, tu veux ternir l'honneur de tes pères; et moi, ton bien chèrement acquis, tu veux me précipiter désespérée dans la tombe!

KUNTZ.

Tu prétends donc que se détruire est une lâcheté?

TRUDE.

Fuis les filets qui te sont tendus par le malin esprit... Le sang du Médiateur a été aussi répandu

pour toi... Oh! prends la Bible, prions, chantons et lavons notre faute dans un torrent de larmes amères. Quand même les ténèbres chargeraient déjà nos yeux, il serait possible encore de nous sauver.

KUNTZ.

Oui,... crois-tu ? Il est vrai, le pas est bien pénible ; je ne croyais pas faire jamais une telle épreuve.

TRUDE.

Eh bien, prie...

KUNTZ.

Je ne prie plus depuis vingt-huit ans, depuis que le vieux est mort... Que ne pries-tu aussi pour moi ?

TRUDE.

Va chercher la Bible. Dieu! que mon cœur est plein d'angoisse !

KUNTZ.

Je vais la descendre tout de suite. (*Il prend la Bible qui se trouve sur une tablette au-dessus de la cheminée ; quand il la présente à Trude, il en tombe un papier.*) La voici !

TRUDE.

Il vient d'en tomber un papier !

KUNTZ, ramassant le papier.

Il y a quelque chose d'écrit dessus. Fais voir. (*Il lit le papier.*) « Ce 24 février 1776, à minuit, mourut à l'âge de soixante-quatorze ans M. Christophe Kuruth, feu mon père, de... » Et puis il y a une grande croix..... Regarde donc un peu la croix. Est-elle assez grande pour couvrir la malédiction ?

TRUDE.

Oh! le tressaillement de la mort s'empare de mes sens!

KUNTZ.

Quel quantième du mois est-ce donc aujourd'hui?

TRUDE.

Ce qui est fait est fait.

KUNTZ.

Montre-moi l'ordonnance du tribunal.

TRUDE, prenant l'acte sur la table, et le donnant à Kuntz.

Oh! prie celui qui efface tous les péchés!

KUNTZ.

Il est d'aujourd'hui : (*lisant la date*) « Leuk, ce 24 février. » — C'est aujourd'hui l'anniversaire de sa mort, maintenant tout est clair pour moi.

TRUDE.

Et pour moi.

KUNTZ.

Allons, écoute! — Ce soir, en revenant de Leuk, je gagnais le défilé de la montagne, qui, s'élevant toujours, tourne en zig-zag comme un serpent [4]. — Tu le sais, je suis homme, et ne crains jamais rien, la honte exceptée. De plus, j'ai fait ce chemin plus de mille fois, tant de jour que de nuit. — Aujourd'hui pourtant, en descendant le long de ce mur de rochers qui n'avait pas de fin, j'ai ressenti,... comment dirai-je?... une inquiétude : toute ma vie se retraçait à moi comme une ran-

gée d'écueils ; c'était comme une de ces gorges des Alpes, dont sans cesse je cherchais l'issue et ne la trouvais jamais. C'est ainsi qu'en rêve on fait péniblement beaucoup de pas, et l'on se retrouve couché. — C'est avec ce sentiment douloureux que je suis parvenu enfin au haut de la montagne ; j'ai alors regardé dans la vallée, elle était sombre comme ma conscience. — J'ai pris le sentier vers l'Orient, et levant les yeux j'ai vu soudain, dans un nuage mat et floconneux, le glacier du Lammern tout près de moi ; avec son front couronné de frimats, il était comme feu mon père, quand il était assis là... (*Montrant le fauteuil.*) Il était mort et bleu !... Mon cœur s'est ressouvenu aussitôt du 24 février. J'ai senti comme une hache de bourreau s'appesantir sur ma tête. Le nuage s'est éclairci et entr'ouvert tel qu'une fournaise pour m'engloutir. Voilà comme je suis parvenu en courant jusqu'au Daubensée, que j'ai trouvé tout glacé comme mon sang. Ma vie était presque consumée comme la lumière de ma lanterne. — Tout d'un coup, avec un cri bruyant, une corneille, de celles qui habitent les bords du lac, se jette sur ma lanterne, attirée sans doute par la flamme. Avec ses deux pates, elle se cramponne aux parois en poussant des cris pareils à ceux de mon père, prêt à succomber au combat de la mort ; puis, avec son bec jaune de la couleur du manche de ce couteau... (*il montre le couteau pendu à la porte*) elle frappe le verre de la lanterne : c'était un sifflement pareil au bruit d'une faux qu'on aiguise... Femme, pour la première fois de ma vie, j'ai tremblé comme un enfant.

TRUDE.

Cesse donc, tu me fais mourir de peur.

KUNTZ.

C'est alors que le souvenir de la malédiction paternelle a pénétré jusqu'au plus profond de mon cœur. — Meurtrier! meurtrier!.. Et cette poule qui fit un meurtrier de notre fils, mon esprit l'a cru voir qui s'élevait dans les airs....

TRUDE.

Laisse en paix l'enfer; prions Dieu.

KUNTZ.

Non; cet attentat me ferme le ciel. Terrible, épouvantable, la malédiction remplit cette maison réprouvée!

(On entend frapper à la porte.)

TRUDE.

On frappe!....

KUNTZ.

C'est son esprit qui revient.

TRUDE.

Cela paraît être un voyageur. Le laisserai-je entrer?

KUNTZ.

Et fût-ce le diable en personne!... Que peut-il nous faire de plus? Ouvre toujours.

(Trude ouvre la porte.)

SCÈNE III.

Les précédens, KURT en habit de voyage, et couvert de neige; il a une gibecière et un couteau de chasse au côté, une ceinture à mettre de l'argent autour du corps, et deux pistolets dans la ceinture; il porte d'une main une lanterne prête à s'éteindre, et de l'autre un long bâton ferré dont on se sert pour gravir les Alpes.

KURT.

Dieu vous protége!

KUNTZ.

Entrez toujours!

KURT.

Voudriez-vous bien...? (*A part.*) A peine puis-je modérer mes transports, et me défendre de les presser sur mon cœur souffrant.

KUNTZ.

Que faut-il que je veuille bien?....

KURT.

Voudriez-vous bien pour cette nuit m'accorder l'hospitalité chez vous?

KUNTZ.

Quant au gîte, très-volontiers;... et avec cela une botte de paille. Si vous voulez vous en contenter, vous pouvez rester.

KURT.

Le voyageur oublie bientôt les fatigues de la

marche, au coin d'un bon feu et dans un entretien cordial.

KUNTZ.

Pour l'entretien cordial, très-volontiers. Monsieur est maître aussi de disposer de la cheminée; quant à du feu,... je ne puis vous en offrir, car je n'ai ni bois, ni pain, excepté ce morceau à peine suffisant pour apaiser aujourd'hui la faim qui nous tue.

KURT, à part.

Que la misère de mes parens me déchire le cœur! que je voudrais me découvrir à eux!... Mais non, il faut les éprouver sans me faire connaître, et savoir s'ils ont retiré la malédiction prononcée sur moi.

TRUDE, bas à Kuntz.

Il a l'air si bon!....

KUNTZ, de même.

Il a l'air, mais l'est-il?

TRUDE, en secouant la neige qui couvre les habits de l'étranger.

Que vous êtes heureux, monsieur, de n'avoir point été enseveli par une avalanche! Votre lumière est éteinte. Avez-vous ainsi monté, seul et la nuit, cette montagne?

KURT.

Il faisait encore crépuscule; et puis je suis du pays, et habitué à gravir les Alpes les plus escarpées.

KUNTZ.

Un confédéré, un compatriote? Soyez le bienvenu!

(Il lui présente la main.)

KURT.

Oh! cette main! Oh! permettez que je la baise!

KUNTZ.

Cessez. Cette main, elle n'est pas sainte; elle est souillée, et prompte à faire le mal. Si aucune malédiction ne pèse sur vous encore, évitez-la.

KURT, à part.

Un lien puissant tient enchaînées les cruelles paroles de mon père.

KUNTZ.

Çà, vous êtes fatigué; allez vous coucher là-bas, et souffrez la faim et le froid de compagnie avec nous.

KURT.

Qu'à cela ne tienne! J'ai ma gibecière pleine; il y a du rôti et du pâté, un flacon de kirschwasser et deux bouteilles de vin.

(Il tire les provisions de sa gibecière, et les met sur la table.)

KUNTZ.

Vous m'avez l'air d'un riche dissipateur!

KURT.

Chacun vit comme il peut, et comme il doit. Allons, asseyez-vous; mère Trude, venez par ici.

(Ils se mettent tous à la table.)

TRUDE.

D'où savez-vous mon nom?

KURT.

Il y a une quantité de Trudes dans ce pays-ci...

KUNTZ, à part.

Un singulier oiseau de nuit!

KURT, à part.

Comment échapper au combat de la douleur et de la joie?

KUNTZ, à part.

Vraiment étrange!

KURT, à part.

Comme mon cœur me pèse! (*Haut.*) Monsieur l'hôte, je bois à votre santé : faites-moi raison.

(Il tire de la gibecière trois gobelets, et les emplit, ce qu'il réitère dans le courant de la scène autant de fois que le verre de Kuntz, qui boit beaucoup, se trouve vide.

KUNTZ.

Ce n'est pas juste que le maître de la maison vive aux dépens de son hôte.

TRUDE.

Monsieur est bon, et te le donne volontiers. Oh! puisse ton cœur actuellement retrouver la paix!

KUNTZ.

C'est bon. A une fin bienheureuse!

KURT.

A la réconciliation!... Pour cela, donnez-moi la main!

TRUDE.

O malédiction, détourne-toi!

KURT, à part.

Détourne-toi, malédiction!

KUNTZ.

Détourne-toi !...

TRUDE.

Comme il réchauffe le cœur, ce jus des raisins long-temps regretté! comme il me fait du bien!

KURT.

A présent, mangez-donc; voilà du jambon, du saucisson, une poule; cela fera du bien à votre estomac, que l'âge affaiblit.

TRUDE.

La poule, je n'en mangerai pas.

KURT.

Ah!... je n'ose non plus en manger!

KUNTZ.

Pourquoi?

KURT.

Eh bien !... servez-vous donc.

KUNTZ.

Non... Cependant, si vous me le permettez, je m'en tiendrai au vin; il réchauffe!

KURT.

Vous devriez-bien me prêter une chose, petite mère : c'est un couteau ; j'ai perdu le mien en chemin.

KUNTZ.

Apporte-le ici.

(Trude décroche le grand couteau suspendu à un clou, et le remet à Kurt, en se rasseyant à la table.)

KURT.

Celui-ci!... N'en avez-vous point un autre?

TRUDE.

Non; c'est le seul que nous ayons.

KURT, à part.

La tache de sang y est toujours empreinte... Ah! si je n'étais pas né malheureux!...

KUNTZ.

Remarquez-vous cela aussi?

KURT.

Quoi? la tache de sang?

KUNTZ.

Une tache de sang? hem! Que cette tache soit une tache de sang, qu'en savez-vous?

KURT.

Non... seulement la lame me paraît rougeâtre.

KUNTZ.

Versez donc, monsieur mon convive! le passé est passé... Ce serait folie que d'y penser!

KURT.

Buvez! Au bonheur de votre fils, si vous en avez un encore!

TRUDE.

Oh!

KURT.

Chère mère!...

KUNTZ.

C'est assez;... il est arrivé au terme. Que le ciel nous marque aussi le terme qui nous convient!...

TRUDE.

Et non celui que nous méritons!...

KURT.

A une fin bienheureuse, qui expie toute malédiction!...

KUNTZ.

J'ai déjà bu à cela. Vous me paraissez un singulier convive : avec votre couteau de chasse et vos pistolets de ceinture, vous ressemblez à un chasseur. Comment la nuit vous a-t-elle surpris ici?

KURT.

Je venais de Kanderstæg; je m'étais proposé d'être demain à Leuk; c'est pour cela que j'ai doublé le pas.

KUNTZ, lui présentant la main et serrant la sienne.

Alors, mon cher compatriote, nous ferons demain le chemin ensemble.

KURT.

Votre main est aussi froide que la mort!

KUNTZ.

La craignez-vous?

KURT.

Non; souvent elle m'a menacé de près.... J'ai été soldat.

KUNTZ.

Trinquons, camarade, au corps helvétique! j'en étais!... je sais ce que c'est!... Vous allez me raconter quelque chose de vos combats: il faut aussi, moi, que je prépare mon courage pour un combat!...

KURT.

Vous aviez un fils?...

KUNTZ.

Brisons là-dessus.

TRUDE.

Il s'est perdu tout enfant.

KUNTZ.

Tais-toi!... n'en parlons plus.

KURT.

Si je dois vous faire mon récit, commencez, vous, par m'en donner l'exemple... Je suis souvent venu dans cette maison. Dans tout le district de Leuk, il n'y avait pas d'hôtellerie à comparer à celle de Schwarrbach.

KUNTZ.

Ah! diable! vous savez tout!

KURT.

Maintenant tout paraît bien pauvre ici. Vous parlez de besoin,... de misère?

KUNTZ.

Quel intérêt pour vous?.... Trinquons! à la guerre!

KURT.

Comment donc êtes-vous tombés si bas?

KUNTZ.

Eh bien! puisque déjà vous en savez tant,... soit! vous avez été vous-même soldat, camarade; vous savez ce qu'un homme peut supporter, et, quand il est offensé, ce qu'il peut commettre.... Mais vous

paraissez aussi bien agité,... et comme si vous aviez votre part de malédiction?

TRUDE.

Pardonnez, le vin lui est monté à la tête.

KUNTZ.

Avec ces cheveux devenus gris avant le temps, je suis encore un vigoureux compagnon; je l'étais encore plus il y a quelques années. J'ai été soldat... A la guerre on n'entend pas raillerie. Je m'y suis comporté en brave, et j'ai fendu la tête à plus d'un ennemi. C'est pourquoi, lors de mon congé, le conseil de Berne me donna un certificat imprimé. —Mon père, Christophe Kuruth, (que Dieu lui accorde la paix!) avait aussi le sang bouillant; il était propriétaire de cette auberge. —On me donna mon congé,... puis... Ne parlons pas de cela.

KURT.

Ce verre, à la paix de l'âme de votre père!

KUNTZ.

Non.

TRUDE.

Trinquons! à l'expiation!

KUNTZ.

Femme, comment cela serait-il possible? chaque goutte serait pour moi brûlante comme le feu... Oui, monsieur, mon père m'était cher... Sans trembler, j'ai marché gaiement au-devant d'une grêle de balles; mais celui que frappe la malédiction, celui-là tremble!

KURT.

Laissons cela.

KUNTZ.

Non,... il faut que vous en jugiez-vous-même. Après que j'eus obtenu mon congé, feu mon père me prit dans sa maison, car la conduite d'une hôtellerie lui devenait pénible. Moi, garçon de trente ans alors, tout plein de force et d'ardeur, je voulus m'associer une femme pour partager mes plaisirs et mes peines. Plusieurs partis m'étaient offerts. Mais un secret sentiment m'attirait toujours vers Trude, que vous voyez; elle était jolie, savait lire et écrire, et nous nous aimions bien. Son père était pasteur dans le canton de Berne; ces hommes de Dieu ne laissent après leur mort que leurs livres et des enfans. Elle était pauvre, moi je n'avais, pour ainsi dire, que feu et lieu. Devais-je la dédaigner, l'abandonner... parce qu'elle eut un moment de faiblesse?... Monsieur... quand on dit A, il faut bien aussi dire B. Bref, je me mariai.

TRUDE.

Oui, et contre le gré de son père. Ah! cela m'a souvent bien tourmentée!

KUNTZ.

Oui, nous nous étions mariés en secret, sans qu'il en sût rien. Ah! monsieur, c'est ce qui m'a causé bien du chagrin. Mon père était un homme méchant, qui journellement nous querellait. Il la nommait la bâtarde du prêtre; monsieur, cela me portait droit au cœur : celui qui insulte votre fem-

me, vous fait plus de mal que s'il vous insultait vous-même. — Un jour,... il y a aujourd'hui même vingt-huit ans révolus, depuis le jour de l'action maudite,... il était minuit,... en février,... le 24... j'entrai dans cette chambre, éclairée par les sombres rayons de la lune. Je revenais d'une fête de carnaval, donnée à Leuk, et j'étais gai et fort en train. Ma femme était restée à la maison, occupée des soins du ménage; le vieux père chagrin et grondeur lui avait dit son chapelet d'injures, comme c'était tous les jours sa coutume. Mon sang prit feu dans mes veines;... je serrais les poings de rage;... elle pleurait. Que Dieu me damne, je sais que je ne fis pas bien!... Mais voir maltraiter sa femme! une créature faible et chérie!... cela fait un mal!... Qu'en pensez-vous? vos yeux sont inondés de larmes!...

KURT.

L'homme doit toujours être en garde contre ses passions, enfantées par l'enfer; mais continuez.

KUNTZ.

Vous êtes un homme sage... Oh! si j'avais pensé à cela!... J'étais bouillant de rage et je faisais semblant de rire. Mon père criait, grondait, injuriait: moi, toujours furieux au dedans, j'avais l'air froid et tranquille. Le vieux s'emportait plus fort. Je le regardais en riant, et je pris cette faux que vous voyez là. — «L'herbe va bientôt croître, dis-je, il faut que je l'aiguise; le cher père n'a qu'à continuer de gronder, selon sa coutume; je vais l'accompagner en musique.» Puis, tout en aiguisant ma faux,

je sifflais cette mauvaise petite chanson : « Un chapeau sur la tête, de petites plumes dessus, une chemisette de berger, avec de jolis rubans après »... Je chantais ainsi gaiment... Le vieillard alors se mit à écumer de rage, à faire du bruit, à trépigner, à fulminer, à menacer... cela devenait intolérable... — Catin ! cria-t-il à ma femme. Ceci, monsieur, me porta droit au cœur ;... je ne pus me contenir plus long-temps. Ce couteau... avec lequel j'aiguisais ma faux,... cet instrument de perdition,... oh ! oui... je le lui jetai, et il aurait pu lui fendre la tête ; mais le coup ne porta pas... N'est-il pas vrai, femme, le coup ne porta pas ?

TRUDE.

Non.

KUNTZ

Toutefois, la fureur du vieux homme fut au comble et il devint bleu : « Malédiction sur toi, cria-t-il, tout en convulsion, sur ta femme et sur vos descendans ! »—Elle était alors au troisième mois de sa première grossesse : et le vieux, rassemblant encore une fois ses forces (il était assis dans ce fauteuil), proféra encore en hurlant : « Malédiction sur vous et votre race ! que le sang de votre père soit sur elle et sur vous ! Soyez meurtriers du meurtrier, comme vous l'êtes aujourd'hui... » Alors l'apoplexie le frappa... et... et tout l'enfer me saisit... Il tomba mort à cette place.

TRUDE.

Qu'avez-vous, monsieur ? vous pâlissez !

KURT.

Ce n'est rien. Cette histoire terrible, peut-être même le vin, en sont la cause. Allons, buvez!... Là... au-dessus de ces étoiles, toute malédiction s'efface.

TRUDE.

Entends-tu ?

KUNTZ.

On peut vous en croire;... je le pense aussi.—Le vieux père était un homme de fort mauvaise humeur; dans sa jeunesse il a peut-être fait encore pis... Lorsque j'étais encore enfant, il nous a dit une fois, étant pris de vin, qu'un jour, tourmenté par son père, il l'avait saisi aux cheveux et terrassé. Quant à moi, je n'ai fait que lui jeter le couteau à la tête... Il est mort, à la vérité; mais est-il mort de cela?... Il était déjà bien assez vieux... Qui peut le savoir cependant?... On dit que lorsque le fils a frappé son père, la main avec laquelle il l'a frappé ressort du tombeau... Ceci est une folie. Quant à moi, j'ai plus de mille fois vu le tombeau de mon père;... j'ai vu de l'herbe, mais jamais de main.

KURT.

Vous vouliez me dire comment vous étiez déchu dans vos affaires.

KUNTZ.

Oui; c'est extraordinaire, vraiment; depuis l'instant de la mort de mon père, je n'ai eu que du malheur. Nous continuâmes à nous aimer tendrement. Cependant, depuis qu'il avait prononcé la malédiction, il semblait que son esprit vînt se glis-

ser entre nous deux... Peu de temps après, elle accoucha d'un fils... que Dieu en ait pitié! En venant au monde, il portait déjà le signe de Caïn sur le bras gauche... une faux sanglante. Apparemment, pendant sa grossesse, elle en avait eu l'esprit frappé, et par suite l'enfant naquit avec ce signe. Monsieur, c'est lui qui, une fois, me causa bien du chagrin!... Cependant, je le lui pardonne aussi.

KURT.

Vous le lui pardonnez?

KUNTZ.

Dieu merci, il est mort!.. Cinq ans après, ma femme accoucha d'une fille; cette enfant était belle comme un ange. (*Kurt se lève.*) Que cherchez-vous?

KURT.

Rien. Je ne puis rester long-temps à la même place.

(Pendant le récit de Kuntz, il ne cesse de se promener en long et en large.)

KUNTZ.

C'est comme notre Kurt... Il était poursuivi par l'enfer. Cependant il n'était point un sot ni un méchant. Il était remuant, indécis, léger, inconséquent. N'était-ce pas un effet de la malédiction?...

KURT.

Que sais-je, moi?... Il fait bien froid chez vous.

KUNTZ.

Bref, une fois en février, la petite fille avait alors deux ans, et le garçon sept; c'était encore

le jour anniversaire de la mort de mon père ; ce même couteau-là était à terre, et les deux enfans jouaient sur le devant de la porte ; leur mère venait de tuer une poule...

TRUDE.

J'y pense encore en frémissant. Cette poule me rappelait la malédiction, le râle de notre père, lorsqu'il était là mourant.

KUNTZ.

Le petit garçon avait vu égorger la poule. « Viens, » dit-il à sa petite sœur, « nous allons jouer au jeu de » la cuisine.... Je serai la cuisinière, et toi tu seras » la poule. »—En même temps je le vois se saisir de ce couteau ; je veux me jeter sur lui ; mais c'en était fait, la petite fille était baignée dans son sang ; le cou venait de lui être coupé par son frère. Vous pleurez ?... Moi, j'en ai bien souffert.

KURT.

C'est alors que vous l'avez maudit ?

KUNTZ.

Vous comprenez ?... Les tribunaux, à cause de son âge, ne pouvaient le punir, j'ai dû moi-même venir au secours de la justice. Je l'ai maudit,... oui.

KURT.

N'avez-vous point depuis levé cette malédiction précipitée ?

KUNTZ.

Certainement, que Dieu lui épargne la malédiction éternelle ! N'est-ce pas ? le poids de la malédiction ne se fait plus sentir là-bas ?

KURT, à part.

O mon père ! (*Haut.*) Et est-il revenu repentant?

KUNTZ.

Non. Le pardon, je le lui accorde; mais le revoir, jamais !

KURT, à part.

O désespoir ! (*Haut.*) N'avez-vous eu aucune nouvelle de lui depuis ce temps ?

TRUDE.

Le père, dans sa première colère, voulait le tuer; moi, saisie de peur, je ne savais que faire pour le sauver. Je l'envoyai à Thoun, chez mon oncle. Celui-ci m'écrivait... Il était recteur, un homme bien savant.... « Votre fils a du cœur et de » la force, ainsi qu'une bonne tête pour étudier; » cependant son étoile paraît contraire; il est tou- » jours lancé dans les espaces imaginaires; point d'ap- » plication, de jugement; il est distrait et dissipé; et » quand je lui en fais des reproches, il me regarde » en pleurant, et dit que la faux qu'il a au bras ne » lui laisse pas de repos. » C'est ce que m'a écrit mon oncle; nous ne lui avons jamais découvert la cause de ce signe de Caïn.

KURT.

Avez-vous pleuré, lorsqu'il s'enfuit ?

TRUDE.

Oh !

KUNTZ, bas.

Trude, prends garde ! Ce chasseur est comme un

sorcier, il sait tout ce qui est arrivé. Dieu veuille que je ne revoie jamais cet homme de trop près!

TRUDE.

Vous savez donc qu'il s'est enfui?

KURT.

Je ne faisais que le présumer.

KUNTZ.

Oui?....

TRUDE.

Jamais il n'était content de son sort; il s'était déjà souvent sauvé de l'école. Mon oncle l'avait mis en apprentissage chez un ouvrier; il s'enfuit aussi de chez lui à plusieurs reprises, mais il finissait toujours par revenir. Comme il paraissait que rien ne faisait effet sur lui, mon oncle, pour le corriger, le fit enfermer dans la maison de travail. C'est de là qu'il prit la fuite pour tout de bon; c'était encore un 24 février! il avait alors au plus quatorze ans. Il s'en alla à Paris, comme on l'a depuis écrit à mon oncle, et périt soldat dans la révolution.

KURT.

Et supposé que ce malheureux fils revînt un jour?...

TRUDE.

Qui peut revenir de si loin?

KUNTZ.

Je crois que vous vous moquez de nous. Vous l'avez entendu; il est mort, n'en parlons plus, de par tous les diables!

KURT, qui jusqu'à présent n'a pas cessé de se promener dans la chambre.

Oui.... Qu'avez-vous donc fait pour tomber ainsi dans la misère?

KUNTZ.

Qu'y a-t-il tant à dire là-dessus?... Vos questions, vos regards, ainsi que votre agitation, commencent à m'inquiéter. Notre grange fut la proie des flammes, la mortalité se mit dans nos troupeaux, une avalanche abîma la grande prairie que j'avais héritée de mon père. Vous avez vu, en venant de Kanderstæg, cet éboulement de neige qui s'étend à deux lieues à la ronde; il ravagea les terres les plus fertiles des Alpes. Eh bien! ces terres étaient les miennes. Il y a douze ans que cet éboulement du Rinderhorn eut lieu; habitans et troupeaux y furent ensevelis; ce n'était point un jeu d'enfans. Par-dessus le marché la dernière récolte a été mauvaise; elle nous a achevés, et chargés de dettes. Et maintenant nous voilà réduits à la mendicité! Et toujours le malheur le plus sensible arrivait le 24 février!

KURT, se rasseyant à la table.

Que votre malheur me touche! que ne puis-je venir à votre secours!

KUNTZ.

Eh bien! si vous avez beaucoup d'argent, prêtez-nous-en.

KURT.

Pour de l'argent, oui, j'en ai assez; je voudrais faire plus que de vous le prêter. Cependant tran-

quillisez-vous ; d'ici à demain matin, Dieu peut vous prodiguer ses secours.

KUNTZ.

Oui... prodiguer ? demain ? Dieu !... comment ?.. ou plutôt le diable !

TRUDE.

Tu te tourmentes toujours.

KUNTZ.

Oui, je conserve toujours quelque doute. Vous tenez le milieu entre un sorcier et un prêtre, et je n'aime pas, monsieur, avoir affaire à l'un ni à l'autre.

KURT.

Ah ! père Kuntz !

KUNTZ.

C'est ainsi que l'on me nomme !... Tenez, votre vin est bon ; mais, dites-moi : comment se fait-il que vous gravissiez à minuit ces montagnes ?

KURT.

Ah ! l'histoire de ma vie est aussi bien sombre.

KUNTZ.

J'en suis fâché... Vous êtes alors mon camarade.

KURT.

Étant enfant, j'ai, comme votre fils, dans un instant malheureux, commis un meurtre.

KUNTZ.

Ho ! ho ! comment cela est-il arrivé ?

KURT.

Ne rouvrez pas cette plaie du cœur,... déjà elle commence à saigner. Poursuivi par l'idée de ce crime, je pris la fuite; à Berne, j'entrai au service d'un monsieur, comme jockey... Sur ma bonne mine et en qualité de compatriote, il m'accorda toute sa confiance, quoiqu'il ne me connût pas... Il était capitaine dans ce régiment suisse auquel était réservée la terrible journée de Paris... Il quittait sa patrie à regret... Cependant le devoir l'appelait... Il fallait combattre pour le roi opprimé... Il partit, et il me fallut l'accompagner à Paris.

KUNTZ.

C'est là que tout devait être sens dessus dessous!...

KURT.

Figurez-vous tous les glaciers des Alpes en mouvement, et qui, lancés les uns contre les autres, se précipitent dans les vallées, écrasent les bergers, qui ne pâlissent point, qui contemplent froidement et de près cette ruine épouvantable, et allument encore des feux de joie sur les bords des précipices entr'ouverts sous leurs pieds!... Retracez-vous ce tableau, et vous aurez vu Paris alors.

KUNTZ.

Vous avez donc vu périr nos confédérés, les gardes suisses, au combat des Tuileries?

KURT.

J'ai vu cette nuit qui a enfanté tant de malheurs! C'était une nuit d'été; elle était sombre et sans

étoiles, comme si elle eût éteint ses flambeaux pour ne pas éclairer des forfaits... Souffrez qu'un maudit ne parle pas de cette nuit, signe éternel de la malédiction des peuples.

KUNTZ.

Eh bien!

KURT.

Quand nos frères furent tombés, loin de leur patrie, au service d'un roi dont ils n'étaient point vassaux, mais auquel ils étaient liés par leur honneur et par leur serment, et qui fut immolé devant le palais de ses ancêtres, d'un roi père lui-même de son peuple, et qui mourut de la main de ses enfans...

KUNTZ, l'interrompant.

Pareille chose peut bien arriver en ce monde par l'instigation de Satan.

KURT.

Mon maître, que j'avais réussi à sauver par une porte dérobée des Tuileries, ne pouvant supporter le joug du peuple, résolut de passer dans une autre partie du monde... Nos malheurs communs et notre commune patrie nous enchaînèrent l'un à l'autre. Mon caractère remuant, charmé de changer de lieu, et, de plus, l'attachement vraiment fidèle que j'avais pris pour lui, me l'auraient fait suivre jusqu'au bout du monde. Nous nous embarquâmes, avec ce qu'il avait sauvé en argent comptant, pour Saint-Domingue; et, après avoir surmonté maint danger, nous arrivâmes enfin sans en être plus heureux.

KUNTZ.

Vous avez donc, à travers les mers, atteint le Nouveau-Monde ?

TRUDE.

Les hommes y doivent être bien heureux?

KURT.

Oui, quand ils sont purs là et là (*montrant le cœur et la tête*). Sans cela, c'est dans le nouveau monde tout comme dans l'ancien. Mon maître acquit des plantations, je lui devins de jour en jour plus cher. Je joue ma vie, disait-il en riant, je fais mon tout!... S'il ne m'avait pas pris avec lui, peut-être vivrait-il encore; la malédiction est plus contagieuse que la peste. Je gagnai la fièvre jaune, et lui, en me soignant, en pompa le venin; il mourut en me serrant dans ses bras?

KUNTZ, préoccupé.

Celui-ci devint bleu lorsque le couteau tomba... La mort est un bon peintre, qui se connaît au jeu des couleurs.

KURT.

Pourquoi la mort ne m'a-t-elle pas enlevé, moi qui, coupable d'un meurtre, lui appartenais de droit ? Les plantations de mon maître me tombèrent en partage, par le testament qu'il laissa. J'étais devenu riche, mais j'avais toujours le cœur serré!... Quand nous sommes tourmentés par notre conscience, toutes les richesses du monde entier ne peuvent éteindre cette flamme brûlante qui nous consume intérieurement.

KUNTZ, bas à Trude.

Tu viens de l'entendre! ne dois-je pas?...

KURT.

Cependant, une faible lueur d'espérance venait de temps en temps après ce désespoir, et de même que la poule étend ses ailes sur sa couvée lorsque le vautour est prêt à se lancer sur elle, de même la grâce nous couvre de son bouclier protecteur contre les traits de la vengeance toujours active. J'étais toujours bercé par l'idée que je trouverais dans ma patrie la rémission de tous mes péchés..... J'entendais, dans un vague lointain, les lacs de la Suisse, et les cascades, me dire : Viens, viens donc!... Les fiers glaciers, voyant mes tourmens, semblaient me dire : Nous nous fondrons, viens!... Et les clochettes des troupeaux des Alpes semblaient sonner miraculeusement, et me dire : Nous sommes les enfans de la paix, nous t'annonçons la paix;... viens donc!... Mon étoile semblait me tracer le chemin du monde nouveau vers le vieux monde. C'est ainsi que je revins, pour surprendre agréablement mes parens, que je n'ai point vus depuis vingt ans... J'apporte avec moi bien des richesses du Nouveau-Monde... Je viens de laisser mon mulet à Kanderstæg, d'où on l'amènera demain; alors, en fils repentant et fidèle, je veux tâcher d'obtenir, au lieu de la malédiction, la bénédiction de mes parens... Et, dès demain, j'espère dans leurs bras commencer une nouvelle vie!

(Kuntz se lève de table; Trude s'était levée de table avant lui, avait passé dans le cabinet et arrangé le lit de paille; elle rentre pendant le dialogue suivant.)

KUNTZ.

Où sont vos parens?

KURT.

Ici... à une lieue d'ici seulement.

KUNTZ.

Comment! je ne savais pas cela; je croyais jusqu'à présent qu'à trois lieues à la ronde on ne trouvait que des rochers nus. C'est bon. Vous m'avez l'air d'un singulier personnage; vous avez beaucoup voyagé dans le monde; vous avez entendu *parler* nos lacs et nos cascades, et *chanter* nos glaciers. Oui, l'on apprend beaucoup en voyageant!

TRUDE.

Durant votre séjour à Paris, vous avez peut-être entendu parler de notre fils?

KURT.

Du pauvre Kurt-Kuruth!

KUNTZ, à part.

Il sait aussi ce nom-là.

TRUDE.

Il a été égorgé, il a été tué; on dit qu'il est tombé victime de la terreur.

KURT, à part.

Je veux les mettre à l'épreuve. (*Haut.*) Oui, cette horde sauvage l'a égorgé; il est tombé dans mes bras baigné dans son sang.

TRUDE.

Oh! que n'est-il encore en vie! que je lui pardonnerais volontiers!

KURT, sur le point de se précipiter à ses pieds.

Oh !

KUNTZ.

Point de grimaces, monsieur; nous ne nous épouvantons pas si facilement. Allez vous coucher; bonne nuit. Vous pouvez aller vous étendre dans ce petit cabinet.

TRUDE.

Je viens de vous arranger une bonne litière.

KURT.

Voudriez-vous bien me réveiller demain à huit heures?

KUNTZ.

Si ce n'est pas moi qui vous réveille, ce seront au moins les archers qui viennent demain me chercher pour me conduire en prison.

KURT.

Dieu de miséricorde!

KUNTZ.

C'est, je crois, aussi le cri des corneilles [5]?

KURT.

A quelle heure viennent les archers?

KUNTZ.

Vous aurez déjà fini de dormir; à huit heures.

KURT.

Oh ! alors réveillez-moi à sept heures.

KUNTZ.

Il paraît que vous n'aimez pas à avoir affaire avec la

justice? Elle a peut-être été mainte fois sur vos traces?

KURT, à part.

La douleur et la joie irritent mes nerfs, et m'interdisent le sommeil.

KUNTZ.

Eh bien! allez donc vous coucher.

KURT.

Bonne nuit!

KUNTZ.

C'est bon.

KURT.

Tout va bientôt s'éclaircir, et l'erreur et la malédiction.

TRUDE.

Dormez en paix.

(Elle allume la lanterne de Kuntz à la lampe qui se trouve sur la table, et la remet à Kurt.)

KUNTZ.

Et faites le signe de la croix de peur du malin.

(Kurt entre dans le cabinet avec la lanterne.)

TRUDE.

Il s'éloigne.

KUNTZ.

Arrange un peu la table. Ce repas était bien comme le dernier qu'on donne au criminel avant son exécution. J'espère que demain tout sera fini, les folies et les tourmens de ce bas monde.

(Il s'assied dans le fauteuil à côté de la table.)

TRUDE, prenant le couteau qui est sur la table, et le mettant au clou à côté de la faux.

Je ne puis un moment oublier cet étranger.

KURT, seul dans le cabinet, se parlant à lui-même.

Me voilà donc dans la même maison et sous le même toit que celle qui m'a donné le jour! Oh! brise-toi en pièces, mon bâton de voyage! et détourne-toi de moi, malédiction prononcée par la vengeance!

(Il se déshabille pendant le dialogue suivant.)

KUNTZ, à Trude, qui regarde à travers une fente de la cloison du cabinet.

Fi! écouter! N'as-tu pas honte, femme, d'aller écouter aux portes?

TRUDE.

Maintenant il défait sa ceinture; il la met sur la table; elle est pleine et bien garnie.

KUNTZ.

Je crois que celui auquel il l'a prise n'a plus de maux de tête.

TRUDE.

Que veux-tu dire?

KUNTZ.

Va te coucher.

KURT, dans le cabinet.

C'est ce cabinet, petit et tranquille, où dans mon enfance j'étais bercé et endormi au son des cors des Alpes. Pourquoi ce songe doré m'a-t-il échappé?

TRUDE.

Il parle tout seul; il est question d'or.

KUNTZ.

Va donc dormir.

TRUDE, se rapprochant de Kuntz.

Eh bien! j'y vais; ne te mets pas en colère. Ne viens-tu pas aussi?

KUNTZ.

Pas encore.

TRUDE.

Il nous a parlé de notre fils,... et tant... et si souvent!...

KUNTZ.

Que Dieu me damne, femme! si tu ne te tais pas, je m'enfuis de la maison cette nuit même.

TRUDE.

Kuntz!... Mon Dieu! que me vient-il à l'idée? S'il était le fils que nous croyons mort, s'il était revenu!... si c'était lui!... Il a toujours été cher à mon cœur maternel. Oh! pardonne à la tendresse d'une mère!

KUNTZ.

Femme, foi de soldat, je perds patience! Je crois que tu te moques de moi. N'as-tu pas lu toi-même, imprimé, que de tout le bataillon suisse dans lequel se trouvait Kurt, il n'est pas réchappé un homme; que, dans cette nuit révolutionnaire, que ce menteur d'étranger dit avoir vue, ils ont tous été égorgés? Ce fils, déjà depuis long-temps dans la tombe, qu'il revienne? C'est comme si notre père allait revenir et recommencer à menacer, à crier! Non, mon enfant; la mort est le prix de ses fautes:

nul de ceux qui ont franchi le défilé de la mort n'en est encore revenu.

KURT, dans le cabinet.

Qu'est-ce donc qui m'a empêché de me découvrir aujourd'hui à eux? Nous étions et parlions si familièrement ensemble! J'aurais volontiers répandu mes larmes dans le sein paternel. Mais l'horreur de l'enfer paraissait élever entre nous une barrière insurmontable, et retenait l'aveu prêt à échapper de mes lèvres.

TRUDE, qui s'était jetée sur un lit de paille dans le fond, se relève à moitié sur son séant.

Qui était-il, cet étranger?

KUNTZ.

Un drôle, sûrement, qui n'a pas un cheveu de bon sur la tête.

TRUDE.

Il a dit que ses parens demeuraient à une lieue d'ici.

KUNTZ.

Il en a menti; dans toutes les Alpes, à la ronde, pendant l'hiver surtout, personne n'y demeure que les hiboux et nous.

TRUDE.

Il a tant de douceur!..

KUNTZ.

Oui, cela te paraît ainsi... N'as-tu pas remarqué sa démarche incertaine? et ces yeux étincelans qu'il fixait sur nous? Moi, femme, qui ai été soldat, je dois m'y connaître. Combien n'ai-je pas ren-

contré de gens qui avaient du courage, qui se seraient précipités au-devant des balles même; mais à leurs yeux menaçans, à leur démarche inquiète et vagabonde, on soupçonnait quelque chose.... C'est le malin esprit qui consumait ces gens-là; ils étaient toujours agités, toujours courans.

TRUDE.

Il a laissé là son vin; bois un coup, cela te réchauffera.

KUNTZ.

A sa félicité!

(Il se verse à boire, ce qu'il réitère fort souvent dans le cours de la scène comme par distraction.)

TRUDE, étendue sur la paille; déjà à moitié endormie.

Que Dieu la lui accorde, au moment où l'âme et le corps se séparent.

(Elle s'endort.)

KUNTZ.

Je voudrais dire : Ainsi soit-il! mais depuis que j'ai commis l'action maudite, je ne le puis... Le pourrai-je jamais?

KURT, dans le cabinet.

Ne me laisse pas, ô Dieu de paix! me perdre dans le tourbillon de mes idées; plonge dans les ténèbres l'image du crime sanglant; laisse-moi conjurer l'esprit de ma sœur, qui dans ce moment peut-être jette sur moi un regard de pitié, et verse une douce rosée sur mon cœur glacé. Déjà la glace se fond; Dieu soit béni! les larmes commencent à couler.

KUNTZ, regardant à la pendule.

Il est bientôt minuit! Demain lorsque l'aiguille

marquera midi, je ne serai plus; car demain matin... Ah ! comme les hiboux poussent des cris!... cela veut dire : Marche, Kuruth, jette-toi dans le lac!... C'est cependant singulier!... Cela doit-il donc absolument être ainsi?

TRUDE, rêvant profondément endormie.

Ah!...

KUNTZ.

Elle gémit, même là!.... Cette maison est une maison de malheur, où les crimes se succèdent, et sur laquelle pèse la malédiction de père en fils. Aucune créature ne saurait y sentir de la joie. Ce fier chasseur serait-il le seul? Il a de l'argent; eh bien! qu'il le garde; j'ai son vin. Mais toi, ô vin! pourrais-tu me faire éviter l'eau?... L'éviter!... l'or du chasseur, voilà ce qui pourrait me sauver!... Non!.. Quel est ce nouveau démon qui vient de m'inspirer cette idée?

TRUDE, endormie.

« D'ou vient que ton glaive est si rouge, Edouard? »

KUNTZ.

Elle chante en dormant; c'est vraiment singulier de l'entendre.

TRUDE, de même.

« Je viens de tuer un vautour, avec mon glaive. »

KUNTZ.

Ceci m'effraie; elle respire difficilement, et avec peine; elle est tourmentée par un mauvais rêve; il faut que je l'éveille.

TRUDE, de même.

« C'est ce qui l'a rendu si rouge. »

KUNTZ, haut.

Trude!

TRUDE, se réveillant.

Quoi? qu'y a-t-il?

KUNTZ.

Qu'as-tu donc?

TRUDE.

Ah! J'ai le cœur serré de douleur!

KUNTZ.

Tu viens de chanter en dormant.

TRUDE.

Moi?

KUNTZ.

Oui; l'air du vautour tué.

TRUDE.

Cet air me revient toute la journée à l'esprit.

KUNTZ.

N'est-ce pas ce vieil air dont le refrain est toujours :

« J'ai frappé mon père:
C'est ce qui a rendu mon glaive si rouge,
Et c'est votre faute, à vous, ma mère. »

TRUDE.

Oui, mon Dieu, oui.

KUNTZ.

Une vilaine chanson!

TRUDE.

Viens donc te coucher,... j'ai peur.

KUNTZ.

Bientôt.

TRUDE.

Eh bien ! je vais me lever. Je ne puis dormir paisiblement. Ah, Dieu! que la punition des péchés est terrible!

(Elle se lève en pleurant.)

KUNTZ.

Oui, la malédiction est une plante funeste.

KURT, dans le cabinet, se mettant à genoux pour prier Dieu.

Quand je serai à ma dernière heure, divin Jésus, alors ne m'abandonne pas : ouvre-moi les portes du ciel; et, en vertu de tes souffrances, délivre-moi des miennes, lorsque je serai sur le point de succomber.

(Il reste à genoux priant à voix basse.)

KUNTZ.

C'est bien une sotte chanson, que celle du glaive rouge! C'est comme si une hache me tombait sur la nuque... J'ai froid.

TRUDE.

Moi aussi.

KUNTZ.

C'est la fièvre... Je crois qu'il nous a ensorcelés, ce voleur d'or; si j'en étais sûr... il trouverait à qui parler!... A la guerre, à bien d'autres qu'à lui j'ai séparé la tête du tronc.

TRUDE, effrayée.

Séparé la tête du tronc!

KUNTZ.

Tu as peur, je crois ?.. Penses-tu au testament de mon père ? Bah ! (*Jetant un coup d'œil sur la pendule.*) Comme le balancier marche vite!.. J'ai froid, fais du feu.

TRUDE.

Ai-je donc du bois ?

KUNTZ.

Prends la faux; demain, nous n'aurons plus besoin de cet instrument de malheur... Depuis longtemps il a mérité le feu.

TRUDE.

Il me prend un frisson toutes les fois que j'en approche.

(Elle décroche la faux, en met le manche en pièces, et en allume du feu dans la cheminée.)

KURT, qui jusque-là avait été à genoux, se lève.

Je viens d'obtenir l'absolution de mes péchés; le pressentiment s'accomplit; j'entends comme le son de la clochette des Alpes, qui me dit: La paix;... voici la paix!... Déjà je sens le sommeil qui me gagne; je vais enfin reposer mes sens sous le toit paternel... Mon cor de berger a souvent été suspendu à cette cloison, voilà même le clou auquel je l'accrochais. Je me retrace encore les jours de mon enfance, où les mains délicates de ma petite sœur m'enlaçaient de guirlandes de roses des Alpes.

Mais un effroi que je ne saurais apaiser vient me saisir au lieu même qui m'a vu naître.

(Il pend ses habits à un clou fixé dans la cloison qui sépare le cabinet de la chambre; celui-ci, n'étant pas assez fort, cède, et les habits tombent.)

KUNTZ.

Qu'est-ce qui vient de tomber ?

TRUDE.

Je n'en sais rien.

KUNTZ.

Je suis dans une étrange anxiété...Écoute, donne-moi la Bible.

(Trude apporte la Bible à Kuntz, et se rassied auprès du feu.)

KURT, dans le cabinet.

Ce clou ne veut plus supporter mes habits... Il est vrai qu'ils sont maintenant plus grands et plus lourds; viens, que je te redresse.

KUNTZ, lisant dans la Bible.

« La bénédiction des pères bâtit des maisons aux enfans, et la malédiction des mères les renverse. » — Ce n'est pas vrai... La bénédiction de la mère les bâtit seule; c'est la malédiction du père qui les abat.

(Kurt, pendant ce temps, a redressé le clou et l'a replanté dans la cloison, et il y attache ses habits; l'ébranlement causé à la cloison pendant cette opération fait tomber le couteau qui se trouvait accroché de l'autre côté : le couteau tombe aux pieds de Trude.)

TRUDE, effrayée, accourant vers Kuntz.

Ah!

KUNTZ, se levant de son fauteuil avec précipitation.

Un moment!... il me vient une idée.

TRUDE.

C'est le couteau qui vient de tomber.

KUNTZ.

Cet homme n'a-t-il point dit qu'il était un meurtrier?

TRUDE.

Non.

KURT, dans le cabinet, se disposant à se coucher.

Enfin donc, Dieu merci, me voilà arrivé au but que je m'étais proposé!... Mon domestique m'amène demain matin mon mulet bien chargé, que j'ai laissé au dernier village; alors mon or m'ouvrira le paradis terrestre. (*Il prend sa ceinture pleine d'argent, qu'il avait posée sur la table, et la met sous l'oreiller de son lit.*) Viens, or chéri, c'est toi qui m'as donné la facilité de revenir, toi qui habites le fond des abîmes!... Je t'ai cependant acquis honnêtement; tu es la récompense de mes services fidèles. Je t'apporte du nouveau monde dans l'ancien, pour te déposer aux pieds de mes parens : alors que Dieu veuille bien nous donner à tous sa bénédiction! (*Il s'étend sur le lit de paille.*) Je te salue, ô ma patrie!

(Il s'endort. La lumière de la lanterne qui est sur la table dans le cabinet s'éteint.)

KUNTZ.

Il a dit... qu'il avait commis un meurtre!... Ah! un homme pareil est un proscrit, et sa tête est mise à prix!... Chacun a le droit de le dépouiller, de le voler impunément, puisque les lois le permettent et même le commandent.

TRUDE.

Pour l'amour de Dieu, mon mari!

KUNTZ.

Je pourrais même le tuer, personne n'en dirait mot... Chacun est libre de le faire... à un meurtrier.

TRUDE.

Par les plaies de Jésus!

KUNTZ.

Allons, point de bruit; je ne le ferai pas. Je veux seulement..... Et il n'y a pas de temps à perdre... C'est un voleur, cela est évident; peut-être est-ce même un sorcier... De pareilles gens sont fort dangereux pour la confédération... J'aurais seulement envie de partager son butin.

TRUDE.

Oh! garde-toi d'un pareil attentat!

KUNTZ.

Je dois donc aller me jeter dans le lac et commettre une impiété, maintenant que la loi même me permet de me sauver, en prenant ce qui a été pris... C'est bon,... laissons cela,... je sais aussi mourir.

TRUDE.

Non!

KUNTZ.

Dois-je?...

TRUDE.

Fais donc ce que tu voudras...

KUNTZ.

Alors, éclaire-moi.

TRUDE, prenant la lampe de dessus la table.

Oh! tourmens de l'enfer!

KUNTZ.

Il est minuit! l'heure est favorable. C'est alors que l'on a du courage,... même si feu mon père était là, bleu du coup d'apoplexie!— Eh bien! femme, tu trembles : pourquoi? (*Trude tient d'une main la lampe et de l'autre se cramponne au bras de Kuntz. —Kuntz donne le bras à sa femme, s'avance doucement vers la porte du cabinet, il heurte avec le pied le couteau qui peu auparavant était tombé.*) Ho, ho! c'est donc toi, vieux camarade? Je te prends avec moi.

(Il ramasse le couteau.)

TRUDE.

Tu ne veux pourtant pas répandre son sang?

KUNTZ.

Non. Vois-tu, c'est ce que tu ne comprends pas. J'ai été soldat, moi! il faut prendre ses précautions... un pareil instrument tranchant est bon en toute occasion. (*Entrant doucement dans le cabinet avec Trude qui se tient toujours à son bras.*) Écoute, ne sens-tu pas ici une odeur de cadavre?

TRUDE.

Oh! sortons.

KUNTZ.

Il dort. Où a-t-il donc mis sa ceinture avec son

or?... Je l'aperçois là-bas sous le paillasson. — Eh bien, prends-la.

TRUDE.

Non!

KUNTZ.

Tu as honte?.. Il est vrai, ce n'est point honnête, c'est même déshonorant. Écoute, qu'en penses-tu? nous ferons mieux de laisser tout cela.

TRUDE.

Oh! un bon ange t'inspire cette idée.

KUNTZ, mettant le couteau dans sa poche.

Oui, laissons-nous mourir sans crime.... Sans crime?... Oh! non. (*La pendule sonne minuit; il compte haut les coups.*) Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, assez!.. Et douze. C'est minuit! Ne te plains point, vieillard; ce qui est fait est fait.

TRUDE, le tirant vers la porte.

Oh! viens donc.

KUNTZ, ouvrant doucement la porte, et la refermant promptement comme saisi d'un frisson.

Eh!

TRUDE.

Bon Dieu! qu'as-tu?

KUNTZ.

Je ne puis rentrer là-dedans.

TRUDE.

Pourquoi?

KUNTZ.

N'as-tu pas vu le vieux, assis dans son fauteuil, tout bleu, les yeux à demi ouverts, me menacer de son regard?

TRUDE, ouvrant la porte et regardant dans la chambre.

Je ne vois rien.

KUNTZ, attirant Trude près de lui.

Reste là. J'ai peur; approche-toi plus près de moi... comme cela! (*Il tient les mains de Trude avec les siennes, et les élève au ciel comme s'il voulait prier.*) Aide-moi à prier! aide-moi!

TRUDE, mettant à terre la lampe, et joignant ses mains avec celles de Kuntz.

Oh! si je pouvais obtenir du ciel quelque secours!

KUNTZ.

Notre père, qui m'avez maudit!... (*A Trude.*) Regarde... le rire moqueur de cet étranger. Il se rit de moi, parce que je suis maudit, et lui non.

TRUDE, le tirant vers la porte.

Fuis le pouvoir du démon.

KUNTZ, élevant encore une fois ses mains vers le ciel.

Notre père!... (*A Trude regardant Kurt.*) Écoute!... son or, il est maudit aussi. Viens donc! il m'appelle... Entends-tu? il m'appelle, viens donc!.. de même que les glaciers l'appelaient.

TRUDE.

Ce sont les hiboux qui crient.

KUNTZ.

Non... c'est son or qui m'appelle! Je dois, je veux me sauver, je veux m'affranchir de ce supplice d'enfer. Regarde comme il rit de joie avec une figure rayonnante. Ce misérable doit-il lui seul, riche et maudit, goûter le bonheur? Et moi, ne suis-je pas comme lui de chair et d'os? ne suis-je pas homme? n'ai-je pas vigoureusement combattu, tandis que cet assassin-là commettait ses vols à la faveur de la nuit?... Et moi seul, couvert de honte, j'irais me jeter dans le Daubensée, seulement parce que je suis maudit et pauvre?... Non! (*se débarrassant du bras de Trude qui veut l'entraîner vers la porte.*) non, il faut que je me sauve, oui, que je me sauve, dussé-je m'en repentir éternellement! (*Il s'élance vers le lit de Kurt, en criant :*) Maudit sorcier, ton or est à moi!

KURT. Pendant que Kuntz se jette sur lui pour lui prendre sa ceinture, il se réveille en sursaut et crie :

Au voleur! à l'assassin!

KUNTZ, furieux, tire son couteau et lui en donne deux coups.

Assassin toi-même! oui, toi!...

KURT.

Moi!.. votre fils,... et vous... me donnez... le dernier... repos?...

TRUDE.

Mon fils!

(Kuntz recule avec effroi.)

KURT, rassemblant ses dernières forces, se lève et tire de son sein un papier qu'il leur présente.

Je le suis;... tenez,... lisez.

(Il tombe dans les bras de Trude.)

KUNTZ, saisissant le papier et courant vers la lampe qui est à terre; il ouvre le papier.

C'est un passe-port! (*Il lit.*) « Kurt-Kuruth de Schwarrbach. » (*Le papier lui tombe des mains.*) Ah! malheureux maudit, c'est le sang de ton fils!..

(Il jette le couteau par terre avec une telle force qu'il le brise.)

TRUDE, retroussant la manche du bras gauche de Kurt.

Il a le signe de la faux au bras! c'est mon fils! (*Tenant son fils dans ses bras, elle tombe à genoux et dit à Kuntz.*) Prends-moi aussi la vie, assassin de ton enfant!

KURT, à Kuntz et à Trude.

Votre père vient de vous pardonner,... vous avez expié sa malédiction.

KUNTZ, se jetant à genoux auprès de Kurt.

Et toi,... me pardonnes-tu?

KURT.

Oui.

KUNTZ.

Et Dieu me pardonnera-t-il?

KURT.

Ainsi-soit-il!

TRUDE.

Il meurt!

KUNTZ, se levant.

C'en est fait!... que la volonté du ciel s'accomplisse!.. j'expie volontiers ce que j'ai chèrement mérité. Je cours moi-même me livrer à la justice et dénoncer l'assassinat. Alors, après le coup de hache de l'exécuteur, que Dieu soit mon juge! pour lui rien n'est caché. C'était encore un 24 février. Ah! le malheureux jour!... la grâce de Dieu est éternelle. Ainsi-soit-il!

FIN DU VINGT-QUATRE FÉVRIER.

NOTES

DU PROLOGUE.

(1) Ce prologue est curieux pour l'obscurité. Le style en est si étrange et le raisonnement si vague que le texte en a désespéré des Allemands que nous avons eu occasion de consulter, et qui se piquaient de bien savoir leur langue. Ce morceau rappelle, aux beautés près, quelques-unes des poésies de Klopstock, qui même en Allemagne ont besoin d'être commentées et interprétées. Nous ne nous flattons pas d'avoir réussi dans notre traduction; nous pouvons assurer qu'elle est littérale. Pour comprendre au moins le sens général de ce singulier morceau, il faut savoir que Werner, dont l'esprit a constamment séjourné dans les plus hautes regions de la mysticité germanique, venait, lorsqu'il le composa, de se convertir publiquement à la religion catholique, et, qui plus est, de passer sous l'influence de la fameuse baronne de Krudener.

(2) *Hélios*, nom grec du soleil, et qui signifie ici Apollon, et mystiquement le Christ.

(3) Madame de Krudener, que l'auteur avait connue en Suisse. On a ici un exemple de ce vague si cher aux Allemands, où toutes les idées se confondent, où les choses et les personnes perdent leur vrai caractère. C'est en effet un singulier nom à donner à une prêtresse chrétienne que celui d'Aspasie.

(4) Le sens de ce passage est que lors du retour au catholicisme que souhaite et prédit Werner, cette religion sera épurée des

interprétations étroites qui ont pu lui aliéner les esprits des réformés.

(5) Allusion à l'étymologie apparente du nom allemand de l'Allemagne, *Deutschland* de *deuten* montrer, interpréter ; et *land*, terre, pays. Ce passage, du reste, est une prédiction d'un retour des pays protestans à une sorte de catholicisme.

NOTES

SUR

LE VINGT-QUATRE FÉVRIER.

(1) Le Gemmi est une haute montagne d'un aspect extrêmement sauvage. Il est traversé par un chemin très-escarpé qui conduit de Kanderstæg village du canton de Berne à Leuk ou Louesche, bourg situé dans la partie septentrionale du Valais sur une hauteur de la rive droite du Rhône. Schwarrbach est une auberge isolée, située à peu près à la moitié du chemin, et qui n'est habitée que pendant l'été.

(2) Le Gellihorne est la première montagne que l'on rencontre près du Gemmi.

(3) Kanderthal, c'est la vallée de la Kander, dans laquelle se trouve Kanderstæg.

(4) Il paraît que cette description est d'une grande vérité. « Le chemin du Gemmi est, selon M. Ebel, le passage de montagne le plus curieux de toute la Suisse. Cette route, unique dans son genre, partout monte en zigzag, de sorte qu'on ne peut apercevoir ni le chemin que l'on a fait, ni celui qui reste encore à faire. On va des bains de Leuk aux chalets du Gemmi en une heure et demie; de là on ne tarde pas d'arriver au col du Gemmi nommé la Daube; ce col a 6,985 pieds au-dessus de la mer. A l'est on voit deux sommités assez semblables; à l'ouest on aperçoit le large et vaste glacier du Lammern; le torrent de ce glacier se jette dans le petit lac de la Daube (*Daubensée*) sur la rive orientale duquel passe la route. Ce lac, qui a environ

une demi-lieue de longueur, demeure gelé pendant huit mois de l'année. Tout autour du lac on ne voit que des rochers nus dont la surface présente des enfoncemens d'une forme singulière; à une demi-lieue du lac est l'auberge de Schwarrbach. »

(5) Ceci ne peut se rendre. En allemand, cette exclamation *Gerechter Gott*, imite assez le cri de la corneille. *Dieu de miséricorde* n'y ressemble guère.

L'EXPIATION,

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES,

D'ADOLPHE MULLNER,

TRADUITE PAR M. LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE.

TRADUCTION

D'UN ARTICLE INSÉRÉ DANS LE JOURNAL ALLEMAND,

INTITULÉ THALIE,

IMPRIMÉ A VIENNE.

LE titre de la pièce de Müllner ne signifie pas seulement *la faute* ou *le crime*, mais aussi *la dette;* et peut-être cette acception du mot *schuld* est celle qui répond le mieux à la pensée de l'auteur.

En effet, tout homme qui commet un crime, contracte une dette envers la justice divine; dès-lors il est poursuivi par la Providence visible ou invisible, manifestée aux hommes, ou cachée dans l'âme du coupable; il est poursuivi par les événemens qui le frappent, ou par le cri de sa conscience, qui l'avertit que cette justice l'atteindra pendant sa vie, au delà de sa vie, jusqu'à ce qu'il ait payé la dernière obole, et reçu la paix en échange du repentir (1).

---

(1) C'est en adoptant ces idées que nous avons traduit le titre de cette pièce par *l'Expiation*. Ce mot s'éloigne un peu de la

La pensée que l'offense doit être rachetée par le sacrifice est un instinct moral que toutes les religions ont reconnu, quoiqu'elles en aient fait une fausse application; et le christianisme l'a consacrée, tout en proscrivant les sacrifices sanglans.

Hugo est tourmenté à la fois par cette pensée et par ses propres passions; il sent avec la même violence le besoin d'être encore heureux sur la terre, et celui de voir s'accomplir sur lui-même la vengeance du ciel. Enfin, il se détermine à expier son crime; mais, comme le sentiment moral est bien vague quand la religion n'en a pas établi les invariables principes, il croit, en se donnant la mort, acquitter tout ce qu'il doit à l'éternelle justice.

D'abord trompé par ses passions, Hugo l'est ensuite par ses remords, qui ne sont encore que des passions. Vainement Ierta lui indique les moyens de se réconcilier avec Dieu et avec lui-même; elle lui propose d'aller dans les combats chercher de nobles périls; Hugo s'anime à cette pensée, mais il n'y voit que la joie

---

traduction littérale; mais il nous paraît indiquer exactement le but moral que Müllner s'est proposé.

du carnage qui pourra distraire sa conscience : Ierta, effrayée, l'arrache à ces féroces images, et lui parle de la gloire dont il pourra se parer pour le sacrifice ; mais lui ne comprend que la gloire humaine, il veut placer une couronne sur le front humilié de son épouse. La douleur, la violence passionnée d'Hugo, touchent vivement en sa faveur ; mais on sent la vérité des paroles d'Ierta : « Non, l'enfer ne lâche point sa proie! » Ainsi l'erreur est constamment dans le personnage d'Hugo; elle s'empare de lui dès qu'il a livré son cœur à un amour coupable, le conduit au crime, et prend ensuite l'apparence du remords ; mais ce n'est qu'un remords humain, qui le trouble sans le toucher ; enfin, elle l'égare à ses derniers momens et lui persuade que Dieu a pardonné dans l'instant où il vient de commettre un nouveau crime ; la sécurité d'Hugo soulage l'imagination ébranlée du spectateur ; mais elle ne satisfait pas sa raison. Les dernières paroles de l'homme appartiennent plus à la mort qu'à la vie, plus à la vérité qu'au mensonge, et ce n'est pas sans répugnance que nous entendons un mourant exprimer une espérance dont nous ne pouvons partager l'illusion.

Si la morale chrétienne ne peut avouer le personnage d'Hugo, malgré ses insuffisans remords, les droits de cette morale sont maintenus dans l'ouvrage de Müllner; Ierta lui rend témoignage dans toutes ses paroles; elle sert de guide au jugement des spectateurs que l'intérêt pourrait égarer en faveur du coupable, parce qu'on nous a présenté son crime comme le résultat de passions qui ébranlent toujours la sévérité de notre âme; Hugo n'est enfin que trop rigoureusement puni; le malheur l'entraîne et l'engloutit sans que la vérité l'éclaire, et son châtiment est d'avoir méconnu le vrai repentir.

Lorsque dans un ouvrage dramatique l'intérêt s'attache vivement à un être criminel, on aimerait mieux, sans doute, que son repentir, manifesté, permît au spectateur de replacer sur sa vie de nouvelles fictions de bonheur, ou des espérances sur son éternel avenir; mais il n'en est pas toujours ainsi, dans le monde ni sur la scène; si c'est une loi invariable que le crime soit expié, le coupable ne mérite pas toujours d'être l'expiateur; ne voit-on pas des âmes innocentes prier et pleurer aux pieds des autels

pour expier le crime de ceux qui, peut-être dans le même instant, étourdissent leur conscience dans les plaisirs ?

L'inquiétude du spectateur qui ne peut partager la confiance d'Hugo à son dernier moment, l'impression pénible qu'il conserve, semble un hommage rendu au génie de Müllner, et à l'intérêt de sa fiction. Les tragédies anciennes et la plupart des tragédies françaises et italiennes ne nous laissent pas de pareils troubles ; elles peignent les passions de l'homme et ne nous émeuvent que par le succès ou le mécompte de ces mêmes passions. Le sort éternel d'Orosmane inquiète peu ; on est plus impatient de lui voir reconnaître son erreur envers Zaïre qu'envers le ciel ; il n'y a rien de vague dans ce personnage ni dans ceux du même genre ; on n'y voit aucune préoccupation de l'avenir ; et, comme on nous montre seulement en eux le désir passionné du bonheur, c'est aux différentes scènes de leur vie que nous demandons de nous émouvoir. Ainsi, lorsque le héros a triomphé de tous les obstacles et qu'il paraît content de son sort, ou bien lorsque les obstacles ont triomphé de lui d'une manière irré-

vocable, nous éprouvons plus ou moins d'attendrissement; mais l'action nous paraît complète parce qu'elle n'avait été placée que sur la vie du héros. La tragédie romantique, au contraire, qui nous peint l'homme intérieur, et qui nous le fait suivre dans les rêveries de sa pensée comme dans les événemens de sa vie, nous doit compte de l'histoire de sa conscience aussi-bien que de l'histoire de sa passion, et si la pièce finit en laissant de l'incertitude sur quelques-uns des grands intérêts que le drame avait suscités, nous éprouvons cette sorte de malaise que laisse toujours après soi ce qui est incomplet.

Des critiques allemands ont cru que l'intention de l'auteur avait été de chercher dans le fatalisme une excuse pour Hugo; ils ont imputé à Müllner les sophismes qu'il place dans la bouche d'Hugo : « Ce n'est pas la » volonté de l'homme qui dirige ses actions; la » cause de tout est cette pièce de monnaie que » ma mère refusa à une mendiante !.. » Müllner s'est défendu comme chrétien et comme poëte; en effet, le fatalisme employé dans les pièces modernes serait à la fois irréligieux et froid

par son absurdité. Dans l'antiquité, les dieux et les héros se touchaient de fort près ; on ne se scandalisait pas de les voir s'attaquer et se défendre. La rancune de Jupiter contre les enfans de Tantale était une haine de famille ; on ne pouvait s'étonner de reconnaître sur la terre les influences de la colère du ciel, lorsqu'on le croyait gouverné par des êtres semblables à l'homme.

Dans un pareil ordre d'idées, on pouvait nous montrer *Vénus toute entière à sa proie attachée*, et les crimes d'OEdipe déterminés par une influence plus forte que sa volonté ; mais la religion chrétienne place la Divinité trop au-dessus des passions pour en être jamais atteinte ; la justice éternelle ne frappe que celui qui a voulu le mal, et la vengeance de Dieu, c'est l'ordre. Cette Bohémienne qui prédit à la mère d'Hugo le crime de son fils, nous paraît seulement un expédient pour expliquer le mystère de sa naissance, mais qui ne tend point à justifier le coupable. C'est dans le cœur de l'homme, dans la vérité de ses passions, qu'il faut chercher la cause et l'excuse de ses fautes. Dans plusieurs passages du quatrième acte, l'auteur

explique magnifiquement cette véritable fatalité chrétienne, qui n'est autre chose que la facilité de commettre le mal, imposée à l'homme en punition du mal qu'il a commis : d'abord le désir du crime est vague en lui; s'il l'accueille, il l'éprouve avec plus de force; bientôt il ose l'envisager ; et, comme il n'a pas encore commis d'action sanglante, son effroi ne l'avertit pas ; dans cette funeste disposition il rencontre la victime ; un seul obstacle le sépare de ce qu'il croit le bonheur... le coup part, le crime est consommé ... « Voilà, s'écrie Hugo, voilà le piége de l'en» fer ! l'homme croit qu'il renfermera dans son » cœur le secret de son crime comme celui de » ses désirs coupables ; mais il n'est pas de place » dans le cœur de l'homme pour cacher un tel » secret ! »

L'auteur a opposé l'un à l'autre, avec beaucoup d'art, les personnages d'Ierta et d'Elvire ; et avec plus d'art encore il a réuni dans Hugo les contrastes de ces deux caractères. Ces contrastes sont la cause de ses malheurs et de ses crimes ; *il joint les deux pôles de l'axe, et doit se briser violemment.* On sent qu'il n'existe en lui aucune harmonie, parce qu'il réunit la vio-

lence à la rêverie, les passions ardentes du Midi et cette force religieuse du Nord qui les condamne.

Elvire est peu élevée dans l'ordre moral; mais il y a beaucoup de vérité, et par conséquent, beaucoup d'intérêt dans la peinture de son caractère. Lorsque le crime d'Hugo est dévoilé, Ierta ne cherche plus qu'à lui inspirer le désir d'une mort chrétienne; Elvire, au contraire, toujours en proie aux passions qui l'ont entraînée, a besoin de retrouver, pour son amant et pour elle, non-seulement les espérances de l'éternité, mais celles d'une heureuse vie; cependant, lorsqu'elle a bien compris qu'Hugo ne peut plus être heureux sur la terre, elle sait qu'elle ne peut l'être sans lui, et ne le détourne plus du funeste dessein qu'elle accepte pour elle-même.

Valéros représente l'honneur humain dans toute son insuffisance; ses regrets sont peu touchans; on comprend qu'il en donne beaucoup à l'humiliation de sa famille; il croit tout réparer par un duel, et pardonne à Hugo dès qu'il ne doute plus de sa valeur. Ce personnage est froid, mais il devait l'être pour conserver sa vérité.

Ierta efface tout ce qui l'entoure ; il y a plus d'émotion dans ses sages paroles que dans tout l'emportement de Valéros. Ierta est une belle image de cette foi inébranlable qui s'appuie sur tout, qui trouve des forces pour sortir des plus affreuses situations, et qui tend sa main protectrice à toutes les douleurs humaines en les attirant vers le ciel.

L'EXPIATION.

PERSONNAGES.

HUGO, comte d'OErindur.
ELVIRE, son épouse.
IERTA, comtesse d'OErindur.
DON VALÉROS, grand d'Espagne, chevalier de la Toison-d'Or.
OTTO, fils d'Elvire, et petit-fils de Valéros.
KOLBERT, valet de chambre } du comte Hugo.
HOLME, piqueur }
DOMESTIQUES.

La scène est en Norwége.

L'EXPIATION.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Salle dans un château du Nord, avec plusieurs portes et plusieurs fenêtres ; une pendule dans le fond de la salle.

ELVIRE pince de la harpe. Ses derniers accords se perdent dans le lointain.

Comme le son fuit sous ma main tremblante, et s'évanouit dans les airs, comme la goutte d'eau qui tombe, dessine sur le cristal du lac tranquille des cercles qui se succèdent, s'enlacent, et disparaissent en touchant la rive fleurie : ne pourrais-je aussi disparaître et m'évanouir dans une vie meilleure !

Loin de mon beau pays, enchaînée dans le berceau des tempêtes par la main puissante de l'amour ; un ange secourable viendra-t-il m'enlever, me transporter dans ma patrie ! (*Elle appuie sa tête sur sa harpe et reste quelque temps pensive ; une corde se casse ; Elvire se relève effrayée ; la harpe tombe par terre avec fracas.*) Ah ! mon Dieu ! (*Elle cherche à se rassurer.*) Faible créature que je suis ! une corde s'est brisée ; ce bruit inattendu a frappé mon

oreille... Il n'y a rien là d'alarmant, rien d'étrange que mon effroi puéril ; cependant mes cheveux sont dressés sur ma tête! un frisson glacé parcourt tout mon corps !

Tout m'effraie ! cette triste solitude , cette obscurité funèbre qui s'est glissée autour de moi pendant que j'accompagnais des chants plaintifs... Dieu! mon cœur est oppressé !.... Peut-être cette corde rompue est un pressentiment, une réponse à la demande qu'au moment même j'adressais à la Providence... Le son, la vague, sont des images de la vie.

Quelquefois l'onde soulevée par la tempête se brise en écumant contre un rocher ; d'autres fois, calme et limpide , elle réfléchit dans un miroir d'argent les rayons de l'astre des nuits. Quelquefois les sons harmonieux et tendres sont répétés doucement par l'écho du rivage..... Mais le cri aigu et déchirant de cette corde qui s'est brisée, peut-être il annonce la mort d'un homme ! (*Effrayée de ce pressentiment.*) Dieu ! si Hugo..... (*Elle sonne à plusieurs reprises avec vivacité, un domestique vient.*) La chasse n'est-elle pas encore rentrée dans le château ?

LE DOMESTIQUE.

Pas encore.

ELVIRE.

Qu'un homme à cheval parte à l'instant, et qu'il revienne m'avertir quand il l'apercevra de loin.

(Le domestique sort.)

SCÈNE II.

ELVIRE, IERTA, elle entre par une autre porte suivie par plusieurs valets.

IERTA.

Qu'avez-vous, Elvire?

ELVIRE.

Rien, ma sœur.

IERTA, aux valets.

Allumez promptement. (*Les valets sortent, et rapportent peu après des flambeaux et des candélabres.*) Vous avez sonné à plusieurs reprises avec vivacité; l'effroi est peint dans tous vos traits; votre harpe est à vos pieds; (*en souriant*) sitôt après le coucher du soleil, étiez-vous déjà en tête-à-tête avec quelque malin esprit?

ELVIRE.

Si je suis faible, ma sœur plaindra ma faiblesse. Un triste pressentiment m'oppresse : je crains pour la vie de mon époux.

IERTA.

Est-ce donc la première fois qu'il vous quitte pour chasser dans la forêt? Les époux ne chassent-ils pas en Espagne?

ELVIRE.

Ah! les vents y soufflent doucement; la campagne est un jardin; les animaux timides fuient à travers des bosquets d'oliviers; dans le cœur des forêts, les

mœurs n'ont rien de farouche ; la chasse est un plaisir sans danger.

Dans votre Nord sauvage, la chasse est un combat mortel ; sur ces rochers dont le vol de l'aigle atteint à peine les sommets glacés, dans des forêts de noirs sapins, l'homme attaque l'ours avec furie ; si l'acier dont il le frappe trompe sa confiance, l'animal irrité le terrasse et se venge. L'écho répète les hurlemens des loups et des panthères ; des précipices s'ouvrent sous les pas du chasseur ; les avalanches roulent avec fracas, l'entraînent et l'engloutissent.

Dites, ma sœur, ai-je tort de trembler pour la vie d'Hugo ?

IERTA.

Les hommes vivent pour le danger, comme les femmes vivent pour l'amour. Les filles du Nord aiment les braves; elles honorent le sang versé dans les jeux de la paix comme dans les hasards de la guerre. (*Avec gaieté.*) Mais le courage de nos héroïnes trouve un appui dans les traditions consolantes du pays. Elles savent que des fées invisibles, logées dans des tours ruinées, protègent leurs amans contre les dangers de la chasse. Quelle incrédule oserait douter de leur puissance ?

ELVIRE.

Ah ! vous ne savez pas...

IERTA. Elle continue.

Des signes bien connus avertissent du danger qui s'approche. Dans un jour de funeste présage la jeune fille, docile aux conseils des intelligences tutélaires,

ne permet pas à son bien-aimé de la quitter ; elle sait les malheurs dont ce jour le menace... (*Elvire frissonne.*) Mais vous tremblez ; qu'avez-vous donc, ma sœur ?

ELVIRE.

Écoutez-moi, dussiez-vous rire de ma faiblesse. Je rêvais, assise dans l'obscurité : les accords de ma harpe avaient cessé ; de noires pensées m'enveloppaient de leurs couleurs funèbres ; tout à coup une corde, sans que je l'eusse touchée, s'est rompue avec un son aigre et déchirant ; j'ai cru entendre le cri d'un aigle puissant, frappé dans les airs d'un plomb mortel, et un écho lugubre m'a renvoyé le gémissement d'un mourant !

IERTA, avec gaieté.

Oh ! vous ne connaissez pas l'allure de nos esprits ! Peut-être de l'autre côté des Pyrénées ce sont des accords mélodieux, qui, échappés des sombres abîmes, ou descendus des hauteurs célestes, vous portent les arrêts du destin ; mais c'est sur un autre ton que dans nos climats glacés les esprits se révèlent à nous. Le vent souffle avec fureur dans l'étroit et long tuyau d'une cheminée ; toutes les portes s'ouvrent avec violence, toutes les lumières s'éteignent, la cigogne s'enfuit en criant, on entend craquer la charpente ; des hiboux gros comme des aigles viennent briser les fenêtres ; des chats noirs lancent des étincelles de feu dans la cheminée, et une bande de petits diables danse à travers des flammes vertes et bleues. Enfin, tant que la chouette

n'aura pas crié d'une voix rauque le nom d'Hugo dans vos oreilles, ne vous alarmez pas sur son compte.

ELVIRE.

Bonne Ierta! vous voulez dissiper ma tristesse, calmer mes alarmes; votre gaieté y parviendrait peut-être, si des pressentimens seuls m'agitaient.

IERTA.

Et qu'avez-vous donc encore?

ELVIRE.

Vous renouvelez d'anciennes peines gravées dans le fond de mon cœur : c'est dans une chasse que Carlos, mon premier époux, le père de mon Otto, est mort d'une mort cruelle.

IERTA.

D'une mort cruelle?

ELVIRE.

Son cheval s'abattit sous lui; dans sa chute son fusil partit, et le coup lui donna la mort.

IERTA.

Oh! pardonne mes importunes saillies! Mais comment avais-je ignoré jusqu'à ce jour...?

ELVIRE.

Ton frère ne souffre pas qu'on rappelle ce malheur devant lui. Carlos fut son ami; une fois Carlos lui dut la vie; unis par le bienfait et la reconnaissance, ils étaient plus que frères.

IERTA.

Tu connaissais Hugo lorsque Carlos vivait encore?

ELVIRE, embarrassée.

Non..., oui.

IERTA.

Lequel dois-je croire, ma sœur? Sans doute tu connaissais Hugo, puisqu'il était l'ami de ton époux.

ELVIRE, levant avec peine les yeux vers Ierta.

Ma sœur, toi dont l'âme est si pure, tu vas me condamner sans pitié; mais j'ai besoin d'épancher dans ton sein la cause de mon effroi. Hugo!.... oui, je l'ai connu;.... je l'ai aimé quand mon époux vivait encore. (*Ierta s'éloigne d'elle avec l'expression du blâme; après un silence Elvire continue.*) Depuis, tout m'épouvante; la feuille que le vent du soir agite, me fait trembler comme elle. Dieu m'a donné Hugo, mais sa vengeance m'attend : je vois le glaive suspendu sur ma tête! Femme coupable, dans les désirs déréglés de mon cœur, j'ai usurpé l'avenir; et le bonheur que je n'ai pas mérité, je dois craindre toujours qu'il ne me soit ravi.

IERTA, se rapprochant et la regardant avec intérêt.

Accepte avec soumission cet effroi qui expie ton bonheur. C'est Hugo que tu as aimé; la sœur d'Hugo ne sera pas pour toi sans indulgence.

(Elles s'embrassent avec émotion, et s'approchent ensemble de la fenêtre. Le bruit du vent, qui déjà se faisait entendre, est devenu sensiblement plus fort pendant quelques secondes de silence.)

ELVIRE, le cœur oppressé.

Entends-tu? le vent souffle sur le rivage, et sou-

lève les flots de la mer qui gronde dans le lointain. Toutes les étoiles sont éteintes, un triste voile couvre la voûte du ciel; l'orage chasse devant lui une neige épaisse, comme le sable du désert; elle se forme en tourbillon, s'élève de nouveau dans les airs. Ainsi que la terre couvre les froides dépouilles de l'homme, la neige s'étend sur la campagne désolée, et les éminences qu'elle forme sont semblables à des tombeaux.... (*Elle s'éloigne de la fenêtre.*) Les oiseaux de proie volent autour de ma tête. Ierta! Ierta! rassure-moi sur le sort d'Hugo!

IERTA.

Ne crains rien. Des chasseurs exercés, montés sur les hauts coursiers du Nord, ne se perdent pas dans les forêts de leur pays [1].

ELVIRE, à la fenêtre.

Écoute, ma sœur, je crois entendre les voix des chiens.

IERTA, s'approchant.

Je les entends,... bien loin encore.

ELVIRE.

J'entends aussi le son des cors; oui, ils sonnent le rappel. Les chasseurs réunis reviennent au château. (*Avec joie s'éloignant de la fenêtre.*) Je vais revoir Hugo!

IERTA, restant à la fenêtre.

Il a sans doute pris les devans; j'entends les pas des chevaux dans l'avant-cour.

ELVIRE.

Dieu soit loué! Je vole dans ses bras, comme aux premiers jours de notre amour. Ah! qu'une absence de quelques heures est longue!

IERTA, appelant dans la pièce voisine.

Viens, cher Otto.

OTTO, hors du théâtre.

Me voici.

IERTA, du même côté.

Hâte-toi, tu rangeras plus tard tes dessins. Viens au-devant de ton père et de son grand chien danois.

SCÈNE III.

Les précédens, OTTO.

OTTO.

Qui arrive, dites-vous?

IERTA.

Ton père.

OTTO.

Mon père? pourquoi parlez-vous toujours ainsi? Mon père est mort; il n'était point né dans ce pays glacé. Le comte Hugo d'OErindur n'est que le mari de ma mère.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ELVIRE, IERTA.

(Elvire, qui voulait suivre Hugo, s'arrête et revient en arrière.)

IERTA.

Ne descends-tu pas au-devant de mon frère?

ELVIRE.

Je ne le puis. Les paroles de mon fils ont flétri ma joie; elles m'enchaînent à cette place.

IERTA.

Pauvre sœur! je te comprends. Cet enfant plein de douceur et de grâces te rappelle tes fautes, et sa présence est un reproche.

ELVIRE.

Je ne le vois pas sans douleur et je ne puis me passer de lui, je désire qu'il s'éloigne et je le retiens dans mes bras. Que serait un hymen sans enfans! Hugo l'aime comme un père. Dans cet aimable enfant, il voudrait trouver le fils que la nature nous refuse; mais l'enfant n'aime que moi; une voix secrète l'avertit qu'Hugo lui est étranger, et une force invisible l'attire vers sa patrie.

Mon fils est entre nous comme une muraille entre deux flammes; au-dessus de la barrière qui les sépare, elles s'unissent et s'élèvent dans les airs, mais elles ne seront jamais entièrement confondues.

SCÈNE V.

Les précédens, OTTO, peu après KOLBERT.

OTTO, gaiement.

Ierta! ma mère! ce n'est pas le comte Hugo qui vient de descendre dans la cour, ce sont des étrangers. Ils portent l'habit de mon pays, ils parlent espagnol; ces sons si chers ont retenti doucement à mon oreille qui les a tant souhaités. Fais-les promptement entrer, ma mère.

KOLBERT.

Madame! un seigneur étranger, que les gens de l'ambassadeur d'Espagne ont conduit au château, demande notre maître le comte d'OErindur.

ELVIRE.

Son nom?

KOLBERT. Il cherche à se souvenir.

Don.... Pardonnez, les mots étrangers se retiennent difficilement... Je vais...

ELVIRE.

Attendez; qu'importe comment il se nomme? Dites-lui que nous attendons le comte. Logez-le dans les meilleures chambres du château, ordonnez qu'on ait soin de sa suite.

(Kolbert sort.)

OTTO.

Ma mère, permets que j'aille saluer l'Espagnol à la manière de son pays.

ELVIRE.

Va, mon fils; mais ne lui demande pas indiscrètement qui il est.

OTTO, avec joie et fierté.

Il est Espagnol; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

SCÈNE VI.

IERTA, ELVIRE.

ELVIRE, avec inquiétude.

Ierta, que présage ceci?

IERTA, après avoir regardé fixement Elvire pendant quelques secondes.

L'étranger vient d'un pays où mon frere a passé plusieurs années, où il a choisi son épouse. Cette visite le surprendra moins, sans doute, qu'elle ne semble vous inquiéter.

ELVIRE.

Je l'avouerai, mon cœur est oppressé d'un lourd fardeau.

IERTA.

Elvire seule peut savoir ce qu'elle craint, pourquoi elle doit craindre. Pour moi je ne vois que trop...

ELVIRE.

Et quoi? que voyez-vous, ma sœur?

IERTA.

Que l'Espagne, ce pays si vanté par vous, n'a pas jusqu'à ce jour porté bonheur à mon frère.

ELVIRE

Comment dois-je entendre ces paroles?

IERTA.

Hugo, élevé dans ces climats, grand et majestueux comme le sapin de nos forêts, semblait avoir été choisi pour faire l'ornement de notre patrie, loin de laquelle il avait pris naissance; son âme pure et sans tache comme l'azur du ciel, se peignait dans ses regards, pleins de force et de bienveillance. Les hommes vantaient sa valeur, qui défendit ses peuples et le trône; les vierges en silence tressaient des couronnes de myrte, et soupiraient pour le vainqueur.

ELVIRE, avec enthousiasme.

Oui, tel que le dieu des muses, c'est ainsi qu'il nous apparut sur les rives dorées de l'Èbre; il apportait la joie et détruisait le repos. O ma sœur, que je t'aime! que tes paroles justifient bien ma faiblesse!

(Elle l'embrasse.)

IERTA.

Prends garde, Elvire; méfie-toi d'une rivale.

ELVIRE, étonnée.

Ma sœur!

IERTA.

Hugo règne sur tes sens;... mon âme aime la sienne, comme les intelligences aiment dans le ciel.

Pour que ton bonheur soit complet, il faut l'enchaîner à tes côtés. Il suffit au mien de le savoir heureux.... Je crains qu'il ne le soit pas.

ELVIRE.

Et pourquoi cette crainte ? il m'aime ; il est à moi. Que manquerait-il à son bonheur ?

IERTA, avec un sourire mélancolique et un mouvement de tête négatif.

A l'approche de l'hiver, le cygne aux plumes d'argent abandonne ces rivages ; il chante ses adieux et la paix de son cœur. Il parcourt l'immensité des airs pour chercher de plus doux climats ; à son retour il chante encore, et son plumage n'a rien perdu de sa blancheur.

Il n'en fut pas ainsi d'Hugo. Quand son vaisseau l'emportait à travers l'azur des flots, il était paisible comme le cygne, fort comme le jeune aiglon. Il est rentré sous le toit de ses pères, bien changé de ce qu'il fut alors.

Des passions furieuses, filles du Midi, soufflent les tempêtes dans son cœur, y éteignent le feu de la vie. Sa poitrine oppressée ne peut contenir d'indomptables désirs; ses regards craintifs et sombres, s'ils rencontrent les vôtres, révèlent les feux qui vous consument tous deux. Oh ! ce n'est pas là le bonheur : il n'est point de bonheur sans repos.

ELVIRE.

Hélas ! il est trop vrai, mon âme agitée le confesse. Peux-tu, ma sœur, purifier nos âmes, apaiser l'ardeur qui nous dévore? Si tu ne le peux, laisse-

nous à notre destinée ; laisse-nous vivre et périr dans les flammes. (*Elle veut sortir, elle rencontre Kolbert.*) Qu'y a-t-il ?

SCÈNE VII.

Les précédens, KOLBERT.

KOLBERT.

Le messager que j'avais envoyé au-devant de la chasse, est de retour de la forêt.

ELVIRE, avec joie.

Le comte est-il avec lui ?

KOLBERT.

Le comte,... on ne l'a pas trouvé.

IERTA, vivement.

On ne l'a pas trouvé ?

KOLBERT.

Depuis une heure, tous les chasseurs sonnent le rappel. Le comte et Holme, son piqueur, n'ont pas rejoint la chasse.

IERTA.

Qu'on allume des flambeaux, que tous les hommes du château parcourent la forêt; qu'on selle tous les chevaux. Amenez-en un pour moi.

(Kolbert sort.)

ELVIRE.

Vous voulez....

IERTA.

J'agirai pendant que vous tremblez. Ma présence animera le zèle de nos gens ; loin de mes yeux ils chercheraient leur maître avec moins de courage.

ELVIRE.

Je vous suivrai.

IERTA.

Vous ne pourriez supporter l'effort de la tempête; moi-même, je ne m'exposerai pas sans défense à la rigueur de cette nuit.

(Elle passe dans la chambre voisine.)

ELVIRE, après un moment de silence.

Je serai morte d'effroi avant d'apprendre si le malheur affreux que m'annonçait cette corde brisée..... (*On entend de près des cors de chasse qui sonnent des airs joyeux.*) Ah ! Ierta, entends-tu les fanfares aux portes du château ? Leurs sons joyeux m'arrivent à travers les bruits de l'orage ; elles m'annoncent que le comte est de retour.

IERTA. Elle rentre couverte d'une pelisse.

C'est bien.

SCÈNE VIII.

Les précédens, HOLME

HOLME.

Madame, j'ai l'honneur de vous annoncer que je suis de retour, et monseigneur le comte aussi.

ELVIRE.

Où est-il ?

HOLME.

Il rentre dans son appartement.

ELVIRE.

Sans venir me voir ?

HOLME.

Il ne peut se montrer dans l'état où il est,... tout couvert de sang.

ELVIRE, effrayée.

Dieu ! Hugo est blessé !

HOLME.

Non, c'est le sang d'un sanglier. (*Elvire rassurée s'avance vers l'avant-scène, Holme la suit.*) Ah ! je voudrais que vous eussiez pu voir.....

IERTA.

Quoi ?

HOLME. Il se retourne vers Ierta.

Notre maître, et ce sanglier. Nos chiens ont revu la bête. Il est encore temps, a-t-il dit : je parle de mon seigneur comte. Il était cependant cinq heures, et le voilà qui part à la garde de Dieu ; sans son fusil, sans son cor de chasse, qu'il avait donnés à porter. Il s'élance dans la forêt, à travers les fossés et les buissons.

Après environ une heure, nous avons trouvé l'animal. Notre maître crie tayaut! les chiens attaquent comme des lions ; mais ils tombent de droite et de gauche, et roulent dans la neige. Monseigneur veut

frapper la bête de son épieu ; mais l'exemple des chiens effrayait son cheval ; il ne voulait plus avancer ; il se cabre. Le comte saute à bas ; le sanglier le prend sur le temps, (*Elvire, en écoutant la suite, laisse voir son effroi*) le frappe avant qu'il soit affermi sur ses jambes. Par bonheur le coup porte de côté ; mais la bête revient furieuse : je tremblais, quand notre maître aussi furieux qu'elle, la saisit, la presse de ses bras, la précipite, et roule avec elle sur la neige.

Moi, je ne suis pas resté les bras croisés ; j'ai sauté sur le monstre, je le tenais pendant que le comte lui enfonçait son poignard dans le ventre, dans la gorge, partout où il pouvait frapper ; enfin, il a rendu la vie avec la dernière goutte de son sang. Il est resté glacé, et nous étions en nage.

ELVIRE, se retournant en frémissant.

Quel horrible plaisir !

HOLME.

La bête est restée sur la place ; j'ai déjà expédié du monde, et avant la fin de la journée on nous l'apportera sur un traîneau.

IERTA.

Dites au comte de nous faire avertir quand sa toilette sera faite.

HOLME.

Bien.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

IERTA ; ELVIRE, saisie du récit qu'elle vient d'entendre, reste appuyée sur un fauteuil.

IERTA.

Qu'est-ce donc ? Vos yeux se troublent... Qu'avez-vous ?

ELVIRE.

Son récit m'a présenté ces horribles images ; j'ai cru les voir.

IERTA.

Pure exagération, ma chère ! celui qui a coupé un buisson en fait volontiers un grand arbre.

ELVIRE, soupirant dans une profonde rêverie.

Ah ! c'est un tigre dévorant !

IERTA, étonnée.

Qui ?

ELVIRE, toujours dans la même rêverie.

Hugo.

IERTA.

Rêvez-vous ?

ELVIRE, revenant à elle.

Oui, un rêve terrible de la première nuit de mon hymen se retraçait à ma pensée.

Hugo reposait sur mon sein ; il me sembla qu'un tigre fixait sur moi ses yeux étincelans ; je ne pouvais m'en éloigner. Dieu ! ce souvenir me glace en-

core d'effroi; je baisais ses griffes et ses dents sanglantes !

(Elle s'arrête épuisée par la violence de ses émotions.)

IERTA.

Fantômes d'une imagination enflammée !

ELVIRE.

Oh ! ils n'ont que trop de vérité ! Dis-le toi-même; OErindur ne devient-il pas tous les jours plus farouche, plus indomptable? Quand je l'entoure de mes bras, il me presse en frissonnant. C'est un tigre qu'il faut haïr ou aimer avec fureur. Quelquefois il repose doucement sur mon sein; il soupire dans une douce ivresse; ses regards implorent mes baisers : puis tout à coup il s'élance, il éclate en transports furieux : la terreur me saisit, et l'époux de mon choix me semble une bête féroce dont les caresses sanglantes donnent la mort. (*Après un silence, d'un ton solennel.*) Vierge innocente! que Dieu te garde de ces passions indomptables qui me précipitent et qui m'arrachent de ses bras !

(Elle sort.)

IERTA, la suivant des yeux.

Est-ce à cette fureur que les habitans de son pays donnent le nom d'amour? (*Avec une émotion profonde.*) Oh ! pourquoi Hugo a-t-il quitté sa patrie?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est dans la chambre d'Hugo.

HUGO, richement habillé et couché sur un sofa; sur la table des bougies presque entièrement consumées. Après quelques secondes IERTA entre.

IERTA.

Chasseur sauvage, peut-on te voir enfin? es-tu encore couvert de sang?

HUGO, sans se lever.

On n'en aperçoit plus aucune trace.

IERTA.

Tu sembles fatigué, mon frère.

HUGO.

Oui, grâce à Dieu... C'est le corps qui trouble la paix de l'âme, qui l'agite de craintes et d'espérances. Je chasse pour épuiser mes forces; je n'ai de repos qu'à ce prix.

IERTA, montrant son cœur.

Autrefois tu en avais toujours là.

HUGO.

Autrefois,... oui,... autrefois... (*Il se perd dans la rêverie, et dit :*) Qui pourrait le découvrir ?...

IERTA.

Découvrir... quoi ?..

HUGO.

Oh ! rien...L'art de rappeler le temps passé... de faire qu'autrefois fût aujourd'hui... et qu'aujourd'hui fût le néant [2] !... (*Après un silence.*) Où est Elvire ?.. Ne vient-elle pas ?.. Jadis, quand je rentrais, elle accourait joyeuse au-devant de moi.

IERTA.

Tu ne lui rends pas justice... Tout à l'heure elle était en proie aux plus cruelles alarmes parce que tu n'étais pas de retour.

HUGO.

Et que craint-elle encore?.. Je suis de retour ; que ne vient-elle près de moi ?

IERTA.

Son âme est agitée, profondément agitée du terrible récit que nous a fait ton piqueur.

HUGO.

Quel récit ?

IERTA.

Le combat que tu as soutenu corps à corps contre un sanglier. Nouveau Samson, tu as terrassé le monstre de tes propres mains.

HUGO, se levant.

Holme est un sot,... un babillard ;... ce n'était rien... Ma maladresse est cause que j'ai dû employer quelque violence... J'en suis honteux, mais je n'ai vraiment couru aucun danger... Cependant... il ne devait pas conter ces détails à Elvire.

IERTA.

Il ne le devait pas, sans doute ; car, après l'avoir entendu, Elvire semblait un corps privé de vie ; ses genoux tremblans ne la soutenaient plus ; ses yeux ouverts, mais fixes, étaient inanimés ; elle t'a nommé monstre dévorant ; ensuite elle m'a raconté un songe qui agita son sommeil dans la première nuit de ses noces. (*Hugo se détourne pour sortir.*) —Tu me quittes, mon frère ?

HUGO.

Je vais la rejoindre ; quand son cœur est irrité, je dois me rapprocher d'elle : c'est seulement en mon absence qu'elle pourrait me haïr.

IERTA.

Laisse-la se remettre encore, et raconte-moi, mon ami, raconte à ta sœur, qui te chérit, ce qui trouble la paix de ton cœur.

Les feux d'un amour mutuel éclatent dans vos regards avides... Vous êtes l'un à l'autre;... la main du prêtre a serré les nœuds de votre union...

HUGO, à demi-voix.

Dieu ne l'a pas bénie.

IERTA.

Bientôt, sans doute, vous obtiendrez des enfans, gages d'un amour si tendre. Qui peut donc, dis-le moi, vous agiter ainsi, comme deux vaisseaux partis du même port pour naviguer ensemble, et qui, séparés par la tempête, ne se rapprochent ensuite que pour se briser l'un contre l'autre?

HUGO.

Et le sais-je moi-même..... Le Nord et le Midi ne devaient pas s'unir! placés aux extrémités du monde, son axe tout entier les sépare.

Si l'effort d'une puissance aveugle pliait en cercle le sapin de nos forêts, et unissait les deux extrémités de sa tige, c'est en vain qu'elles s'embrasseraient fortement : l'arbre voudrait reprendre sa forme naturelle, comme l'arc d'acier plié sous une main vigoureuse; et ce qui fut violemment uni se séparera de nouveau.

IERTA.

Pour expliquer ta destinée mystérieuse et l'agitation qui t'oppresse, cette image ne suffit pas.

HUGO.

Je ne puis en dire davantage. Énigme incompréhensible à moi-même, le Nord et le Midi se réunissent dans mon être.

Élevé dans ce pays, né aux extrémités du monde, nulle part je ne trouve ma patrie. Ici, les racines sont étrangères au sol; là, les branches sont étrangères au climat. Les glaces du nord ont refroidi la tige; les vents du midi ont brûlé le feuillage. Je

porte en moi la flamme et les torrens, la terre et le ciel, (*avec expression*) Dieu et le démon.

IERTA.

Vains prestiges d'une imagination troublée... Tu vis en effet la lumière sous le ciel brûlant de l'Espagne; mais c'est parmi les héros du Nord que nos parens comptaient leurs aïeux.

HUGO, avec irréflexion.

Les tiens, mais non pas les miens.

IERTA, étonnée.

Comment?

HUGO, s'arrêtant un moment surpris d'en avoir dit plus qu'il n'en voulait dire, et continuant ensuite avec calme.

Pourquoi te cacherais-je encore le secret que ton père me dévoila, lorsque mortellement blessé, après trois jours de cruelles souffrances, il expira, chargé de lauriers, dans mes bras!

IERTA.

Ah! que vas-tu m'apprendre?

HUGO.

Que je ne suis pas ton frère.

IERTA. Elle tombe sur un siége en se couvrant le visage.

Oh! malheur à moi! (*Elle se relève avec vivacité.*) Dieu! pourquoi....?

HUGO.

Qu'as-tu donc?

IERTA, se remettant avec peine.

Rien... Continue.

HUGO.

Edwin, comte d'OErindur, ton noble père, était le dernier de sa maison ; ses biens, récompense de la valeur de ses ancêtres, attendaient un héritier qui sût manier la lance et guider un coursier. La nature trop lente n'accordait point de rejeton à cette race de héros. Enfin une espérance fut permise à ses vœux ; mais la faible santé de la comtesse laissait craindre qu'une si tendre fleur ne fût brisée avant de donner des fruits. Les hommes de l'art, appelés à son aide, ordonnèrent les eaux des Pyrénées et le climat plus doux du Midi.

Une dame alliée à des princes hérétiques (c'est ainsi qu'on nous appelle dans les pays qu'elle allait parcourir), ne pouvait à cette époque voyager sous son nom : ta mère emprunta celui d'une amie allemande et catholique. Ainsi le nom d'Hugo, commun dans les familles allemandes, fut donné au fils qu'elle mit au monde en Espagne.

La faiblesse de l'enfant, tant de souffrances et de fatigues par lesquelles sa mère avait racheté sa vie, ne lui permirent pas un prompt retour. Pendant ce temps Edwin combattait pour sa patrie dans l'Orient : il conquit enfin la paix sur ses fiers ennemis ; mais le bonheur qui l'attendait auprès de son épouse avait été retardé de trois années.

Hanna, ta mère, brûlait de placer dans ses bras l'enfant qui croissait doucement auprès d'elle ; la destinée en avait autrement ordonné ; ses espérances s'enveloppèrent dans un linceul.

IERTA, avec une profonde émotion.

Pauvre, pauvre mère !

HUGO.

Une mère plus favorisée du ciel vint à son secours, et offrit de lui donner son propre enfant, du même âge que celui d'Hanna. Ta mère, à demi consolée par l'espérance de cacher à Edwin la perte qu'ils avaient faite, accepta le présent de son amie, et lui jura de ne jamais révéler son nom.

IERTA.

Une mère a-t-elle fait un tel sacrifice?

HUGO, tristement.

Oui, ma mère l'a fait; c'est moi qui suis l'enfant abandonné, issu d'une maison espagnole dont j'ignore même le nom.

IERTA.

Et pourquoi chercher à connaître une famille qui compte de telles mères?

HUGO.

Le comte Edwin conserva long-temps son erreur; il me regarda comme son fils jusqu'au moment où tu vis le jour, Ierta. Alors, instruit par ta mère du secret de ma naissance, il voulut cependant que je conservasse le nom qu'elle m'avait donné. Mais trop fier pour tromper son souverain, il lui découvrit tout après la mort de son épouse : en réponse il reçut un diplôme royal de la main même du monarque. Cet acte d'un pouvoir suprême destiné à demeurer secret était conçu en ces termes : « La

» maison d'OErindur, ce ferme appui de notre » trône, subsistera en dépit de la nature. Le der- » nier rejeton de cette race peut remettre en mou- » rant cet écrit à un héritier de son choix, sans di- » stinction de sexe, et lui assurer ainsi la possession » de ses terres et de ses vassaux, comme s'il était » issu de son sang. »

Le comte Edwin à son lit de mort usa en ma faveur de ce privilége, et son présent me ravit le repos. L'instinct tout-puissant de la nature me chassait d'un pays où je n'avais pas de famille; il me poussait vers ces plaines dorées, dont les images effacées depuis par les tristes frimas de ma seconde patrie se ranimaient dans mes souvenirs [3].

Je partis pour chercher mes parens; je trouvai Elvire, et long-temps après... je l'emmenai dans le Nord, où à son tour, agitée de la même inquiétude, elle soupire pour le Midi.

IERTA, avec un chagrin mêlé d'attendrissement.

Oh! adieu les jours dorés du repos.

HUGO.

Ierta, quel sujet t'agite ainsi?

IERTA.

Toi que je ne sais plus nommer, peux-tu me le demander? Pense aux jours de notre enfance, quand nous croissions l'un auprès de l'autre comme deux fleurs sur une même tige, mon cœur sans défiance se confondait avec le tien; une noble illusion avait purifié ma tendresse. (*Elle pleure.*)

Maintenant l'illusion est détruite, et le repos de mon âme fuit avec elle.

HUGO

Ierta! noble fille! remets-toi, oublie ce que tu viens d'entendre, aime-moi encore; Hugo t'aimera toujours comme un frère.

IERTA, lentement et avec un mouvement de tête négatif.

Non, le songe est passé, la nature reprend ses droits. Je ne te presserai plus sur mon sein : car tu n'es pas mon frère, il n'est plus de barrière entre l'amour et le désir. Je fuirai la maison paternelle où ton silence m'avait retenue. Je dois la fuir si ta femme le veut.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

HUGO seul; il la suit des yeux.

Oui, elle est un ange! Elle avait été placée près de moi pour me conduire dans les cieux. Pourquoi me suis-je éloigné d'elle? En la quittant j'ai perdu la paix de mon cœur, et je ne la retrouverai plus.

(Il tombe dans la rêverie.)

SCÈNE III.

HUGO, OTTO.

OTTO.

Eh bien, comte Hugo, es-tu de retour?

HUGO.

Oui, don Otto, comme tu le vois.

OTTO.

Tu te moques de ce nom barbare qu'on a donné à l'enfant espagnol; tu as raison, ce nom ne me plaît guère aussi. Je voudrais m'appeler Carlos, comme s'appelait mon père.

Sa mère, m'a raconté Elvire, voulut qu'on me nommât Otto. Otto! il n'est plus temps d'y rien changer. Le nom d'Hugo sonne plus mal encore; mais tu pourrais me consoler, si tu voulais m'accorder une permission.

HUGO.

Volontiers, si c'est pour ton bien. Que demandes-tu?

OTTO.

Laisse-moi reprendre les habits que je portais sur les bords de l'Èbre.

HUGO.

Non, mon enfant, tu ne le pourrais sans danger; l'air est trop froid dans ce pays, et l'on rirait de ce costume étranger.

OTTO.

Et pourquoi ! se moque-t-on du voyageur ?

HUGO.

De quel voyageur ?

OTTO.

Celui qui est arrivé chez toi dans le fort de la tempête. N'es-tu pas encore informé ?

HUGO.

Non.

OTTO.

Eh bien, ce vieux homme porte ici les habits légers de son pays, et tu verras cependant que personne ne rit de lui... Dans ce costume il ressemble à mon père.

HUGO.

Il est Espagnol ?

OTTO.

Oui, Espagnol.

HUGO, vivement.

Et quel est son nom ?

OTTO.

Ma mère m'avait expressément défendu de l'interroger ; mais, sans attendre mes questions, il m'a dit qu'il était Castillan et parent de ma mère. Il connaît tout le monde à Tortose ; il a peint trait pour trait ma tante dona Rosa, il sait son humeur grondeuse. Oh ! il te plaira, j'en suis sûr.

HUGO, à part.

Difficilement. Pourquoi aujourd'hui même ? Ce

jour n'est pas celui où je voudrais recevoir un Espagnol.

OTTO.

Il est si bon! Il demande à te voir; doit-il entrer?

HUGO.

Pas encore, je veux avant demander à Elvire....

SCÈNE IV.

ELVIRE, les précédens.

ELVIRE. Elle entre fort agitée ; elle peut à peine parler.

Hugo! (*Elle s'approche de lui et dit avec l'accent de la violence.*) Ierta!

HUGO.

Que signifient ces regards et cette voix menaçante?

ELVIRE.

Perfide! ne pâlis-tu pas quand je prononce le nom d'Ierta?

HUGO.

Tu es dans le délire?

ELVIRE.

Plût au ciel que cela fût! O malheureuse Elvire, la trahison a brisé ton cœur.

OTTO.

Monsieur le comte, qu'a donc ma mère?

HUGO.

Tu ne le pourrais comprendre. Les serpens des

furies ont entouré son sein. Laisse-nous jusqu'à ce qu'elle soit calmée.

(Otto sort.)

ELVIRE. Elle se relève du fauteuil dans lequel elle s'était jetée.

Voilà donc pourquoi tu voulais revenir dans ce pays glacé! Tu savais que sous ses neiges une fleur vivait pour toi.

Voilà donc pourquoi tu m'as enlevée du pays de mes pères, de cette terre bénie de Dieu, consacrée à la sainte Vierge du ciel! tu venais chercher ici une autre vierge, à la quelle tu sacrifies ton épouse.

Voilà donc pourquoi cette prétendue sœur me disait aujourd'hui même avec tant d'impudence qu'elle était ma rivale!

HUGO, avec force.

Arrête! soulage ton cœur du venin qui l'oppresse; mais n'offense que moi; respecte la pureté d'un ange.

ELVIRE.

Sa pureté! Oh! justifie-la, je t'en conjure, et justifie-toi avec elle; ou, si tu ne le peux, avoue que tu es coupable : que je sache avec certitude si je dois vivre ou mourir.

HUGO.

Faut-il employer des sermens pour détruire un honteux soupçon? Elle m'aime comme les anges aiment les hommes, et je lève les yeux sur elle comme tu les élèves vers la Vierge que tu adores.

ELVIRE.

Non, il n'en doit pas être ainsi. Moi seule je dois

régner dans ton âme; tu es à moi, tu n'appartiens pas aux anges, tu n'appartiens pas même à Dieu.

HUGO.

Insensée! que tes blasphêmes du moins n'appellent son tonnerre que sur nos têtes.

Mais tu as dit vrai; je le crois en effet : quand je commençai à t'aimer, je me dévouais aux enfers.

ELVIRE. Elle porte sa main à sa tête.

Oh! la fièvre me brûle.

Aujourd'hui même elle me rappelait les jours de votre enfance, lorsque tu croissais auprès d'elle, majestueux comme le sapin des forêts, le plus beau des enfans du Nord. Elle vantait le guerrier fatal aux ennemis du trône, mais plus redoutable encore aux jeunes filles qui brûlaient en silence pour leur vainqueur. Pourquoi son visage brillait-il alors de plaisir? pourquoi cachait-elle depuis si long-temps à son amie que les liens du sang ne vous unissaient pas?

HUGO.

Injuste Elvire! aujourd'hui seulement, à l'instant même elle avait appris de moi...

ELVIRE, incertaine.

Qu'entends-je? elle ne savait pas... Et toi...

HUGO.

Elle a perdu ses parens; j'avais craint d'ajouter à sa peine, en lui apprenant qu'elle n'a point de frère.

Ses larmes coulaient en m'écoutant; elle regrettait les nœuds qui nous avaient unis, qu'elle voyait

briser ; son innocence inquiète cherchait une garantie qui remplaçât celle qu'elle avait perdue ; elle a couru vers toi pour te la demander.

ELVIRE.

Ah ! si tu disais vrai ! Mais je n'ai plus voulu l'entendre ; furieuse, je l'ai repoussée de mes bras. Si en effet elle ne savait pas....

HUGO.

Et si elle avait voulu te tromper jusqu'à présent, pourquoi te parlerait-elle aujourd'hui ?

ELVIRE, se rapprochant de lui.

Hugo !

HUGO.

Eh bien ! cède à tes transports. Je les connais ces passions furieuses, nourries des feux du Midi ; elles donnent la mort quand la jalousie les excite.. . Prépare le poison ; tu en as sans doute : je sais que tu es fidèle aux coutumes de ton pays.

Perce-moi du poignard que tu portes à tes côtés ; je veux bien périr dans tes bras ; et, pour me posséder sans partage, presse ma blessure de tes lèvres ; épuise et mon sang et ma vie, comme le jeune enfant se nourrit du lait de sa mère.

ELVIRE, tremblante.

Hugo ! pourras-tu me pardonner ?

HUGO.

Je te plains ; je me plains moi-même.

ELVIRE.

Ierta me pardonnera-t-elle ?

HUGO.

Elle te pardonnera sans effort, car elle n'a jamais failli. Elle peut lever la tête et mépriser le soupçon. Quant à nous, pouvons-nous croire à notre fidélité.... (*à demi-voix*) quand nous regardons en arrière ?

ELVIRE.

Hugo!... Quel souvenir viens-tu de rappeler? L'épouse de Carlos osa t'aimer ! Aussi la tienne sera toujours en proie à ses fureurs jalouses.

HUGO, d'une voix sombre.

Aujourd'hui ! Oui, oui, ce jour est maudit !

ELVIRE, avec inquiétude.

Aujourd'hui ! Que veux-tu dire ?

HUGO.

As-tu pu oublier? c'est aujourd'hui.... qu'il s'est tué.

ELVIRE. Elle se cache le visage.

O Dieu tout-puissant !

(Les flambeaux s'éteignent, et le théâtre reste dans l'obscurité.)

HUGO.

As-tu oublié encore, comme dans cette chapelle.... nous nous parlions en confidence sur le tombeau de tes parens, et pendant les funérailles comme nos plaintes hypocrites déguisaient mal la joie de nos cœurs?

ELVIRE.

Arrête, tu me fais mourir !

HUGO. Après un silence, il dit d'une voix étouffée et ensuite avec terreur.

S'il revenait, s'il nous apparaissait à cette heure

fatale, où l'amour glacé par la terreur s'éteint comme les flambeaux!

S'il sortait du tombeau de tes ancêtres pour nous rappeler.... en ce moment même!...

ELVIRE, en frémissant.

O épouvante! (*Un moment de silence; on frappe à la porte, Hugo et Elvire sont saisis d'effroi; tous deux sortent.*) Ah!

SCÈNE V.

Les précédens; VALÉROS entre; il tient par la main OTTO, qui porte un flambeau.

HUGO. Il s'est tourné avec hésitation vers la porte, et fait quelques pas de ce côté; il s'écrie avec terreur :

C'est son ombre!

VALÉROS, s'arrêtant avec surprise.

Comment! (*A Otto.*) Tu te trompes de chambre, mon enfant. Est-ce ici?

ELVIRE, le regardant en face.

Don Valéros.

HUGO.

Qui?

ELVIRE.

Le père de Carlos.

VALÉROS.

Vous me reconnaissez?

ELVIRE.

Oui, c'est vous; excusez. Nous étions....

VALÉROS.

Pardonnez à mon impatience, à celle de l'enfant que je n'ai pu contenir quand il a su qui j'étais.

Mon arrivée inattendue vous a effrayée ; vous m'avez pris pour un fantôme; donnez-moi, je vous prie, la main pour vous assurer de mon existence. (*Elvire baise sa main avec tendresse, il l'embrasse avec émotion.*) Ma fille ! (*A Hugo.*) Vous me voyez aujourd'hui pour la première fois, et cependant je salue votre épouse du nom de fille : son témoignage et cette lettre de l'ambassadeur d'Espagne vous assureront que j'en ai le droit.

HUGO, prenant la lettre sans détourner les yeux qui restent fixés sur le visage de Valéros.

Eh ! que faut-il de plus pour vous faire reconnaître, que cette étonnante ressemblance avec Carlos?

VALÉROS.

Elle est tout, tout ce qui reste de mon fils. (*Après une pause.*) Vous, monsieur le comte, vous avez recueilli l'héritage des plus précieux de ses biens: vous êtes l'époux de sa veuve, le père de son fils; leur amour vous appartient. Moi, je suis resté seul; n'est-il pas juste que le pauvre vienne demander au riche quelque part de ses trésors?

HUGO, lui donnant la main.

Soyez le bienvenu, chevalier.

ELVIRE.

Nous étions loin de vous supposer dans ce pays.

HUGO.

Si je suis bien informé, vous commandiez en Amérique ?

VALÉROS.

Il y a neuf ans que l'espérance d'obtenir la toison-d'or m'attira dans le Nouveau-Monde ; j'obtins cette récompense chère à tout Espagnol, mais je perdis mon épouse [4] ! Je conservais un fils honoré dans sa patrie ; j'espérais trouver près de lui des consolations et le repos. Je sollicitai ma démission, je l'obtins, et je reçus en même temps la nouvelle que Carlos (*avec attendrissement*) avait quitté la vie.

(Après un silence.)

Des vents favorables enflaient doucement les voiles ; le vaisseau sillonnait une mer paisible, et ramenait heureusement dans leur patrie des voyageurs qui soupiraient après elle. Le cri qui annonce la terre a retenti ; les passagers suspendus au plus haut des mâts saluent la côte d'Espagne, qui brillait à l'horizon comme un nuage sur un ciel pur.

Je ne fus point touché de tristesse ; une sombre horreur me saisit quand je vis le rivage de ma patrie sortir de l'azur des flots. Des fantômes mystérieux et menaçans se pressaient autour de moi. Inquiet et oppressé, je descendis à terre. Je voulais pleurer mon fils mort ; mais je ne trouvais pas de larmes... J'arrivai aux portes de Tortose, épouvanté de moi-même.

Il me semblait, non pas que j'eusse perdu mon fils, mais que j'allais le perdre encore. (*Hugo se détourne et s'appuie sur un siége.*) Qu'avez-vous, comte ? vous pâlissez !

HUGO, se remettant.

Un étourdissement, causé sans doute par la fatigue de la chasse.

ELVIRE, inquiète.

Cher ami !

HUGO.

Ce n'est rien,... rien, vous dis-je, qui puisse vous inquiéter.... Continuez ; apprenez-nous la suite. Je suis tout-à-fait bien.

VALÉROS.

Je ne le crois pas ! et si vous êtes malade, je préfère suspendre mon récit.

ELVIRE.

Nous laisserez-vous en proie à ces vagues terreurs ? Parlez.

VALÉROS. Il s'approche d'Elvire.

Avez-vous vu le corps de votre époux, lorsqu'on le rapporta sur un brancard ?

ELVIRE.

Non, je n'aurais pu supporter....

VALÉROS.

L'avez-vous vu dans son cercueil ?

ELVIRE.

Non.

OTTO.

Moi, je l'ai vu.

La salle était tendue de noir, mais brillait de mille flambeaux. Mon père étendu tout de son long sur un lit, pâle, mais beau encore, semblait une statue de marbre blanc. On ne le voyait que jusqu'à la poitrine; le reste de son corps était couvert d'un manteau de velours, sur lequel brillait l'étoile de l'ordre de Calatrava.

(Des larmes viennent dans ses yeux.)

Des hommes du voisinage, d'autres venus de loin, pleuraient auprès de son corps, et baisaient la frange d'or de son manteau. Il était défendu de soulever le manteau, et de toucher ses mains, parce qu'on l'avait précieusement embaumé.

VALÉROS.

Oh ! pourquoi ai-je fait ouvrir le cercueil qui cachait à tous les yeux cet effrayant spectacle ?

Quand j'osai lever le manteau qui enveloppait son corps, je vis avec la clarté de l'évidence.... Eh! ne dites pas que ce fut peut-être une illusion; la vérité est à jamais pour moi dans l'impression que je reçus en cet instant.

ELVIRE.

Achevez! je vous en conjure, mon père!

VALÉROS, rassemblant ses forces pour faire la description.

Une main pressait sa blessure, son bras droit était étendu et rejeté en arrière, le poing fermé ; ses

sourcils froncés; sa bouche muette.... semblait dire : Venge-moi, je suis assassiné.

ELVIRE.

Grand Dieu, si cela était vrai!

HUGO, pâle, les genoux tremblans, appuyé sur une chaise, les yeux hagards.

Oui, cela serait effroyable!

OTTO, à Valéros.

Attendez; n'en dites pas davantage : le comte Hugo est malade à présent.

HUGO, faisant effort et avec précipitation.

Qui te l'a dit? Tais-toi, enfant. (*A Valéros.*) Continuez, dites vos conjectures. Avez-vous découvert quelque trace?

VALÉROS.

On l'avait trouvé au milieu de la forêt dans cette même attitude où je le vis dans son cercueil. Ceux qui me conduisirent dans le tombeau, m'en ont donné l'assurance. Sa main, son bras, étaient ainsi placés; sa figure avait la même expression. Une balle lui perçait le cœur, et sa main semblait attachée sur sa blessure par une force surnaturelle : impossible d'ouvrir le poignet fermé; impossible de ramener près du corps le bras rejeté en arrière.

Depuis cet instant toutes les ténèbres furent dissipées; une lumière m'apparut telle qu'une aurore boréale qui jette dans une forêt une lueur pâle et sanglante. Ce n'est pas le soupçon qui me guide. Je poursuis cette clarté toujours présente, et une force

irrésistible m'attire après elle vers le Nord ; je l'ai suivie à travers la France, l'Allemagne; elle a passé devant moi les Belts, et m'a conduit dans vos glaciers.

Ce n'est pas la passion de la vengeance, ce n'est pas la volonté de punir le meurtrier de Carlos, qui pressait ainsi mes pas à travers le monde. Je ne le cherche pas; mon cœur frémit de le rencontrer, et cependant mon esprit suit avidement la lumière, comme l'œil à moitié éteint suit la clarté du jour. Peut-être je le fuis, peut-être je suis sa trace; son image, que je ne puis comprendre, est incessamment devant moi, tantôt farouche et tantôt sensible; et... (*Il s'approche du comte.*) Expliquez-moi, OErindur, cette contradiction de mon cœur. Quelquefois je voudrais voir sa vie s'échapper avec son sang, d'autres fois je voudrais (*avec douceur et presque avec tendresse*) lui pardonner.

HUGO, pouvant à peine parler.

Je suis plus mal; je....

(Il se tourne vers la porte.)

VALÉROS, à Otto.

Mon enfant, prends une lumière pour le conduire.

(Otto prend un flambeau; Elvire, absorbée dans ses pensées, ne remarque rien. Hugo s'avance vers la porte; quand Otto s'approche de lui avec la lumière, il tombe par terre sans connaissance.)

OTTO. Il s'écrie.

Ah!

VALÉROS.

Mon Dieu!

ELVIRE, revenant à elle.

Qu'y a-t-il?

OTTO.

Le comte !

ELVIRE, se précipitant vers lui.

Jésus !

OTTO, courant vers la porte.

Au secours! au secours! au secours!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Salle magnifique, ornée de peintures qui représentent des scènes et des paysages espagnols ; on y remarque les trois paysages dont il est fait mention au commencement de l'acte.

VALÉROS ; OTTO conduit VALÉROS au milieu de la scène.

OTTO.

Regarde tout autour de toi. Ce lieu te plaît-il ?

VALÉROS.

Sans doute.

OTTO.

C'est la salle espagnole ; à droite et à gauche sont les chambres espagnoles. La comtesse Ierta les nomme toujours ainsi, et elles lui sont chères : sa mère a passé long-temps en Espagne ; c'est elle qui a choisi les tentures, qui a fait peindre ces tableaux. (*Il montre un des tableaux.*) Voici Talavera.

VALÉROS, après avoir considéré le tableau.

En effet.

OTTO, le conduisant devant un autre tableau.

Voici le mont Perdu. Regarde cette montagne; elle est d'une telle hauteur, que jamais personne n'a pu gravir jusqu'à son sommet, couvert de neiges éternelles.

VALÉROS.

Je la connais.

OTTO.

Sais-tu aussi que la chaîne des Pyrénées est le collier de l'Europe, et que cette montagne en est le diamant.

VALÉROS, en souriant.

Qui t'a appris à la nommer ainsi?

OTTO.

Qui m'a appris?... Que veux-tu dire? Penses-tu donc que j'ignore que l'Europe est une femme; que tous les autres peuples forment son corps, mais que nous, Espagnols, nous sommes son visage? Aussi regardons-nous avec une juste fierté tous les membres inférieurs.

VALÉROS.

L'orgueil castillan se trahit dans les paroles de l'enfant.

OTTO.

De l'enfant... c'est ainsi qu'en ce pays on appelle ceux de mon âge, et c'est avec raison peut-être; mais sous le soleil du Midi tous les fruits mûrissent plus vite. (*Il le mène devant un autre tableau.*) Connais-tu aussi cet endroit? c'est une petite ville où l'on trouve des eaux salutaires; elle est en France; la mère d'Ierta l'habita long-temps.

VALÉROS.

C'est Barrége. Étrange hasard!

OTTO.

Tu la connais? Je ne l'aime pourtant pas tant que Talavera.

VALÉROS, avec tristesse.

Ni moi non plus. (*A part.*) Pourquoi dois-je trouver ici cet odieux tableau? pourquoi mes yeux doivent-ils rencontrer cette vallée triste et profonde où la superstition séduisit un noble cœur, lui inspira une action désavouée par la nature. Dieu veuille que cette triste prophétie et cet horrible soupçon ne soient que de vains prestiges!

OTTO.

Cette salle et ses beaux ornemens t'inspirent de la tristesse; ce n'était pas sans doute l'intention du comte Hugo.

VALÉROS, sortant de sa distraction.

De qui?

OTTO.

Du comte. C'est pour te mieux recevoir qu'il a fait ouvrir cette aile du château, et qu'il t'a logé dans les chambres : il doit venir te visiter ce soir avec Elvire et sa sœur Ierta.

VALÉROS.

Est-il entièrement remis?

OTTO.

Je le crois. Mais je te l'avais bien dit, il ne fallait

pas continuer ton récit; il ne faut jamais lui parler de mon père : il ne peut pas soutenir ce sujet.

VALÉROS.

Cela est étrange !

OTTO.

Oh ! je sais bien pourquoi.

VALÉROS, avec vivacité.

Tu le sais ; dis-le-moi.

OTTO.

Au moment de la mort de mon père, le comte aurait donné sa vie pour empêcher qu'il ne fût mort.

VALÉROS.

Et comment sais-tu cela ?

OTTO.

Ils étaient bons amis depuis cinq ans, depuis le jour où le comte, étranger et inconnu, arriva dans notre pays.

VALÉROS.

Vraiment !

OTTO.

Mon père avait presque pour lui autant de tendresse que pour moi.

VALÉROS.

Et le comte,... aimait-il ton père ?

OTTO.

Sans doute.

VALÉROS.

Tu le crois ?

OTTO.

Il aimait mon père plus que sa vie; car il s'exposa à une mort évidente pour sauver la vie de Carlos.

VALÉROS.

A-t-il fait cela?

OTTO.

J'en suis certain.

VALÉROS.

Où, et comment?

OTTO.

Eh bien! écoute. C'était un combat de taureaux, un petit combat, un de ceux où l'animal doit seulement être assailli par les chiens. Avant que le spectacle commençât, mon père descendit du balcon avec des dames étrangères qui désiraient examiner de près les préparatifs; mais tout à coup une porte mal fermée s'ouvre avec fracas; on crie de toutes parts : « Le taureau! le taureau! lâchez les chiens! » Les femmes s'enfuient, et dans leur effroi elles poussent précipitamment la porte qui se ferme derrière elles, mon père reste en dedans de la barrière.

Les chiens n'arrivaient pas; le taureau baisse la tête, se précipite sur Carlos, le renverse; il va redoubler; j'entends crier : « Il est mort! » Mais, prompt comme l'éclair, le comte avait sauté dans l'arène.

VALÉROS, l'interrompant.

Ah! généreux courage!

OTTO.

Il tire son épée, l'enfonce hardiment dans le

flanc de l'animal furieux : celui-ci se retourne; il veut s'élancer; mais le coup dont il est percé a pénétré jusqu'au cœur; et au moment qu'il va frapper Carlos, il tombe dans la poussière, étend ses membres, mugit et expire; tout le pays retentit d'acclamations.

VALÉROS.

L'as-tu vu toi-même?

OTTO.

J'étais présent.

VALÉROS, à part.

Ah! mes doutes sont dissipés! Je respire enfin librement dans cette maison que je croyais marquée par la vengeance céleste! (*A Otto.*) Je te remercie de ton récit; cette noble action est digne d'un Espagnol.

OTTO.

Mon père en eût fait autant pour le comte. Vois cependant : de tels amis ont pu se brouiller.

VALÉROS.

Comment? (*A part.*) Le feu de l'enfer luit de nouveau devant mes yeux. (*A Otto.*) Comment cela est-il arrivé?

OTTO.

Je ne le sais; mais au moment de la mort de mon père, déjà depuis trois ou quatre jours ils étaient brouillés, et ne se voyaient pas. Sans doute ce qui désespère le comte, c'est que son ami soit mort avant de s'être réconcilié avec lui.

VALÉROS, à Otto.

Oui, c'est cela, ou peut-être... (*à part*) c'est sa conscience.

OTTO.

C'est pour cela que, pâle, hors de lui-même, il se précipitait sur le corps de son ami; il lui criait en sanglotant : « Carlos, es-tu inexorable? » Il le couvrait de baisers, l'inondait de ses larmes, et, épuisé de fatigue, il demeurait auprès de mon père comme s'il était aussi privé de vie.

VALÉROS.

Il pleurait, dis-tu? (*à part*) Cependant les assassins ne pleurent pas.

OTTO.

C'est pour cela qu'il souffre, et qu'il se trouble quand on parle de ce malheur; c'est pour cela qu'il a quitté l'Espagne, qui semble lui être si chère.

VALÉROS, à part.

Inconcevable contradiction! Cet homme m'inspire à la fois les sentimens les plus contraires; l'amour, la haine, luttent et triomphent tour à tour dans mon cœur.

OTTO.

Silence! il vient. Je vais envoyer Ierta, qui a tant le désir de te voir.

SCÈNE II.

VALÉROS, HUGO.

HUGO, avec gravité.

Je vous salue de nouveau, chevalier; soyez le bienvenu dans ces sombres climats. J'ai ordonné qu'on vous logeât dans ces chambres; elles sont les plus gaies du château.

VALÉROS.

La gaieté, monsieur le comte, sied mieux sur le visage du maître que sur les murailles de la maison.

HUGO.

Les murailles n'ont pas de vie, aussi ne changent-elles pas : le visage de l'homme, mobile comme le temps, reçoit toutes ses couleurs; quand l'homme aura fini de vivre, alors il ne changera plus.

VALÉROS.

Je dois espérer que vous changerez bientôt pour moi; vous ne m'avez pas reçu comme le père de votre ami.

HUGO, vivement.

Parce que vous ne vous êtes pas présenté ainsi. (*Avec plus de calme.*) Pourquoi avez-vous rouvert des blessures si profondes et si douloureuses ici (*il porte la main sur son cœur*), comme dans le cœur d'Elvire?

VALÉROS.

Je ne devais pas soupçonner qu'elles fussent plus

profondes dans vos cœurs que dans celui d'un père.

HUGO.

Vous avez vu du moins qu'elles y sont plus sensibles, puisque nous n'avons pas eu la force d'entendre ce que vous avez pu raconter. (*Valéros l'observe, il continue.*) Vous êtes père, et vous pleurez parce que vous avez perdu un fils; moi, je me suis perdu moi-même avec lui. Carlos doublait et partageait mon existence; je sentais dans Carlos la peine et le bonheur; j'ai vécu, je suis mort avec lui!

VALÉROS, le regardant avec une expression de doute et d'étonnement.

Comment?

HUGO, s'abandonnant à sa rêverie.

Un pieux chevalier traversait à cheval une forêt enchantée; il avait négligé de faire le signe de la croix, et fut tout à coup assailli par un mécréant, couvert d'une armure et d'un panache semblable au sien. Le combat s'engagea; tous les deux perdirent leur casque, et à la lueur d'un éclair magique chacun reconnut avec effroi dans les traits de son adversaire ceux de son propre visage : l'obscurité couvre de nouveau la forêt; les deux guerriers, animés d'une fureur surnaturelle, se font des blessures profondes, et tous les deux souffrent également et des coups qu'ils portent et de ceux qu'ils reçoivent.

Tel est mon sort depuis le jour où j'entrai dans la maison de Carlos. Je sens en moi deux êtres étrangers, ennemis l'un de l'autre, qui toujours combattent entre eux.

VALÉROS.

Vos paroles sont obscures, et cependant elles expriment avec fidélité ce que j'éprouve moi-même. Attiré, repoussé vers vous, j'éprouve tour à tour, quelquefois au même instant, les sentimens les plus contraires.

HUGO.

Ces sentimens, je les éprouve aussi.

VALÉROS.

Auxquels dois-je enfin me livrer?

HUGO, après un silence, péniblement.

Haïssez-moi.

VALÉROS.

Puisque je ne le peux, sans doute vous ne l'avez pas mérité.

HUGO, sans lever les yeux.

Aimez-moi donc!

VALÉROS.

Si je dois vous aimer, est-ce donc votre épouse qu'il me faut haïr?

HUGO.

Pourquoi? que voulez-vous dire?

VALÉROS.

Parlons ouvertement, comte; un de vous, je dois le croire, a porté la main sur Carlos.

HUGO.

Si vous avez de tels soupçons, arrêtez-les sur moi, et cherchez le fer à la main une vengeance que je puis satisfaire.

VALÉROS.

Cependant tout ce qui vous connut en Espagne élève la voix pour vous défendre; tous vous appelaient *les amis*.

HUGO, profondément ému.

Oui, nous étions amis, et non pas des amis vulgaires. Poussés l'un vers l'autre par une force mystérieuse, nous unîmes nos destinées.

Tels deux fleuves confondent leurs ondes : chacun d'eux jaillissait du rocher; trop faible pour porter une barque légère, il serpentait lentement dans la plaine : réunis et puissans l'un par l'autre, ils roulent leurs vagues orgueilleuses, et se jouent du fardeau des vaisseaux.

(Il se tait; un soupir témoigne l'amertume de ses regrets.)

VALÉROS.

Si vos images sont fidèles, vous étiez en effet dignes d'envie.

Où et comment se forma votre union?

HUGO.

Étranger, sans frère, sans famille, j'arrivai à Talavera, habitée par tant de seigneurs espagnols.

Je connus Carlos, encore dans la vie privée, avant que le roi lui eût confié le gouvernement de Tortose. Il me reçut avec une noble hospitalité, et sa maison fut pour moi la maison paternelle; je croyais y retrouver les souvenirs de mon enfance; il me semblait que ces augustes vieillards, dont les portraits étaient suspendus aux murailles, et dont les traits rappellent les vôtres et les siens, il me

semblait que ces portraits avaient entouré mon berceau, et portaient sur moi des regards paternels ; il me semblait que j'avais trouvé ma patrie ; Carlos était à moi, son fils était mon fils, Elvire était ma sœur. (*Avec douleur.*) O mon cher Carlos !

VALÉROS, lui saisissant la main.

Noble cœur. Non, celui qui a aimé ainsi n'a pu commettre un crime.

HUGO, effrayé.

Comment?... quel crime?..,

VALÉROS.

Oublions les soupçons que je rougis d'avoir conçus ! Soyez pour moi ce que vous fûtes pour mon fils, soyez mon ami.

HUGO, le regardant fixement.

Votre ami !... pensez-y bien... Mais oui,... vous n'avez pas une épouse jeune et belle.

VALÉROS. Il se recule avec effroi.

Hugo !...

HUGO, vivement et avec expression.

Ne condamnez pas, vous êtes homme ! l'esprit et la chair combattent en vous. Si aujourd'hui vous appartenez aux anges, demain peut-être vous appartiendrez aux démons. (*Plus lentement.*) Si l'innocence a perdu sa paix, accusez ces climats voisins du soleil, ces rayons dévorans qui enflamment les sens, qui rendent irrésistible la puissance d'un regard. (*Après un silence.*) Je vous ai parlé du chevalier qui la nuit, dans la forêt enchantée, combattait, se déchirait lui-même. Ayez pitié d'un

misérable qui aimait son ami et qui cependant brûlait pour la femme de son ami !

Comprenez-vous maintenant mes tourmens ? Quand la veuve de Carlos est dans mes bras, mon imagination égarée me peint sur les murailles l'image d'un époux irrité.

VALÉROS.

Comte, suis-je tout-à-fait éclairé ? m'avez-vous tout dit ?

HUGO, avec effort.

Tout ce qu'il m'est permis de révéler de cette histoire.

VALÉROS, après un silence.

Il n'est donné qu'aux anges de ne point faillir. Je vous plains, OErindur; que Dieu vous pardonne comme je vous pardonne.

HUGO, à part.

Amen.

VALÉROS.

Deux dames viennent.

HUGO, avec précipitation.

Soyez bon pour Elvire, elle n'est pas coupable.

SCÈNE III.

ELVIRE, IERTA, les précédens.

VALÉROS, après avoir salué Ierta, se retournant vers le comte.

C'est votre sœur.

HUGO, avec un soupir.

Oui et... non.

ELVIRE, vivement.

Oui !

IERTA.

Mon cher chevalier....

ELVIRE, à Ierta.

Vous êtes unis par un lien sacré que mon égarement n'a pas pu rompre. Tu dois continuer à le nommer ton frère, quoiqu'il ne soit pas de ton sang.

IERTA, à Elvire.

Et je n'ai pas cessé d'aimer son épouse comme une sœur, quoiqu'elle ait pu me méconnaître et m'offenser.

VALÉROS.

Aimables femmes, daignez m'expliquer le sujet de vos débats. La comtesse Ierta n'est-elle donc pas la sœur du comte ?

IERTA.

Non. Le comte porte le nom de ma famille, mais il n'est pas de mon sang.

HUGO.

Il est trop vrai, chevalier; les parens d'Ierta me reçurent des hommes et non du ciel.

VALÉROS, avec curiosité.

La maison d'OErindur vous reçut en présent.... Et connaissez-vous vos parens?

HUGO.

Non.

VALÉROS, à Ierta, avec instance.

Votre mère était-elle Allemande?

IERTA.

Non.

ELVIRE, à Valéros.

Vous semblez vivement touché de cette circonstance.

VALÉROS.

Une aventure semblable,... un soupçon qui s'était formé tout à coup, et que ces peintures semblaient rendre probable... Mais ce n'est rien.

HUGO.

Il se pourrait cependant... Faites-nous part de cette aventure.

VALÉROS.

Il est impossible que...

HUGO.

Je vous en supplie! vous avez parlé de ces paysages. C'est précisément dans ce lieu, dans la vallée de Baréges, que repose le secret de ma naissance. J'ai vainement suivi les traces qui pouvaient me le

faire découvrir; peut-être ce que vous savez rendrait mes recherches plus heureuses. Si cet espoir ne vous paraît pas fondé, daignez cependant m'en faire juge moi-même.

VALÉROS, troublé.

Il m'est pénible de révéler la faute d'une mère dénaturée.

ELVIRE.

Vous pouvez nous cacher son nom.

VALÉROS.

Eh bien! je veux vous satisfaire.

Laure, épouse d'un gentilhomme, élevée dans le sein de la superstition, toujours dominée par ses terreurs, aimait jusqu'à l'idolâtrie son fils aîné.

HUGO.

Était-elle Espagnole?

VALÉROS.

D'une maison castillane.

HUGO.

Eh bien! vous le voyez : jusqu'ici le rapport est exact.

VALÉROS.

Elle était enceinte de nouveau, et portait son premier-né dans ses bras, lorsqu'un jour, se promenant près de Talavera, elle rencontra une Bohémienne, qui vivait, ainsi qu'un grand nombre d'autres dans le pays, de rapines, d'aumônes et de la misérable industrie commune aux femmes de sa nation. Laure, blessée de son insolence, lui refusa le don qu'elle avait demandé, et la mendiante fu-

rieuse la poursuivit de ces paroles : « Tu souffriras » de longues douleurs avant que ton sein dépose » son fardeau; si tu accouches d'un fils, il tuera » celui dont tu es déjà mère; si tu accouches d'une » fille, elle sera tuée par son frère aîné, et toi, tu » mourras dans le péché. »

ELVIRE.

Dieu! quel avertissement terrible!

VALÉROS

C'est par de telles menaces que s'exprime toujours la colère de ces femmes; malheureusement Laure en demeura frappée.

Elle accoucha d'un fils après de longues souffrances; et cette circonstance, conforme aux prédictions de la Bohémienne, acheva de subjuguer sa raison. Son fils, il se nommait Otto, parce qu'une comtesse allemande fut sa marraine; son fils était à peine en état de marcher seul, et déjà sa malheureuse mère, sans oser révéler à personne le sujet de sa crainte, tremblait pour la vie de son premier né. (*Il s'anime et continue avec plus de rapidité.*) J'étais alors à l'armée. Laure se rendit aux bains de Baréges; elle eut pour compagne la dame allemande, marraine de son fils, et se logea avec elle dans cette ville, visitée par une foule d'étrangers.

Au moment où la comtesse allait retourner en Allemagne, sa patrie, elle perdit un fils à peu près du même âge qu'Otto.

Laure croyant prévenir, ou du moins éloigner l'épouvantable malheur que la Bohémienne avait prédit, donna... (Dieu, se peut-il que la superstition

prenne tant d'empire sur une âme faible!) elle donna son enfant à l'étrangère, elle s'en sépara pour toujours; elle feignit qu'il était mort : cette tromperie était facile dans un lieu tel que Baréges, et ce n'est qu'à son dernier moment qu'elle m'a fait connaître la vérité.

IERTA.

A vous, chevalier?

VALÉROS, surpris.

Ah! vous le voyez, je ne sais pas feindre longtemps. (*Avec un profond soupir.*) Laure fut mon épouse!

HUGO. Il a écouté ce récit avec la plus grande attention; il paraît violemment saisi, et se détourne.

Ah! ciel!

ELVIRE.

Quoi! donna Laure, la mère de Carlos, cette âme semblable aux anges, a pu?....

VALÉROS, comme ci-dessus.

Oui!

ELVIRE.

C'est pour ce motif, sans doute, qu'elle demandait avec tant d'instances que notre enfant s'appelât Otto. Elle voulait que son petit-fils portât le nom que son fils avait porté.

VALÉROS.

Cela se peut; un nom peut avoir tant d'empire sur une âme superstitieuse. Qui sait? peut-être ce jeune enfant, qu'elle appelait du nom d'Otto, lui donna une nouvelle force pour me cacher, jusqu'à sa mort,

qu'elle s'était privée d'un autre Otto. Elle avait brûlé, sans les lire, les lettres qu'elle recevait de son amie, de la nouvelle mère de son fils ; elle ne voulait plus rien entendre qui lui rappelât cette action dénaturée, qui pût exciter son repentir. C'est ainsi que je perdis mon fils, que Carlos perdit un frère.

HUGO, avec la plus grande inquiétude.

Arrêtez... n'ajoutez pas une parole !

IERTA.

Comte, qu'avez-vous ?

ELVIRE, courant à lui.

Qu'est-ce donc, Hugo ?

HUGO.

Ne m'interroge pas ; tu vas tomber dans un précipice profond comme l'enfer.

VALÉROS.

Craindriez-vous d'être mon fils?

HUGO, cherchant à dompter son effroi.

Non ! cela n'est, en vérité, pas possible!... Cette dame qui emmena l'enfant, la connaissez-vous ?

VALÉROS.

Sans doute.

HUGO.

Et l'avez-vous cherchée en Allemagne ?

VALÉROS.

Oui ! elle était morte depuis bien des années ; mais (chose étrange !) personne dans sa maison n'avait entendu parler de mon enfant, de son séjour

dans les provinces espagnoles, aux bains des Pyrénées, et un portrait qu'on m'a montré, comme le sien, avait peu de ressemblance...

HUGO, le regardant fixement.

S'il était vrai!

VALÉROS.

Se pourrait-il?

IERTA, vivement.

Oui, cela se peut. Ma mère, pendant son voyage en Espagne, déguisait son nom véritable, et portait, le comte le sait bien, celui d'une maison allemande.

VALÉROS.

Aurait-elle, pendant plusieurs années, caché son nom à son amie?

IERTA,

Elle était protestante, alliée à une couronne protestante.

VALÉROS.

Ah! sans doute, en ce cas, elle ne pouvait sans danger se faire connaître en Espagne.

IERTA.

Et vous dites que Laure a brûlé, sans les lire, les lettres qu'elle reçut de son amie?

VALÉROS.

Oui, je vous l'ai dit.

IERTA, avec joie et vivacité.

Ne m'abusé-je point? (*A Hugo.*) Savez-vous, comte, quel nom Hanna, ma mère, portait dans ses voyages?

HUGO, avec violence.

Non !

VALÉROS.

Hanna! c'était le nom de baptême de votre mère ?

IERTA.

Oui! J'ignore si elle l'avait aussi déguisé.

VALÉROS, avec une grande émotion.

Dieu! le dois-je croire ? l'amie de ma femme se nommait Hanna,... Hanna, comtesse de.....

HUGO, l'interrompant avec la plus violente émotion.

Non ! non ! non ! ne le prononcez pas,... pas en ce moment!... Ne le prononcez pas en ce moment!... (*Tous le regardent avec étonnement.*) Oh ! cela serait effroyable !

IERTA.

Le nom ne pourrait rien éclaircir, puisque le comte Hugo ne sait pas celui que ma mère portait en Espagne;... mais que vos propres yeux décident. (*Elle ouvre une porte et la montre à Valéros.*) Regardez dans ce cabinet, regardez le portrait de ma mère.

VALÉROS. Il entre en criant :

Dieu du ciel ! la comtesse de Salm.

(Ierta le suit.)

HUGO.

Montagnes, écrasez-moi pour me cacher!

ELVIRE.

Hugo! pour l'amour de Dieu, qu'avez-vous ?

VALÉROS, transporté de joie, rentre avec Ierta.

Oui, c'est elle! OErindur, tu es Otto! tu es mon fils!

(Il veut embrasser Hugo, qui le repousse en se détournant.)

IERTA.

Remettez-vous, comte; la chose est évidente.

HUGO, d'une voix étouffée.

Évidente! Ah! oui, l'enfer est ouvert; et à la clarté de ses flammes on reconnaît sur la terre la trace que sillonna la marche du démon!

VALÉROS.

OErindur, je demeure devant vous confondu.

ELVIRE.

Homme, que sais-tu donc de plus?

HUGO.

Oh! ce que je sais te tuera! Et cependant.... le cœur de l'homme n'a pas de place pour y cacher un tel secret.

IERTA.

Parlez, vous devez tout découvrir.

HUGO.

L'enfer connaît les âmes superstitieuses, il les obsède de terreurs; des songes, des prédictions troublent les sens, confondent la raison, et le malheur annoncé nous frappe parce que nous avons voulu l'éviter. (*D'un ton solennel.*) Ma mère, une partie de la faute est à toi, tu en répondras devant le juge!

ELVIRE, troublée.

Jésus !

HUGO.

Implore sa miséricorde.

VALÉROS.

Otto !

HUGO.

Appelle-moi Caïn ; c'est moi qui ai tué Carlos.

(Valéros chancelle et tombe sur un fauteuil ; Ierta se recule avec horreur.)

ELVIRE. Elle se détourne, croisant ses mains sur son visage, et s'écrie pensant au songe qu'elle a rappelé au second acte.

Le tigre !

(Elle tombe évanouie.)

IERTA, courant à Elvire.

Dieu ! elle meurt !

HUGO, lentement. Il s'approche de Valéros avec compassion.

Vous cherchiez le fils qui vous fut enlevé avant de pouvoir vous connaître ; malheureux père, vous l'avez trouvé, et vos yeux ne verseront pas de larmes !

VALÉROS, se levant avec effort.

Maudit soit le jour qui t'a vu naître, et les douleurs qui t'enfantèrent et le sein qui t'a porté, monstre ! Le Nord t'éleva pour le crime, et les feux du Midi te l'inspirèrent.

(Il retombe épuisé sur son siége.)

IERTA, toujours occupée d'Elvire.

Oh ! pourquoi ai-je dévoilé ces horribles secrets ?

HUGO.

C'est bien ! Oui, il est mieux que tout soit dé-

voilé. Vois-tu, ce que je savais, ce que je savais seul, il me fallait l'enfouir pour ne pas détruire le bonheur des autres; c'était un feu dévorant que j'étouffais dans mon sein [5]. L'eau et le feu luttaient et triomphaient tour à tour; la rage et le plaisir se disputaient les restes de ma vie. Pour rafraîchir mon cœur que la flamme dévore, il me fallait la rage ou le plaisir; et je cherchais la paix dans le sang des bêtes féroces, comme les chiens compagnons de ma chasse. (*Il respire librement.*) Maintenant cela va bien; la flamme a brisé ses entraves; elle s'est fait jour avec les paroles que j'ai prononcées. Tout est consumé, mais tout est tranquille.

ELVIRE. Elle se soulève dans les bras d'Ierta.

Ierta, pourquoi ne me laisses-tu pas mourir? (*A part avec épouvante.*) Je vois l'ombre sanglante de Carlos; d'une main il montre sa blessure, l'autre menace mon époux. (*Elle cache sa tête dans le sein d'Ierta.*) Oh!

VALÉROS.

Tout est expliqué, tout est horrible; ces pressentimens confus, le plaisir et l'horreur que me causait sa présence. Il est mon fils, et il a tué son frère!

HUGO. Il s'écrie dans le plus grand désordre.

Je n'ai pas voulu tuer mon frère,... je croyais tuer un ennemi;... je ne répondrai pas pour davantage! (*Plus lentement.*) Carlos furieux voulait se venger d'un crime que je n'avais pas commis; il préparait ma mort. (*Il montre Elvire.*) Elle m'avait averti en secret du danger.

ELVIRE.

O Dieu! je m'alarmais sans sujet. Un premier mouvement!...

HUGO.

Non; cela était vrai. Je vins le trouver pour l'apaiser, mais en vain; il m'invita avec ironie à un festin qu'il donnait peu de jours après pour l'anniversaire de son hyménée.

Connaissez-vous la jalousie? ses torches me poursuivaient; je fuyais devant elles au fond des forêts; là, au pied d'un arbre, j'aperçus Carlos à côté de son cheval couvert d'écume; il venait d'abattre un animal qui palpitait encore à ses pieds.

L'arme meurtrière était dans ma main : la vie de Carlos tenait à un fil; pour posséder Elvire je n'avais qu'à toucher le ressort fatal. (*Il continue d'une voix étouffée.*) Voyez : le feu brille, le plomb vole!... Un cri frappe mon oreille!

(Il s'arrête épuisé.)

IERTA, combattue entre l'horreur et la pitié.

Oh! la puissance de l'enfer est grande; la barrière qui sépare le crime et l'innocence est facile à franchir! (*En pleurant.*) Épouse, père, accordez le pardon à l'homme tombé!

ELVIRE, attendrie, sans lever les yeux sur Hugo.

Si le pécheur implore l'église véritable, ses péchés lui seront remis; purifie-toi dans le lieu saint.

VALÉROS, relevé par cette pensée.

Oui, mon fils; cours à Rome, jette-toi au pied

des autels, et reçois sous le dôme de Saint-Pierre, de la main du souverain pontife, l'absolution de ton péché.

IERTA, à demi-voix d'un ton sévère.

Hugo, tu es protestant !

VALÉROS. Il s'éloigne avec douleur.

Dieu !

IERTA, sur le même ton.

Persiste dans ta foi : crains qu'une absolution vaine ne te prive à jamais de celle que Dieu peut t'accorder.

HUGO.

Je suis homme et chrétien, et je le sens profondément : des paroles ne me laveront pas du sang de mon frère ! (*D'un ton sombre et pensif.*) Mais je sais un autre temple plus magnifique que celui de Saint-Pierre à Rome ; il est ouvert à tous les pécheurs, s'ils implorent la miséricorde de Dieu, quelle que soit du reste leur foi. Sa magnifique coupole s'élève sur nos têtes ; elle brille dans l'obscurité des nuits ; des traits de feu ont écrit sur sa voûte la destinée des faibles mortels [6]. Aux premiers rayons du jour ces signes mystérieux s'effacent : un autel pour le sacrifice s'élève alors dans la place immense ; la foule attentive et pieuse fait retentir des chants de mort ; elle attend que la victime soit conduite à l'autel. (*Il s'arrête.*) Savez-vous quel est cet autel ? le peuple le nomme échafaud. (*Tous font un mouvement d'épouvante, il continue avec précipitation.*) S'il est encore pour moi quelque espérance, c'est là que je la trouverai ; la hache du bourreau peut me

réconcilier avec moi-même, peut-être aussi avec Dieu.

(Il sort précipitamment.)

ELVIRE, courant vers lui.

Hugo!

VALÉROS, suivant Elvire.

Otto!

IERTA, s'approchant plus lentement.

OErindur!

VALÉROS, déjà hors du théâtre.

Veux-tu souiller mon nom?

IERTA, revenant du fond du théâtre lentement sur le devant de la scène. Elle pleure.

Malheureux! il faudrait un miracle pour t'arracher à ta destinée! (*Avec résolution.*) Mais tu ne finiras pas ainsi.

(Elle sort.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est comme au premier acte; les meubles sont encore disposés dans le même ordre : la harpe est à la même place, la pendule marque onze heures.

IERTA, KOLBERT. Les flambeaux sont allumés. Profond silence; on entend la pendule sonner onze heures.

IERTA. Elle écrit.

Le comte repose-t-il?

KOLBERT.

Pas encore; monseigneur n'est pas sorti de la salle.

IERTA.

Étiez-vous près de lui?

KOLBERT.

Oui.

IERTA.

Vous a-t-il parlé?

KOLBERT.

Non; il semblait se parler à lui-même, ou plutôt à un portrait qui était devant lui, et que je n'avais pas encore vu.

IERTA, avec une indifférence apparente.

Ne vous inquiétez pas du sens de ses paroles : il n'est pas bien.

KOLBERT.

C'est ce que j'ai cru voir.

IERTA.

Son évanouissement de tantôt l'a fortement ébranlé : de là vient.... (*Elle regarde fixement Kolbert.*) Écoutez, Kolbert; vous êtes un fidèle serviteur de notre maison, je peux vous parler avec confiance : il s'accuse d'un accident qui a causé la mort de l'ami dont vous venez de voir le portrait.

KOLBERT, plus vivement qu'auparavant.

J'avais soupçonné quelque chose semblable; car...

IERTA, l'interrompant vivement.

C'est ainsi que vous devez expliquer tout ce que vous pourrez voir ou entendre; tant qu'il sera dans cet état, éloignez les domestiques qui ne sont informés de rien. M'entendez-vous?

KOLBERT.

Aucun autre que moi n'approchera de sa personne.

IERTA, pliant sa lettre.

Bien. Faites atteler un traîneau à l'instant.

KOLBERT.

A l'instant.

IERTA.

Avertissez le secrétaire que je lui remettrai ses

dépêches dans ma chambre; je l'attends. Qu'il soit prêt à partir de suite pour la capitale; dites-le-lui.

(Kolbert sort.)

SCÈNE II.

IERTA seule. Elle a écrit l'adresse, et considère la lettre.

Dieu du ciel! prête-moi ta force pour l'arracher aux puissances qui l'ont vaincu une fois, et le regardent comme leur proie! Permets que la faible Ierta soit son ange gardien sur la terre!

SCÈNE III.

IERTA, ELVIRE; elle porte un voile, un rosaire et un crucifix.

IERTA.

Quoi! si tard, et dans cet état? Venez-vous de la chapelle? avez-vous traversé tout le château par une nuit si froide?

ELVIRE.

Je suis restée long-temps prosternée sur les marches de la croix; mais c'est en vain, je ne trouve ici ni mon Dieu, ni sa parole; aucun pontife pour soulager la pécheresse du poids qui l'accable.

IERTA.

Dieu est partout.

ELVIRE, avec exaltation.

Tu es pure devant lui comme la neige nouvellement tombée du ciel; tu habites sur la hauteur : le rayon de la lumière céleste repose sur ta face. (*Elle se jette à ses genoux dans l'attitude de la prière.*) Vierge ! laisse-moi déposer à tes pieds le fardeau de mes péchés : entends ma confession.

IERTA.

Comtesse ! Dieu ! votre esprit s'égare ! levez-vous ! (*Elle se relève.*) L'action de votre époux n'est pas la vôtre.

ELVIRE.

Elle est la mienne, oh ! elle est la mienne, puisque je la savais !

IERTA, avec étonnement.

Que dites-vous ?

ELVIRE.

Puisque je devais la savoir après l'horrible catastrophe. Mais la passion enchaînait ma raison, et, dans un aveuglement volontaire, je me donnai au meurtrier de mon époux. Un songe sanglant me révélait alors ce que mon esprit coupable avait refusé de comprendre.

IERTA.

Vous êtes ingénieuse pour votre supplice ; la miséricorde de Dieu ne juge pas comme vous vous jugez vous-même.

ELVIRE.

C'est moi qui l'enflammais pour le meurtre, je suis plus coupable que lui. (*Dans un combat inté-*

rieur.) Carlos était d'une faible santé... Hugo espérait;... je... (*Ierta la regarde avec l'orgueil de l'innocence et veut s'éloigner.*) Tu me quittes, ô Ierta: demeure ! Oh ! n'abandonne pas une misérable créature aux horreurs du désespoir.

IERTA.

Laissez-moi vous quitter, comtesse, avant que je doive croire que vous méritez un tel sort.

ELVIRE.

Non, tu ne me refuseras pas ta pitié, puisque le royaume du ciel s'ouvre encore pour le repentir.

Le père de Carlos,... je l'accuse à regret, mais lui aussi fut coupable. Issue d'une race royale, je perdis mes parens au berceau; tu connais Valéros, son orgueil castillan; il jouissait à la cour d'un grand crédit. Il m'obtint pour son fils. A peine sortie de l'enfance, ma foi fut promise à Carlos. Trois ans après, je devins son épouse; tous deux enfans nous ignorions et nos devoirs et la vie, je fus mère sans avoir aimé; Hugo parut, et le voile qui cachait le bonheur à mes yeux fut déchiré pour toujours. La rigueur du devoir irrita la violence de mon amour.

Oh! n'ai-je pas assez combattu? Dans la ferveur de mes prières, j'embrassais les genoux de la Vierge. Elle me rejeta, je l'avais invoquée trop tard. (*Ierta s'approche, s'attendrit de plus en plus, Elvire saisit sa main.*) Ierta, tu l'as aimé aussi : tu sais avec quelle puissance il détruit le repos dans le cœur d'une femme.

IERTA, avec dignité.

Non, je ne le sais pas : mais, infortunée, je com-

patis à tes douleurs. Auras-tu le courage de te séparer de lui?

ELVIRE, effrayée.

Dieu!

IERTA.

Tu es effrayée?

ELVIRE, avec empire sur elle-même.

Mon cœur déchiré se soumet à ma conscience; son action a rompu nos nœuds : je ne le verrai plus.

IERTA.

Bien! alors j'espère le sauver.

ELVIRE.

Le sauver? Qu'est-il donc arrivé? est-il en danger?

IERTA.

Tu le demandes? pourrait-il vivre, tourmenté de remords?

ELVIRE.

Et les remords s'apaisent-ils après une telle action?

IERTA.

Les hommes s'élèvent comme ils s'abaissent, par leurs œuvres. Si Hugo forme une entreprise généreuse, la gloire du succès lui rendra ce qu'il a perdu.

ELVIRE, ranimée.

Comment?

IERTA.

Un ennemi redoutable, protégé par les flots de l'Océan, occupe les possessions éloignées de notre

souverain. Déjà la flotte est préparée; elle attend dans nos ports le chef que le roi choisira pour châtier les ravisseurs, pour reconquérir nos provinces. Une carrière est ouverte pour la gloire ; que le comte Hugo...

ELVIRE.

Ah! pourrait-il?...

IERTA.

Il s'est déjà fait connaître pour un héros, en combattant sous Edwin. Le duc, mon oncle, à qui j'adresse aujourd'hui cette lettre, sollicitera pour Hugo le commandement de l'armée.

ELVIRE.

Y consent-il ?

IERTA.

Il y consentira. N'est-ce pas la mort qu'il désire? il en peut trouver une glorieuse.

ELVIRE, épouvantée.

Dieu du ciel ! Non, il ne me quittera pas.

IERTA.

Comment! vous vouliez ne plus le revoir, et maintenant...

ELVIRE.

Je voulais cela! l'ai-je dit? Ah! j'étais insensée si j'ai dit que je le voulais. Je le devrais, et c'est là mon supplice; ma volonté ne peut se soumettre à mon devoir. Barbare, parce qu'il ne peut t'appartenir, tu veux l'envoyer à la mort.

IERTA, avec grandeur.

A la mort ! l'étoile du nord qui guide le voyageur

ne périra qu'avec le firmament; mon ami toujours présent à ma pensée, tel que le beau idéal se révèle au génie du peintre, mon ami ne périra qu'avec moi. Que lui font tous les accidens du monde, et la vie, et la mort et les désirs furieux?... Mais une tache sur son image blesse ma vue et trouble la paix de mon cœur. Laisse partir Hugo; que son épée détruise l'ennemi, et s'il tombe dans le combat, ne crois pas qu'il ait cessé de vivre.

ELVIRE, avec une vivacité croissante.

Fille orgueilleuse, te sera-t-il donné d'envahir le ciel, de séparer ce que Dieu a uni sur la terre, et l'esprit et le corps, et la vie et la gloire? Je ne sais point ainsi déchirer ce que j'aime. Le comte est à moi tout entier, tel que je le presse dans mes bras. Ne parle plus de son départ.

IERTA.

Qu'il en décide. J'entends ses pas dans la galerie.

ELVIRE.

Est-ce lui?

IERTA, s'approchant de la porte.

Lui-même.

ELVIRE.

Je veux fuir.

IERTA.

Fuir? Ne voulez-vous donc ni le quitter, ni le voir?

ELVIRE.

Je ne veux pas le voir ici. Telle que je suis en ce moment, je ne veux pas le voir devant toi, juge insensible. (*Elle court vers le fond du théâtre. Hugo*

entre par une autre porte : en l'apercevant elle s'écrie.) ô ! ciel !

IERTA.

Je vous laisse seuls, demeurez.

ELVIRE.

Non, je ne puis.

(Elle sort par un autre côté.)

SCÈNE IV.

IERTA; HUGO, pâle et défait.

HUGO.

Laisse-la fuir! toute créature vivante fuit devant l'homicide. (*Comme Ierta veut la suivre, il ajoute d'une voix impérieuse.*) Laisse-la, te dis-je, nous sommes sûrs de nous retrouver ; elle est à moi,... l'enfer me l'a vendue au prix du sang d'un frère ;.... l'enfer ne laisse pas rompre de tels marchés.

IERTA.

Hugo ! Dieu ! comment avez-vous été capable de commettre une pareille action ?

HUGO.

Crois-tu donc que je l'aie voulu ? l'homme est-il donc maître de lui ?... non ; une destinée mystérieuse pèse sur sa tête, il obéit à ses décrets..... Tu m'imputes cette action ? tu crois que j'ai voulu la commettre ?... Ah! laissons cela, je t'en conjure!

La pièce de monnaie que ma mère refusa à une mendiante, voilà le principe, la cause de tout dans ma vie.

IERTA.

Que Dieu pardonne à votre mère sa conduite dénaturée envers vous !

HUGO.

Ce n'est pas ma mère seule que je dois accuser; pourquoi la tienne a-t-elle révélé son secret ?.. Je n'aurais point quitté ce Nord tranquille ; je n'aurais pas cherché cette terre de feu, où l'amour est une fureur, où la fureur est parricide. (*Absorbé dans sa rêverie.*) Quand l'homme renferme dans le secret de sa pensée un désir criminel, le crime n'existe pas. Il n'existe pas encore s'il a été commis dans l'ombre, dans le silence, si la bouche peut taire, si le cœur peut contenir le secret. (*Vivement à Ierta.*) Vois-tu, c'est là le piége de l'enfer ! parce que l'homme a la puissance de cacher des pensées coupables, il s'encourage à les réaliser. Il croit qu'il pourra enfouir dans la nuit de son cœur les actions qu'il aura commises, comme les projets qu'il forma... Ainsi, malheureux, tu porteras ce fardeau dont tu as osé te charger; mais, à chaque pas, il deviendra plus lourd; son poids t'accable, il t'écrase, tes genoux plient, tu tombes dans le précipice, et tu entraînes avec toi ta femme et ton vieux père. (*La douleur lui arrache un profond gémissement.*) Oh !

IERTA, à part ; elle est découragée.

L'espoir de le guérir m'abandonne.

HUGO.

Guérir ! il n'est point de guérison pour mon mal : l'homme peut fixer dans sa mémoire ce qu'il veut; et les livres de Moïse, et ceux des prophètes, et toutes les saintes écritures; mais oublier ce qu'il sait, en oublier une seule syllabe, cela n'est pas en sa puissance; aucun médecin ne purifiera la mémoire de ce qui la souilla une fois.

IERTA.

Si le malade conserve de la force, un moyen de guérison est encore dans ses mains : ... lisez.

HUGO. Il prend la lettre.

Qu'est-ce donc ? (*Il lit ; Ierta l'observe; ses traits, abattus par la douleur, se raniment, ses yeux brillent, il étend ses bras et se lève.*) — Douce colombe, qui a pu t'enseigner ce qui convient à l'oiseau de proie ? Oui, c'est là qu'est la guérison, c'est par le fer et le feu qu'on traite de pareilles blessures; ces remèdes sont doux, je les accepte avec joie. (*Son regard s'enflamme.*) Oui, le sang veut du sang.

IERTA. Elle s'éloigne de lui avec étonnement.

Dieu !

HUGO.

Un homme, un frère frappé de loin, lâchement assassiné, cela ne suffit pas. Cela est trop pour le repos, pas assez pour satisfaire la soif de l'enfer. (*Il s'anime de plus en plus.*) C'est l'humanité toute entière que j'attaquerai; c'est elle que je veux punir, parce que je suis homme, parce que j'ai failli comme un homme.

Je lancerai la mort, non plus sur une seule créature, mais sur des peuples entiers; je briserai leurs armes, et, dans des champs rougis de carnage, je sèmerai leurs membres déchirés; sur les murailles des places fortes, je donnerai le signal de l'incendie : la flamme pénètre dans la maison du citoyen paisible qui invoque inutilement son Dieu; elle jaillit en petillant au-dessus du toit; elle jette dans les rues une lueur horrible; des bombes éclatent et donnent la mort à ceux qui viennent au secours; sur des monceaux de cadavres on escalade les remparts; les portes volent en éclats; le soldat déchaîné, ivre de sang, se précipite, se repaît de gémissemens; au pied des autels, il égorge les femmes; il traîne par leurs blonds cheveux les jeunes enfans, et les lance dans la flamme. (*Plus lentement.*)

Et le soir, quand la victoire a rassasié ces tigres, quand la mort a imposé silence à la douleur, quand la nuit enveloppe de ses ténèbres la cité désolée, ils allumeront des lampes, et chanteront un *Te Deum* dans les ruines du temple.

IERTA, pénétrée d'horreur.

Oh! épouvante! Non, telle n'a point été ma pensée; je voulais qu'animé d'un saint zèle, vous fussiez, au péril de votre vie, délivrer vos concitoyens captifs; je voulais que la couronne de la victoire cachât le signe de Caïn imprimé sur votre front.

HUGO.

Ah! pardonne, mon cœur n'est pas méchant; c'est mon imagination dont les jeux féroces assemblent ces images.

Mais je t'entends à présent; tu veux que j'aille mourir loin de ce pays, que ma honte ne souille point la sépulture de tes pères.

IERTA. Elle pleure sur lui.

Oh ! mon frère !

HUGO, avec sensibilité.

Quoi ! tu pleures. Crois-tu que je recule devant la mort ? elle est plus légère que le remords; elle est le terme de mes maux.

IERTA.

Demeure ; vis pour ta femme, vis pour l'enfant qui n'a plus de père, pour le vieillard qui n'a plus de fils; mais sois homme. Dans une carrière active et utile, montre-toi digne d'eux ; qu'Elvire puisse t'aimer avec honneur; que le vieux chevalier soit fier de te nommer son fils ; qu'il trouve dans ta gloire la force de vaincre sa douleur.

HUGO.

Tu as raison, mais je ne le puis qu'en m'éloignant d'eux pour un peu de temps. Ils sont Espagnols et fiers; le sang des princes coule dans les veines d'Elvire ; Valéros aspire aux honneurs ; j'ai tué l'époux d'Elvire, le fils de Valéros. Je dois à tous deux un dédommagement : ils l'accepteront si une couronne de prince brille sur ma tête.

IERTA, étonnée.

OErindur !

HUGO, avec résolution.

Soit ! envoie cette lettre. Je vais reconquérir nos

provinces perdues, mais le prix de la victoire sera pour le vainqueur. Je fus abandonné par ma famille : eh bien ! je commencerai une dynastie ; je veux placer un diadème sur la tête d'Elvire, semer ses beaux cheveux de diamans brillans comme les étoiles du ciel ; que leur éclat éblouisse les yeux ; que sa taille élégante soit enveloppée de pourpre. Alors je presserai sur mon cœur la plus belle des femmes, et je mourrai de l'ivresse de ses baisers... Hâte-toi ! que mon projet s'accomplisse.

IERTA.

Ah ! l'enfer ne lâche pas sa proie ! comme l'aiguille qui a touché l'aimant se dirige toujours vers le nord, ainsi l'homme qui a fait le mal ne peut en détourner sa pensée.

HUGO.

Et pourquoi ces vœux sont-ils coupables ?

IERTA, avec autorité.

Vous méditez la trahison, le carnage ! malheur à vous ! la malédiction paternelle vous entraîne.

HUGO, après un silence.

Oui, tu as raison ; je suis un méchant homme.

IERTA.

Remets-toi, Hugo ! tu étais hors de toi ; l'arrivée de Valéros, t'a frappé comme un coup de tonnerre : mais les rêves d'une imagination égarée, la réflexion les désavoue.

HUGO.

Le crois-tu ?—Oui, sans doute ; le projet doit être salutaire, puisqu'il est venu dans ta pensée.

IERTA.

Je te le donne au moins pour ton bien ; mais peut-être une jeune fille s'entend peu à lire dans le cœur d'un homme.

HUGO.

Non ! tu ne t'es pas trompée ; je dois sortir d'ici ; je vais chercher les travaux, les hasards; je veux courir les chances de la fortune ; que le destin s'explique! qu'il prononce entre mon crime et moi.

Envoie cette lettre au duc, et que le messager ajoute que je marche sur ses pas. Qui doit partir ?

IERTA.

Le secrétaire attend dans mon appartement.

HUGO.

Bien ; je vais lui parler moi-même : si déjà le commandement était donné, j'irais joindre l'armée comme simple chevalier. (*Il s'avance avec Ierta vers la porte, en ce moment la pendule sonne onze heures et demie, Hugo lève les yeux, et recule avec effroi.*) — Ha !

IERTA.

Qu'as-tu?

HUGO.

Ne le vois-tu pas! il n'est pas encore minuit (*Il revient sur le devant de la scène*) : avant que ce jour maudit soit achevé, je ne veux rien faire, rien décider. Ce jour appartient à ma mauvaise étoile.

IERTA.

Où vas-tu t'égarer, Hugo ?

HUGO.

Non, non: ne vous l'ai-je pas dit ? ma destinée est écrite sur le firmament, elle est soumise à l'influence de cinq constellations; le taureau, les jumeaux, la vierge, le sagittaire et le scorpion. Écoute: j'ai calculé pour moi seul, sans me confier à personne, les rapports de mon étoile avec le soleil, aux grandes époques de ma vie, quand pour la première fois je connus Carlos en Andalousie; quand je le sauvai au combat du taureau; quand je commençai d'aimer sa femme: et toujours le calcul le plus exact.... Ce n'est point un hasard frivole.... La nature ne m'a point fait criminel; mais toujours une fatale influence m'entraîne vers des dangers plus forts que ma vertu. Ils sont insensés ceux qui interrogent les astres pour surprendre les secrets de l'avenir; l'esprit de l'homme ne peut les comprendre; mais rappelons-nous le passé, et si l'expérience nous a fait connaître les heures qui nous sont fatales, méfions-nous de leur influence.

IERTA, à part.

Terrible puissance des remords! Tu troubles aussi la raison ?

HUGO.

Et pourquoi ces signes célestes sont-ils précisément au nombre de cinq ? — nombre mystérieux! le pair et l'impair.... Le bien et le mal qui luttent dans l'âme de l'homme. Aujourd'hui encore le soleil rencontre dans le firmament l'étoile de ma vie, comme aux autres époques fatales. — Laisse-moi.

IERTA, avec un sourire triste et compatissant.

Eh bien ! soit. Demain comme aujourd'hui tu sentiras que ton devoir est d'agir et non pas de rêver. Je vais préparer ton départ.

SCÈNE V.

HUGO seul, après un long silence.

Si elle disait vrai, l'homme serait libre encore sous l'influence des astres ; il choisirait ses actions sur la terre ; il repondrait de son choix dans le ciel. Responsabilité redoutable, très-redoutable ! à quoi devrais-je m'attendre alors ?

Elle est si courte, cette vie, et celle qui suivra est si longue ! qui peut dire cependant qu'elle soit en effet si terrible ? peut-être à peu près comme sur la terre ;... l'offense,... le châtiment,... le pardon.... Peut-être ces ténèbres qui l'environnent sont la cause de notre effroi ; ce sont elles qui prêtent à l'éternité toutes les terreurs de l'enfer. Ah ! j'ai besoin que cette incertitude finisse, je veux me plonger dans cette nuit menaçante ; souvent ce que la pensée ne pouvait imaginer sans terreur, les yeux en ont soutenu la vue. Mais... si je trouvais le néant. Ah ! ce mot révolte le cœur de l'homme ;... et l'éternité.... glace de terreur le coupable !... Le néant,... le néant !.. qui peut, qui peut le comprendre ?

(Sa voix expire sur ses lèvres ; il demeure sans mouvement, les yeux fixes, jusqu'à l'arrivée de Valéros.)

SCÈNE VI.

HUGO, VALÉROS, son épée au côté. Il en cache soigneusement une autre sous son manteau.

VALÉROS, dans le fond du théâtre, d'une voix sombre

Otto!

HUGO, tressaillant violemment. Il se lève, ses genoux tremblent lorsqu'il se tourne vers la porte.

Est-ce vous?

VALÉROS, s'approchant.

Pourquoi tremblez-vous?

HUGO.

Votre voix... Il me semblait... que Carlos même m'avait appelé.

VALÉROS.

Peut-être.

HUGO, avec agitation.

Ne voulez-vous donc pas reposer cette nuit? Vous avez vos armes; pourquoi cette épée?

VALÉROS.

Un Espagnol ne quitte pas ses armes partout où son honneur est menacé d'un outrage.

HUGO.

Soyez calme; j'y ai pourvu.

VALÉROS.

Comment?

HUGO.

Pour l'amour de vous, pour l'amour d'Ierta et d'Elvire, je dois renoncer à la consolation réservée aux criminels obscurs ; je n'expierai point mes fautes en présence du peuple témoin de mon repentir ; je n'emporterai pas la bénédiction du prêtre. (*Froidement.*) Cependant votre malédiction,.. Ierta l'assure ainsi, la malédiction d'un père est une puissance fatale qui triomphe de la volonté, et entraîne irrésistiblement au crime..... Pouvez-vous révoquer cette malédiction ?

VALÉROS, sans colère, mais avec fermeté.

La vengeance peut vous absoudre ; c'est pour cela que je vous cherche avec ces armes.

HUGO. Il fait un mouvement en arrière.

Comment ? vous voulez....

VALÉROS, s'éloignant de quelques pas, jette aux pieds d'Hugo l'épée qu'il tenait cachée sous son manteau. Il dit froidement :

Quoi qu'il puisse arriver, défends-toi.

HUGO.

Que le ciel m'en préserve ! contre mon père !

VALÉROS.

Contre le père de Carlos.

HUGO.

Contre un vieillard !

VALÉROS.

Je ne me suis point chargé de l'armure pesante d'un chevalier. Cette arme ne demande que de l'adresse : ma force est suffisante.

HUGO, vivement.

Avez-vous pensé...?

VALÉROS.

Je suis déterminé. Votre crime n'est pas un secret entre nous deux; il ne peut rester caché; il ne doit pas rester impuni. Un parricide dans ma maison! Dieu du ciel! il faut du sang pour laver cette tache. C'est aujourd'hui que Carlos est tombé : aujourd'hui son meurtrier ou moi, nous périrons.

HUGO, frissonnant.

Son meurtrier ou... Pensez-vous à vos paroles? croyez-vous qu'il me soit possible?

VALÉROS.

Oui; cette satisfaction est horrible; mais j'ai le droit de l'exiger. L'amour et la haine, la nature et la vengeance déchirent mon cœur paternel. Le fer seul peut me rendre la paix : prends donc, et défends-toi.

HUGO.

Jamais! La puissance du moment peut entraîner la volonté. Quand votre épée s'approchera de mon sein, il se pourrait que l'amour de la vie s'y ranimât. Je vous tuerais peut-être!...

VALÉROS.

Tant mieux.

HUGO.

Et si votre fils tombait sous vos coups, votre tête resterait exposée à la vengeance des lois; elles sont sévères en ce pays...

VALÉROS, avec fierté.

Qui oserait me les opposer? Don Valéros et sa maison n'ont qu'un seigneur sur la terre, celui qui règne sur le midi des deux mondes. Étranger dans le Nord, je n'y reconnais point de souverain. Si tu tombes, Dieu t'aura frappé par la main du chef de ta famille. Ne tarde plus.

HUGO.

Eh bien! frappez.

VALÉROS.

Sans défense... Ce n'est pas moi qui frappe ainsi.

HUGO, avec ressentiment.

Ce n'est pas vous!... (*Avec un ton de prières et de menaces.*) Mon père!

VALÉROS.

Hâte-toi; on peut venir. Es-tu prêt?

HUGO.

Non.

VALÉROS, avec chaleur.

Tu portes le nom de deux races de héros, et tu es lâche!

HUGO, hors de lui.

Qui a dit cela?

VALÉROS.

Lâche comme les assassins.

HUGO, dans l'égarement. Il ramasse son épée.

Mort et damnation!

VALÉROS. Il se met en garde, et tire son épée du fourreau.

Enfin! viens, tigre furieux; précipite-toi sur mon sein.

HUGO, reprenant ses sens après un silence.

Non; que ma main soit maudite si elle tire cette épée! (*il brise l'épée dans son fourreau, et jette les deux morceaux derrière lui*) que la rouille la ronge dans son fourreau!

VALÉROS, en proie à sa fureur.

Eh bien donc, si tu ne veux pas risquer ta vie, perds-la! (*Il saisit son épée des deux mains comme un poignard.*) Nous ne pouvons vivre tous les deux!

(Il s'approche d'Hugo pour le frapper; Hugo l'attend sans résistance: Elvire, qui entre, se précipite entre eux.)

SCÈNE VII.

Les précédens, ELVIRE sans voile.

ELVIRE. Elle passe derrière Valéros, qui est à la gauche d'Hugo; elle repousse Valéros, et, se plaçant devant Hugo, elle tire un poignard de sa ceinture.

Insensé! veux-tu le tuer sans défense? Viens à moi, ma main est armée: depuis le jour où je commençai de l'aimer, je n'ai pas quitté ce poignard, réservé pour celui qui tenterait de nous séparer!

HUGO. Pendant qu'Elvire a parlé, ses yeux ont été constamment fixés sur le poignard qu'elle tient élevé.

Oh! demeurez en paix; vous n'entendez rien à de telles actions: ne voyez-vous pas que vous ne pourrez les accomplir avec ces armes. La main de

l'homme tremble au moment d'enfoncer le poignard dans le sein de son semblable; la terreur glace son sang; son bras reste sans force, et l'œuvre demeure imparfaite.

Voulez-vous mieux réussir? prenez une arme à feu; sans approcher du but vous pouvez l'atteindre: la colère vous transporte, vous armez le fusil, cependant vous êtes encore irrésolu. La pensée du meurtre vous sourit; mais la chance est incertaine, le coup peut ne pas porter: si vous étiez sûr du succès, vous jetteriez loin de vous l'arme fatale; alors le démon vous dit tout bas: « L'atteindras-tu? » Il entraîne la volonté chancelante; la main tremble, le coup part, et la victime frappée de loin tombe et meurt. Oh! ruse de l'enfer!

ELVIRE. Elle s'est éloignée et a remis le poignard dans sa ceinture.

Qu'allais-je faire?

VALÉROS. Il a remis l'épée dans le fourreau. A part.

Où m'entraînait l'empire du moment?

HUGO, moins abattu, mais sans fierté.

Vous le voyez, tel est l'homme! Pleurez donc sur vos frères tombés, mais ne les condamnez pas sans pitié!

VALÉROS.

Dieu tout-puissant! cette leçon ne sera pas perdue pour mon cœur. (*Il s'approche d'Hugo, et dit d'un ton solennel:*) Mon fils, je révoque la malédiction dont je t'avais chargé! Et si la malédiction d'un père est irrévocable comme les sermens jurés

aux puissances de l'enfer, s'il faut que la justice s'accomplisse,.... qu'elle frappe ma propre tête!

ELVIRE, dans la plus grande agitation.

Non; qu'elle frappe la mienne! (*Elle tombe à genoux.*) Voici la créature coupable dont la beauté fatale a inspiré le forfait : elle se livre à la vengeance de son juge!

O mon Dieu! envoyez la flamme du ciel pour consumer la victime mortelle : mais sauvez mon âme dans l'éternité!

(Elle demeure quelque temps dans la même attitude.)

HUGO, avec calme et résolution, moins abattu qu'auparavant.

Calmez-vous tous deux. Il me semble que la malédiction ne pèse plus sur moi; je respire librement, et une lumière intérieure me montre le chemin qui conduit au repos.

ELVIRE, frappée du sens de ces paroles.

Hélas!

(Elle se détourne et aperçoit la harpe; elle s'appuie sur elle, la tête penchée, et ne paraît prendre aucune part au reste de la scène.)

VALÉROS.

Ce chemin, mon fils, te conduit dans le sein de l'église; c'est d'elle que le cœur de ton père veut te recevoir une seconde fois. Viendras-tu avec moi en Espagne?

HUGO, comme parlant en rêve.

Oui!

VALÉROS, avec joie.

Tu y consens?

HUGO.

Mon esprit vous devance; vous pourrez y conduire mon corps.

VALÉROS.

Ah! cette pensée t'est venue du ciel, ne tarde pas à l'accomplir!

HUGO.

Je ne tarderai pas.

VALÉROS.

Tu assureras le repos d'Elvire?

HUGO, avec effort pour s'éloigner de lui.

J'y pensais. Mais cette séparation sera pénible pour Ierta; chargez-vous de la préparer.

VALÉROS.

En ce moment?

HUGO.

Elle n'est point encore couchée; elle s'occupe de moi. Nous étions convenus qu'elle enverrait un exprès au duc son oncle, dont le crédit est grand auprès du roi. Elle voulait qu'on me confiât l'armée destinée à repousser l'ennemi qui a envahi nos frontières; cette démarche n'est plus nécessaire.

VALÉROS.

Non, sans doute, le fils de Valéros ne doit pas servir un prince étranger! Cependant mon âme est satisfaite : tu voulais te relever par des exploits; viens dans mes bras, mon fils!

HUGO, profondément touché, tombe dans ses bras.

Mon Dieu! ô mon Dieu! dans vos bras!...

VALÉROS.

Otto, cher et unique enfant, tout est pardonné !

HUGO. Après avoir lentement levé vers lui des regards pleins de tendresse, il le quitte.

Allez trouver Ierta; dites-lui que vous m'avez pardonné; puis dormez en paix, et préparez vos forces pour demain.

VALÉROS.

Ah ! la joie mieux que le sommeil me promet une nuit heureuse !

SCÈNE VIII.

ELVIRE, HUGO.

(Elvire quitte sa harpe ; après un long silence, elle s'approche d'Hugo et cherche ses yeux.)

HUGO, tendrement.

Suis l'exemple de son père, tendre victime, pardonne !

ELVIRE, dans ses bras.

O mon Hugo !

HUGO, avec l'abandon du plus tendre amour.

Mon épouse chérie !

ELVIRE, après un silence, avec une grande douleur.

Est-ce donc irrévocable, mon ami ?

HUGO, surpris d'être deviné.

Quoi ?

ELVIRE.

Ce que tu viens de résoudre dans ton cœur. Ce soir, dans l'obscurité, une corde brisée... cette harpe prophétique me l'avait annoncé.

HUGO, perdu dans ses souvenirs et les yeux fixés sur la harpe.

Cette harpe est sainte pour moi (7).

Lorsqu'autrefois, à la fraîcheur du soir, tu l'entourais de tes beaux bras, et que les sons de ta voix céleste se mariaient à ses accords; je sentais mes désirs coupables s'éteindre en t'écoutant; je versais dans ton sein des larmes douces et pures; la paix et le repos venaient après tes chants, Carlos était mon frère, et toi ma sœur chérie. (*Il montre la harpe.*) Le bon ange d'Hugo était là avant mon crime. C'est lui encore qui tantôt révélait à tes sens éclairés que la fin des tourmens approche.

ELVIRE.

Hugo! si cela est possible, épargne à ton épouse une si grande douleur.

HUGO.

Tu sens toi-même que je ne le peux pas; l'homme est comme cette harpe, sa vie comme l'harmonie de ses accords. Si l'instrument a durement frappé la terre, vainement tu voudrais ensuite en accompagner tes chants : des sons discords en troubleraient la douceur. Une action telle que la mienne livre aux furies celui qui l'a commise; et tout à l'heure encore, en ce lieu même, j'allais me charger d'un nouveau crime. Celui qui s'est souillé d'un

meurtre, demeure sans défense contre les tentations de l'enfer.

ELVIRE, se détournant.

Hélas! tu dévoiles trop clairement ce que j'apercevais à travers un nuage.

HUGO.

La colère de Carlos pèse sur moi : aujourd'hui même, je vais le joindre et me réconcilier avec lui...

ELVIRE.

Dieu!... sitôt?

HUGO, avec enthousiasme.

Mon âme veut déployer ses ailes, elle veut briser ses entraves. Impatiente de la terre et d'une vie pleine de terreurs, elle veut s'élancer dans les régions de la lumière, où les furies n'oseront me poursuivre, où le repentir obtiendra mon pardon. (*Elvire jette un regard sur la pendule, elle paraît avoir pris sa résolution et se dispose à sortir.*) Pourquoi me quittes-tu?

ELVIRE, profondément émue.

Je vais... embrasser mon fils.

HUGO.

Va... Adieu donc.

ELVIRE.

Non, pas encore, attends ici. Je reviens avant que la pendule ait sonné.

HUGO.

Qu'as-tu donc?

ELVIRE.

Rien.

(Elle s'approche de la porte et rencontre Otto.)

SCÈNE IX.

HUGO, ELVIRE, OTTO.

ELVIRE.

Te voilà, je te croyais couché.

OTTO.

Je dormais,... de mauvais songes m'ont réveillé : des songes mauvais d'abord, mais bons ensuite. Je te voyais, Hugo, comme je ne t'ai jamais vu depuis la mort de mon père, brillant comme un beau jour de mon pays : et je crois que mon songe déjà devient une vérité, tu me parais tout autre que je ne t'avais laissé.

HUGO.

Le trouves-tu, cher enfant ?

OTTO.

Oui, mais ma mère n'est pas telle encore que la montrait mon songe. (*Avec l'enthousiasme que lui inspirait le songe.*) Je te voyais telle que sur le grand autel on a peint la reine des anges, planant dans une gloire.

Tu n'es pas moins belle, ma mère, mais tu n'es pas si brillante et tu ne parais pas si heureuse.

HUGO.

Pourquoi t'es-tu levé, cher enfant? pourquoi as-tu repris tes habits ?

OTTO.

Je me suis levé parce que j'étais content;... et

n'ai-je pas bien fait ? j'aurais appris plus tard une joyeuse nouvelle.

HUGO.

Quoi donc ?

OTTO.

J'ai vu passer le chevalier, je l'ai appelé, il s'est approché et m'a appris que tu n'étais pas le comte d'OErindur, que tu étais mon oncle, le frère de mon père, que tu avais promis de venir avec ma mère, lui et moi, en Espagne... Est-il vrai que nous partons bientôt ?

HUGO.

Oui, c'est dans ta patrie que je veux aller... Tous, je l'espère, nous y serons un jour réunis.

OTTO, avec une grande joie.

Oh ! quel bonheur ! hâte-toi, ma mère ! hâte-toi donc de préparer tout ce qu'il faut pour le voyage.

HUGO.

Il faut peu de chose pour le voyage ! c'est de sa main chérie que je veux le recevoir.

(Elvire se tourne pour cacher ses larmes.)

OTTO.

Kolbert, ton valet de chambre, est encore levé ; je vais lui demander des habits plus légers ; je suis pressé de quitter ces vêtemens, dont le poids importun m'accable.

HUGO.

Je ferai comme toi, mon fils.

OTTO.

Toi aussi, ma mère, change tes habits, qui, cependant, sont moins pesans que les siens.

ELVIRE.

Le crois-tu ?

OTTO.

Oui.

HUGO.

Mon enfant, puisque tu es éveillé, je peux te charger d'une commission pour Ierta.

Entre avec Kolbert dans mon appartement, cette clef ouvre le bureau qui est dans ma chambre à coucher; tu verras, à gauche, un parchemin auquel est suspendu un large cachet, enfermé dans une boîte. Pour t'assurer que tu ne te trompes pas, tu liras les premières lignes; tu dois y trouver : « La maison d'OErindur, le ferme appui de notre trône, subsistera en dépit de la nature. » (*Il s'attendrit de plus en plus.*) — Donne ce papier à Ierta,... donne-lui aussi cette clef,... embrasse-la pour moi,... dis-lui de ne pas oublier que j'aimais Kolbert, Holme, et tous mes gens. (*Il s'efforce de retenir ses larmes.*) — Va te reposer ensuite.

OTTO.

J'aurai tout fait à l'instant.

(Il va pour sortir.)

ELVIRE.

Otto ! (*Elle s'approche de lui et l'embrasse tendrement en pleurant.*) Oh ! mon enfant !

OTTO.

Tu pleures.

ELVIRE.

Embrasse aussi Ierta pour moi ; et le chevalier, honore-le comme ton père.

OTTO.

Il est mon aïeul, et je l'aime tendrement. Bonne nuit.

ELVIRE.

Bonne nuit.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

HUGO, ELVIRE.

Profond silence, pendant lequel Hugo s'assied dans un fauteuil à la droite du théâtre : il semble prier avec tranquillité. Elvire, après avoir reconduit Otto, s'approche de l'autre côté de la scène où est la harpe : elle tombe à genoux et prie avec beaucoup de ferveur sans remuer les lèvres. La pendule sonne minuit : un léger frisson saisit Elvire; elle cesse de prier, elle se relève lentement ; son visage paraît calme. Quand la pendule a fini de sonner, Hugo se lève aussi lentement ; il s'approche d'Elvire.

HUGO.

L'heure m'appelle, ma douce amie, donne-moi ce dont tu sais que j'ai besoin.

ELVIRE.

Je t'ai compris. (*Elle tire son poignard.*) Tu demandes ce poignard ?

HUGO.

Il a reposé sur ton cœur.

ELVIRE.

Tu l'auras. (*Elle l'embrasse vivement.*) Hugo ! jusqu'au revoir !

HUGO.

Dans ces lieux où l'on aime du même amour sa sœur, son ami, son épouse. Donne-moi ce fer et fuis-moi.

ELVIRE.

Attends! (*Elle s'éloigne de lui et embrasse avec son bras gauche la harpe qui est appuyée contre un fauteuil, elle dit avec résolution et enthousiasme.*) — Comme toi j'ai perdu la paix ; comme toi le remords m'accable... Notre sort sera le même. Je vais implorer la miséricorde divine, et je te précède dans les ténèbres.

(Elle se frappe ; ses genoux plient. La harpe tombe sur le fauteuil et glisse à terre ; elle tombe aussi tenant toujours le poignard dans sa main droite.)

HUGO, dans la plus violente agitation.

Dieu! Elvire!... Ah! c'est à présent que je comprends tout le sens de mes paroles... Le meurtre appelle le meurtre. Ma fatale action a perdu tout ce qui m'aima... La mort me presse... Donne vite! (*Il prend le poignard, Elvire le retient par un mouvement convulsif, il le dégage avec quelque effort, il baise la main d'Elvire, et dit en se rapprochant précipitamment de son fauteuil.*)—Je m'échappe avec toi de cette sombre caverne de la vie.

ELVIRE, avec effort.

Que Dieu pardonne... à ton âme!...

(Pendant ces paroles, Hugo lève ses mains au ciel; ensuite il enfonce dans sa poitrine son poignard qu'il tient à deux mains. Il s'appuie de la main droite sur le fauteuil ; sa main gauche tient encore le poignard levé en l'air.)

SCÈNE XI.

Les précédens, IERTA, VALÉROS et OTTO, entrant précipitamment.

IERTA. Elle s'élance vers Hugo, et saisit son bras gauche.

Comte ! que voulez-vous faire ?

HUGO, laissant tomber le poignard sanglant.

Tout est fini, mais [8]... je l'avais frappé plus sûrement...

(Il tombe, et reste assis sur le fauteuil.)

IERTA. Elle recule en voyant tomber le poignard.

Ah !

VALÉROS.

Mon fils ! c'est moi que tu as frappé.

IERTA, se remettant promptement. Elle s'approche du blessé.

Y a-t-il encore de l'espoir de te sauver ?

HUGO.

Non, les douleurs du corps délivrent des peines de l'âme.

OTTO, en arrière de quelques pas.

Pauvre comte !

IERTA, avec des sanglots retenus. Elle appuie son front sur la tête d'Hugo.

Mon ami ! mon frère !

OTTO. Il aperçoit Elvire.

Jésus Maria ! ma mère ! Voyez ! voyez donc ! ma mère couchée dans son sang.

(Il se jette à genoux près d'elle.)

IERTA.

Dieu!

VALÉROS, vivement.

Qui l'a tuée? je ne vois qu'un poignard sanglant sur le plancher.

IERTA.

Le poignard est celui d'Elvire.

VALÉROS, à Hugo.

Homme! est-ce encore toi?

ELVIRE, avec effort.

C'est moi, moi-même.

VALÉROS, avec instance.

Est-il bien vrai?

ELVIRE, se levant à moitié et avec des regards sereins.

Aussi vrai que le son de cette harpe, sur laquelle je repose ma tête, s'élève et plane dans les airs.

(Elle retombe sur sa harpe, et expire; sa main glisse sur les cordes : on entend un son doux et prolongé.)

OTTO.

Ma mère! c'est ainsi que j'ai vu ton visage dans mon rêve.

(Il se penche sur elle.)

VALÉROS, à Hugo.

Mon fils, pardonne ce soupçon.

HUGO.

Le soupçon, les ténèbres sont sur la terre, la lumière est là.

(Il lève les yeux vers le ciel.)

VALÉROS.

Oh ! fallait-il que je vinsse t'apporter la mort!

HUGO, d'une voix défaillante.

Conduisez nos corps... en Espagne... auprès de lui, car... il nous a pardonné... (*En extase.*) Je le vois,... il retient l'épée de la justice. Il nous sourit... (*D'une voix plus élevée.*) Mon âme est libre, elle abandonne ma dépouille.

(Il tressaille et expire.)

IERTA, au milieu du théâtre, après un silence et avec enthousiasme.

La mort ne peut rien sur son âme, c'est elle que mon cœur aimait, je la verrai briller parmi les étoiles du soir.

VALÉROS.

Si l'âme quitte la douleur en quittant la terre, donnez-moi ce fer : que je lui doive la liberté.

(Il saisit le poignard; Ierta l'arrache de ses mains.)

IERTA, avec gravité.

Chevalier! soyez homme... Ne voyez-vous pas cet enfant?

VALÉROS.

Si vous l'avez aimé, pourrez-vous vivre encore?

IERTA.

Je suis chrétienne, l'être faible ou coupable se donne seul la mort. Vivez pour l'enfant de votre fils, il a besoin de vous.

(Valéros se penche sur le corps d'Hugo.)

OTTO, se relevant d'auprès de sa mère.

Dieu! pourquoi,... pourquoi ces malheurs sont-ils arrivés?...

IERTA, avec calme et dignité.

Quand les astres se cachent ou paraissent sur l'horizon, en demandes-tu la cause? Subis avec résignation les événemens de la vie, les causes te seront révélées dans l'éternité.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

L'EXPIATION.

(1) Quand les nuages couvrent le ciel et interceptent la clarté des étoiles, une lumière pâle tombe en flocons et vient éclairer les sentiers obscurs, on l'appelle clarté de neige. Vous ne connaissez pas ce météore dans les climats du Midi.

(2) Hugo.

Où est Elvire? ne vient-elle pas?

Ierta.

Elle est,... je voulais dire, elle était...

Hugo.

Elle est, tu voulais dire, elle était... Tu le vois, toi aussi, tu cherches à confondre le passé et le présent, hier et aujourd'hui; cependant la différence est grande: jadis quand je rentrais elle accourait joyeuse au-devant de moi.

(3) Vers ces plaines dorées qui se retracent à mes souvenirs à travers les frimas du Nord, de même que les armoiries de nos aïeux nous représentent les temps anciens.

(4) J'obtins la toison-d'or; mais, moins heureux que le chef des Argonautes qui trouva une épouse dans ses voyages, je perdis la mienne.

(5) Mon sein fermé et dévoré de flammes était comme une maison sans issue, pleine de troubles et de dangers.

(6) Cinq de ces constellations ont réglé ma vie par leur influence : le taureau, les jumeaux, la vierge, reine de la beauté, le sagittaire et le scorpion.

(7) Cette harpe est sainte pour moi quoique je n'en sache pas jouer. Lorsqu'à la fraîcheur du soir tu l'entourais de tes beaux bras, que j'étais penché sur ton sein, que le mouvement impétueux de mon sang colorait mon visage brûlant du plus vif incarnat, si j'entendais les accords de ta harpe unis au son de ta voix, alors je sentais mes désirs coupables s'éteindre, etc.

(8) Tout est fait, mais mal fait : je l'avais frappé plus sûrement.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

DEC 13 1986

CE

a39003 004296603b

CE PT 2555
.M4F7 1823
COO WERNER, ZACH CHEFS-D'OEUV
ACC# 1284480